



Ségur, Louis-Philippe de (1753-1830). Histoire ancienne [Ressource électronique]. Histoire de la Grèce. 2002.

HISTOIRE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

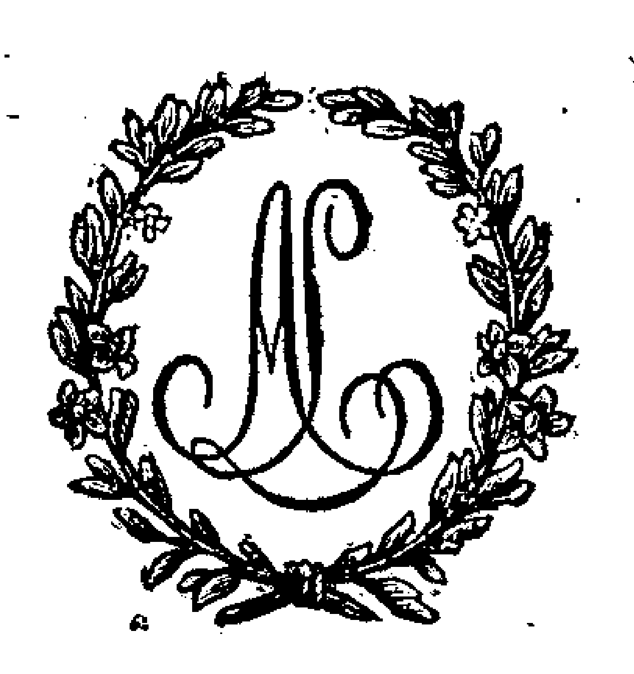
HISTOIRE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE;

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE, etc. etc.

Histoire Ancienne.

TOME SECOND.

HISTOIRE DE LA GRÈCE.



BRUXELLES,
ARNOLD LACROSSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE LA MONTAGNE, N° 1015.
1822.

HISTOIRE

ANCIENNE.

HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Sa description. — Sa position. — Son histoire divisée en quatre âges. — Incertitude sur l'origine des Grecs.

LA Grèce, pays classique, aussi célèbre dans la fable que dans l'histoire, était la patrie des héros et le temple des dieux de l'ancien monde. Aucune contrée n'a produit de plus braves guerriers, de plus grands philosophes, de plus habiles législateurs et des esprits plus ingénieux. Le nom seul de la Grèce parle à l'imagination, et rappelle à la mémoire l'amour de la gloire, de la sagesse, de la liberté. Cette nation poétique animait, divinisait tout. Elle plaçait ses passions comme ses vertus dans le ciel. Sa religion était l'histoire embellie par des figures, et la nature représentée par des images célestes. Ses jeux, ses fêtes, ses lois, ses combats, ses arts, sont toujours gravés dans notre souvenir. Nos guerriers, nos orateurs, nos poëtes, nos philosophes, prennent encore aujourd'hui les Grecs pour maîtres et pour modèles; notre enfance est formée par leurs leçons. La Grèce, détruite, barbare et dépeuplée, Sa description

revit dans notre pensée; elle conserve sur les esprits l'influence et la domination qu'elle a perdues sur la terre.

Ce pays, destiné à une si longue renommée, fut long-temps obscur et habité par des sauvages, tandis que l'Égypte et la Phénicie jouissaient de tous les avantages de la civilisation. Il était difficile de prévoir alors qu'une contrée dont le territoire inculte, couvert de forêts, peuplé de bêtes féroces et de barbares, et qui n'avait pas le quart de l'étendue de la France, dût répandre, peu d'années après, tant de lumières en Europe et en Asie, et remplir le monde de sa gloire et de sa puissance. Quelques colonies, parties de Saïs, de Memphis et de Tyr, changèrent la face de la Grèce: les Égyptiens lui donnèrent des lois et un culte. Elle reçut des Phéniciens la science du commerce et de la navigation. Les Chaldéens lui apprirent l'astronomie et l'astrologie. Bientôt elle surpassa ses maîtres, et l'on vit les petits états qui la partageaient, remplis de héros, peuplés de talens, résister aux plus grands empires, les combattre et les subjuguer.

L'union des différens peuples grecs les fit triompher du grand roi Xerxès: mais, enivrés de gloire, ils se divisèrent; et la discorde, détruisant leurs forces, les soumit au pouvoir d'Alexandre et de ses successeurs, les assujettit à la puissance romaine, et les fit enfin tomber dans l'esclavage et dans les chaînes des Mahométans.

Sa position. La Grèce fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Europe. Elle était bornée à l'Orient par

la mer Égée (l'Archipel); au midi, par la mer de Crète ou Candie; au couchant, par la mer d'Ionie; au nord, par l'Illyrie et la Thrace. Elle était divisée en plusieurs contrées; l'Épire, le Péloponèse (aujourd'hui la Morée), la Grèce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine et plusieurs îles.

Les peuples de l'Épire étaient les Molosses, les Chaoniens, les Thespotiens, les Acarnaniens; on y remarquait les villes de Dodone, célèbre par une forêt qui rendait des oracles; Dorique, Buthrotie, Ambratie, Nicopolis, Actium qui devint fameuse par la bataille que s'y livrèrent Auguste et Antoine. Les rivières de l'Épire étaient le Cocyte et l'Achéron que la fable place dans les enfers.

Le Péloponèse est une presqu'île qui ne tient à la Grèce que par l'isthme de Corinthe. Ses divisions étaient: l'Achaïe, où l'on trouvait Sicyone, la plus ancienne ville du pays; Corinthe, célèbre par sa magnificence; Patras, Olympie, Pise; c'était là aussi qu'on se rendait de toutes parts pour disputer le prix aux jeux publics de la Grèce.

La Messénie, qui contenait la ville de Mycène et celle de Pyle, patrie de Nestor.

L'Arcadie, célébrée par tous les poëtes qui ont chanté la vie pastorale de ses habitans; ses villes étaient Cyllène, Tégée, Stymphale, Gallopolis, Mantinée qu'illustra une victoire des Thébains.

La Laconie, immortalisée par Sparte, ou Lacédémone sa capitale, par Lycurgue son législateur, par ses rois Agis, Agésilas, et par une foule de héros.

L'Argolide fut la première contrée de la Grèce civilisée par Inachus. Elle était la patrie d'Hercule et d'Agamemnon. On y admirait les villes d'Argos, de Némée, de Mycène, de Nauplie, d'Épidaure ; patrie d'Esculape. L'Eurotas arrosait cette contrée que dominait le mont Taygète.

La Grèce proprement dite comprenait l'Étolie et les villes de Chalcis et de Calydon ; la Doride, ou le pays des Locres-Éoliens, dont la capitale était Naupacte, aujourd'hui Lépante ; la Phocide, où l'on venait de toutes parts consulter l'oracle d'Apollon dans la ville de Delphes ; Anticyre était aussi une de ses villes ; la Béotie, dont la cité principale était la fameuse Thèbes qu'illustrèrent OEdipe dans les temps fabuleux, et le sage et vaillant Épaminondas à la fin des beaux jours de la Grèce. De grandes victoires immortalisèrent aussi les villes de Chéronée, de Platée et de Leuctres. On y trouvait encore Orchomène et Thespis.

L'Aulide : l'embarquement des Grecs et le sacrifice d'Iphigénie ont signalé son nom.

L'Attique : les arts, la gloire, la liberté consacrèrent le nom d'Athènes. Les autres villes de l'Attique étaient Mégare, Marathon, qui vit fuir les Perses ; Éleusis, dont les mystères furent toujours impénétrables. Les poëtes célébraient encore Décélie. Athènes avait trois ports fameux, le Pirée, Munychie et Phalère.

Les montagnes de la Grèce étaient le Parnasse, l'Hélicon et le Cythéron.

La Thessalie, connue par ses vallons, par sa magie, contenait les villes de Magnésie, Méthone,

Gompfie, Thèbes de Thessalie, Larisse, patrie d'Achille, Démétriade, Pharsale, qui vit fuir Pompée. Ses montagnes sont l'Olympe, résidence des dieux; Pélion et Ossa que les Titans, selon la fable, voulurent entasser l'une sur l'autre pour s'élever jusqu'au ciel. Le fleuve Pénée rafraîchissait par ses eaux limpides le charmant vallon de Tempé. Ses montagnes formaient le fameux défilé des Thermopyles, où trois cents Spartiates bravèrent le plus grand monarque de l'Orient, et éternisèrent la gloire de leur nom et de leur pays par une mort héroïque.

La Macédoine était un royaume séparé de la Grèce, et qui la subjugua. Les villes qui décoraient cette contrée étaient : Dyrrachium, aujourd'hui Durazzo, Apollonie, Égée, Édesse, Pallène, Olynthe, Thessalonique, Philippes (Brutus et la liberté romaine y périrent), Stagyre, Scotus, Pella qui donna naissance au plus illustre des conquérans, Alexandre-le-Grand. Le mont Athos s'élevait au-dessus de toutes les autres montagnes de la Macédoine. Sa rivière principale était le Strymon.

Les îles grecques étaient : dans la mer Ionienne, Corcyre (aujourd'hui Corfou), Céphallène, Ithaque, patrie d'Ulysse; Cythère, consacrée à Vénus : dans le golfe de Salone, Égine; entre le Péloponèse et l'Attique, Salamine; entre la mer de Crète et la mer Égée; les Cyclades, parmi lesquelles on remarquait Andros, Délos et Paros, et au-dessous des Cyclades, les Sporades.

En remontant dans la mer Égée, du côté de la

Béotie, est l'Eubée, séparée de la terre par un bras de mer appelé l'Euripe, sur les rives duquel on voyait la ville de Chalcis; et, toujours en remontant vers le nord, Scyros; Lemnos, fameuse par les forges de Vulcain, et Samothrace.

En descendant, et du côté de l'Asie-Mineure, Lesbos, dont la capitale était Mitylène; ensuite Chio, Samos.

Au septentrion de l'Archipel, Crète ou Candie, célèbre par ses lois, par son roi Minos, que la fable établit comme juge dans les enfers. Ses principales villes étaient Gortyne et Sydon; ses montagnes, Dictée et Ida, où l'on plaçait le berceau de Jupiter.

Les Grecs avaient fondé de grandes colonies dans l'Asie-Mineure, qui fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Asie. C'était l'Éolie, où l'on voyait Cumes, Phocée, Élée; l'Ionie, dont les villes les plus remarquables étaient Smyrne, puissante encore aujourd'hui par son commerce; Clazomène, Théos, Colophon, Éphèse, célèbre par le temple de Diane; enfin la Doride qui comptait parmi ses villes celles d'Halicarnasse, où naquit Hérodote, et Gnide consacrée à Vénus. Les Grecs avaient encore des colonies en Sicile et en Calabre; on leur donna le nom de Grande Grèce. Notre riche cité de Marseille était une colonie de Phocéens.

Son histoire divisée en quatre âges.

On divise ordinairement l'histoire des Grecs en quatre âges qui renferment deux mille cent cinquante-quatre années. Le premier date de la fondation des petits royaumes qui commencent par celui de Sicyone jusqu'au siége de Troie. Cet âge

comprend mille ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'en 2820.

Le second âge s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe, époque à laquelle l'histoire des Grecs se mêle à celle des Perses. Cet âge renferme six cent soixante-trois années, depuis l'an du monde 2820 jusqu'en 3483.

Le troisième âge, qui fut la belle époque de la Grèce, commence au règne de Darius, fils d'Hystaspe, et se termine à la mort d'Alexandre-le-Grand. Il comprend cent quatre-vingt-dix-huit ans, de l'an du monde 3483 à l'an 3681.

Le quatrième et dernier âge, celui de la décadence, depuis la mort d'Alexandre-le-Grand en 3681, offre pour principales époques la destruction de Corinthe par le consul Lucius Mummius en 3858; l'extinction des Séleucides détrônés par Pompée en 3939; et la fin du règne de la race des Lagides détrônés par Auguste en 3974. Ces événemens sont renfermés dans l'espace de deux cent quatre-vingt-treize ans.

Incertitude sur l'origine des Grecs.

Il est impossible de connaître avec quelque certitude les premiers habitans qui peuplèrent la Grèce. Ces hommes sauvages, qui broutaient comme les animaux, ne purent nous laisser ni monumens ni traditions. Ce que l'on peut penser de plus probable, c'est que le nord de la Grèce fut d'abord habité par des hommes venus de différentes contrées de l'Europe, tandis que le midi se peupla par les incursions de quelques pirates sortis des ports de l'Asie et des îles de l'Archipel.

On croit généralement que ses premiers habi-

tans portaient le nom de Pélages, que leur avait donné Pélagus ou Phaleg, l'un de leurs rois. Les Hébreux, les Chaldéens, les Arabes appelaient les Grecs Ioniens : selon eux, Jon ou Javan, fils de Japhet et petit-fils de Noé, était père des peuples connus sous le nom de Grecs.

Javan eut, dit-on, quatre enfans : Élisa, Tharsis, Cetthius, Dodanim, qui furent chefs de différentes tribus. On prétend que le nom d'Hellènes ou Helléniens venait d'Élisa, qu'on nommait aussi Élos. Cetthius passait, selon cette version, pour être le père des Macédoniens. Le livre des Machabées appelle Alexandre roi de Cetthius ; il nomme Philippe et Persée rois des Cetthéens. Les mêmes auteurs croient qu'en Thessalie le nom de la ville et du temple de Dodone venait de Dodanim.

Dans les ouvrages d'Homère, les Grecs sont toujours appelés Helléniens, Danaéens, Argiens et Achéens. Virgile n'emploie presque jamais la dénomination de *Grœcus*. Il est singulier qu'on ne puisse savoir l'origine véritable du nom sous lequel ces peuples sont maintenant le plus universellement connus. Pline rapporte qu'ils le reçurent d'un roi nommé Græcus, dont l'histoire ne nous a conservé aucun souvenir. Ce qui paraît constant, c'est que ces peuples ignoraient à tel point les premiers élémens de la civilisation, qu'ils décernèrent les honneurs divins à leur roi Phaleg ou Pélagus, parce qu'il leur avait appris à se nourrir de glands.

Ces peuplades se réunirent d'abord probable-

ment pour se défendre contre les bêtes féroces. Elles s'exercèrent à les chasser et conservèrent par leur destruction les troupeaux qui servaient à les nourrir et à les vêtir. Ces troupeaux devenant bientôt un objet d'envie, toutes ces hordes errantes combattaient et s'entretuaient continuellement pour les enlever.

Les peuplades qui s'étaient retirées dans les îles pour éviter plus facilement l'attaque des animaux sauvages, ne connaissant point l'art de cultiver la terre, creusaient des arbres, et, s'embarquant sur ces frêles canots, se formaient ainsi à la piraterie en faisant des incursions fréquentes sur les côtes de la Grèce pour les piller.

Cette simple navigation, dont la découverte a été célébrée comme un prodige, devait être facile et paraître peu dangereuse à des hommes habitant un climat chaud, et accoutumés à nager et à jouer sur les arbres que les vents déracinaient et faisaient tomber dans les fleuves.

Il paraît que la peuplade qui habitait l'Attique, dont le terrain plus sec tentait moins l'avidité de ses voisins, conserva son territoire, tandis que toutes les autres changeaient continuellement d'habitations.

Quelques auteurs disent que Deucalion, vivant dans le temps d'un déluge qui bouleversa la face de la Grèce, avait un fils nommé Hellénus qui se rendit maître du Péloponèse, et nomma ses sujets Helléniens. Les Achéens et les Ioniens, habitans de Lacédémone, attribuaient leur origine à Jon et à Achéus, petit-fils d'Hellénus.

Éolus et Dorus, autres descendans d'Hellénus, furent chefs des Éoliens et des Doriens. Pélops, fils de Tantale, vint ensuite dans le Péloponèse, et lui donna son nom; enfin les Héraclides, descendans d'Hercule, en chassèrent les Achéens et les Ioniens, qui se retirèrent dans l'Asie-Mineure.

—

PREMIER AGE DE LA GRÈCE.

Destruction des Pélages. — Temps héroïques et fabuleux.

Le premier âge de la Grèce nous montre cette contrée divisée en plusieurs petits royaumes qui furent tous fondés par des colonies d'Égypte et de Phénicie. Les habitans sauvages de la Grèce s'étaient soumis, les uns volontairement et les autres par nécessité, aux rois de Sicyone, d'Athènes, d'Argos, de Sparte et de Corinthe. Ces princes commencèrent à polir et à civiliser les peuples en leur procurant les premiers avantages de la réunion sociale, et en leur faisant goûter la sécurité que leur donnaient les murs de leurs villes naissantes contre les attaques des animaux féroces et les invasions des brigands.

Destruction des Pélages.

Une grande partie des Pélages, attachés aux habitudes et à l'oisiveté de la vie sauvage, repoussèrent long-temps les lumières qu'on leur présentait, et résistèrent au joug qu'on voulait leur imposer. Ces hordes errantes, guidées par des chefs braves et cruels, répandaient par-tout l'effroi, massacraient les voyageurs, enlevaient les troupeaux, et dévastaient comme un torrent tous les lieux qu'elles traversaient. Cet obstacle, opposé aux progrès de la civilisation, excitait l'indignation des fondateurs des nouvelles colonies. Le but de leurs efforts et l'objet de leur gloire fut long-temps la destruction de ces brigands; et les

premiers héros que l'histoire immortalisa et que la reconnaissance divinisa se signalèrent par des victoires remportées sur les monstres des forêts et sur les chefs des hordes sauvages. La fortune, la puissance et la célébrité, fruits de ces premiers exploits, entretinrent l'esprit militaire chez les Grecs.

Lorsqu'ils n'eurent plus de monstres à terrasser ni de sauvages à soumettre, ils combattirent entre eux, et firent des incursions dans les îles adjacentes et sur les côtes voisines pour accroître leur renommée, pour étendre leur puissance, et pour augmenter leurs richesses, qu'ils ne pouvaient devoir qu'au pillage, en attendant que le commerce vînt leur donner des moyens plus doux d'en acquérir.

Temps héroïques et fabuleux de la Grèce.

C'est dans ces temps qu'on nomme héroïques que l'histoire place le voyage des Argonautes, les crimes des Danaïdes, les aventures de Thésée, les travaux d'Hercule, les malheurs d'OEdipe, le siége de Thèbes et celui de Troie. On y trouve tellement mêlées la mythologie et l'histoire, la vie des hommes et celle des dieux, les métamorphoses et les révolutions, qu'on peut appeler ces temps fabuleux aussi bien qu'héroïques.

Les premiers rois des Grecs commandaient à des hommes braves et même féroces; leur autorité n'avait quelque étendue que pendant la guerre : elle était très-bornée pendant la paix. Ils adoucirent leurs mœurs par leurs lumières, sans pouvoir amollir assez les courages pour établir solidement leur domination. Toute autorité, con-

testée et mécontente de ses limites, cherche à obtenir par la crainte ce qu'elle ne peut obtenir par la loi; aussi vit-on bientôt tous ces princes abuser de leurs victoires sur leurs ennemis et du dévouement de leurs soldats pour opprimer leurs concitoyens; mais les Grecs, uniquement occupés de guerre et d'agriculture, étaient exempts des vices qu'entraîne la mollesse. Ils brisèrent les chaînes de la tyrannie, et presque par-tout le gouvernement républicain s'établit. Les Grecs avaient conservé entre tous les citoyens une parfaite égalité qui maintint la liberté durant les deux premiers âges; le troisième y introduisit la richesse, l'ambition, l'inégalité, la corruption; et le quatrième, la servitude.

SICYONE.

Sicyone est une des plus anciennes villes.

Plusieurs historiens parlent de Sicyone comme d'une des plus anciennes villes du monde. Ils font remonter sa fondation jusqu'à l'an 1915. Égialée fut, dit-on, le premier de ses rois. On ne s'accorde pas sur le nombre de ses successeurs; le souvenir de leurs actions ne s'est pas conservé. Les historiens prétendent que ce royaume dura mille ans.

Sicyone est une des plus anciennes villes.

CRÈTE.

Son gouvernement.

Son gouvernement.

La plupart des anciens auteurs s'accordent à dire que le premier peuple grec civilisé fût celui d'Argos que fonda l'Égyptien Inachus *. Cependant d'autres assurent que l'île de Crète, éclairée et policée par Minos, avait reçu ses sages lois qui furent admirées par les philosophes, et qu'elle avait un gouvernement régulier dans le temps où toute la Grèce était encore sauvage. Ce qui est difficile à concevoir, c'est l'ignorance où l'histoire nous a laissés sur les noms et les actions des rois de cette île célèbre, dont tant de sages avaient étudié la législation. On ne sait pas même avec certitude si Minos était indigène ou étranger; l'opinion la plus générale est qu'il était venu d'Égypte. Au reste sa justice et sa sévérité lui attirèrent tant de renom que la fable le plaça dans les enfers, et le chargea du soin de juger les ombres. On croit que Rhadamante, qui partagea cette triste gloire, était son frère.

* An du monde 2148. — Avant Jésus-Christ 1856.

ARGOS.

Ses rois. — Origine du nom d'Argos. — Histoire de Danaé. — Naissance d'Hercule. — Ses exploits.

Les rois les plus connus qui gouvernèrent cette contrée furent Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Criasus, Phorbas, Triopas, Crotopus, Sthénélus, Gélanor, Danaüs, Lyncée, Abas, Prætus et Acrisius; de celui-ci provinrent Persée, Eurysthée, Hercule. Ses rois.

Inachus, victime d'une révolution en Égypte, fonda la première colonie en Grèce. Le règne de Phoronée, son successeur, marque l'époque la plus ancienne de la civilisation grecque. Ce prince établit dans la nouvelle ville d'Argos le culte des dieux et les lois égyptiennes. Il s'empara de toute la presqu'île du Péloponèse. Apis donna son nom à la partie de cette presqu'île qui se nomma long-temps *Apie*. Argus fut le premier qui attela des bœufs à la charrue. La ville d'Argos, embellie par ses soins, prit et conserva son nom. Criasus y éleva un temple à Junon. Inachus fut le père de la fameuse Io. Un prince du pays, nommé Jupiter, enleva cette princesse, et la conduisit en Égypte, où elle fut, dit-on, adorée sous le nom d'Isis. Les poëtes, ornant cette aventure des couleurs de la fable, dirent que le maître des dieux, étant devenu amoureux d'Io, la transforma en génisse pour la soustraire au courroux de Junon. Origine du nom d'Argos.

Lorsque le roi Gélanor gouvernait l'Argolide, Égyptus régnait en Égypte. Égyptus avait cinquante fils; il voulait les unir aux cinquante filles de son frère Danaüs. Celui-ci rejeta cette union, et s'enfuit en Grèce. Ayant rassemblé ses amis et quelques aventuriers, il se mit à la tête des Argiens, mécontens de leur roi, et s'empara du trône de Gélanor. Le roi d'Égypte, opiniâtre dans ses desseins, troubla bientôt son frère dans son nouveau royaume. Il envoya en Grèce une armée sous les ordres de ses cinquante fils, fit le siége d'Argos, et força Danaüs à consentir au mariage projeté : mais le cruel roi d'Argos, dont la haine s'était accrue par cette violence, fit assassiner ses neveux par leurs femmes la nuit de leurs noces. Hypermnestre seule sauva son mari Lyncée qui s'échappa ainsi des embûches du tyran, vengea ses frères, et régna.

Acrisius et Prætus, fils jumeaux de Lyncée, se disputèrent le trône. Acrisius l'emporta, et donna la ville de Tirynthe en apanage à Prætus.

Histoire de Danaé.

Acrisius fut père de Danaé. Un oracle l'avertit que l'enfant qui naîtrait d'elle le tuerait. Pour éviter ce malheur il enferma sa fille dans une tour : mais un prince voisin, nommé Jupiter, séduisit les gardes, entra dans la prison, enleva Danaé, et l'épousa; elle donna naissance à Persée. Ce héros combattit les monstres des forêts, tua une reine d'Afrique, nommée Méduse, dont l'aspect, dit la fable, pétrifiait ceux qui la regardaient. La princesse Andromède fut délivrée par lui d'un ravisseur, dont les poëtes ont fait un monstre marin.

Enfin Persée, disputant le prix aux jeux funèbres de Thessalie, accomplit involontairement l'oracle, et tua son grand-père Acrisius d'un coup de palet.

Dans le même temps Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, vint en Grèce pour éviter la vengeance de Tros, roi des Troyens, qui lui faisait la guerre parce que Tantale avait enlevé un de ses enfans, nommé Ganymède. Pélops, ayant remporté le prix des chars aux jeux de Pise ou d'Olympie, épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs, roi de cette contrée. Il succéda à son beau-père, se rendit maître d'une partie du Péloponèse, qui prit son nom, et fut le chef de la race des Pélopides.

Persée, ne pouvant plus supporter le séjour d'Argos depuis qu'il avait tué son grand-père, transporta le siége de ses états à Mycène, et régna cinquante-huit ans *. Ses enfans se partagèrent son royaume : Anaxagoras, l'un d'eux, s'établit à Argos, et eut des successeurs.

Sthénélus, qui avait épousé une fille de Pélops, resta à Mycène, et laissa son sceptre à son fils Eurysthée, dont les enfans furent tués par ceux d'Hercule. Persée avait eu deux autres enfans; Alcée, père d'Amphitryon, et Électryon, père d'Alcmène. Le mariage d'Alcmène et d'Amphitryon devint la source des grandes querelles qui éclatèrent par la suite entre les Pélopides et les Héraclides.

Alcmène, que les poëtes font aussi mère d'Eurysthée, cédant à l'amour d'un prince voisin, Naissance d'Hercule.

* An du monde 2992.

nommé Jupiter, donna naissance au fameux Hercule. Ce héros, doué du plus grand courage et d'une force merveilleuse, signala sa jeunesse par des victoires remportées sur des monstres et des brigands. Le roi Eurysthée, jaloux de sa renommée, le chargea de plusieurs entreprises périlleuses, espérant qu'il y trouverait la mort.

Ses exploits.

Hercule, poursuivi par le courroux de Junon et par la haine d'Eurysthée, remplit la terre du bruit de son nom. On croit généralement qu'il a existé dans différentes contrées plusieurs Hercules; on trouve dans presque tous les pays des traces de leurs exploits, qu'on attribua dans la suite au seul Hercule, fils d'Alcmène et d'Amphitryon. Hercule, le premier des demi-dieux, extermina, dit-on, le lion de Némée, le taureau de Crète, le sanglier d'Érymanthe et l'hydre de Lerne. Il tua Busiris, roi d'Égypte, qui faisait massacrer les étrangers, et terrassa le roi de Libye, Anthée, dont la vengeance s'exerçait sur ceux qu'il avait vaincus à la lutte. Sa massue écrasa les géans de Sicile et les centaures de Thessalie. Après avoir purgé la terre de brigands, il en fixa les limites à Cadix, qu'on appela les colonnes d'Hercule. La fable dit qu'il ouvrit les montagnes pour rapprocher les nations, qu'il creusa des détroits pour confondre les mers, et que les dieux durent à son secours leurs triomphes sur les géans appelés Titans. Son histoire est un tissu de fables. Les poëtes lui ont attribué toutes les grandes actions dont on ignorait les auteurs; mais il a existé certainement un véritable

Hercule, célèbre par sa force et sa valeur, puisque sa race a subsisté et régné long-temps dans la Grèce.

EXPÉDITION DES ARGONAUTES.

(An du monde 2785. — Avant Jésus-Christ 1219.)

But de cette expédition. — La toison d'or. — Mort d'Hercule.

Les courses et les travaux de ces illustres aventuriers n'avaient pas toujours pour objet la sûreté du pays, la destruction des monstres, la protection de l'innocence et la punition des brigands. Le but de cette espèce de chevalerie errante, que n'éclairait point une religion pure et vraie, était souvent l'enlèvement de quelques belles princesses ou le pillage de quelques riches cités. *But de cette expédition.*

La Colchide passait pour un pays très-opulent : sa capitale renfermait, dit-on, un trésor que la fable transforme en toison d'or, gardée par des dragons. Le bruit des richesses de la Colchide excita la cupidité des héros grecs. *La toison d'or.*

Jason était un prince de Thessalie; son oncle Pélias, qui s'était emparé du trône, détermina ce jeune guerrier à tenter cette expédition contre Colchos, espérant qu'il y périrait. Les hommes les plus vaillans de la Grèce, Hercule, Oïlée, Télamon, Castor, Pollux, Thésée, Philoctète, Argus et plusieurs autres furent ses compagnons. Argus

se chargea de la construction du navire qui devait les porter. Leur navigation fut heureuse. Médée, fille d'Ætas, roi de Colchide, seconda leurs efforts. Séduite par Jason, elle lui livra les trésors de son père et s'enfuit avec lui. Au retour de cette expédition Hercule continua long-temps ses brillans exploits; mais ce superbe vainqueur, lui-même vaincu par l'amour, fila pour la reine Omphale, et conçut une grande passion pour Déjanire, qu'il épousa. Cette princesse, dans un accès de jalousie, lui donna un breuvage qui le rendit furieux. Ne pouvant supporter ni calmer ses violentes douleurs, il fit dresser un bûcher au sommet du mont Æta, se précipita au milieu des flammes et y périt. La fable dit que ses entrailles étaient brûlées par une robe empoisonnée que Déjanire avait reçue de son rival Nessus, prince de Thessalie, et qu'on appelait Centaure, parce que les Thessaliens furent les premiers Grecs qui dressèrent et montèrent des chevaux.

Mort d'Hercule.

La mort d'Hercule n'éteignit point la haine d'Eurysthée; il chassa du Péloponèse les enfans de ce héros; mais ils y revinrent bientôt, le défirent dans un combat et le tuèrent. Trois ans après Hellène, leur aîné, fut vaincu par un roi de Tégée et périt. Ses frères se dispersèrent dans la Grèce où ils furent connus sous le nom d'Héraclides.

Eurysthée étant mort, Atrée, son oncle maternel et fils de Pélops, prit possession du Péloponèse, et fonda la dynastie des Pélopides, dont les passions, les crimes et les malheurs remplissent en-

core le monde d'affreux souvenirs. Atrée, fameux par ses cruautés, conçut la plus violente haine contre Thyeste son frère, qui avait séduit sa femme Europe; il le chassa de Mycène : l'ayant ensuite rappelé dans sa patrie, et dissimulant son courroux pour mieux assurer sa vengeance, il feignit de se réconcilier avec lui, assassina secrètement son fils Pélops, et servit à ce malheureux père, dans un festin, les membres de son fils.

Plisthène, fils et successeur d'Atrée, fut le père du célèbre Agamemnon. Ce monarque acquit une grande puissance, et tous les Grecs l'élurent pour leur chef lorsqu'ils entreprirent la guerre de Troie. On verra dans la suite de cette histoire la mort funeste d'Agamemnon, qui périt sous le poignard de sa femme, fut vengé par son fils Oreste, et laissa son palais rempli de crimes, et son royaume de troubles. Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, vaincus par les Héraclides, se virent chassés de leur patrie, où la race des Pélopides cessa de régner.

ROYAUME D'ATHÈNES.

Cécrops. — Son règne heureux. — Ses successeurs. — Conseils des Amphyctions. — Les Pallantides. — Naissance de Thésée. — Son épée cachée sous un rocher. — Ses exploits. — Conspiration des Pallantides. — Leur mort. — Nouveaux exploits de Thésée. — Son avénement. — Son gouvernement. — Ses nouvelles entreprises. — Révolte à Athènes. — Abdication de Thésée. — Sa mort. — Règne de Ménesthée. — Règne de Codrus. — Son dévouement et sa mort.

CÉCROPS.

(An du monde 2448. — Avant Jésus-Christ 1556.)

Son règne heureux.

CÉCROPS, né dans la ville de Saïs, en Égypte, quitta les bords du Nil pour échapper au joug d'un vainqueur inexorable. Après de longues courses sur la mer, il débarqua avec ses compagnons sur les côtes de l'Attique, pays habité de temps immémorial par un peuple sauvage que les hordes errantes de la Grèce n'avaient jamais été tentées de subjuguer. Sa pauvreté fut sa première égide. Cette contrée stérile et peu peuplée n'excitait ni crainte ni avidité. Les Athéniens, plus grossiers que barbares, accueillirent sans défiance les étrangers malheureux qui venaient leur apprendre à connaître les jouissances de la vie sociale. Bientôt les Athéniens et la colonie égyptienne ne formèrent qu'un seul peuple; mais la supériorité des lumières assura la domination des Africains; et Cécrops, choisi pour roi par les deux nations réu-

nies, justifia leur choix par le bonheur dont il fit jouir ses sujets. Les anciens habitans ne se nourrissaient que de glands ; Cécrops leur apprit à se nourrir de grains. La charrue força la terre à devenir féconde ; l'olivier vint se naturaliser dans l'Attique ; une foule d'arbres fruitiers, jusque là inconnus, ombragèrent les moissons et les couvrirent de fruits. Il soumit le mariage aux lois ; ses réglemens, en créant les devoirs, firent à la fois naître les vertus et les plaisirs. Les liens des familles commencèrent les liens de la société, et les hommes autrefois isolés, aimèrent d'abord leurs foyers, et bientôt leur patrie.

On adorait autrefois les astres, les forêts et les montagnes. Les Égyptiens firent adorer leurs dieux dans l'Attique, et consacrèrent la ville d'Athènes à Minerve, comme Argos l'avait été à Junon, et Thèbes à Bacchus.

Pour inspirer l'humanité à ces peuples barbares, le législateur égyptien ordonna d'honorer les morts, de les enterrer avec pompe, de consacrer par des éloges le souvenir des hommes vertueux, et de flétrir la mémoire des méchans. Il établit un tribunal dont la sagesse fut long-temps célèbre ; jamais on ne se plaignit d'un jugement de l'aréopage. Il eut la gloire de faire connaître la justice aux Grecs. Pour remédier à l'aridité du pays, dont la population devait s'accroître rapidement, il forma ses sujets à la navigation, et bientôt les blés apportés d'Afrique assurèrent des subsistances abondantes à ce nouveau peuple.

Les successeurs de ce sage roi furent Cranaüs, Ses successeurs

Amphictyon, Érictonius, Pandion Ier, Érecthée, Cécrops II, Pandion II, Égée, Thésée, Ménesthée, Démophoon, Oxynthès, Phidas, Timéthès, Mélanthus et Codrus.

Si les institutions de Cécrops durèrent long-temps, sa postérité n'eut pas le même bonheur. Cranaüs fut chassé d'Athènes par Amphictyon Ier, et par Hellène, prince de Thessalie et fils de Deucalion. La fable place le déluge de Deucalion au temps où vivait Cranaüs. Un plus ancien déluge, celui d'Ogygès, avait eu lieu en Grèce long-temps auparavant*. Quelques auteurs prétendent que ce fut Hellène le Thessalien qui donna son nom aux Grecs, nommés Helléniens.

Conseil des Amphictyons.

Amphictyon devint célèbre par une alliance qu'il forma entre plusieurs villes de la Grèce, que les uns portent au nombre de douze, et les autres de trente et une. Ces peuples confédérés envoyaient des députés deux fois par an aux Thermopyles pour délibérer sur les affaires publiques : leur réunion s'appelait le conseil des Amphictyons; il jugeait tous les différends des peuples et des villes, et veillait à la défense du temple d'Apollon à Delphes. Cette institution, qui nous donne le premier exemple d'une confédération et d'une sorte de gouvernement représentatif, conserva beaucoup de force, d'indépendance et de crédit, jusqu'au temps de Philippe, roi de Macédoine, qui en brigua la présidence pour en faire un instrument de son ambition.

* An du monde 2208. — Avant Jésus-Christ 1796.

On croit que ce fut sous le règne d'Amphictyon que Bacchus, qu'on nommait aussi Dionysius, vint des Indes dans l'Attique. Il enseigna aux Grecs plusieurs arts, et entre autres celui de cultiver la vigne. Sa gloire excita l'envie : les Athéniens attentèrent plusieurs fois à ses jours : mais, après sa mort, ils le divinisèrent.

On place à l'époque du règne d'Érecthée l'enlèvement de Proserpine, fille de Cérès, reine de Sicile, par Pluton, roi d'Épire. Cérès accourut en Grèce pour chercher sa fille : on dit qu'elle s'arrêta à Éleusis chez Triptolème qui apprit d'elle le labourage. Les lumières qu'elle répandit dans cette contrée la firent regarder comme une déesse. On établit son culte à Éleusis : les mystères de ce culte devinrent célèbres dans l'univers ; les princes les plus puissans et les personnages les plus distingués par leur science et par leurs vertus s'y faisaient initier ; retenus par des lois sévères, aucun n'en trahit le secret ; mais on croit généralement qu'on y enseignait aux initiés une religion plus simple, plus spirituelle et plus morale que celle du peuple, auquel on laissait les images et les fables.

Ce fut le roi Éricthonius qui établit à Athènes les courses de chars, les fêtes de Minerve, nommées Panathénées, et qui apprit aux Athéniens l'usage des monnaies d'or et d'argent.

Pallantides.

Pandion II eut deux fils, Égée et Pallas : celui-ci devint célèbre par l'ambition de ses cinquante enfans, qu'on nommait les Pallantides.

Naissance de Thésée.

Égée eut la gloire d'être le père de Thésée.

Éthra, fille de Pithée, l'un des sages et des illustres guerriers de la Grèce, fut la mère de Thésée. Elle n'était point l'épouse d'Égée, mais elle avait cédé à son amour.

THÉSÉE.

(An du monde 2740. — Avant Jésus-Christ 1264.)

PITHÉE, aïeul de Thésée, gouvernait la ville de Trézène. Égée laissa dans cette ville le jeune enfant qu'il avait eu d'Éthra, et dont il cachait avec soin la naissance, pour ne point exciter la haine de son frère Pallas et de ses enfans. En partant de Trézène il plaça sous un rocher énorme une riche épée, et fit jurer à Éthra de ne révéler à son fils le secret de sa naissance que lorsqu'il serait assez fort pour soulever le rocher et s'armer du glaive qui devait servir à le faire reconnaître. Le jeune Thésée, destiné à la gloire, écoutait dans son enfance, avec une ardeur inquiète, le récit des grandes actions d'Hercule, et brûlait du désir de l'imiter. Lorsqu'il eut atteint l'âge où la force pouvait seconder son courage, Hercule était en Lydie; les brigands, profitant de son absence, reparaissaient dans la Grèce, et les monstres infestaient de nouveau les forêts. Éthra, ne pouvant plus contenir le courage bouillant de son fils, lui apprit le nom de son père, le conduisit vers le rocher et lui ordonna de le déplacer. Il y parvint sans peine, et y trouva les signes qui devaient constater sa naissance. Armé du glaive royal, il s'arracha rapidement des bras de sa mère, et parcourut la Grèce, qu'il remplit bientôt du bruit de ses aventures et

Son épée cachée sous un rocher.

Ses exploits.

de ses succès. Cinnis, brigand redoutable et cruel, attachait les vaincus à des branches d'arbres qu'il courbait avec effort, et qui les écartelaient en se relevant. Il tomba sous les coups du jeune héros.

Son épée trancha les jours de Scyrron, qui défendait l'accès d'une montagne et précipitait les voyageurs du haut d'un rocher dans la mer.

Le tyran Procuste étendait ses prisonniers sur un lit dont la longueur devait servir de mesure à leurs corps, qu'il allongeait ou raccourcissait par d'affreux supplices. Thésée l'immola sur ce lit, funeste théâtre de tant de crimes.

Après avoir ainsi marché sur les traces d'Alcide, son modèle, il vint à la cour d'Athènes, dont le trône était ébranlé par de violentes dissensions. Les Pallantides, sacrifiant la nature à l'ambition, méprisaient la vieillesse d'Égée, conspiraient contre ses jours, et suivaient les conseils de la perfide Médée, qui se trouvait alors en Attique.

Conspiration des Pallantides.

Les projets parricides des enfans de Pallas furent suspendus par l'arrivée imprévue du jeune guerrier. Son nom était devenu l'effroi du crime. Médée, accoutumée aux artifices, parvint à inspirer des soupçons au vieux roi d'Athènes, sur les desseins secrets d'un étranger qui, fier de sa vaillance, pouvait aspirer au trône. Le faible Égée la crut, et la mort de Thésée fut résolue. Mais au milieu du festin qui devait terminer sa vie, au moment où on lui présentait une coupe empoisonnée, le jeune héros tirant son épée pour trancher, suivant l'usage, la viande qui était devant lui, Égée reconnut son glaive, son fils, renversa

la coupe, et, n'écoutant que sa tendresse, découvrit hautement le secret de sa naissance. Les Pallantides furieux coururent aux armes. Thésée les combattit, les tua, et chassa Médée.

Leur mort.

L'aréopage décida que la mort des Pallantides, quoique nécessaire, devait être expiée. Thésée fut banni pour un an, et ne revint dans Athènes qu'après s'être fait absoudre par les juges, qui s'assemblaient à Delphes dans le temple d'Apollon.

Nouveaux exploits de Thésée.

Il trouva l'Attique ravagée par un taureau furieux, né dans les champs de Marathon : Thésée l'attaqua, le terrassa, et le montra chargé de chaînes aux regards du peuple.

Les Athéniens ayant fait périr Androgée, fils de Minos, roi de Crète, ce monarque leur avait déclaré la guerre, et, après une grande victoire, les avait contraints à lui livrer, tous les sept ans, un certain nombre de jeunes enfans qui trouvaient en Crète la mort ou l'esclavage.

Lorsque Thésée reparut dans Athènes, on allait payer pour la troisième fois ce fatal tribut : le jeune prince, rassurant le peuple, lui promit de l'affranchir de cette honteuse sujétion. Il s'embarqua promptement, et conduisit en Crète, non des victimes, mais des soldats.

Son audace fut couronnée de succès, il vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et ce roi sage eut la générosité de pardonner aux Athéniens, de rendre hommage à la valeur de Thésée, et de lui accorder sa fille Ariane en mariage.

Si l'on en croit d'autres historiens, Ariane, séduite par Thésée, lui donna le moyen de surpren-

dre Taurus. Après sa victoire il enleva la jeune princesse, qui lui fut ravie dans sa route par Bacchus.

Le chagrin de cette perte lui fit oublier de hisser sur son vaisseau, comme il en était convenu, une voile blanche, signe de victoire et de succès. Égée, voyant le navire entrer dans le port avec une voile noire, crut son fils perdu, et se précipita dans la mer, qui depuis a conservé son nom.

La fable raconte autrement cette aventure; elle dit que les victimes de Minos étaient renfermées dans un labyrinthe, et dévorées par le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, issu des amours infames de Pasiphaé, reine de Crète; qu'Ariane, amoureuse de Thésée, lui donna un peloton de fil, à l'aide duquel il sortit du labyrinthe, après avoir tué le Minotaure; que, vainqueur de ce monstre, il enleva la princesse qui l'avait secouru, et l'abandonna ensuite sur le rivage de Naxos.

Ce qui est constant, c'est que Thésée délivra son pays d'une honteuse servitude, et qu'à son retour il monta sur le trône vacant par la mort d'Égée.

Son avénement.

Thésée fut le dixième roi d'Athènes. Il donna au gouvernement une forme plus régulière. Les douze villes de l'Attique étaient devenues des républiques particulières; des chefs indépendans se faisaient la guerre et ôtaient toute force et toute utilité à l'autorité royale qui se trouvait toujours entre deux écueils, le mépris qu'inspire la faiblesse et la haine qu'excite l'arbitraire.

Son gouvernement.

Thésée mit le peuple dans son parti, et malgré

l'opposition des riches et des grands, qui ne combattaient que pour leurs intérêts, en prétendant défendre la prérogative royale, il obtint, par la persuasion, une soumission plus solide que celle qu'il aurait gagnée par la force.

Athènes devint le centre et la métropole de l'État; la puissance législative fut attribuée à l'assemblée générale de la nation, qu'on distribua en trois classes, les nobles ou notables, les agriculteurs et les artisans. Les principaux magistrats devaient être choisis dans la première classe et chargés de la conservation du culte et de l'interprétation des réglemens. Thésée, comme roi, avait pour attribution la défense des lois promulguées par le peuple, et le commandement des troupes.

Par ces changemens, le gouvernement d'Athènes devint démocratique; ce qui fut la cause des agitations qui troublèrent constamment l'Attique.

Thésée institua une fête solennelle pour consacrer cette révolution et la réunion des différens peuples de ses états. Il agrandit Athènes, y construisit un bâtiment pour l'aréopage. Les étrangers, attirés par le commerce, accrurent la population; la réunion du territoire de Mégare recula les limites du royaume. Une colonne placée sur l'isthme de Corinthe marqua la séparation de l'Attique et du Péloponèse. On célébrait près de ce monument les jeux Isthmiques, à l'instar des jeux d'Olympie.

Ses nouvelles entreprises.

Les soins paisibles de l'administration ne pouvaient satisfaire long-temps le génie ardent de Thésée. Descendant de son trône pour chercher

de nouvelles aventures, il prit part à la défaite des Centaures, accompagna les Argonautes dans leur expédition, terrassa le sanglier de Calydon, et mêla son nom à celui des héros qui se distinguèrent dans les deux siéges de Thèbes.

Pirithoüs, qu'il avait combattu, fut bientôt son admirateur et son ami; cette liaison lui devint funeste. Inconstans dans leurs amours et dominés par leurs passions, ils enlevèrent Hélène, fille de Tyndare. Castor et Pollux ses frères la délivrèrent de leurs mains. Embrasés d'une nouvelle flamme, ils voulurent enlever Proserpine, femme d'Aïdonius, roi des Molosses, qu'on appelait aussi Pluton. Ce prince découvrit leur complot, tua Pirithoüs, et enferma Thésée dans une prison, d'où Hercule le délivra. La fable place ces événemens dans les enfers. Le roi d'Athènes avait autrefois combattu, vaincu les Amazones, et épousé leur reine Antiope. Le jeune Hippolyte, fruit de cette union, était resté dans l'Attique pendant l'absence de son père: Phèdre, nouvelle épouse de Thésée, conçut pour son beau-fils un amour criminel, dont le jeune prince repoussa l'aveu avec horreur. Lorsque Thésée, délivré des prisons d'Épire, revint dans ses états, la reine, furieuse, accusa l'innocent Hippolyte d'avoir attenté à sa vertu: le roi, trop crédule, ordonna la mort de son fils. Le désespoir de Phèdre expia ce crime.

Révolte à Athènes.

La longue absence du roi, ses aventures, le bruit scandaleux de ses amours, et le trépas injuste de son fils, avaient inspiré beaucoup de mécontentement aux Athéniens. Ménesthée, profitant de

cette disposition des esprits, porta le peuple à la révolte. Thésée fut accusé devant l'aréopage. Ce héros, dédaignant de se justifier, abdiqua la royauté, et se retira dans l'île de Scyros, après avoir chargé d'imprécations le peuple ingrat qui l'abandonnait.

Abdication de Thésée.

Sa mort.

Le roi de Scyros, Lycomède, jaloux de sa gloire, l'attira dans un piége, et le précipita dans la mer.

L'envie s'arrête sur la tombe des grands hommes; une reconnaissance tardive la remplace. Thésée fut l'objet des longs regrets du peuple athénien. On le regarda comme un demi-dieu, on prétendit qu'il était le fruit des amours secrètes de Neptune et d'Éthra. Dans la suite le célèbre Cimon fut chargé de rapporter de Scyros ses ossemens à Athènes. Son tombeau devint un lieu d'asile pour les esclaves.

Règne de Ménesthée.

Ménesthée, qui l'avait détrôné, et qui lui succéda, fit observer ses lois. Il acquit quelque gloire dans la guerre de Troie.

Règne de Codrus. Son dévouement.

Sous le règne de Codrus, les Héraclides attaquèrent Athènes. Codrus, informé par un oracle que les Athéniens seraient vainqueurs si leur roi était tué, se déguisa en paysan, se jeta au milieu des ennemis, et y trouva la mort. Les Héraclides, admirant ce dévouement d'un roi pour son peuple, et effrayés par l'oracle, prirent la fuite.

Après la mort de Codrus, le gouvernement d'Athènes devint républicain sous l'autorité de magistrats nommés archontes.

Médon, fils de Codrus, fut le premier de ces magistrats.

ROYAUME DE THÈBES.

Cadmus, premier roi. — Ses successeurs. — Règne d'Amphion. — Invention de la lyre. — Règne de Laïus. — Naissance d'Œdipe. — Son parricide. — Le Sphinx. — Son énigme. — Inceste d'Œdipe. — Son affliction, sa cécité et son exil. — Règnes d'Étéocle et de Polynice. — Leur mort. — Xanthus, dernier roi de Thèbes.

Cadmus, premier roi

CADMUS, premier roi de Thèbes, fils d'Agénor, et cousin d'Égyptus et de Danaüs, voyagea d'abord à Tyr, et conduisit en Grèce une colonie phénicienne, sous prétexte de chercher sa sœur que Jupiter avait enlevée. Il s'établit en Béotie, y bâtit la ville de Thèbes, et sa citadelle qui porta le nom de Cadmée.

Ses successeurs.

Polydore, Labdacus et Lycus lui succédèrent.

Polydore fut déchiré par les Bacchantes. Une mort prématurée termina les jours de Labdacus : il ne laissait qu'un fils dont le berceau était entouré d'ennemis ; ce fils se nommait Laïus. Le royaume fut gouverné par Lycus qui s'empara de l'autorité royale.

Sa femme Antiope, séduite par Jupiter, en avait eu deux enfans, nommés Amphion et Zéthus. Le roi, irrité des désordres de cette femme coupable, qui prétendait les couvrir par son intimité avec le maître des dieux, la répudia et la chassa de son palais. Ses fils la vengèrent : ils prirent la ville de Thèbes, dont Amphion se déclara roi. Sa douceur et son éloquence charmèrent ses sujets ;

Règne d'Amphion.

leur attachement légitima son usurpation. Il agrandit la ville et bâtit des temples.

Invention de la lyre. Amphion fit entendre en Béotie les premiers accords de la lyre; les poëtes prétendirent que les pierres mêmes, sensibles à ses accens, venaient se ranger à sa volonté pour élever les édifices de Thèbes.

Règne de Laïus. Cependant Laïus, fils de Labdacus, réclama ses droits au sceptre paternel : ses armes furent heureuses; il battit Amphion, le chassa de ses états et remonta sur son trône.

Naissance d'OEdipe. Après cette victoire il épousa Jocaste, fille de Créon, prince thébain. Cette union devint la source des plus grands malheurs pour ce monarque et pour sa famille. Effrayé par un oracle qui lui avait prédit que son fils trancherait ses jours, il fit exposer sur le mont Cythéron l'enfant de Jocaste, qu'on appela OEdipe, parce que ses pieds s'étaient enflés lorsqu'on l'avait lié et suspendu aux branches d'un arbre. Un berger lui sauva la vie, et le conduisit à Corinthe, où il fut élevé.

Son parricide. Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, comme il parcourait la Grèce pour chercher des aventures, à l'exemple des héros de ces temps barbares, il rencontra son père dans la Phocide, le combattit sans le connaître, et le tua.

Le Sphinx. Créon, frère de Jocaste, prit les rênes du gouvernement. La Béotie était alors désolée par une guerre civile qu'excitait une fille naturelle de Laïus, nommée Sphinge. La fable en fait un monstre ailé, moitié femme et moitié dragon, qu'on appelait Sphinx. Il égorgeait tous ceux qui ne pouvaient deviner le sens obscur de ses paroles.

Créon effrayé, fit publier qu'il donnerait le royaume et Jocaste à celui qui expliquerait l'énigme du Sphinx. OEdipe se présenta : le monstre lui demanda, dit la fable, quel était l'animal qui marchait à quatre pieds le matin, à deux au milieu du jour, et le soir à trois. OEdipe devina que c'était l'homme. Il combattit ensuite le Sphinx, ou plutôt Sphinge, et l'immola. Son énigme

Créon tint sa parole : OEdipe régna et devint l'époux de sa mère. Le ciel, irrité de cet affreux hymen, répandit dans la Béotie une peste qui la dépeuplait. On consulta l'oracle, qui déclara que la peste cesserait lorsqu'on aurait banni de Thèbes le meurtrier de Laïus. Inceste d'OEdipe.

Après beaucoup de recherches, OEdipe découvrit à la fois son inceste et son parricide. Se trouvant lui-même indigne de voir le jour, il s'arracha les yeux et s'exila : Jocaste se donna la mort. Deux jumeaux, Étéocle et Polynice, fruits de cet hymen funeste, et dont les combats, dit la fable, avaient commencé dans le sein de leur mère, convinrent d'abord de régner alternativement. Son affliction, sa cécité et son exil. Règne d'Étéocle et de Polynice.

Étéocle monta sur le trône, mais lorsque l'année fut expirée il refusa de céder le pouvoir à son frère.

Polynice appela à son secours Adraste, roi d'Argos, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomédon, Parthénopée et Thésée. Ces princes alliés firent le siége de Thèbes, qui eut lieu trente ans avant la guerre de Troie. Il fut long, opiniâtre et sanglant. Presque tous les chefs des deux partis y périrent; enfin, dans une bataille générale, Étéo-

ur mort. cle et Polynice tombèrent sous les coups l'un de l'autre.

Les fils des rois alliés, qu'on appelait les Épigones, s'emparèrent de Thèbes. Le nom des princes qui y régnèrent n'est pas connu. On sait que le dernier s'appelait Xanthus; et qu'après lui le gouvernement devint républicain.

Xanthus, dernier roi de Thèbes.

ROYAUME DE CORINTHE.

(An du monde 2628. — Avant Jésus-Christ 1376.)

Incertitude sur l'origine des Corinthiens.—Sysiphe, leur premier roi. — Ses successeurs. — Retour des Bacchides. — Règnes de Cypsélus et de Périandre son fils. — Gouvernement démocratique.

Incertitude sur l'origine des Corinthiens. Sysiphe, premier roi

Les anciens auteurs ne s'accordent pas sur l'origine des Corinthiens. On croit que Sysiphe, leur premier roi, bâtit la ville d'Éphyre, dans la suite appelée Corinthe. Il était petit-fils d'Hellène : sa femme s'appelait Mérope, et était petite-fille d'Atlas. Ses successeurs furent Glaucus son fils, Bellérophon, Ornythion, Thersandre, Alinus. La fable dit que Sysiphe était fils d'Éole, qu'il chassa Médée de Corinthe, qu'il enchaîna la mort jusqu'au moment où Mars vint la délivrer pour satisfaire Pluton, dont l'empire devenait désert.

Ses successeurs.

Homère explique cette allégorie, en représentant Sysiphe comme un roi pacifique qui épargnait le sang de ses sujets et de ses voisins. Les poëtes

cependant le placent dans les enfers, où il est condamné à rouler perpétuellement une roche qu'il élève en vain sur une montagne, et qui retombe sans cesse. Il mérita, disent-ils, ce supplice en trahissant un secret de Jupiter.

Quelques historiens regardent Glaucus comme l'instituteur des jeux Isthmiques. Bellérophon son fils termina en héros toutes les guerres qu'il avait entreprises; et pour dire poétiquement qu'il triompha des plus grands obstacles, la fable le représente monté sur le cheval Pégase, et vainqueur d'un monstre qu'on nommait Chimère.

Il est impossible d'éclaircir la confusion qui règne dans l'histoire des rois de Corinthe. Aucune action ne signala leurs vies. Un d'eux nommé Bacchis, donna son nom à sa race. Elle fut détrônée. Corinthe libre remporta quelques victoires sur mer, et fonda les colonies de Corcyre et de Syracuse.

Les Bacchides, après un long bannissement, rentrèrent dans leur patrie, et y établirent le gouvernement aristocratique. Retour des Bacchides.

Dans la suite Cypsélus s'empara de l'autorité, se fit pardonner son usurpation par sa douceur, et régna trente ans. Son fils Périandre lui succéda : il gouverna en tyran. Les principaux citoyens qui lui donnaient de l'ombrage furent immolés; il assassina sa femme. Cependant son esprit et ses liaisons avec les philosophes de son temps le firent compter au nombre des sept sages de la Grèce. Il aurait été plus juste de le compter au nombre des monstres dont la destruction était un bienfait pour l'humanité. Règnes de Cypsélus et de Périandre son fils.

Gouvernement démocratique. Après sa mort les Corinthiens, las de sa tyrannie, renversèrent le gouvernement monarchique, bannirent sa famille, et rétablirent le gouvernement démocratique.

Corinthe, placée entre le Péloponèse et le continent, était appelée l'œil de la Grèce. Elle aurait pu aspirer à devenir la ville la plus puissante de l'Europe : elle se contenta d'être la plus riche et la plus commerçante.

Nous ne parlerons point ici de la Macédoine. Ce pays, destiné à devenir un jour si fameux, resta long-temps ignoré, sauvage, et en quelque sorte séparé de la Grèce.

Philippe fut le premier de ses rois qui lui donna de l'éclat; et ce royaume passa presque subitement de la barbarie à la civilisation, de l'obscurité à la lumière, de la faiblesse à la puissance.

ROYAUME DE LACÉDÉMONE.

(An du monde 2884. — Avant Jésus-Christ 1120.)

Lélex, premier roi.—Ses successeurs.—Sparte bâtie par Eurotas. — Origine de son nom et de celui de Lacédémone. — Fable sur Léda. — Enlèvement d'Hélène.

Lélex, premier roi. Ses successeurs. LÉLEX fut le premier roi de cette contrée qui s'appela d'abord Lélégie, et depuis Laconie. La fable le disait fils de la Terre. Ses successeurs furent Mysès, Eurotas, Lacédémon, Amyclès, Argalus, Cynortès, Abalus, Hippocoon et Tyndare.

Eurotas bâtit Sparte, et lui donna le nom de sa fille qu'il maria à Lacédémon. La capitale du royaume s'appela Sparte, et le territoire Lacédémone. Sparte bâtie par Eurotas.

Tyndare, son fils, épousa Léda, dont les enfans devinrent célèbres sous le nom de Castor et Pollux, Hélène et Clytemnestre.

Castor et Pollux, jumeaux, se distinguèrent parmi les héros des temps fabuleux de la Grèce. Ils délivrèrent leur sœur Hélène des mains de Thésée et de Pirithoüs, et concoururent aux victoires des Argonautes. Les Grecs les divinisèrent, et donnèrent leurs noms à une constellation.

Après leur mort Tyndare accorda sa fille Hélène en mariage à Ménélas, frère d'Agamemnon. Ce prince reçut avec elle le royaume de Sparte. Clytemnestre épousa le roi d'Argos, Agamemnon.

La fable dit que Jupiter, amoureux de Léda, prit la forme d'un cygne pour la séduire. Deux œufs furent le fruit de cette union : de l'un sortirent Pollux et Hélène; de l'autre Castor et Clytemnestre : les deux premiers crus fils de Jupiter, les autres, enfans de Tyndare. Pollux seul, dit-on, était immortel; mais il obtint de Jupiter de partager avec son frère l'immortalité, et tous deux habitèrent alternativement les cieux. Fable sur Léda.

L'enlèvement de leur sœur Hélène par un prince troyen devint la cause de la première guerre qui éclata entre l'Europe et l'Asie. Enlèvement d'Hélène.

HISTOIRE ET GUERRE DE TROIE.

Sa position. — Origine des Troyens. — Dardanus, premier roi. — Ses successeurs. — Règne de Priam. — Causes de la haine des Troyens et des Grecs. — Naissance de Pâris. — Enlèvement d'Hélène. — Guerre de Troie. — Mort de Palamède par l'artifice d'Ulysse. — Retraite d'Achille. — Mort de Patrocle. — Retour d'Achille. — Mort d'Hector. — Mort d'Achille et de Pâris. — Prise de Troie après dix ans de combats. — Cheval de Troie. — Fuite d'Énée. — Fin du premier âge de la Grèce.

Sa position.

Le royaume des Troyens, placé sur la côte d'Asie, à l'opposite de la Grèce, était déjà célèbre par son opulence, par le courage de ses guerriers, et par ses liaisons avec le puissant empire d'Assyrie.

Troie brillait alors dans l'Asie, comme Argos et Mycène dans la Grèce. Priam régnait en Troade; Agamemnon, petit-fils d'Atrée, en Argolide. Celui-ci avait réuni récemment à ses états Corinthe, Sicyone et plusieurs autres villes. Ménélas son frère, époux d'Hélène, héritait du royaume de Sparte; et tous deux, maîtres de la presqu'île, qui tenait son nom de Pélops leur aïeul, exerçaient une grande influence sur toute la Grèce.

Origine des Troyens.

On croyait généralement que les Troyens tiraient leur origine des Grecs, et que leur premier roi Dardanus était né en Arcadie. Ce qui est constant, c'est que les deux peuples adoraient les mêmes dieux, suivaient les mêmes lois, parlaient la même langue, et qu'il n'existait aucune différence entre leurs mœurs et leurs armes.

Les principaux successeurs de Dardanus furent Éricthonius, Tros, Ilus, Laomédon et Priam. Le nom d'Ilium venait d'Ilus; celui de Troie, de Tros. Priam avait épousé Hécube, fille d'un roi de Thrace et sœur de Théano, prêtresse d'Apollon; cinquante fils furent le fruit de cette union. Priam, entouré d'une famille si nombreuse, vainqueur de ses ennemis, chéri par ses alliés, respecté dans toute l'Asie, avait donné à sa capitale un nouveau nom, celui de Pergame. Ses murs, renversés précédemment par Hercule, venaient d'être relevés; et Priam, à la fin d'un règne long et glorieux, était loin de prévoir la perte de ses états, l'embrasement de sa capitale et la destruction de sa famille. Mais tel est le sort des prospérités mortelles; le moment qui précède leur ruine est souvent celui de leur plus grand éclat. Plusieurs causes amenèrent cette grande catastrophe.

Ses successeurs.

Règne de Priam.

Depuis long-temps la maison de Priam et celle d'Agamemnon étaient aigries l'une contre l'autre par le souvenir d'outrages réciproques restés impunis, et qui excitaient entre elles une haine implacable.

Causes de la haine des Grecs et des Troyens.

Tantale, bisaïeul d'Agamemnon, régnant autrefois en Lydie, avait retenu dans les fers un prince troyen nommé Ganymède. Tros, vengeant cette injure, avait chassé d'Asie Tantale et Pélops, qui furent obligés de chercher une autre fortune dans la Grèce.

Laomédon, voulant embellir et fortifier sa capitale, s'était servi d'un trésor déposé dans les temples d'Apollon et de Neptune. Bientôt une

peste terrible ravagea la Troade : les prêtres attribuèrent ce fléau à l'impiété du roi. L'oracle déclara que Laomédon ne pouvait apaiser les dieux qu'en exposant sa fille Hésione à la fureur d'un monstre marin.

Hercule, de la race des Pélopides, arrivait alors à Troie. Il promit de délivrer la princesse, et en effet il extermina le monstre. Hésione devait être le prix de ce service; Laomédon la lui refusa. Hercule furieux saccagea le pays, renversa les murs de la ville, enleva Hésione, et la conduisit dans le Péloponèse.

Enfin un dernier attentat fit éclater la haine des deux peuples, et excita tous les Grecs à prendre les armes contre les Troyens.

Naissance de Pâris.

La reine Hécube, au moment de donner le jour à Pâris, avait rêvé qu'elle accouchait d'un tison qui embraserait la ville de Troie. Priam, effrayé de ce songe, donna l'ordre d'exposer et d'abandonner son enfant sur le mont Ida. Il fut sauvé par des bergers qui l'élevèrent. Doué d'une grace et d'une beauté singulière, il osa, dès qu'il fut devenu grand, reparaître dans les murs de Troie. Priam le reconnut : la tendresse l'emporta sur la crainte; il le reçut dans ses bras.

Peu de temps après Pâris se rendit en Grèce dans le dessein de voir sa tante Hésione, qu'Hercule avait enlevée, et qu'il avait fait épouser à un prince nommé Télamon.

Enlèvement d'Hélène.

Le mariage de Ménélas avec Hélène attirait alors beaucoup d'étrangers à Sparte. Pâris y vint : les charmes d'Hélène l'enflammèrent; la beauté

du prince troyen séduisit la jeune reine de Sparte ; Pâris, entraîné par son amour et par le désir de venger l'insulte faite à Hésione, enleva Hélène et la conduisit à Troie.

Ménélas, furieux, implora le secours d'Agamemnon, son frère, qui trouva le moyen de faire partager son ressentiment à tous les princes grecs, qui regardèrent l'enlèvement d'une femme comme une insulte faite à la Grèce par l'Asie : la ruine d'Ilion fut résolue. Si quelques rois hésitèrent à s'engager dans une entreprise si périlleuse, et qui devait coûter tant de sang, ils furent entraînés par l'éloquence du vieux Nestor, roi de Pylos ; par les discours artificieux d'Ulysse, roi d'Ithaque, le plus rusé des Grecs ; et sur-tout par l'ardeur et par l'exemple de Diomède, fils de Tydée, roi de Calydon ; d'Ajax, prince de Salamine ; d'Achille, fils de Pélée, prince de Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers, brûlant du désir d'effacer la gloire des héros de Thèbes et de Colchide.

Tous ces princes confédérés rassemblèrent dans le port d'Aulide une armée de cent mille hommes ; ils élurent Agamemnon pour leur chef, et douze cents vaisseaux les transportèrent sur les rivages de la Troade. Guerre de Troie.

Le célèbre poëte Homère, qui chanta cette longue guerre trois cents ans après la prise de Troie, représente à cette époque le ciel divisé comme la terre. Les dieux, selon la fable, prirent parti, les uns pour le roi d'Ilion, et les autres pour les princes grecs : Apollon, Minerve et Vénus protégeaient Troie ; Mars et Junon avaient juré sa

ruine; et Jupiter dans ses balances pesait leurs destinées.

Les combats de la terre se répétaient dans le ciel; et les divinités de l'Olympe, descendant au milieu des camps, s'exposaient au glaive des mortels, tant était vive et brillante l'imagination de ces peuples, dont l'esprit semblait n'avoir plus à faire de progrès, lorsque leur raison et leur civilisation étaient encore dans l'enfance.

Troie était défendue par des remparts et des tours; une armée nombreuse la couvrait. Le fameux Hector, fils de Priam, le pieux Énée, Déiphobe, Pâris, et un grand nombre de princes d'Asie, alliés du roi de Pergame, résistèrent aux premiers efforts des Grecs qui furent obligés de se retrancher dans leur camp et d'y renfermer la plus grande partie de leurs galères. Ces bâtimens n'étaient point pontés; les plus forts ne pouvaient porter que cent cinquante hommes, et, pour ne point les exposer aux tempêtes, on les retirait sur le rivage.

Tout annonçait une longue guerre; les forces étaient à peu près égales des deux côtés; les hautes murailles bravaient facilement les efforts d'une armée qui ne connaissait point les machines de guerre.

La plaine qui séparait la ville de Troie du camp des Grecs devint le théâtre d'une multitude de combats qui ne décidaient rien: les troupes s'approchaient sans ordre; on se lançait d'abord des flèches et des javelots; on se mêlait ensuite pour se battre corps à corps. Tantôt les princes mon-

taient sur des chars, tantôt ils combattaient à pieds ; ils s'accablaient réciproquement d'invectives.

Lorsqu'un chef tombait, la mêlée devenait furieuse autour de lui ; les vainqueurs cherchaient à le dépouiller de ses armes ; les vaincus voulaient défendre son corps : la nuit séparait les combattans, et la prochaine aurore éclairait de nouveaux combats. On ne savait ni préparer la victoire, ni en profiter par des manœuvres : les batailles ne produisaient aucun fruit ; les défaites ne coûtaient que du sang, et le triomphe ne donnait que de la gloire.

Après de longs et infructueux combats, interrompus par des trèves qu'on s'accordait pour brûler les morts, et pour honorer leur mémoire par des jeux funèbres, les subsistances commencèrent à manquer dans le camp des Grecs. Une partie de la flotte fut chargée de ravager les îles et les côtes voisines.

Divers détachemens se répandirent en Asie pour enlever les récoltes et les troupeaux, et pour obliger les alliés de Priam à revenir défendre leurs foyers.

Achille, fameux par cette guerre, portait de tous côtés le fer et la flamme, et revenait au camp avec un butin immense et une foule d'esclaves, objet de l'avidité et des querelles des princes confédérés.

Bientôt la guerre recommença avec plus de vigueur. Ulysse et Ménélas avaient demandé à Priam de rendre Hélène et de conclure la paix.

Le conseil des Troyens voulait qu'on acquiesçât à leur demande; mais le roi, touché des pleurs d'Hélène et de Pâris, et n'écoutant que son antique haine contre les Pélopides, rompit toutes négociations, et causa par cette opiniâtreté sa ruine et celle de sa patrie.

Mort de Palamède par l'artifice d'Ulysse. L'artificieux Ulysse, jaloux de Palamède, prince de l'île d'Eubée, qui avait conseillé la paix, et dont on admirait à la fois la science et la valeur, fit cacher dans sa tente une forte somme d'argent, et parvint à faire croire que Priam l'avait envoyée pour acheter une trahison. Les Grecs, irrités, ordonnèrent la mort de Palamède.

Retraite d'Achille. Achille, qui l'aimait, et qui n'avait pu le sauver, rompit avec ses cruels alliés, ne voulut plus combattre pour eux, et cette inaction d'un héros diminua la force des Grecs et augmenta celle des Troyens.

Hector et ses frères, plusieurs princes alliés, tels que Sarpédon, Rhésus, Memnon, faisaient un grand carnage des Grecs. Enfin Hector, forçant leurs retranchemens, mit le feu à la flotte. La victoire semblait se déclarer pour Troie: mais alors Patrocle, ami d'Achille, ne pouvant supporter le triomphe de ses ennemis, fit avancer les Thessaliens, rétablit le combat et mit en fuite les Troyens. Plusieurs guerriers vaillans périrent dans cette bataille. Patrocle, revêtu des armes

Mort de Patrocle. d'Achille, tua Sarpédon, et périt lui-même sous les coups d'Hector.

Retour d'Achille. Cet événement changea le destin des deux armées. Achille, alors furieux de la mort de son

ami, oublia son ressentiment contre les Grecs. Après avoir immolé douze prisonniers aux mânes de Patrocle, il se précipita au milieu des Troyens pour chercher Hector, le combattit, le tua, et traîna son corps, attaché à un char, autour de la ville de Troie. Mort d'Hector.

Peu de temps après une flèche partie de la main de Pâris termina les jours d'Achille. Pâris lui-même, le flambeau de cette guerre, fut tué par Philoctète qui avait hérité des flèches d'Hercule. Mort d'Achille et de Pâris.

Les deux armées avaient ainsi perdu leurs plus illustres guerriers. Les Troyens maudissaient Hélène; les Grecs soupiraient après leur patrie; et cependant le désir de la vengeance s'opposait à tous les vœux formés pour la paix.

Après dix ans de batailles infructueuses Troie succomba: sa chute, qui remplit la Grèce d'orgueil et l'Asie d'effroi, retentit encore dans l'Europe, et sert aujourd'hui même de principale époque à l'histoire. Prise de Troie après dix ans de combats.

Les poëtes disent que les Grecs, usant d'artifice, se cachèrent dans les flancs d'un immense cheval de bois qui devait être consacré à Minerve, et qu'entrés de nuit dans la ville, ils exterminèrent les Troyens, surpris par cette attaque imprévue. Cheval de Troie.

Il est probable qu'on a voulu nous apprendre par cette allégorie la première invention d'une machine de guerre dont l'extrémité représentant la forme d'un cheval, renversa les murs de Troie.

Quoi qu'il en soit, les murs, les maisons, les

palais, les temples de cette ville célèbre furent réduits en cendres. Priam périt au pied des autels après avoir vu égorger ses fils sous ses yeux. Hécube sa femme, Cassandre sa fille, Andromaque, veuve d'Hector, toutes les princesses et toutes les Troyennes, chargées de fers, suivirent leurs vainqueurs, et terminèrent leur vie dans l'esclavage.

Tel fut le dénouement de cette guerre cruelle. Les rois grecs satisfirent leur vengeance; mais cette jouissance fatale fut le terme de leur prospérité et le commencement des malheurs qui les attendaient dans leur patrie.

Peu même d'entre eux revirent leurs foyers. Ménesthée, roi d'Athènes, mourut dans l'île de Mélos; Ulysse erra dix ans avant de revoir Ithaque; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Idoménée, Philoctète, Teucer, Diomède, trouvèrent leur trône usurpé, leur lit souillé, leurs sujets soulevés, et cherchèrent un asile dans d'autres contrées. Le roi d'Argos fut assassiné par sa femme et vengé par son fils. Ménélas seul jouit du triste fruit de cette expédition : il ramena la coupable Hélène à Sparte; et l'on peut douter si ce ne fut pas plutôt une preuve du courroux des dieux qu'une marque de leur faveur.

Fuite d'Énée.

Énée, suivi de quelques Troyens, parcourut les côtes de Grèce, de Sicile, d'Afrique; et, abordant enfin en Italie, il y fonda une colonie qui, dans la suite des temps, donna naissance au peuple romain. Ainsi Rome, qui devait gouverner le monde, sortit des cendres de Troie. Nous de-

vons aussi à la ruine de cette ville fameuse les trois plus beaux poëmes que l'esprit humain ait produits; l'Iliade, l'Odyssée d'Homère et l'Énéïde de Virgile.

Ainsi se termina le premier âge de la Grèce l'an 1184, suivant la chronologie ordinaire, et l'an 1209 selon les marbres d'Arundel, trouvés à Paros.

Fin du premier âge de la Grèce.

Nous avons suivi la version la plus généralement répandue relativement au sort de Troie; cependant, si l'on en croit quelques passages d'Homère et de Strabon, confirmés par le témoignage de Xénophon, cette ville ne fut pas entièrement détruite. Énée y régna, ainsi que sa postérité. Scamandre, fils d'Hector, et Ascagne, fils d'Énée, occupèrent le trône. Les Troyens réparèrent les ruines de leur capitale, reprirent leur ancienne splendeur, et ne perdirent leur nom que dans le temps où les Éoliens, chassés de la Grèce par les Héraclides, vinrent en Asie.

SECOND AGE DE LA GRÈCE.

(An du monde 2820. — Avant Jésus-Christ 1184.)

Nouveau gouvernement de la Grèce. — Première république. — Partage du Péloponèse entre les Héraclides. — Origine de Lycurgue. — Sa magnanimité. — Naissance de Charilaüs. — Voyages de Lycurgue. — Révolte à Sparte. — Mort de Charilaüs. — Retour de Lycurgue.

Après avoir fait connaître les temps fabuleux et héroïques de la Grèce, temps qui ont été plutôt chantés qu'écrits, et sur lesquels la poésie nous a transmis plus de lumières que la philosophie et l'histoire, le fil des événemens semble tout-à-coup interrompu : la civilisation des Grecs s'avance dans le silence et dans l'obscurité ; nous n'avons que des relations incertaines sur tous les événemens dont la Grèce fut le théâtre pendant quatre cents ans.

Un petit nombre de noms célèbres, de faits marquans, échappés à l'oubli et transmis par les écrivains de l'antiquité, nous apprennent seulement que les Héraclides, quatre-vingts ans après la guerre de Troie, chassèrent les Pélopides de la presqu'île, et forcèrent les Ioniens et les Achéens à s'exiler et à passer en Asie, où ils fondèrent de nombreuses colonies.

Nouveau gouvernement de la Grèce.

Toutes les villes, tous les peuples de la Grèce étaient gouvernés dans ce premier âge par des

rois : on voit qu'Agamemnon commanda ceux de son temps. Quatre siècles après l'esprit républicain se répandit par toute la Grèce ; le gouvernement monarchique ne se maintint que dans la Macédoine ; l'amour de la liberté devint la première des passions. La vengeance des rois avait causé la ruine de Troie ; l'amour de l'indépendance fit sentir à chaque ville sa force, à chaque homme sa dignité ; on discuta les lois auxquelles on voulait se soumettre ; on consulta les sages de tous les pays. La lumière, dissipant les ténèbres, remplit la Grèce de législateurs, de philosophes, de poëtes et d'orateurs.

Le désir de commander reste le même parmi les hommes, et ne fait que changer de forme, suivant les différentes espèces de gouvernement. Chez les Grecs sauvages il fallait être le plus fort pour dominer ; c'était le temps d'Hercule, de Thésée et de Philoctète, etc. Sous la domination des rois, la bravoure qui les défendait, la flatterie qui caressait leurs passions, étaient les seuls moyens d'arriver à la puissance : mais pour parvenir au gouvernement d'un peuple libre, pour primer parmi ses égaux, il faut avoir la science qui éclaire, l'éloquence qui persuade, le talent qui séduit et entraîne, ou l'héroïsme qui éblouit.

Aussi l'on vit bientôt cette petite contrée, que connaissaient à peine l'Afrique et l'Asie, peuplée de talens supérieurs, de génies transcendans, de guerriers célèbres, répandre le plus vif éclat dans le monde. Tous ses rois ligués avaient été dix ans devant les remparts d'une seule ville : ses

peuples, devenus libres, furent promptement en état de résister à toutes les forces de l'Asie, de dominer toutes les mers, et de porter leurs armes en Sicile, en Afrique et jusqu'aux bornes de l'Inde.

Il aurait été aussi curieux qu'important de suivre avec détail les causes de cette grande révolution qui changea la face de la Grèce et les degrés par lesquels on parvint à l'opérer; mais comme elle commença peu de temps après la prise de Troie, à cette époque obscure du passage de la fable à l'histoire, les anciens ne nous ont transmis à cet égard que des notions vagues.

Ce qu'on sait positivement c'est que dans l'origine les Grecs, ainsi que l'observe Platon, s'étaient tous soumis au gouvernement monarchique, le plus ancien, le plus universellement répandu, le plus propre à entretenir la paix, et dont l'autorité paternelle avait donné l'idée et le modèle.

Peu à peu les passions des courtisans, la corruption des monarques, leurs injustices, la violence des usurpateurs qui s'emparaient de la puissance, firent dégénérer la monarchie en despotisme. Les premiers rois avaient un pouvoir borné, consultaient leur nation et ne gouvernaient que pour elle : l'habitude et l'ivresse du pouvoir leur persuadèrent que leur volonté devait tenir lieu de loi, et que leurs peuples ne devaient être que les instrumens de leurs passions. On peut juger par les crimes dont le palais des Atrides fut le théâtre, des désordres qui régnèrent alors dans toutes les cours de la Grèce.

Un peuple à demi civilisé, conservant la vigueur

de la barbarie, ne pouvait supporter tranquillement une telle servitude : l'éloignement des rois grecs pendant dix années avait accoutumé les nations à leur absence ; un désir violent de liberté s'établit par-tout, excepté dans la Macédoine. Les peuples se donnèrent un gouvernement républicain, mais varié, suivant leur génie et leur caractère.

Il resta cependant toujours quelques partisans du régime monarchique ; de temps en temps on vit des citoyens ambitieux se rendre momentanément maîtres de leur patrie ; quelques guerriers heureux, quelques hommes opulens, méprisant les lois, et n'écoutant que leur ambition, s'élevèrent au pouvoir suprême par trahison ou par violence.

N'ayant pour eux ni le droit de naissance, ni celui d'élection, ils vivaient dans les alarmes ; pour maintenir leur usurpation ils sacrifiaient à leur sûreté tous ceux dont ils redoutaient le mérite, le rang, l'opulence et le patriotisme. Cette conduite inhumaine, qui finissait presque toujours par les précipiter du trône, fit détester aux Grecs non-seulement l'autorité, mais le nom de tyran qui signifiait alors roi.

La haine attachée à cette odieuse dénomination s'est conservée jusqu'à nos jours. On peut encore, je crois, attribuer la révolution arrivée en Grèce à une autre cause : la monarchie convient aux grands états, et la république aux petits ; la Grèce était trop divisée pour conserver long-temps cette foule de princes, dont l'ambition, les dépenses, les caprices et les discordes opprimaient les villes.

Une population nombreuse, qui occupe un territoire étendu, sent la nécessité d'une grande force pour la contenir et la diriger. Elle peut d'ailleurs, sans se ruiner, pourvoir à l'éclat du monarque et de sa famille; enfin, dans de pareils pays, les intérêts sont trop épars, et toute réunion est trop difficile pour qu'on puisse fréquemment renverser l'autorité établie. Mais dans une cité où tous les citoyens se connaissent, où l'injure faite à l'un est promptement sentie par l'autre, où toutes les dépenses excessives du trône sont un fardeau insupportable pour les sujets; au milieu d'une population resserrée, qui peut se réunir à toute heure et à tout instant, la tyrannie ne peut durer, et la liberté doit y être plus ardemment désirée, plus facilement établie, et plus courageusement surveillée et défendue.

Première république

On ne sait pas précisément quel fut le peuple qui le premier établit en Grèce la liberté sur les ruines de la monarchie. La première république dont l'histoire nous ait fait connaître les institutions est celle de Sparte. Athènes ne reçut les lois de Dracon et de Solon qu'environ deux siècles après la promulgation des ordonnances de Lycurgue à Lacédémone.

Nous n'examinerons avec détail que ces deux législations : elles ont été mieux connues que toutes les autres, et d'ailleurs Athènes et Sparte ont dû à leurs lois un tel éclat et une telle puissance, qu'on peut regarder ces deux peuples comme les pivots sur lesquels ont tourné toutes les affaires de la Grèce qui ne fut forte

que par leur union et déchirée que par leurs querelles.

En écrivant ainsi l'histoire de Sparte et d'Athènes, on fait connaître celle de tous les Grecs, jusqu'au moment où la ville de Thèbes, ensuite les rois de Macédoine, et enfin la ligue des Achéens, rivalisèrent et remplacèrent leur influence.

Nous avons vu qu'après la prise de Troie la maison d'Argos s'était souillée par des forfaits. Agamemnon, revenant à Mycène, trouva son trône et son lit profanés : Égisthe, fils de Thyeste, avait séduit Clytemnestre, et gouvernait l'Argolide. Tous deux assassinèrent Agamemnon et régnèrent à sa place.

Bientôt Oreste, son fils, parut, le vengea et reprit son trône. La mort de Clytemnestre, sa mère, remplit son cœur de remords, ce qui fit dire aux poëtes qu'il était poursuivi par les Furies. Ce roi malheureux et coupable avait aussi tué Pyrrhus, fils d'Achille, qui lui avait enlevé Hermione, fille d'Hélène.

Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans une course de char, d'autres par la morsure d'un serpent.

Tisamène, son fils, fut renversé du trône par les Héraclides.

Hercule, descendant de Danaüs, étant persécuté par Eurysthée, n'avait pu faire valoir ses droits au trône contre la maison de Pélops. Il les transmit à ses fils qui furent bannis du Péloponèse, et qui tentèrent plusieurs fois sans succès d'y rentrer. On regarda leurs prétentions comme

criminelles tant qu'on respecta le nom de Pélops; mais les crimes des Atrides ayant excité la haine et le mépris, les Héraclides en profitèrent pour réveiller en leur faveur l'attachement des peuples du Péloponèse.

Leurs chefs étaient trois frères; Thémène, Crèsphonte, Aristodème. Soutenus par les Doriens ils entrèrent dans la presqu'île: tout le pays se déclara pour eux. Les descendans d'Agamemnon et de Nestor se réfugièrent avec les Achéens et les Ioniens qui voulurent les suivre dans l'Attique, d'où, peu de temps après, ils partirent pour l'Asie.

Partage du Péloponèse entre les Héraclides.

Les Héraclides, maîtres du Péloponèse, le partagèrent entre eux: Argos échut à Témène; la Messénie à Cresphonte: Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème qui était mort pendant cette expédition, régnèrent tous deux à Lacédémone. Depuis ce temps elle eut toujours deux rois.

Les Héraclides devinrent bientôt jaloux de la puissance des Athéniens qui s'augmentait rapidement par le grand nombre de bannis du Péloponèse, que le roi Codrus protégeait et attirait dans l'Attique; ils firent donc la guerre au roi d'Athènes, et, quoique vaincus dans un combat, ils demeurèrent maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare.

Ils établirent dans ce pays les Doriens à la place des Ioniens. Ces Doriens, après la mort de Codrus, passèrent, les uns en Crète, et les autres dans l'Asie-Mineure. Ainsi, cette révolution, qui détruisit la maison d'Argos, peupla l'Asie-Mineure de Grecs.

Les Achéens y fondèrent Smyrne et onze autres villes; les Ioniens bâtirent Éphèse, Clazomène et Samos; les Éoliens plusieurs villes dans l'île de Lesbos; les Doriens Halicarnasse, Gnide et d'autres villes : ils s'établirent aussi dans les îles de Rhodes et de Cos.

Eurysthène et Proclès eurent pour successeurs leurs enfans, Agis et Soiès. Ce fut sous leur règne que l'esclavage parut à Sparte. Les habitans de la ville d'Ilos avaient refusé de payer les contributions imposées par Agis. Le roi assiégea leur ville, la prit, et réduisit tous les habitans en servitude : ils furent condamnés aux fonctions les plus pénibles. Dans la suite les Lacédémoniens occupèrent les Ilotes à labourer leurs champs, sans les affranchir de leur esclavage.

Tandis que dans les autres contrées de la Grèce, la tyrannie des princes faisait naître l'amour de la liberté, elle naquit chez les Spartiates de la faiblesse d'un de leurs rois nommé Eurypon : le peuple en abusa; l'autorité monarchique s'affaiblit, et le désordre la remplaça.

Son successeur, le roi Eunome, laissa en mourant deux fils qu'il avait eus de différens lits; l'un s'appelait Polydecte, l'autre fut le célèbre Lycurgue. Polydecte mourut sans enfans; mais sa femme était enceinte. Lycurgue déclara que la royauté appartiendrait à l'enfant qui devait naître, si c'était un fils; il ne voulut gouverner le royaume qu'en qualité de tuteur. *Origine de Lycurgue.*

Cependant la reine lui fit dire secrètement que, s'il voulait lui promettre de l'épouser quand *Sa magnanimité.*

il serait roi, elle ferait périr son fruit. Cette odieuse proposition fit frémir Lycurgue; mais il dissimula l'horreur qu'elle lui causait, différa de répondre, et gagna si bien le temps par ses artifices, qu'il la trompa jusqu'au terme de sa grossesse.

Naissance de Charilaüs.

Quand l'enfant fut né on l'apporta promptement à Lycurgue, ainsi qu'il l'avait ordonné: il le déclara publiquement roi, le nomma Charilaüs, le fit nourrir avec soin, et confia son éducation à des hommes qui pouvaient répondre de sa sûreté.

Cependant le plus grand désordre régnait dans l'état; l'autorité des rois était de jour en jour plus méprisée, et le frein des lois ne pouvait plus réprimer la turbulence du peuple. Loin de rendre justice à la vertu de Lycurgue, la multitude, égarée par la reine qui le haïssait, l'accusa de tramer une conspiration.

Il en méditait en effet une bien glorieuse; la régénération des lois et la réforme des mœurs.

Voyages de Lycurgue.

Plein de cette grande idée, et voulant acquérir les lumières qui lui manquaient pour exécuter ce vaste dessein, il s'éloigna de Sparte et voyagea en Crète et en Égypte, afin d'étudier la législation des deux pays les plus célèbres alors par la sagesse de leurs lois.

Il parcourut aussi l'Asie, où il rassembla les ouvrages d'Homère, alors dispersés par fragmens, et chantés dans les villes d'Ionie par quelques musiciens qu'on appelait *Rhapsodes*.

Après avoir examiné les réglemens et les coutumes de tant de contrées diverses, il créa un

système de gouvernement si extraordinaire et si impraticable en apparence qu'on croirait qu'il n'a jamais pu subsister, si son existence pendant sept siècles n'était pas attestée par tous les auteurs de l'antiquité.

On ne peut concevoir comment un homme seul parvint à établir sans violence, au milieu d'un peuple où la licence régnait, une législation austère qui révoltait les esprits, détruisait les propriétés, abaissait l'orgueil, comprimait les rois, condamnait les plaisirs, et enchaînait toutes les passions, hors celles de la gloire et de la liberté.

Tandis que Lycurgue parcourait la terre en méditant ses lois, le peuple de Sparte se souleva et massacra le jeune roi Charilaüs. La ville, éprouvant tous les maux de l'anarchie, sentit la nécessité d'un gouvernement; on envoya des députés à Lycurgue pour hâter son retour. Il revint; mais il connaissait son siècle et savait qu'il était nécessaire de donner à l'autorité des lois l'appui de celle des dieux. Il partit donc pour Delphes, consulta Apollon, et reçut cet oracle célèbre qui l'appelait: « Ami des dieux, et dieu plutôt qu'homme. »

Révolte à Sparte. Mort de Charilaüs.

Retour de Lycurgue.

L'oracle déclarait de plus qu'Apollon avait exaucé ses prières, et que la république qu'il allait établir serait la plus sage, la plus glorieuse et la plus florissante qui eût jamais existé.

Revenu à Lacédémone, il communiqua son plan aux principales personnes de la ville; et, lorsqu'il se fut assuré de leur consentement, il parut dans la place publique, accompagné de gens armés, pour intimider ceux qui voudraient

s'opposer à son entreprise. Là, en présence du peuple, il lut, proclama ses lois et en ordonna l'exécution. Nous allons entrer dans quelques détails pour faire connaître cette étonnante législation.

LÉGISLATION DE LYCURGUE.

(An du monde environ 3100. — Avant Jésus-Christ 904.)

Création d'un sénat. — Pouvoir des éphores, créés par le roi Théopompe. — Réglemens sur les biens, les monnaies et les manufactures. — Repas publics. — Blessure de Lycurgue dans une révolte. — Éducation des enfans. — Éducation des femmes. — Départ de Lycurgue pour Delphes. — Réponse de l'oracle de Delphes. — Mort de Lycurgue.

L'IDÉE principale du législateur de Sparte, en formant son nouveau gouvernement, fut de donner aux Lacédémoniens une constitution mixte qui réunît les avantages de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie. Il pensa que la création d'un sénat revêtu d'une grande autorité, tempérerait la puissance des rois, qui penchait souvent vers la tyrannie, et contiendrait la turbulence du peuple dont les passions précipitaient l'état dans l'anarchie. La durée de ses institutions en prouve la sagesse.

Création d'un sénat.

Les deux rois, tirés des deux branches de la maison des Héraclides, continuèrent à occuper le trône. Ils joignaient aux honneurs de la royauté

ceux du grand sacerdoce; ils commandaient les armées et présidaient le sénat. Les sénateurs étaient au nombre de trente, en comptant les deux princes; on les nommait à vie. Toutes les lois, toutes les ordonnances étaient examinées, discutées et proposées par le sénat. Le peuple approuvait ou rejetait ses propositions sans pouvoir les discuter, ni les modifier.

Pouvoir des éphores créés par le roi Théopompe.

Cinq autres magistrats, nommés éphores, choisis par le peuple pour empêcher les rois et le sénat d'étendre leur autorité au-delà de leurs attributions, avaient le droit de destituer, d'emprisonner les sénateurs et de les condamner à mort; ils pouvaient même faire arrêter les rois et les suspendre de leurs fonctions jusqu'au moment où l'oracle consulté ordonnait leur rétablissement.

Hérodote et Xénophon attribuent à Lycurgue la création des éphores: Aristote et Plutarque disent au contraire que ce fut un roi nommé Théopompe qui les établit cent trente ans après la mort de Lycurgue, dans le dessein de réprimer l'ambition du sénat.

On peut, je crois, concilier ces opinions contradictoires avec le respect inviolable qu'on gardait à Sparte pour les lois de Lycurgue, en disant que ce législateur avait conçu l'idée de l'établissement des éphores, et en avait ordonné l'élection dans le cas où il s'éleverait quelque mésintelligence entre le sénat et les rois.

On rapporte un mot du roi Théopompe lorsqu'il fit nommer les éphores. Sa femme lui repro-

chait cette démarche, qui devait laisser à ses enfans une autorité plus faible que celle qu'il avait reçue de ses pères; il répondit : « Je la » leur laisserai plus grande, car elle sera plus » durable. »

Lycurgue avait créé une constitution plus sage et plus solide que toutes celles qui existaient dans la Grèce : c'était, pour ainsi dire, un traité entre les passions qui troublent le repos des états, puisqu'elle assurait l'éclat du trône et la liberté du peuple, en les tempérant par la sagesse et par la puissance du sénat.

Une institution capable de maintenir si longtemps l'équilibre entre tous les pouvoirs était, certes, l'œuvre d'un grand génie; mais ce qui peut paraître encore plus étonnant, c'est la hardiesse avec laquelle Lycurgue entreprit de faire venir les mœurs au secours et à l'appui de ses lois.

Ses idées, supérieures aux vues ordinaires de la politique, avaient pour objet de fonder la force de l'état sur la vertu; et cependant plusieurs de ses lois sont évidemment contraires aux principes de la justice et aux maximes d'une saine morale.

Réglemens sur les biens, les monnaies et les manufactures.

Pour tarir dans sa république les deux sources les plus communes de la corruption, la pauvreté et la richesse, il mit, pour ainsi dire, les biens en commun, et partagea également toutes les terres qu'il distribua en trente-neuf mille parts : neuf mille furent données aux citoyens de Sparte et trente mille aux habitans de la campagne.

Voulant parvenir à établir la même égalité dans les propriétés mobilières, et bannir toute espèce

de luxe, il abolit les monnaies d'or et d'argent, et en créa une de fer, si pesante et de si bas prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de cinq cents francs.

Ce réglement pouvait le dispenser de chasser de sa ville les manufactures de luxe et les arts frivoles; cependant il les bannit par une ordonnance formelle, pour éloigner tout ce qui pourrait amollir les mœurs.

Le même amour de la pauvreté et de l'égalité lui fit prescrire les repas publics; tous les citoyens mangeaient ensemble; leur nourriture était réglée par la loi, et il était défendu à tout citoyen de dîner en particulier chez lui. Repas publics.

Cette défense fut si sévèrement observée que, long-temps après, le roi Agis, au retour d'une campagne glorieuse, se vit réprimandé et puni, parce qu'il avait dîné avec la reine, au lieu de se rendre au repas public.

Chacun apportait à ces banquets un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromages, deux livres et demie de figues, un peu de monnaie pour faire apprêter et assaisonner les vivres.

Le plus connu de tous leurs mets, et celui qu'ils préféraient, était le brouet noir. Denys le tyran, d'autres disent le roi de Pont, voulut goûter de ce mets qu'il fit apprêter par un cuisinier lacédémonien : il lui parut détestable. Mais le cuisinier lui dit : « Seigneur, pour trouver ce mets » bon il faut s'être baigné avant dans l'Eurotas, » car l'exercice et la faim, voilà ce qui assai» sonne tous nos mets. »

On amenait les enfans mêmes à ce repas : ils se formaient à la tempérance, et s'instruisaient en écoutant des entretiens graves. Lorsqu'ils entraient dans la salle, un vieillard leur disait, en leur montrant la porte : « Rien de tout ce qui se dit » ici ne sort par là. »

Il est difficile de concevoir comment Lycurgue osa et put renverser toutes les fortunes, et dépouiller tous les citoyens de leurs propriétés. Il est vrai qu'autrefois les Héraclides avaient fait un partage égal des terres de la Laconie, et que le législateur ne faisait ainsi que revenir à cette égalité primitive ; de plus on doit dire que la prodigalité des uns, l'avarice des autres, et diverses circonstances avaient amené un tel état de choses, qu'un petit nombre de citoyens possédaient toutes les terres, tandis que le peuple était dans la plus affreuse pauvreté. Cette extrême misère de la plus grande partie de la nation la portait souvent à des émeutes, et plaçait les citoyens riches dans une situation périlleuse : la haine de la multitude contre eux et les dangers qu'ils couraient les déterminèrent à se soumettre aux lois de Lycurgue.

Blessure de Lycurgue dans une révolte.

Cependant ce ne fut pas sans quelque résistance : ils soulevèrent d'abord leurs partisans, et excitèrent un tumulte, au milieu duquel un jeune homme nommé Alcandre frappa Lycurgue d'un coup de bâton, et lui creva l'œil. Le peuple indigné saisit le coupable et le livra au roi qui, loin de s'en venger, le prit sous sa protection, et par sa bonté changea totalement le caractère de ce jeune homme.

Lycurgue, voulant former des hommes et des citoyens, ne laissa point aux pères la propriété de leurs enfans : dès qu'ils étaient nés, les anciens de leurs tribus les visitaient ; l'enfant qu'on trouvait trop faible était condamné à périr : loi sauvage et aussi contraire à la raison qu'à la nature. Éducation des enfans.

A sept ans les enfans quittaient leurs mères : on les distribuait en classes ; leur tête était rasée, ils marchaient nu-pieds ; on les accoutumait à braver l'intempérie des saisons.

A douze ans ils apprenaient les lois, et s'habituaient à l'obéissance qu'exigeaient les magistrats, et au respect qu'on doit à la vieillesse.

Formés à la lutte, instruits à manier le glaive, à lancer le javelot, on les faisait battre les uns contre les autres, et si vivement, qu'ils y perdaient quelquefois des membres et même la vie.

Dans le dessein de se former aux ruses de la guerre, on leur permettait de voler quelques fruits ; ces vols n'étaient punis que lorsqu'ils se laissaient surprendre.

A la fête de Diane on les battait de verges, pour exercer leur patience et leur courage : ceux qui montraient le plus de constance étaient les plus estimés.

Lycurgue les rendait durs et braves pour qu'ils ne fussent jamais conquis ; mais il les faisait pauvres et ennemis du luxe pour qu'ils ne fussent jamais conquérans. L'expérience ne prouva que trop l'impossibilité de rendre un peuple guerrier, et de l'empêcher d'être ambitieux.

La jeunesse s'instruisait par la conversation, et

non par la lecture. La musique guerrière était en honneur à Sparte, où l'on proscrivait toute musique tendre et voluptueuse.

Les Lacédémoniens ne connaissaient d'autre éloquence que la concision; ils voulaient que la parole fût rapide comme la pensée, et l'ornement de l'esprit leur semblait aussi frivole que celui du corps.

On a souvent admiré la brièveté de leurs réponses. Les ambassadeurs d'un peuple étranger leur dirent un jour : « Nous mettrons tout à feu » et à sang dans votre pays, si nous y entrons. » Le sénat répondit : « SI. »

Le premier objet du législateur était d'inspirer aux citoyens un amour ardent pour la patrie : ils devaient la préférer à tout; cet amour était la première des vertus. S'ils faisaient la guerre, *Vaincre ou mourir* devenait leur devise; quel que fût le nombre des ennemis, il était défendu de fuir. Chaque citoyen avait le droit d'insulter impunément le lâche. Le soldat devait, comme le dit une femme spartiate à son fils, se défendre jusqu'à la mort, *et revenir sur ou sous son bouclier*.

Éducation des femmes

L'éducation des femmes était presque aussi sévère que celle des hommes : elles s'exerçaient à la lutte, à la course, à lancer le javelot; elles se montraient nues sur l'arène. On parait leur ame et non leur corps, et leur vertu, disait-on, rendait la pudeur inutile.

Cet usage, qui blessait la modestie, s'opposait plutôt à l'amour qu'au vice. Lycurgue voulait que les femmes de Sparte fussent plus citoyennes que

mères et qu'épouses : en élevant leur courage il endurcit leur cœur. Lorsqu'on rapportait un Lacédémonien tué sur le champ de bataille, sa femme ou sa mère, avant de le pleurer, examinait ses blessures pour voir s'il les avait reçues à la poitrine ou au dos, si elles étaient honorables ou honteuses.

Enfin le législateur, sacrifiant tous les intérêts privés à l'intérêt public, et les sentimens de la nature à l'amour de la patrie, permit aux vieillards et aux hommes valétudinaires de céder leurs femmes aux jeunes gens qui pouvaient faire naître d'elles des enfans robustes.

Tous ces réglemens firent des Lacédémoniens un peuple à part, une espèce de communauté politique et guerrière, qui étonna son siècle et la postérité par l'austérité de ses mœurs, par l'indépendance de ses habitans, par l'intrépidité de ses guerriers. Mais cette nation, admirable quand on la considère dans l'éloignement, devait offrir un triste spectacle à ceux qui venaient la visiter. Lacédémone était un temple dédié à la gloire et à la liberté, dont les prêtres fanatiques avaient banni les arts, les lettres, l'amour, l'amitié, l'aisance, les plaisirs, et jusqu'aux liens les plus doux qui attachent les familles : ce peuple était fait pour être célèbre, et non pour être heureux.

Toutes les lois de Lycurgue entourèrent les hommes de tant de chaînes, et par le moyen de l'éducation publique se gravèrent si profondément dans les ames, qu'on ne vit à Sparte, pendant plusieurs siècles, aucune sédition populaire, au-

cune violence privée, aucun empiètement de la part de l'autorité royale.

Cette discipline austère, cette vertu publique donnèrent aux Lacédémoniens un empire d'estime sur les Grecs; mais cet empire, trop dur et trop étranger à leurs mœurs, les fatigua bientôt; et la brillante Athènes, rivale de Sparte, profita, pour étendre son influence, de la haine qu'inspirait le joug pesant des Lacédémoniens.

Quoique le législateur de Sparte eût tendu constamment au double but d'assurer la liberté du peuple, et de le mettre à l'abri des attaques de l'étranger, plusieurs de ses concitoyens hasardèrent de lui faire quelques observations critiques sur ses lois.

L'un d'eux, effrayé de la puissance du trône et de celle du sénat, lui proposait d'établir dans l'état une égalité absolue; il répondit : « Essaie-la toi-même dans ta maison. »

Un autre lui demandait d'indiquer aux Spartiates les meilleurs moyens à prendre pour se défendre contre leurs ennemis; il dit : « C'est de demeurer pauvres. »

On lui proposait d'environner la ville de murailles. « J'aime mieux, dit-il, qu'elle soit entourée d'hommes. »

Ce qui est certain, c'est que sa république fut puissante et florissante jusqu'au moment où Lysandre y introduisit à la fois les trésors et les vices des peuples vaincus.

Départ de Lycurgue pour Delphes.

Après avoir achevé cette grande entreprise, Lycurgue déclara qu'il allait consulter l'oracle

d'Apollon, et fit jurer à ses concitoyens qu'ils exécuteraient ses lois inviolablement jusqu'à son retour.

Arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon: l'oracle déclara que Sparte serait la cité la plus illustre et la plus heureuse tant qu'elle observerait ses lois. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, et se laissa ensuite mourir de faim, pour que ses concitoyens, qui avaient fait serment d'exécuter ses réglemens jusqu'à son retour, n'eussent aucun prétexte pour les enfreindre.

Réponse de l'oracle de Delphes.

Mort de Lycurgue.

Les anciens auteurs ne sont pas d'accord sur le temps où vécut Lycurgue: Aristote le fait naître à l'époque où régnait Iphitus; Xénophon place sa naissance quelques années après l'établissement des Héraclides dans le Péloponèse; Eutichydès dit qu'il était le onzième descendant d'Hercule.

Il connut le sage Thalès en Crète; il prit en Égypte l'idée de la séparation des citoyens en classes. Les assemblées du peuple se tenaient par ses ordres en plein champ. Craignant la séduction de l'éloquence il ne voulut ni juges ni tribunaux, et il ordonna que les différends des citoyens seraient jugés par des arbitres.

Malgré l'austérité de ses décrets contre les arts, le luxe et la volupté, il voulait que la jeunesse spartiate fût gaie, et l'on vit avec surprise que le plus sévère de tous les législateurs fût le seul qui eût élevé un autel au rire.

On peut se faire une idée de la poésie permise à Sparte par cette chanson lacédémonienne que Plu-

tarque nous a conservée, et qui fut traduite par Amyot :

CHŒUR DES VIEILARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

CHŒUR DES JEUNES GENS.

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

CHŒUR DES ENFANS.

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Les femmes lacédémoniennes, dont les mœurs étaient aussi mâles que celles de leurs maris, ne plaçaient leur amour-propre que dans la gloire de leurs époux et de leurs enfans; elles exaltaient leur courage, et ils avaient pour elles le plus grand respect. Une étrangère disait à la femme de Léonidas : « Vous êtes la seule femme qui comman-» diez aux hommes. » — « Aussi, répondit la reine » de Sparte, sommes-nous les seules qui faisons » des hommes. »

Une mère, pour consoler son fils qu'une blessure rendait boîteux, lui dit : « Chacun de tes » pas te rappellera ta valeur. »

Le célibat était méprisé. Un jeune Spartiate, refusant de se lever devant un illustre capitaine qui n'était pas marié, lui dit : « Tu n'as point » d'enfans qui puissent me rendre un jour cet » honneur. »

Le respect pour la vieillesse était un devoir; on vit même un jour au spectacle d'Athènes, les ambassadeurs de Lacédémone céder leurs places à un vieillard qui n'en pouvait pas trouver parmi ses compatriotes.

L'amour du bien public fut la vertu qui distingua le plus les Lacédémoniens : un d'eux, nommé Pédarète, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conseil de la république, témoigna sa joie de ce que Sparte avait trouvé trois cents citoyens qui valaient mieux que lui.

Leurs prières étaient brèves comme leurs discours; ils demandaient seulement aux dieux *de favoriser les gens de bien.* Socrate préférait cette oraison aux riches offrandes et aux cérémonies pompeuses de l'Attique.

Ce peuple belliqueux voulait que, chez lui, toutes les statues des divinités fussent armées, même celle de Vénus. Cependant ces citoyens intrépides connaissaient la peur; c'était celle des lois.

Sparte avait un temple consacré à la crainte: on l'avait placé près du lieu où se rassemblaient les éphores. Les Lacédémoniens pensaient, comme Plutarque, que le citoyen qui craint le plus les lois est celui qui redoute le moins l'ennemi : il disait que la crainte du blâme empêche la crainte de la mort.

PREMIÈRES GUERRES DE SPARTE.

Guerre entre les Lacédémoniens et les Argiens. — Combat et mort de six cents guerriers. — Création des éphores. — Cause de la guerre en Messénie. — Retraite des Messéniens dans la ville d'Ithome. — Origine des Parthéniens. — Renouvellement de la guerre. — Blocus et prise d'Ithome. — Révolte des Messéniens. — Leur entière défaite. — Messine bâtie par eux.

Guerre entre les Lacédémoniens et les Argiens.

Combat et mort de 600 guerriers.

PEU de temps après la mort de Lycurgue les Lacédémoniens, sous le règne de Théopompe, firent la guerre aux Argiens qui leur disputaient la possession d'un petit pays nommé Thyréa. Les deux peuples, voulant épargner le sang de leurs concitoyens, nommèrent de chaque côté trois cents champions pour décider cette querelle : presque tous périrent dans le combat; il ne resta que deux Argiens et un Lacédémonien, nommé Othriades. Chaque peuple s'attribua la victoire; le combat continua : les deux Argiens périrent. Mais Othriades, vainqueur, ne voulant pas survivre à ses compagnons d'armes, se tua lui-même sur le champ de bataille.

Création des éphores

Ce fut après cette guerre que le roi Théopompe, jaloux du sénat et profitant des sujets de plaintes que ce corps avait donnés au peuple, créa cinq nouveaux magistrats, nommés Éphores, qui devaient surveiller la conduite des sénateurs et même celle des rois. On les élisait pour un an; leur au-

torité, fort étendue tant que la guerre durait, était très-bornée pendant la paix.

Le ravissement d'Hélène avait causé la ruine de Troie; une injure faite à quelques femmes de Sparte fut l'origine d'une longue guerre qui détruisit le royaume des Messéniens. Cause de la guerre en Messénie.

Suivant un antique usage les habitans de Sparte venaient offrir des sacrifices aux dieux dans un temple situé sur la frontière de la Laconie et de la Messénie. Les Messéniens, au milieu des fêtes qui suivirent ce sacrifice, enlevèrent quelques filles lacédémoniennes. Alcmène, roi de Sparte, pour se venger de cet outrage, entra en Messénie sans déclarer la guerre; surprit de nuit la ville d'Amphée, et massacra tous ses habitans.

Quatre mois après les Messéniens pénétrèrent à leur tour en Laconie sous la conduite de Phaès, leur roi. Les deux armées se livrèrent bataille; le combat dura toute une journée, et la victoire resta indécise.

L'année suivante l'armée lacédémonienne, en quittant Sparte, jura de n'y pas revenir avant d'avoir conquis la Messénie. Une nouvelle bataille eut lieu sans qu'aucun parti pût s'attribuer la victoire. Mais une maladie contagieuse, s'étant répandue dans le camp des Messéniens, diminua à un tel point leurs forces, qu'ils se virent obligés de se retirer, et de s'enfermer dans la ville d'Ithome, située sur une haute montagne. Retraite des Messéniens dans la ville d'Ithome.

L'oracle de Delphes, consulté par eux, déclara qu'ils devaient, pour s'assurer la faveur des dieux, leur offrir en holocauste une de leurs princesses.

Aristodème, prince du sang royal, sacrifia sa fille.

Bientôt après les Lacédémoniens s'approchèrent d'Ithome. Les Messéniens vinrent à leur rencontre: le combat fut opiniâtre et sanglant. Euphraès, roi de Messène, tomba percé de coups; la mêlée fut terrible autour de lui. Aristodème l'enleva des mains des Spartiates et le ramena dans Ithome, où il mourut de ses blessures.

La valeur brillante d'Aristodème lui mérita la couronne; les suffrages unanimes de son peuple la lui donnèrent. Profitant habilement de leur confiance et de leur ardeur, il marcha contre les ennemis, les battit, prit le roi Théopompe, et le fit mourir avec trois cents Spartiates.

Renouvellement de la guerre.

Cette guerre se prolongeait toujours et semblait interminable. Les Lacédémoniens, qui avaient juré de ne pas revenir chez eux avant d'avoir subjugué leurs ennemis, commencèrent à craindre qu'une si longue absence ne causât l'extinction de leurs familles. Ils envoyèrent à Sparte les jeunes soldats nouvellement enrôlés, et qui n'étaient pas liés comme eux par un serment : ils leur cédèrent tous leurs femmes; et les enfans qui naquirent de ces mariages illicites s'appelèrent Parthéniens. Dans la suite, honteux de leur origine, ils se bannirent eux-mêmes, et allèrent s'établir à Tarente, en Italie, où ils fondèrent une colonie.

Origine des Parthéniens.

Blocus et prise d'Ithome.

La guerre dura encore quatre années. Enfin, après une longue vicissitude d'échecs et de succès, les Spartiates bloquèrent la ville d'Ithome. Les Messéniens résistèrent long-temps; mais, leurs

vivres étant épuisés, ils se rendirent. Aristodème se tua sur le tombeau de sa fille. Ithome fut rasée, et le peuple messénien se vit réduit en servitude. Cette première guerre avait duré vingt ans.

Trente ans après les Messéniens se révoltèrent sous la conduite d'un de leurs princes, nommé Aristomène, qui défit plusieurs fois complètement les Spartiates. Ceux-ci consultèrent l'oracle qui leur ordonna de demander un général à la ville d'Athènes. Révolte des Messéniens.

Les Athéniens, jaloux de Lacédémone, et désirant plutôt sa perte que ses succès, lui envoyèrent, avec une sorte de dérision, un poëte, nommé Tyrtée, qui était petit et contrefait. Ce nouveau général n'avait jamais porté les armes; son inexpérience lui attira des revers; il fut vaincu trois fois. Les Spartiates, découragés, voulaient abandonner le camp et retourner dans leurs foyers. Mais Tyrtée, plus habile en poésie qu'en tactique, composa des chants dont la verve et l'harmonie transportèrent les Lacédémoniens d'une telle ardeur, qu'ils lui demandèrent de les mener sur-le-champ à l'ennemi. Tyrtée, répondant à leurs vœux, défit complètement les Messéniens qui se retirèrent sur le mont Ira. Après une défense opiniâtre Aristomène périt, et les Messéniens cessèrent d'exister : les uns furent pris et réduits à la condition des Ilotes; les autres, cherchant leur salut dans la fuite, renoncèrent à leur patrie, et s'établirent en Sicile, où ils bâtirent la ville de Messine. Leur entière défaite. Messine bâtie par eux.

Avant de parler d'une autre guerre que la république de Sparte soutint contre les Athéniens, nous allons faire connaître les révolutions qui étaient survenues dans la ville d'Athènes depuis la mort du roi Codrus.

RÉVOLUTIONS D'ATHÈNES.

Gouvernement des archontes. — Législation de Dracon. — Son exil et sa mort. — Gouvernement d'Épiménide. — Son départ. — Élection de Solon. — Prise de Salamine par la ruse de Solon. — Pouvoir de l'aréopage. — Lois de Solon. — Son départ. — Son retour. — Pisistrate. — Son ambition. — Sa politique astucieuse. — Son respect pour Solon et ses lois. — Mort de Solon. — Exil de Pisistrate. — Son retour. — Son nouveau gouvernement. — Sa mort. — Hipparque et Hippias, ses fils, chefs de la république. — Injustice d'Hipparque. — Sa mort. — Tyrannie d'Hippias. — Son abdication. — Son exil. — Liberté d'Athènes. — Courage d'une courtisane. — Factions de Clysthène et d'Isagoras. — Loi de l'ostracisme. — Origine de la guerre entre les Perses et les Grecs.

Gouvernement des archontes.

Après la mort de Codrus, les Athéniens pensèrent qu'aucun homme ne pouvait jamais être digne de remplacer un roi qui avait porté son dévouement au peuple jusqu'au point de se livrer à la mort pour lui; ils adoptèrent le gouvernement républicain, et donnèrent la présidence des archontes qui les gouvernaient, à Médon, fils de Codrus.

Cette magistrature devait être d'abord perpétuelle; dans la suite, après la mort d'Alcméon, le peuple augmenta le nombre des archontes, et

décida qu'ils ne resteraient en place que dix ans; peu de temps après on réduisit cette durée à un an.

Le premier archonte s'appelait archonte éponyme; on datait les actes de son nom. Le second se nommait archonte roi; le troisième archonte polémarque, et les autres archontes thesmothètes.

Cette forme de gouvernement ne tarda pas à dégénérer en anarchie. L'état était déchiré par trois factions : les habitans des montagnes, pauvres et indépendans, voulaient la démocratie; les riches, qui possédaient la plaine, tendaient à l'oligarchie; tous ceux qui étaient distribués sur les côtes désiraient un gouvernement mixte qui garantît les propriétés, et qui pût maintenir l'ordre sans nuire à la liberté.

L'inégalité des fortunes s'était considérablement accrue. Les riches opprimaient les pauvres : ceux-ci, accablés de dettes, se voyaient obligés pour les acquitter de vendre eux ou leurs enfans. La crainte d'une éternelle servitude les portait souvent à la révolte. La licence était impunie ou réprimée arbitrairement.

Les anciennes lois royales incomplètes ne suffisaient plus à un pays qui, par les progrès de sa civilisation, avait acquis une nouvelle industrie, de nouveaux besoins et de nouveaux vices.

DRACON.

LAS de cette anarchie, le peuple choisit pour législateur l'homme qu'il croyait le plus éclairé, le plus vertueux et le plus sévère; il s'appelait Dracon et se trouvait alors au nombre des ar-

chontes. Ce magistrat fit un code de morale et de lois pénales.

Sa législation.

Sans toucher à la forme du gouvernement, il prescrivit aux hommes leurs devoirs à toutes les époques de leur vie ; il régla leur nourriture, leur éducation ; il espérait faire de bons citoyens, et ne fit que des mécontens. La sévérité de ses principes révolta les passions, et il se vit obligé de s'exiler dans l'île d'Égine, où il mourut.

Son exil et sa mort.

La dureté de son caractère était peinte dans ses lois. Ne connaissant point de nuances entre les fautes, toute déviation de la vertu lui semblait un crime; il punissait de mort le moindre délit; l'oisiveté même attirait cette peine.

Après son départ la confusion augmenta. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, appuyé d'un grand nombre de partisans, voulut s'emparer de l'autorité. Le peuple l'assiégea dans la citadelle : Cylon, voyant que sa résistance était inutile, évita la mort par la fuite.

Ses amis se réfugièrent dans le temple de Minerve : ils en furent arrachés, et on les massacra. Cette cruauté impie excita l'indignation générale, qui fut suivie d'une grande consternation, parce qu'on apprit en même temps que les Mégariens s'étaient emparés de la ville de Nisée et de Salamine.

Une maladie contagieuse se répandit dans Athènes. La superstition augmenta la crainte et troubla les esprits; par-tout on crut voir des spectres : on disait que Minerve voulait venger la profanation de ses autels.

Les prêtres, les devins profitaient de ces désor-

dres : l'ambiguité des oracles répandait et augmentait la terreur ; tous les vœux se tournèrent alors vers Épiménide qui était en Crète, et qu'on regardait généralement comme un homme favorisé des dieux.

Gouvernement d'Épiménide.

On vantait par-tout son habileté pour lire dans l'avenir et pour expliquer les songes, les pressentimens et les oracles. La sévérité de ses mœurs le faisait respecter; son éloquence était persuasive. Les Crétois prétendaient qu'il avait dormi pendant quarante ans dans une caverne, et qu'après son réveil, exilé comme un imposteur, il eut besoin d'accumuler les preuves les plus frappantes de la vérité de son récit pour parvenir à se faire reconnaître.

Ce qu'on doit croire de cette fable, c'est qu'Épiménide vécut long-temps solitaire, et que l'étude et la méditation, jointes à une imagination vive, lui donnèrent les moyens de connaître et de dominer les hommes.

Ce qui est certain, c'est que sa sagesse, sa piété étaient si révérées, que les peuples imploraient son secours dans les calamités publiques, et s'adressaient à lui pour purifier leurs villes et pour expier leurs crimes.

Athènes l'appela et le reçut avec transport. Il purifia les temples, immola des victimes, dressa de nouveaux autels, composa des cantiques, régla les cérémonies religieuses, calma les imaginations troublées, et, par une piété douce, ramena pour quelque temps le peuple à des principes d'ordre et de vertu.

Son départ. Le respect qu'il inspirait commanda l'obéissance; tant qu'il resta dans la ville la paix y régna. Il partit, emportant l'amour du peuple qui voulut le combler de présens. Il les refusa, et ne demanda pour lui qu'une branche de l'olivier consacré à Minerve, et pour Gnosse, sa patrie, l'amitié des Athéniens.

Après son départ la fureur des factions se réveilla; et, comme il arrive lorsque les désordres populaires sont au comble, on sentit qu'un pouvoir unique devenait le seul remède aux maux de l'état.

SOLON.

Élection de Solon. SOLON, de la race des rois, attira tous les regards; on le choisit pour législateur et pour premier magistrat; le peuple voulait même le faire roi : mais le précipice qui entourait le trône l'effraya; il accepta le gouvernement de la république et refusa le sceptre.

Solon avait beaucoup voyagé. Dans ces temps on trouvait en Grèce, en Asie, en Afrique, plusieurs hommes éclairés et vertueux qui recueillaient les vérités reconnues en morale et en politique, et les réduisaient en maximes courtes et claires, qui frappaient les esprits et se gravaient dans la mémoire : ils avaient mérité le beau titre de sages. On admirait la profondeur et la concision de leurs questions et de leurs réponses. Liés entre eux par une amitié que ne troublait point la jalousie, ils se réunissaient quelquefois pour s'éclairer réciproquement.

Les plus célèbres de ces sages étaient alors Thalès de Milet, Pittacus de Mytilène, Bias de Priène, Cléobule de Linde dans l'île de Rhodes, Myson et Chilon de Lacédémone, le Scythe Anacharsis, et Solon d'Athènes.

Solon joignait à ses connaissances en philosophie et en politique le talent de la poésie. Il avait fait des hymnes pour les dieux; on admirait deux poëmes qu'il avait composés, l'un sur les révolutions du globe, l'autre sur une ancienne guerre des Grecs contre les habitans d'une île atlantique située au-delà des colonnes d'Hercule, et que les flots avaient engloutie.

Les lumières des sages, l'étude des lois d'Égypte avaient mûri son imagination; et s'il n'avait pas cette austérité de mœurs qu'on attend d'un homme appelé pour réformer une nation, on trouvait en lui la justice qui inspire la confiance, le talent qui persuade, la science qui éclaire, et une douceur de caractère propre à concilier les intérêts et à calmer les passions.

Sa douceur n'était pas sans courage, et le commencement de son administration fut marqué par un acte de vigueur. Les Athéniens, craignant, dans l'état de confusion où ils se trouvaient, qu'une guerre entreprise imprudemment ne consommât leur ruine, avaient défendu sous des peines sévères à leurs orateurs de parler de la perte de Salamine. Solon brava la défense, proposa au peuple de réparer ce honteux échec, le détermina à reprendre cette île, et en fit la conquête.

Prise de Salamine par la ruse de Solon.

Plutarque dit que ce fut par ruse qu'il s'en empara. Apprenant que les Mégariens voulaient enlever les jeunes filles grecques qui dansaient sur le rivage de l'île, il fit prendre à de jeunes Athéniens des habits de femme. Ils cachèrent des armes sous leurs robes, attaquèrent les Mégariens, les tuèrent presque tous, et se rendirent maîtres de Salamine.

Législation de Solon.

Le plus grand malheur de l'état était alors la guerre des pauvres contre les riches : les premiers demandaient hautement l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres ; les seconds s'y opposaient avec opiniâtreté. Solon refusa le partage des propriétés ; mais il abolit les dettes, et rendit la liberté aux citoyens que leurs créanciers retenaient en prison.

Le mécontentement fut d'abord extrême dans les deux partis ; mais bientôt les propriétaires, se voyant à l'abri des tumultes qui troublaient leurs possessions, et les pauvres, se sentant affranchis de toute crainte de servitude, se livrèrent tranquillement à des travaux qui firent renaître l'industrie et le commerce ; la confiance se rétablit ; les éloges succédèrent aux plaintes, et le peuple revêtit Solon d'une autorité plus étendue.

Il corrigea les lois de Dracon, conserva celle qui punissait l'homicide, et adoucit les autres.

Solon disait lui-même qu'il ne pouvait pas faire de lois parfaites, mais qu'il devait seulement donner aux Athéniens la meilleure législation dont ce peuple fût susceptible.

La majorité des habitans d'Athènes voulait la

démocratie; le législateur conserva cette forme de gouvernement, et se contenta de remédier autant que possible à ses inconvéniens.

Il établit donc que la puissance souveraine existerait dans l'assemblée du peuple, qui devait statuer sur la paix, sur la guerre, sur les lois et sur tous les grands intérêts du pays.

Tout citoyen avait le droit d'assister à cette assemblée; mais, après avoir fait cette concession à l'esprit populaire, voulant prévenir les écarts d'une multitude ignorante, éclairer sa volonté et diriger ses décisions, il forma un sénat de quatre cents personnes qui devaient examiner et discuter toutes les propositions avant qu'elles fussent soumises au peuple. Il exigea de plus qu'aucun orateur ne pût se mêler des affaires publiques sans avoir subi un examen de sa conduite et de ses mœurs.

Il ordonna que les hommes âgés de cinquante ans opineraient toujours les premiers dans les assemblées du peuple.

Les riches seuls pouvaient être sénateurs et magistrats; mais ils étaient élus par le peuple, et lui rendaient compte de leur administration.

Toutes les magistratures administratives étaient annuelles, les unes éligibles, les autres tirées au sort.

Les juges étaient pris indifféremment dans toutes les classes de citoyens; le sort les nommait.

Pouvoir de l'aréopage.

L'aréopage, composé des hommes les plus vénérés, fut chargé de veiller au maintien des lois et des mœurs. Cette charge était conférée pour la vie. L'aréopage avait le droit de censure, et l'exer-

çait sur les magistrats comme sur les particuliers. On appelait à l'aréopage de toutes les décisions des tribunaux. Cette puissance supérieure devait ramener constamment les autorités aux principes de la constitution, et les particuliers aux règles de la morale. Les archontes, en sortant de place, devaient, après un sévère examen, être inscrits au nombre des membres de l'aréopage.

Lois de Solon.

Solon avait remarqué que, dans les troubles publics, un petit nombre de méchans et de factieux profitaient avec audace, pour dominer, de l'inaction des gens de bien, et de leur amour pour le repos : afin d'éviter cet inconvénient, il décréta des peines graves contre tout citoyen qui, dans un temps de trouble, ne se déclarerait pas ouvertement pour un des partis. Cette loi, longtemps admirée et rarement suivie, forçait la vertu au courage.

Une autre loi condamnait à mort tout citoyen qui voudrait s'emparer de l'autorité souveraine : elle permettait à chacun de tuer un tyran et ses complices, et même tout magistrat qui aurait continué ses fonctions sous la tyrannie.

Tel était l'esprit de ses lois générales. Celles qui concernaient les particuliers regardaient le citoyen, dans sa personne, comme portion de l'état; dans ses obligations, comme membre d'une famille qui appartient à l'état; dans sa conduite, comme faisant partie d'une société dont les mœurs doivent constituer la force.

Une des maximes de Solon était qu'il n'y aurait point d'injustice dans une ville, si chaque ci-

toyen regardait comme personnelle à lui toute injure faite à un autre citoyen. Aussi la loi, voulant protéger les faibles et les pauvres contre les puissans et les riches, permettait et prescrivait même à tout Athénien d'attaquer et de poursuivre en justice quiconque aurait insulté un enfant, une femme, un homme libre, ou même un esclave.

Personne ne pouvait engager sa liberté pour dettes, ni disposer de celle de ses enfans; le citoyen pouvait cependant vendre sa fille ou sa sœur dans le cas où elle se serait déshonorée.

Le suicide était mutilé et flétri. La loi gardait le silence sur le parricide; Solon le supposait impossible.

La calomnie était soumise à des peines graves : chacun pouvait arrêter un homme en l'accusant de vol; mais s'il ne pouvait pas prouver le crime, il payait une forte amende. Si ce risque effrayait les pauvres, ils pouvaient dénoncer le vol à des arbitres : la cause devenait alors civile et n'entraînait pas d'amende. Les citoyens étaient partagés en quatre classes, réglées par la quotité de leur fortune. Les étrangers n'obtenaient la naturalisation que sous des conditions difficiles à remplir.

La patrie n'étant composée que de familles, la loi veillait à leur conservation. Un chef de maison devait toujours être représenté par un enfant légitime ou adoptif. Dans le cas de décès sans postérité on obligeait juridiquement un des héritiers à prendre le nom du mort, et à perpétuer sa famille.

Le plus proche parent d'une fille unique avait droit de l'épouser.

Solon, pour éviter la concentration des biens territoriaux, avait limité les acquisitions permises aux particuliers; nul ne pouvait vendre ses terres, hors le cas d'une extrême nécessité.

Le législateur, voulant que la jeunesse soignât la vieillesse, permit aux citoyens de disposer par testament d'une partie de leurs biens, pourvu que la force et la liberté de leur raison fussent prouvées. Cette institution, nouvelle alors, fut applaudie.

Conformément aux lois égyptiennes, tout particulier fut obligé de rendre compte à l'aréopage de sa fortune et de ses ressources. L'oisiveté était notée d'infamie. La loi réglait l'éducation des enfans, les études des écoles et les exercices du gymnase.

On élevait aux dépens du public les enfans des citoyens morts au champ d'honneur. Les grands services rendus à l'état étaient récompensés par des couronnes. Les lâches étaient punis par un jugement qui les déclarait infames.

Tout homme de mauvaises mœurs se voyait exclu des fonctions publiques et des assemblées du peuple.

Le fils devait nourrir son père dans sa vieillesse. L'enfant né d'une courtisane était dispensé de ce devoir.

On punissait de mort le magistrat qui paraissait ivre en public.

La législation politique de Solon ne prévint pas les révolutions; les passions du peuple furent plus fortes que sa raison : mais ses lois civiles et cri-

minelles, respectées constamment par les Athéniens comme des oracles, furent prises pour modèle par les autres peuples : la plupart des villes grecques les adoptèrent ; et Rome, tourmentée par l'anarchie, les invoqua comme un remède salutaire contre les maux qui la déchiraient.

Les magistrats et le peuple athénien jurèrent d'observer ces lois pendant un siècle ; on les inscrivit sur des rouleaux qu'on attachait aux bâtimens publics. Solon, importuné par la foule des gens qui s'adressaient à lui pour demander des interprétations ou des modifications de son code, laissa au temps le soin de consolider son ouvrage, et s'absenta pour dix ans, après avoir fait promettre aux Athéniens de ne rien changer à ses lois jusqu'à son retour. **Son départ.**

Il parcourut encore l'Égypte, et voyagea en Crète. Il donna sa législation à un canton de cette île, et son nom à une ville dont ses réglemens assurèrent le bonheur.

A son retour dans Athènes il trouva la république déchirée de nouveau par les factions : elles voulaient toutes changer la constitution, et ne pouvaient s'accorder sur ce qu'on devait lui substituer. **Son retour.**

Solon, voulant apaiser ces troubles, se crut d'abord secondé par Pisistrate qui était à la tête de la faction la plus populaire ; mais il dut bientôt s'apercevoir que cet homme ambitieux ne s'était fait démagogue que pour devenir tyran.

PISISTRATE.

Son ambition.

La multitude est toujours facilement trompée par celui qui la flatte : aucun ambitieux ne fut jamais plus propre à la dominer que Pisistrate; secourable pour les pauvres, affectant un grand amour pour la démocratie, prodigue de ses richesses, nul ne parla plus éloquemment de la liberté en marchant à la tyrannie. Ses amis comptaient sur son zèle; ses ennemis se reposaient sur sa douceur ; et son ambition avait si bien pris les dehors de la vertu, qu'adoré par son parti il se faisait respecter par les autres.

Lycurgue, à la tête des habitans de la plaine, et Mégaclès, fils d'Alcméon, que les riches regardaient comme leur chef, augmentaient l'autorité de Pisistrate en la combattant.

Ne pénétrant point ses desseins secrets, ils lui reprochaient son zèle pour l'égalité et pour la liberté, et renforçaient ainsi l'amour que le peuple lui portait.

Cependant Mégaclès avait un parti considérable. Son père, ayant rendu d'importans services à Crésus, roi de Lydie, et comblé de biens par ce monarque, était devenu lui-même possesseur d'une fortune immense en épousant Agariste, fille de Clysthène, prince de Sicyone.

Cette opulence le mettait à portée de s'attacher les principaux citoyens, et de solder les plus corrompus.

Lorsque Pisistrate se fut bien assuré de l'affection du peuple en défendant ses droits contre les

partisans de l'oligarchie, il se blessa lui-même, et parut sur la place publique en faisant entendre à la multitude que les riches et les grands l'avaient ainsi maltraité, et qu'il était victime de son zèle pour la liberté.

Sa politique astucieuse.

Le peuple, indigné, se rassembla; et, sans avoir égard aux déclamations de Lycurgue, aux menaces de Mégaclès, et aux sages remontrances de Solon, on accorda à Pisistrate une garde de cinquante hommes pour la sûreté de sa personne. Il en accrut bientôt le nombre en y recevant tous ceux qui lui offraient leurs services; et avec leur secours il se rendit maître de la citadelle.

Tous ses ennemis alors prirent la fuite. Les amis des lois étaient consternés; chacun tremblait dans la ville, excepté Solon qui reprochait hautement aux Athéniens leur lâcheté, et au tyran sa perfidie.

Il osait rappeler au peuple sa propre loi qui ordonnait à tous les citoyens d'arracher la vie à celui qui voudrait usurper l'autorité; et comme on lui demandait ce qui pouvait lui donner une telle audace, il répondit : « Ma vieillesse. »

Son respect pour Solon et ses lois.

Pisistrate était trop habile pour répandre le sang d'un homme aussi respecté que Solon; il trouvait bien plus avantageux pour lui de le gagner que de le punir : unis tous deux par les liens du sang, ils l'avaient été davantage par une amitié longue et si vive que les détracteurs de Solon en avaient blâmé l'excès.

L'adroit tyran n'ignorait pas les moyens qui pouvaient séduire un vieillard; il ne l'abordait qu'avec

respect, témoignait pour lui la plus tendre amitié, vantait sans cesse ses lois, les faisait exécuter, et les observait toutes rigoureusement lui-même, hors celle qui lui refusait le rang suprême.

Solon, trompé par cette fausse déférence, et plus encore sans doute par son amour-propre, crut qu'il pourrait vaincre l'ambition par la sagesse; il se rapprocha de Pisistrate, répondit à sa confiance, entra dans son conseil, et conçut l'espoir d'adoucir une domination qu'il n'avait pu renverser.

Mort de Solon.

Le chagrin que lui donna l'inutilité de ses efforts termina ses jours; il ne survécut pas deux ans à la liberté de sa patrie. Solon mourut âgé de quatre-vingts ans, sous l'archonte Hégestratus, la seconde année de la cinquante-unième olympiade.

Exil de Pisistrate.

Pisistrate ne jouit pas d'abord tranquillement de son autorité; les regrets excités par la mort de Solon avaient réveillé l'amour de l'indépendance : les partis de Lycurgue et de Mégaclès, réunis, chassèrent le tyran d'Athènes. Mais les grands suivent plutôt leurs intérêts que leurs opinions : Mégaclès, jaloux de Lycurgue, dont le crédit faisait des progrès, promit à Pisistrate de le rétablir sur le trône s'il voulait épouser sa fille. Il y consentit. Leurs partisans, ralliés, chassèrent Lycurgue; et, pour gagner l'esprit du peuple, on aposta une femme d'une grande beauté, qui parut tout-à-coup au milieu d'Athènes sur un char magnifique, et telle qu'on représente Minerve. Elle annonça hautement que les

dieux ramenaient Pisistrate. Le peuple, croyant obéir à la divinité, reçut avec transport le tyran.

Ses fils, Hipparque et Hippias, craignaient que des enfans d'un second lit ne leur enlevassent l'amitié et l'héritage de leur père; ils parvinrent à lui inspirer une forte aversion pour sa nouvelle épouse. Mégaclès irrité prit le parti de sa fille : il prodigua ses richesses pour gagner les Athéniens, et les excita à la révolte. Pisistrate fut obligé de se sauver une seconde fois d'Athènes, et de se retirer dans l'île d'Eubée.

Après onze ans d'exil, plusieurs villes maritimes s'étant déclarées pour lui, il rassembla quelques troupes, surprit la ville d'Athènes, et y rentra en vainqueur. Son retour.

Dans les premiers momens de son triomphe il fit périr Mégaclès, Lycurgue et leurs principaux partisans. Depuis sa justice fit oublier sa cruauté.

L'adresse, l'audace et l'artifice lui avaient donné le trône; la modération le lui conserva. Tout le peuple obéit aux lois, parce qu'il s'y soumettait lui-même le premier : il n'abusa jamais de son pouvoir; et, comme le dit Rollin, la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime. Son nouveau gouvernement.

Actif et populaire, en protégeant l'industrie et l'agriculture il attira dans les campagnes une foule de pauvres citoyens qui ne servaient dans la ville qu'à entretenir les factions.

Les temples, les bâtimens publics et les fontaines dont il enrichit Athènes occupèrent l'oisiveté d'un peuple indocile.

Il publia une nouvelle édition d'Homère, et fit présent aux Athéniens d'une bibliothèque.

Abordable pour tous les citoyens, il donnait aux uns, prêtait aux autres, et offrait l'espérance à tous; ses jardins, son palais étaient ouverts au public : il souffrait les reproches, et ne se vengeait pas des injures.

Un jour quelques jeunes gens ivres avaient insulté sa femme : ils vinrent en larmes demander un pardon aussi difficile à espérer qu'à accorder : « Vous vous trompez, leur dit Pisistrate; ma » femme ne sortit point hier de toute la journée. »

Un jeune homme avait voulu enlever sa fille : sa famille l'excitait à la vengeance : « Si nous » haïssons, dit-il, ceux qui nous aiment trop, » que ferons-nous à ceux qui nous haïssent ? » Et ce jeune homme devint son gendre.

Quelques-uns de ses anciens amis, voulant secouer son joug, s'étaient révoltés et retirés dans un fort. Il alla les trouver seul, sans garde et avec son bagage : « Je viens, leur dit-il, pour » que vous me persuadiez de rester avec vous, si je » ne puis pas vous déterminer à revenir avec moi. »

Il fallait que l'esprit de la liberté fût bien fortement imprimé dans l'ame des Athéniens pour qu'une si douce servitude ne les fît pas revenir à l'amour de la monarchie.

Sa mort. Son règne fut long et tranquille; il mourut trente-trois ans après son usurpation, dont dix-sept années s'étaient écoulées dans la plus profonde paix. Il transmit son pouvoir à ses enfans Hipparque et Hippias.

HIPPARQUE ET HIPPIAS.

Les fils de Pisistrate, moins habiles que leur père, gouvernèrent cependant avec la même sagesse. Ils aimaient tous deux les lettres : deux poëtes fameux, Anacréon et Simonide, furent attirés par eux dans Athènes, et en reçurent beaucoup d'honneurs et de présens. Comme ils croyaient avec raison qu'on ne peut adoucir les mœurs des peuples qu'en les éclairant, ils s'occupèrent beaucoup de l'instruction publique, répandirent par-tout les œuvres d'Homère, et firent inscrire sur le piédestal des statues de Mercure, placées dans les lieux publics, des maximes qui faisaient connaître à la multitude les pensées des sages et les élémens de la morale.

Hipparque et Hippias, ses fils, chefs de la république.

Leur tyrannie ne ressemblait point à celle des autres usurpateurs du pouvoir suprême : imitant la modestie de Pisistrate, ils ne prirent point le titre de roi, se contentèrent d'être les premiers citoyens de la république, et ne portèrent aucune atteinte aux lois de Solon. Pisistrate même, étant accusé d'un meurtre, s'était soumis au jugement de l'aréopage.

Quoiqu'ils se crussent descendus des anciens rois d'Athènes, ils laissèrent aux magistrats leurs prérogatives. Ils levèrent un impôt d'un vingtième sur les terres; mais le produit en fut consacré aux besoins publics plus qu'à leurs dépenses personnelles. Leur pouvoir était absolu, mais ils le cachaient sous des formes légales.

Injustice d'Hipparque. On accusait Hipparque d'être trop adonné aux voluptés : ce penchant aurait plutôt corrompu que révolté le peuple; mais il commit une injustice; elle excita la haine contre lui, et causa sa perte.

Deux jeunes citoyens d'Athènes, Harmodius et Aristogiton, unis tous deux par une tendre amitié et plus encore par une ardente passion pour la liberté, projetèrent la mort des deux tyrans. Leur objet était de rétablir la liberté publique, et de venger la sœur d'Harmodius d'un affront qu'Hipparque lui avait fait en la chassant d'une cérémonie publique : pour exécuter cette entreprise ils cachent leurs poignards sous des branches de myrte, et entrent dans le temple de Minerve, où Sa mort. les princes offraient un sacrifice. Ils devaient y attendre la réunion de leurs amis; mais voyant Hippias qui parlait tout bas à l'un des conjurés, ils se croient trahis, n'écoutent que leur fureur, se jettent sur Hipparque qui se trouvait près d'eux, et lui plongent leur poignard dans le sein. La garde massacra dans l'instant même Harmodius; Aristogiton fut arrêté. On le mit à la torture; mais au lieu de nommer ses complices il accusa les propres amis d'Hippias qui, sans examen, les fit mourir. « As-tu encore d'autres scélérats à me » faire connaître? dit le tyran. — Non, répondit le jeune homme expirant; il ne reste plus » que toi. J'emporte au tombeau le plaisir de » t'avoir trompé et de t'avoir fait égorger tes » meilleurs amis. »

Tyrannie d'Hippias. Depuis ce temps Hippias, n'écoutant que la peur, le plus funeste des conseillers, se fit détes-

ter par ses injustices et par ses cruautés. Tout ce qui est violent ne peut durer; au bout de trois ans il fut renversé, malgré l'appui qu'il avait cru se donner en mariant sa fille au fils du tyran de Lampsaque.

Les Alcméonides, famille puissante dans Athènes, en avaient été exilés par les Pisistratides. Pendant leur exil Clysthène, leur chef, obtint des Amphictyons la direction des travaux entrepris pour construire un nouveau temple à Delphes. Les Alcméonides employèrent leurs richesses à embellir cet édifice : par cette magnificence ils gagnèrent la prêtresse d'Apollon, qui faisait parler ce dieu comme ils le voulaient. Aussi, toutes les fois que Sparte l'envoyait consulter, l'oracle ne promettait aux Lacédémoniens l'assistance divine que lorsqu'ils auraient délivré Athènes du joug de la tyrannie.

Cette ruse eut un plein succès; Lacédémone donna des troupes aux Alcméonides pour rentrer dans leur patrie. Leur première tentative n'eut pas de succès; Hippias les battit : mais dans une seconde invasion, ses enfans ayant été pris, il fut obligé, pour racheter leur liberté, d'abdiquer et de sortir de l'Attique. Son abdication.

Son règne avait duré dix-huit ans. Il s'exila en Asie et s'établit à Sigée, ville phrygienne sur les bords du Scamandre. Son exil.

Athènes chassa ainsi ses tyrans à la même époque où les rois furent bannis de Rome *. Les Liberté d'Athènes.

* An du monde 3496. — Avant Jésus-Christ 508.

Athéniens, délivrés de leur prince, rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton qu'on révérait long-temps après comme des dieux. Leurs statues, érigées dans la place publique, entretenait dans l'esprit des citoyens la haine de la tyrannie et l'amour de la liberté, dont ils avaient été les martyrs. Dans les fêtes publiques on chantait en leur honneur un hymne qu'Athénée nous a transmis. Nous le rapportons comme un monument de l'esprit et des mœurs de ce siècle :

« Je porterai mon épée couverte de feuilles de
» myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton
» quand ils tuèrent le tyran, et qu'ils établirent
» dans Athènes l'égalité des lois.

» Cher Harmodius, vous n'êtes point encore
» mort; on dit que vous êtes dans les îles des
» bienheureux, où sont Achille aux pieds légers,
» et Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

» Je porterai mon épée couverte de feuilles de
» myrte, comme firent Harmodius et Aristogi-
» ton lorsqu'ils tuèrent le tyran Hipparque dans
» le temps des Panathénées.

» Que votre gloire soit éternelle, cher Harmo-
» dius, cher Aristogiton, parce que vous avez
» tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité
» des lois ! »

Courage d'une courtisane.

Athènes immortalisa aussi l'action d'une femme qui avait signalé son courage dans le temps de la conjuration; c'était une courtisane nommée Lionne. Elle avait gagné le cœur d'Harmodius et d'Aristogiton par ses charmes et par ses talens. Le

tyran, connaissant leur intimité, fit mettre cette femme à la torture pour apprendre les noms des conjurés. Elle opposa une constance invincible aux plus affreux tourmens, et se coupa la langue, afin que la violence de la douleur ne lui arrachât aucune parole indiscrète. Pour conserver le souvenir de cette mort glorieuse les Athéniens, n'osant décerner une statue à une courtisane, firent sculpter une lionne sans langue.

Enfin long-temps après, ayant su qu'une petite-fille d'Aristogiton vivait à Lemnos dans la misère, le peuple la fit venir à Athènes, la dota et la maria à un des hommes les plus riches de la ville.

On ne peut trop condamner toute usurpation, et trop louer l'amour des lois, de la patrie et de la liberté. Cependant l'histoire, attentive à ne jamais séparer la gloire de la morale, commet, je crois, une faute dangereuse lorsqu'elle ne fait pas sentir à la jeunesse que l'excès des éloges donnés par l'enthousiasme à des actions que la vertu réprouve, est également contraire à la raison et à l'humanité.

Celui qui combat un tyran peut acquérir une gloire pure; mais cacher ses poignards sous des myrtes, assassiner au lieu de vaincre, dénoncer des innocens, ce sont des actes auxquels nous donnerons justement le nom de crimes : malgré les louanges éloquentes de tous les auteurs anciens et modernes, jamais un noble but ne put justifier des moyens coupables.

Factions de Clysthène et d'Isagoras.

Athènes avait recouvré sa liberté, mais non sa tranquillité. Clysthène et Isagoras, à la tête de

deux factions, se disputaient l'autorité : le premier l'emporta et fit quelques changemens à la constitution. Il établit la loi de l'ostracisme. Elle donnait le droit au peuple de bannir pour dix ans les citoyens qui lui faisaient ombrage par leurs richesses ou par leur mérite. On avait donné ce nom à cette sorte de jugement, parce que les citoyens écrivaient sur une coquille le nom de l'accusé qu'ils voulaient bannir.

Loi de l'ostracisme.

Isagoras implora l'appui des Lacédémoniens : Cléomène, roi de Sparte, vint à son secours, força Clysthène de sortir de la ville avec les Alcméonides et sept cents familles attachées à son parti.

Ces bannis furent vainqueurs à leur tour, rentrèrent dans la ville, et reprirent leurs rangs et leurs biens.

Sur ces entrefaites les Lacédémoniens découvrirent la fourberie de Clysthène pour faire parler l'oracle de Delphes. Irrités de cette supercherie et jaloux d'Athènes, dont la liberté pouvait augmenter la puissance, ils formèrent le projet de relever le trône des Pisistratides.

Origine de la guerre entre les Perses et les Grecs.

Hippias, appelé par eux, vint de Sigée à Sparte; mais on ne pouvait exécuter un tel dessein sans l'aveu et le secours des peuples alliés. Leurs députés s'assemblèrent : l'éloquence de Cléomène ébranla les esprits; mais un député de Corinthe, nommé Sosicle, prenant la parole, reprocha hautement aux Lacédémoniens de vouloir établir dans Athènes la tyrannie qu'ils détestaient à Sparte. Il fit le tableau des malheurs que la domination d'un tyran avait récemment fait éprouver à sa patrie;

il conjura les peuples libres de renoncer à l'injuste projet d'asservir un autre peuple.

Tous les alliés se rangèrent à son avis ; et ce projet des Lacédémoniens n'eut d'autre résultat que de dévoiler leur jalousie et leur ambition.

Hippias retourna en Asie, chez Artapherne, satrape de Lydie. Cet ambitieux, rompant tous les liens qui l'attachaient à son pays, employa son adresse et sa coupable éloquence pour déterminer le roi de Perse à prendre son parti et à se rendre maître d'Athènes, dont la possession lui soumettrait toute la Grèce. L'orgueilleux satrape ordonna aux Athéniens de rappeler Hippias et de lui rendre son autorité. La république refusa avec mépris de se soumettre à une influence étrangère : telle fut l'origine de la guerre qui ne tarda pas à éclater entre les Perses et les Grecs.

BÉOTIE.

Origine du nom de cette contrée. — Caractère des Béotiens. — Leur gouvernement. — Combat singulier entre le roi de Thèbes et Mélanthus.

Avant de terminer l'histoire de ce second âge, il est nécessaire de faire connaître en peu de mots la situation où se trouvaient quelques cités et quelques peuples remarquables par leur puissance, sans être aussi fameux que les Athéniens et les Lacédémoniens par leur législation et par leurs lumières.

Origine du nom de cette contrée.

Soixante ans après la guerre de Troie les Béotiens, descendant des montagnes de Thessalie, marchèrent contre la ville de Thèbes et se joignirent aux habitans de la campagne, qui avaient une origine commune avec eux : ils détrônèrent la famille de Cadmus, et conquirent toute la province, à laquelle ils donnèrent leur nom.

Caractère des Béotiens.

La grossièreté de ces montagnards les rendit pendant long-temps l'objet de la raillerie des Athéniens et des Spartiates, qui les trouvaient lourds et peu spirituels; mais à la guerre on admirait leur courage. Ils étaient plus habiles dans l'art militaire que dans celui de la législation; aussi ils détruisirent facilement chez eux la tyrannie, et ne surent pas bien y établir la liberté.

Leur constitution était trop militaire et leur gouvernement trop concentré pour former une bonne république. Tout citoyen était soldat et soumis à la discipline dans la ville comme dans les camps.

Leur gouvernement.

Quatre magistrats les gouvernaient; quelquefois ils furent portés au nombre de sept : on les élisait pour un an; leur autorité était semblable à celle des rois. Ces magistrats s'appelaient Béotarques. Les conseils et les tribunaux conduisaient et jugeaient les affaires sous leur surveillance. Dans les occasions extraordinaires les petites villes de Béotie envoyaient des députés à Thèbes. Les Béotarques présidaient leur assemblée.

Cette république fut troublée, comme presque toutes les autres, par deux factions, dont l'une soutenait la démocratie et l'autre l'oligarchie.

Avant de chasser ses rois, Thèbes fut souvent en guerre contre Athènes. Lorsque le dernier prince de la famille de Thésée commandait l'armée athénienne, le roi des Thébains lui proposa de vider leur querelle par un combat singulier. Thymèthes, se trouvant trop vieux, refusa cette proposition; mais, comme elle était agréable aux deux peuples, dont elle épargnait le sang, Mélanthus, prince messénien, chassé de son pays par les Héraclides, s'offrit pour champion aux Athéniens. Il fut accepté, combattit, tua le roi de Thèbes, et obtint le sceptre d'Athènes après l'abdication de Thymèthes. Mélanthus laissa le trône à son fils Codrus. Combat singulier entre le roi de Thèbes et Mélanthus.

ARCADIE.

Gouvernement des Arcadiens. — Leurs mœurs et leur caractère. — Beauté de ce pays. — Trahison et mort d'Aristocrate, dernier roi.

Cette nation, divisée en peuples peu nombreux, conserva long-temps les petits rois qui les gouvernaient; mais enfin la nécessité de se défendre contre des états plus puissans les força de se réunir et de se former en république. Leurs villes les plus célèbres furent Tégée et Mantinée. Leurs mœurs étaient douces, et leur vie pastorale: courageux comme les autres Grecs, mais moins ambitieux, ils défendaient plutôt leur bonheur que leur gloire. Gouvernement des Arcadiens. Leurs mœurs et leur caractère.

A l'honneur de passer pour les plus anciens habitans de la Grèce, ils joignaient celui d'être regardés comme les plus invincibles.

L'oracle avait déclaré aux Lacédémoniens qu'avec le secours des dieux mêmes ils ne pourraient soumettre un peuple aussi frugal.

Beauté de ce pays. Le tableau riant que présentaient les plaines fertiles, les fraîches vallées, les sources limpides et les riches troupeaux de l'Arcadie fut souvent tracé par les peintres les plus habiles et par les poëtes les plus célèbres. On admirait les autres peuples ; on aimait les Arcadiens.

En décrivant les danses de leurs bergers, leurs fêtes champêtres, en répétant leurs chansons pastorales, on éprouvait, on inspirait le désir d'habiter ce beau pays qu'on pouvait nommer le temple de la nature et des vrais plaisirs. Le voyageur qui s'en éloignait en conservait un doux souvenir, et répétait ces mots, inscrits par un peintre ancien sur le tombeau d'une jeune bergère. « Et moi » aussi j'ai vécu en Arcadie! »

Trahison et mort d'Aristocrate. Ce peuple hospitalier et vertueux était sévère contre le crime. Le dernier roi d'Arcadie, nommé Aristocrate, trahit les Messéniens, ses alliés, et les livra aux Spartiates. Les Athéniens le firent mourir, jetèrent son corps hors de leurs limites, et placèrent sur une colonne cette inscription: « Le » lâche, en trahissant les Messéniens, a mérité » son sort ; la perfidie n'échappe point au châti- » ment. »

ÉLIDE.

Sa renommée pour les jeux olympiques. — Son gouvernement. — Prise et destruction de la ville de Pise. — Fondation des jeux olympiques par Pélops. — Leur description. — Force de Milon de Crotone. — Sa mort.

La religion rendait le territoire de l'Élide sacré pour tous les peuples de la Grèce : les jeux olympiques s'y célébraient. De toutes parts on voyait accourir à Olympie les rois, les sages, les poëtes et les guerriers. Tout homme doué d'un rare talent, d'une grande force, ou d'une extrême légèreté, tout écuyer habile dans l'art de conduire des chars et de dompter des coursiers, venait en Élide disputer une couronne qui donnait l'immortalité et qu'on croyait recevoir de la main des dieux ; car l'imagination vive des Grecs les portait à penser que toutes les divinités de l'olympe, partageant leurs passions, quittaient leurs célestes demeures pour présider aux jeux qu'on célébrait sur les rives de l'Alphée. Sa renommée pour les jeux Olympiques

Ainsi l'Élide ne devait ressembler à aucun pays du monde : la guerre ne pouvait la troubler ; chacun déposait les armes en entrant sur ce territoire sacré. La politique de son gouvernement n'avait ni invasions à craindre, ni alliances à rechercher. Tous les autres peuples augmentaient les richesses de ce pays par les tributs qu'y versait l'ambition des prétendans à la gloire olympique.

Son gouvernement.

Cette nation paisible conserva long-temps des rois de la race d'Iphitus; mais l'exemple des autres contrées, et l'esprit général de la Grèce y établirent enfin la démocratie. L'état connut alors les dissensions intestines; chaque ville soutint ses prétentions à la supériorité : celle d'Élis obtint la suprématie; mais les habitans de Pise, située au nord de l'Alphée, prétendaient à la garde d'Olympie et à la surintendance des fêtes. Les habitans d'Élis la lui disputaient : cette querelle amena la guerre. Phédon, tyran d'Argos, profitant de ces troubles, s'arrogea, comme descendant d'Hercule, la garde du temple qui lui était dédié. Après sa mort les habitans de Pise s'en emparèrent; mais, au bout de quelques olympiades, les troupes d'Élis assiégèrent Pise, et la détruisirent de fond en comble.

Prise et destruction de la ville de Pise.

Depuis ce temps la république fut paisible, et les peuples de l'Élide ne se mêlèrent qu'aux guerres de religion qui troublèrent rarement la Grèce.

Fondation des jeux Olympiques par Pélops.

Pélops était le fondateur des jeux olympiques. Leur célébration n'eut point d'abord d'époque déterminée. Iphitus, roi d'Élis, ordonna qu'ils auraient lieu tous les cinq ans. Cette loi fut donnée l'an du monde 3288. On réduisit depuis cet espace à quatre ans. Le nombre des olympiades était la grande chaîne de la chronologie grecque. Cet ère ne commença que la première année de la vingt-huitième olympiade.

Leur description.

Les jeux olympiques étaient consacrés à Jupiter : les vainqueurs, couverts de gloire, se voyaient presque divinisés ; on datait l'année par leurs

noms; les poëtes les chantaient, et chacun admirait avec un respect mêlé d'envie la couronne de laurier qui couvrait leurs fronts. Le premier prix était celui de la course qui se faisait dans un lieu appelé stade. Il y avait plusieurs genres de courses; la course à pied, la course à cheval, la course des chars : cette dernière était la plus renommée. Gélon, Hiéron, rois de Sicile, Philippe, roi de Macédoine, s'enorgueillirent d'y remporter le prix. Les chars étaient attelés de deux ou de quatre chevaux de front. Lorsqu'Alcibiade fut proclamé vainqueur, il donna un festin où tout le peuple de la ville et tous les étrangers furent invités. Après ces courses les athlètes combattaient : leurs différens jeux s'appelaient le pugilat, la lutte, le disque et le saut. Plusieurs beaux génies de la Grèce lisaient leurs ouvrages au milieu de l'assemblée olympique : Hérodote y fit entendre son histoire : chacun des livres qui la composaient reçut le nom d'une muse. Lysias y lut une harangue sur la chute de Denys le tyran.

Un des plus habiles athlètes de la Grèce fut Milon de Crotone. On le vit remporter six victoires aux jeux olympiques : il porta sur ses épaules, dans toute la longueur d'une stade, un bœuf de quatre ans, l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier. La force qui avait fait sa gloire causa sa mort : ayant voulu ouvrir entièrement un tronc de chêne qui était fendu, ses mains se trouvèrent tellement prises et serrées, qu'il devint la proie des animaux féroces qui le surprirent dans cet état, et le dévorèrent.

Force de Milon de Crotone.

Sa mort.

TABLEAU DES MOEURS, DU CULTE ET DES LUMIÈRES DE LA GRÈCE.

Argos. — Crète. — Thessalie. — Phocide. — Mœurs des Grecs. — Doctrine d'Orphée. — Religion des Grecs. — Croyance à l'immortalité de l'ame. — Erreurs dans la religion des Grecs. — Lumières de la Grèce. — Ses poëtes et ses philosophes. — Linus, Musée, Orphée, Hésiode, Homère, Archiloque, Sapho, Thespis, Simonide, Anacréon, Thalès, Solon, Chilon, Bias, Cléobule, Anacharsis, Ésope. — Banquet des sept sages.

Argos. LA capitale du royaume d'Agamemnon, qui avait si long-temps dominé la Grèce, perdit sa gloire avec ses rois. La république d'Argos, déchirée par des factions, tomba sous le joug du fameux tyran Phédon, de la race d'Hercule : son pouvoir finit avec lui.

Les Argiens, mal gouvernés, furent malheureux au-dedans et sans influence au-dehors. Mycène, Asinée, Nauplie, se rendirent indépendantes; Hermione, Épidaure, formèrent des républiques séparées. Thyrrée et quelques autres conquêtes restèrent aux Lacédémoniens.

Crète. Le royaume de Crète, après la mort d'Idoménée, fut entraîné par l'esprit général de la Grèce : on abolit la royauté. Les Crétois, sous le gouvernement républicain, conservèrent une grande réputation militaire : leurs archers passaient pour les meilleurs du monde. Mais la lé-

gislation de Minos, qui avait servi de modèle à celles de Solon et de Lycurgue, fut abolie; et le peuple crétois, malheureux chez lui et méprisé par les étrangers, se déconsidéra par sa mauvaise foi, tellement que son nom devint une injure.

La Thessalie, aussi favorisée par la nature que l'Arcadie, ne jouit pas, comme elle, des douceurs de la paix. La délicieuse vallée de Tempé ne garantissait pas ses bergers des fureurs de la guerre; elle en fut souvent le théâtre et la proie. La patrie d'Achille devait être guerrière, et cependant la cavalerie thessalienne, qui faisait la force principale des armées grecques, contribua moins à la gloire du pays qu'à celle des autres peuples qu'elle servait tour-à-tour. Thessalie.

Les Phocéens, voisins de la Thessalie, furent continuellement en guerre avec elle. Dans leurs plaines les Thessaliens avaient l'avantage; mais les montagnes de la Phocide leur opposaient des obstacles qu'ils ne pouvaient vaincre. Ces indociles montagnards résistèrent même à toute la Grèce, qui voulait les punir d'avoir labouré un terrain consacré à Apollon. Possédant au milieu de leur pays le temple de Delphes, ils ne surent point tirer parti de cet avantage, qui pouvait rendre leur territoire inviolable et sacré. La religion aurait fait leur sûreté; une avidité impie leur attira le courroux des autres peuples de la Grèce. Leur opiniâtreté devint célèbre sous le nom de *désespoir phocéen*, parce qu'ils prouvèrent dans plusieurs occasions qu'ils aimaient mieux Phocide.

périr avec leurs familles et leurs biens que de céder aux lois d'un vainqueur.

Telle était, à la fin du second âge de la Grèce, la situation de ces différens peuples, tous gouvernés en république, tous passionnés pour la gloire et la liberté. Ces deux nobles sentimens, agitant tous les esprits, électrisèrent toutes les ames, peuplèrent en peu de temps cette petite contrée de tant d'hommes de talent et de génie, qu'elle occupe plus de place dans l'histoire que les grands empires, et remplit encore le monde, après trois mille ans, des plus grands et des plus brillans souvenirs.

Dans le premier âge, à cette époque où les Pélages reçurent d'Égypte les premiers principes de la civilisation, la lumière pénétra lentement dans ces esprits sauvages, et les mœurs conservèrent long-temps une antique grossièreté.

La force tenait lieu de tout mérite et de tout droit; ils ignoraient jusqu'au mot de vertu : celui dont ils se servaient pour l'exprimer était *arétè* (bravoure). On traitait les vaincus avec férocité : l'esclavage fut regardé comme un adoucissement de cette politique barbare, puisqu'il préservait les prisonniers de la mort.

Mœurs des Grecs. Les Grecs furent long-temps guerriers avant de connaître les élémens de la guerre : la force de corps faisait tout; une bataille n'était que l'ensemble de plusieurs duels. Les Thessaliens, qui domptèrent les premiers des chevaux, furent presque divinisés; on les nomma Centaures. Le cheval de Troie fut la première machine de

guerre. Le principal objet de la guerre était le pillage. Les vaisseaux grecs n'étaient que des canots sauvages. Ignorans en astronomie, ils avaient des années de trois, de quatre et de six mois. La sûreté individuelle n'avait aucune garantie contre l'homme enrichi par le pillage.

Le ravisseur, l'adultère et le meurtrier n'étaient punis que par une amende. Les mœurs des princes n'étaient guère moins cruelles que celles de leurs sujets : ils injuriaient leurs adversaires avant de les combattre, et outrageaient leurs corps après les avoir vaincus. Les princesses lavaient elles-mêmes leurs vêtemens. On voyait Agamemnon, le roi des rois, assommer un taureau, le rôtir, le découper, et en servir le dos à son convive Ajax.

Les Grecs établis dans l'Asie-Mineure s'éclairèrent les premiers; ceux d'Europe ne marchèrent que lentement sur leurs pas. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après la guerre de Troie que l'illustre Homère fut connu des Spartiates et des Athéniens. Mais le beau ciel de la Grèce ne devait pas éclairer toujours une grossière population; ce pays, où la diversité des aspects et des saisons présente sans cesse un tableau mouvant et varié, n'attendait qu'un rayon de lumière pour réveiller l'imagination de ses habitans, et pour la rendre plus riante, plus active et plus riche que celle de tous les autres peuples du monde.

Les Grecs, sortant de leurs sombres forêts, se réunirent dans les plaines, se répandirent sur

les fleuves, et se rassemblèrent dans les villes. La douce chaleur de leur climat électrisa leur esprit, colora leurs idées, orna leur langage d'expressions figurées.

Charmés de la beauté du tableau que présentait à leurs yeux une si délicieuse contrée, ils adorèrent la cause qui produisait tant de merveilles. L'admiration et la reconnaissance donnèrent la première idée d'un dieu, ou plûtôt, en rappelèrent le souvenir effacé; car nos auteurs modernes se trompent en croyant que notre religion seule et celle des Juifs ont fait connaître au genre humain l'Être Suprême. Aristote dit formellement qu'une tradition, reçue par les plus anciens des hommes, nous apprend « que Dieu » est le créateur et le conservateur de toutes choses; qu'il n'y a rien dans la nature qui puisse » maintenir sa propre existence sans la protec» tion constante de ce Dieu : de là, disait-il, » on a conclu que l'univers était plein de dieux » qui voyaient, entendaient et surveillaient tout. » Cette opinion est conforme à la puissance et » non à la nature de la divinité. Dieu, étant un, » a reçu plusieurs noms relatifs à la variété des » effets dont il est la cause. »

Doctrine d'Orphée.

Orphée avait enseigné cette théologie sublime. Les fables des autres poëtes firent oublier depuis cette doctrine simple et vraie; on n'en a gardé que ce passage cité par Proclus : « Tout ce qui » est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, était » contenu dans le sein fécond de Jupiter. Ju» piter est le premier et le dernier, le com-

» mencement et la fin; de lui dérivent tous les
» êtres. »

L'imagination grecque, voulant donner une ame à chaque objet, écoutant plus les poëtes que les sages, et le sentiment que la raison, peupla la terre de dieux et le ciel de passions. « Alors,
» comme le dit l'abbé Barthélemy, se forma cette
» philosophie, ou plutôt cette religion païenne,
» mélange confus de vérités et de mensonges,
» de traditions respectables et de fictions riantes :
» système qui flatte les sens et révolte l'esprit, qui
» respire le plaisir en préconisant la vertu. »

Religion des Grecs.

Ainsi on divinisa la nature; et les fables d'Hésiode et d'Homère devinrent la religion des Grecs. Selon cette croyance, une puissance infinie, une lumière pure, un amour divin qui établissait partout l'harmonie, tira l'univers du chaos et créa les dieux et les hommes. Ils se disputèrent l'empire. La Terre fit la guerre au Ciel. Les Titans attaquèrent les dieux; ceux-ci furent vainqueurs, et nous soumirent pour toujours.

La race immortelle se multiplia; Saturne, né du Ciel et de la Terre, eut trois fils qui se partagèrent l'univers.

Jupiter gouverna le ciel; Neptune régna sur les mers; et Pluton dans les enfers.

Tous les autres dieux exécutaient leurs ordres : Vulcain présidait au feu ; Cérès aux moissons ; Mars à la guerre: Vénus inspirait les tendres passions ; Minerve donnait la sagesse ; Mercure conduisait les orateurs à la tribune et les ombres dans le Tartare ; Thémis tenait les balances de la jus-

tice; Jupiter lançait la foudre pour effrayer le crime : sa cour, centre de lumière éternelle, était le séjour du bonheur. Chaque fleuve avait sa divinité, chaque fontaine sa naïade. Bacchus animait la gaîté des vendangeurs ; les Grâces répandaient leurs charmes sur les traits de la beauté, sur les écrits des poëtes; Apollon et les muses électrisaient tous les talens ; Vulcain forgeait des armes ; la gaîté même était protégée par Momus et par la Folie ; les rayons de Diane éclairaient doucement l'obscurité des nuits, et les pavots rafraîchissans de Morphée faisaient oublier aux mortels leurs travaux, leurs fatigues, et toutes leurs douleurs, excepté celle du remords.

Les hommes recevaient des dieux tous les biens et les accusaient d'être les auteurs de leurs maux. La divinité punissait les fautes par le malheur.

Les Grecs, croyant les dieux semblables aux hommes, leur créaient un bonheur pareil à celui qui était l'objet de leurs désirs.

Le ciel avait ses fêtes et ses banquets ; la jeunesse, sous les traits d'Hébé, distribuait l'ambroisie, et versait le nectar. La lyre d'Apollon faisait retentir les voûtes de l'Olympe de son harmonie. Dès le matin l'Aurore ouvrait les portes du ciel, et répandait sur la terre la fraîcheur de l'air et le double parfum de Flore, déesse des fleurs, de Pomone, déesse des fruits. Phébus, montant sur le char du soleil, inondait le monde de torrens de lumière ; et lorsqu'Éole, dieu des vents, rassemblant les orages en furie, avait épouvanté les Dryades et les Silvains, divinités des bois, la bril-

lante messagère de Junon, la légère Iris, annonçait à la terre par la trace vivement colorée de ses pas, le retour du calme et de la paix des cieux.

Les dieux toujours présens, inspirent les vertus et les vices, dirigent tous les penchans des hommes, sont témoins de toutes leurs actions, et lisent dans leurs pensées.

Ainsi des milliers de divinités combattent dans le cœur des mortels. Si les unes les égarent, si d'autres s'efforcent de les mener à la vertu, la Mort et les Parques terminent ce débat : son inexorable faux et leurs ciseaux cruels tranchent les destinées humaines. Alors Mercure ne protège plus le larcin; Vénus ne sourit plus à la volupté; le terrible Mars n'excite plus au carnage; les lois de Jupiter s'exécutent. L'homme a passé le Styx dans la barque du vieux Caron; il entre dans le sombre empire de Pluton. Minos, Éaque et Rhadamante le jugent à l'inflexible tribunal des enfers. S'il a fait du bien pendant sa vie, il est conduit dans les bosquets charmans de l'Élysée où il jouit d'une paix constante, d'un printemps éternel, au milieu des héros vertueux, des beautés fidèles, des rois bienfaisans, des sages respectés, des orateurs et des poëtes célèbres, et là il retrouve, sans nuages et sans mélange, les douceurs d'un chaste hymen, les épanchemens d'une tendre amitié, les affections innocentes, les jeux, les occupations, les exercices et tous les plaisirs qui faisaient le charme de sa vie. Mais, s'il a commis des crimes, l'implacable Némésis, divinité vengeresse, s'empare de son cœur; les noires Furies

le frappent de leurs fouets, le déchirent par leurs serpens, le traînent dans les gouffres de l'Averne; et là le livrent aux plus affreux supplices.

Croyance à l'immortalité de l'ame.

On voit que les Grecs, élevés par les Égyptiens, croyaient à l'immortalité de l'ame.

Dans leur opinion, l'ame spirituelle ou l'entendement était, pendant la vie, enveloppé d'une ame sensitive, matière subtile et lumineuse, image parfaite, et, pour ainsi dire, ombre de notre corps. Après la mort, l'ame intellectuelle rejoignait dans le ciel la lumière céleste dont elle était émanée; et l'ame sensitive, conduite par Mercure, descendait dans les enfers pour y recevoir le prix de ses vertus ou le châtiment de ses forfaits.

Plusieurs pensaient qu'au bout d'un certain nombre de siècles les ombres buvaient l'onde du fleuve d'Oubli ou Léthé, et qu'alors elles revenaient sur la terre reprendre une nouvelle vie.

Erreurs dans la religion des Grecs.

Tout était sensuel dans cette religion, les peines comme les récompenses. Les dieux mêmes éprouvaient les passions des hommes : la Discorde les divisait, l'Amour les blessait de ses flèches, et les portait souvent à revêtir une forme humaine pour s'unir à de simples mortelles.

Jupiter séduisait Danaé, poursuivait Io, enlevait Europe, faisait naître Hercule du sein de la belle Alcmène. La jalousie portait Junon à la vengeance; Vulcain était trahi par Vénus qui se livrait au dieu de la guerre; et la chaste Diane ellemême se laissait toucher par les charmes du bel Endymion.

Les guerres de la terre se répétaient dans les cieux. Minerve, Apollon, Mars et Junon combattaient, les uns pour détruire, les autres pour sauver Troie; jusqu'au moment où Jupiter, monarque de l'univers, dont un signe faisait trembler la terre et les cieux, rassemblait son immense et céleste conseil, prononçait l'arrêt dicté par le Destin, et forçait toutes les autres divinités à s'y soumettre.

Ainsi la religion des Grecs, inconséquente dans son système, mêlait une foule d'erreurs funestes à un petit nombre de vérités utiles. Elle animait, mais elle altérait tout; et si, d'un côté, elle enseignait l'existence des dieux et l'immortalité de l'ame, si elle promettait des récompenses à la vertu et des punitions aux crimes, de l'autre elle favorisait les passions coupables et divinisait le vices.

Ce culte imparfait ne pouvait donner qu'une morale relâchée, mais il présentait à la politique de grands moyens pour profiter de la crédulité des peuples. On les occupait par des fêtes, on leur en imposait par des mystères; on les effrayait; on les assurait par des oracles, par des augures. L'imagination, que ne réglait aucun principe certain, ne connaissait aucunes bornes. Rien n'était raisonnable; tout était merveilleux: et ces nations héroïques ressemblaient à des enfans brillans et crédules, amusés par des contes, élevés par des fables, et gouvernés par une religion poétique.

L'histoire n'était pour eux qu'un drame, dont l'intrigue merveilleuse et remplie de miracles était

tracée par la destinée et dénouée par l'intervention de quelques divinités de l'Olympe.

Ce tableau, ou plutôt cette esquisse de la religion des Grecs, fait comprendre l'influence qu'elle dut avoir sur leur caractère et sur leurs actions.

Les peuples, gouvernés par des principes si contradictoires, livrés à leur imagination qu'égaraient tant de fables, vivaient dans un monde de prestiges, et devaient nécessairement nous offrir ce mélange de lumières et d'ignorance, de sagesse et de folie, d'héroïsme et de superstition, de vertus et de passions, qui plaît encore à notre esprit, même en choquant notre raison, et qui, dans la maturité des siècles, malgré la sévérité d'une religion vraie et d'une morale éclairée, exalte encore notre pensée, se reproduit sous le pinceau de nos peintres, dans les chants de nos poëtes, et charme toujours nos souvenirs; comme dans la vieillesse nous aimons à nous rappeler les fables qui entouraient notre berceau et les jeux qui amusaient notre enfance.

Lumières de la Grèce. Quelques sages, abandonnant au peuple les fables et les prodiges, étudiaient la nature et cherchaient la vérité. Personne, dans les temps modernes, ne les a encore surpassés dans cette partie de la morale qui enseigne à maintenir l'ame dans un état calme et à placer le bonheur loin des excès. Leurs écrits sont une source féconde où puisent avec fruit tous les moralistes qui veulent peindre et combattre les passions. Mais leur métaphysique, leurs explications de la création, de la destinée, et des phénomènes de notre nature intellectuelle

ne reposent sur aucun principe certain, sont souvent dénuées de raison, quoique brillantes d'esprit; et leurs rêves philosophiques sont tout aussi peu sages que cette théogonie poétique et cette mythologie populaire, objet de leur culte public et de leur secret mépris.

Trois siècles après la ruine de Troie, il ne restait plus dans la Grèce aucune trace de barbarie; la civilisation, les lettres, les arts avaient fait les progrès les plus rapides; par-tout on voyait des villes bâties, des temples élevés, des codes de lois établis; les autels fumaient de sacrifices; de pompeuses cérémonies, des jeux célèbres attiraient de toutes parts les étrangers. La liberté fortifiait les ames; les arts adoucissaient les mœurs; la tribune retentissait de discours éloquens; les écrits ingénieux de plusieurs philosophes célèbres se lisaient dans toutes les écoles et donnaient à la jeunesse le goût de l'éloquence et des lettres.

Les édifices publics étaient ornés des images des dieux et des héros, qui animaient le marbre et la toile; et la Grèce, en peu de siècles, devint, sous l'empire d'un doux climat et d'une imagination riante, un pays enchanté, un tableau magique où se réunissait tout ce qui peut échauffer l'ame, exalter l'esprit et charmer les sens.

A la fin des deux premiers âges de son existence, la Grèce comptait déjà plus d'hommes éclairés et célèbres que les vieux empires qui l'avaient tirée de la barbarie.

Ses poëtes et ses philosophes.

Nous avons fait connaître les héros des temps fabuleux et ceux de la première époque historique;

mais la Grèce, avant de combattre les Perses, comptait aussi des poëtes fameux et des philosophes célèbres. Le temps ne nous a laissé connaître que les noms de Linus et de Musée; peu de vers d'Orphée ont échappé à ses ravages. Hésiode chanta les campagnes et les travaux de l'agriculture. Nous n'avons de connaissance certaine des dieux de l'Olympe que par la théogonie de ce poëte : sa description du bouclier d'Hercule fut aussi célèbre que les travaux de ce demi-dieu.

Linus, Musée, Orphée, Hésiode.

Homère.

Homère, antérieur à l'ère des olympiades, fut le premier des grands poëtes, et leur sert encore de modèle. L'Odyssée raconte les voyages d'Ulysse après la prise de Troie. Le sujet de l'Iliade est la colère d'Achille, si funeste aux Grecs. Alexandre-le-Grand regardait ces deux poëmes comme les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Cicéron place Homère au nombre des plus grands peintres; Horace le préfère aux plus profonds philosophes; Quintilien le met au-dessus des plus illustres orateurs.

La ceinture de Vénus, les touchans adieux d'Hector et d'Andromaque, la douleur de Priam dont les larmes fléchissent le courroux d'Achille, les prières personnifiées dont les pleurs adoucissent la vengeance du maître des dieux, et tant d'autres fictions admirables, ornées d'une éloquence divine dont nous ne pouvons plus apprécier qu'imparfaitement les charmes, méritèrent à cet homme étonnant le beau titre de prince des poëtes qu'aucun génie antique ni moderne n'a pu, jusqu'à présent, lui disputer.

Homère devint aveugle et vécut pauvre. Tous les siècles ont répété ses vers, et nous ont laissé ignorer le lieu de sa naissance. Plusieurs villes d'Europe et d'Asie se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Paros se vantait d'avoir vu naître Archiloque, inventeur des vers ïambes. Ce poëte était plein de force et de licence. Archiloque

Alcée honora Mitylène, sa patrie, par ses talens lyriques : passionné pour la liberté, il attaqua par de vives satires le tyran de Lesbos. Quintilien trouvait quelque ressemblance entre son style et celui d'Homère. Alcée.

Sapho brillait dans le même lieu et dans le même temps; l'amour fit son génie et causa ses malheurs. Nul poëte ne sut mieux peindre la passion; l'excès des siennes ternit sa gloire. Sapho.

Thespis, contemporain de Solon, inventa la tragédie. Ses acteurs, ambulans et montés sur des trétaux, intéressèrent par le récit des exploits héroïques, qu'interrompaient des chœurs chantans. Ce fut ainsi que, parcourant la Grèce, il répandit par-tout les germes et le goût de ces fictions dramatiques qui devinrent la passion des Grecs, influèrent sur leurs mœurs et contribuèrent à leur gloire. Thespis.

Simonide se distingua presque également par ses vers élégiaques et par sa philosophie. Hiéron lui demandait une définition qui lui fît connaître l'essence de Dieu; Simonide prit un jour pour répondre, ensuite deux, et puis quatre, enfin un nombre infini pour prouver l'immensité du sujet pro- Simonide.

posé à sa méditation. S'étant embarqué avec des marchands, ils s'étonnaient de le voir partir sans bagages. Le vaisseau périt; Simonide leur dit : » Vous êtes ruinés, et je n'ai rien perdu, car je » porte tout avec moi. »

Anacréon. Anacréon vivait dans la soixante-douzième olympiade; il était de Téos en Ionie. Sa vie était consacrée au plaisir; la volupté fut son but et son étude. Il chanta jusqu'à près de cent ans le vin, l'amour et les plaisirs. Ce poëte aimable fut long-temps l'ornement de la cour de Polycrate à Samos, et de celle d'Hipparque, tyran d'Athènes.

Tandis que la poésie chantait les merveilles du ciel et de la terre, la philosophie cherchait à en pénétrer les causes. Les philosophes grecs, parmi lesquels se distinguèrent sept hommes décorés du beau titre de sages, s'occupaient à tracer les principes de la politique, les règles de la morale et les élémens de la physique.

Thalès. Thalès, chef de la secte ionique, regardait l'eau comme un principe universel dont un Dieu suprême et intelligent s'était servi pour tout créer. Thalès était un grand astronome et un bon mathématicien pour son siècle, puisqu'il fixa le cours de l'année solaire, prédit l'éclipse de soleil qui arriva sous le règne d'Astiage, et trouva le moyen de mesurer la hauteur des pyramides par un calcul proportionnel entre leur ombre et celle de son corps. Il remerciait les dieux de trois choses principalement, de l'avoir créé de nature humaine et non animale, de l'avoir fait homme et non femme, Grec et non barbare.

Sa mère voulait qu'il se mariât; il répondit d'abord qu'il n'était pas temps, et quelques années après qu'il n'était plus temps. En examinant les astres, il tomba dans un puits; une vieille femme, le raillant de cette chute, lui dit : « Comment voulez-vous connaître ce qui est dans les » cieux, vous qui ne voyez pas ce qui est à vos » pieds ? »

Le législateur d'Athènes, Solon, était au nombre des sept sages. Ses reparties ingénieuses et profondes furent presque aussi célèbres que ses lois. Crésus, roi de Lydie, voulut en vain l'éblouir par l'éclat de ses richesses et par le tableau de son bonheur; Solon lui montra son mépris pour l'opulence et ses doutes sur la durée de la félicité humaine. « On ne peut juger, disait-il, du malheur » ou du bonheur d'un homme qu'à la fin de sa vie. » Solon.

Crésus, vaincu, détrôné et près de mourir, se rappela la maxime de Solon. Ce souvenir frappa Cyrus, le désarma et sauva les jours du roi captif.

Chilon de Lacédémone doutait également du bonheur des mortels. Ésope lui demandant à quoi Jupiter s'occupait, il répondit : « A abaisser ceux » qui s'élèvent et à élever ceux qui s'abaissent. » Sa prétendue sagesse ne lui avait pas appris à maîtriser ses passions; car il mourut de joie à Pise en voyant le triomphe de son fils qui avait remporté le prix du pugilat aux jeux olympiques. Chilon.

Pittacus de Mitylène, banni de Lesbos avec Alcée, chassa le tyran qui opprimait cette île. Quelque temps après la guerre éclata entre Athènes et Mitylène. Pittacus, pour épargner le sang de

ses concitoyens, défia en duel Phrynon, général des Athéniens, et le tua. La reconnaissance des habitans de Lesbos lui décerna la couronne.

Alcée, ennemi de toute tyrannie, l'attaqua et fut fait prisonnier. Pittacus lui rendit la liberté, régna dix ans avec modération, et abdiqua. Il disait qu'un bon gouvernement était, non celui qu'on craignait, mais celui pour lequel on craignait.

Bias. Bias, consulté par les sages et les législateurs de son temps, eut la gloire de sauver la ville de Priène, sa patrie, dont il fit lever le siége au roi de Lydie.

Cléobule. Cléobule illustrait l'île de Rhodes. L'histoire ne nous a point conservé ses ouvrages; mais il suffit peut-être à sa gloire de rappeler que ce fut chez lui que Solon chercha un asyle, lorsqu'il s'exila d'Athènes.

Les mœurs de ce temps peuvent seuls expliquer la futilité des questions et des énigmes que les sages et les princes de la Grèce s'amusaient à proposer et à résoudre.

Bias se trouvait à un festin chez Périandre; ce tyran de Corinthe que son habileté fit compter au nombre des sages, malgré son usurpation et ses injustices. Il arriva un courrier d'Amasis, roi d'Égypte, pour demander à Bias comment ce prince répondrait au roi d'Éthiopie, qui lui avait dit : « Buvez toutes les eaux de la mer, et je vous » céderai dix de mes villes, à condition que vous » m'en abandonnerez un égal nombre, si vous ne » pouvez y parvenir. » Bias lui conseilla d'accepter la proposition, pourvu que le roi d'Éthiopie arrê-

tât la marche de tous les fleuves, parce qu'il voulait bien boire la mer, mais non les rivières qui s'y jetaient.

Anacharsis, né dans le pays des Scythes qu'Homère appelait *la nation juste*, fut adopté, malgré son origine, par les sages. Il avait composé un poëme sur l'art militaire, et une histoire des rois de Scythie. Un Athénien lui reprochait d'avoir vu le jour dans un pays barbare. « Si ma patrie, répliqua le Scythe, me fait peu d'honneur, vous vous en faites peu à la vôtre. » Il plaisantait Solon sur ses lois : « Elles ressembleront, disait-il, aux toiles d'araignée, qui arrêtent les petites mouches et laissent passer les grosses. » Anacharsis.

Crésus voulait le combler de présens ; il les refusa, disant qu'il ne voyageait pas pour augmenter sa fortune, mais pour enrichir son esprit.

Le Phrygien Ésope fut le père de la fable : il était esclave. La servitude devait inventer l'apologue, ayant besoin de voiler la vérité pour la faire écouter par la puissance. Ésope.

Il était si laid qu'on ne pouvait trouver à le vendre. Xanthus l'acheta : un philosophe seul pouvait faire une pareille acquisition, et en sentir le prix. Son maître lui dit un jour de prendre au marché tout ce qu'il trouverait de meilleur pour sa table. Tout le dîner fut composé de langues apprêtées de différentes manières. Xanthus paraissant surpris, Ésope lui dit : « La langue est tout ce que je connais de meilleur, c'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité ; par elle on s'instruit, on gouverne les hommes

» et on loue les dieux. » Le lendemain Xanthus lui commanda d'acheter ce qu'il trouverait de plus mauvais. Le dîner fut encore le même. La surprise du maître redoubla. « De quoi vous éton-
» nez-vous, dit le Phrygien ? la langue est ce
» qu'il y a de pire au monde, c'est la mère des
» disputes, la nourrice des procès, la source des
» guerres, l'organe du mensonge, de la calomnie
» et du blasphème. »

Devenu libre, il parut à la cour de Crésus; sa figure lui attira d'abord des mépris; mais il fit bientôt comprendre qu'on devait considérer, non la forme du vase, mais la liqueur qu'il contenait.

Plusieurs princes le chargèrent de leurs affaires. Il vint à Athènes pendant la tyrannie de Pisistrate. Les Athéniens étaient agités, il les exhorta à la résignation, en leur racontant la fable des grenouilles qui demandèrent un roi à Jupiter. Crésus l'avait chargé de porter de l'argent à Delphes; mais il le lui renvoya, parce qu'il trouvait ce peuple, turbulent et corrompu, indigne d'un tel présent. Les habitans furieux le précipitèrent du haut d'un rocher. Les dieux parurent venger sa mort en répandant sur la contrée les fléaux de la peste et de la famine.

Banquet des sept sages.

Ces sages, qui portaient par-tout la lumière, se réunissaient quelquefois pour s'éclairer réciproquement. On nous a conservé le souvenir de ce banquet fameux qui eût lieu chez Périandre, où les sept sages étaient rassemblés. La question principale qu'ils agitèrent fut celle-ci : « Quel est le
» gouvernement le plus parfait ? » Solon répon-

dit : « Celui où l'injure faite à un particulier inté-
» resse tous les citoyens. » Bias : « Celui où la loi
» tient lieu de roi. » Thalès : « Celui où les habi-
» tans ne sont ni trop riches ni trop pauvres. »
Anacharsis : « Celui où la vertu est en honneur et
» le vice flétri. » Pittacus : « Celui où les emplois
» sont donnés aux gens de bien et jamais aux mé-
» chans. » Cléobule : « Celui où les citoyens
» craignent plus le blâme que la loi. » Chilon :
« Celui où la loi est plus écoutée que les ora-
» teurs. » Périandre : « Celui où l'autorité est
» entre les mains d'un petit nombre d'hommes
» vertueux. »

Nous avons suivi l'enfance et l'éducation de la Grèce dans ses deux premiers âges, le troisième va nous la montrer dans sa force, développant tous ses moyens, tout son courage, tous ses talens, et remplissant l'Europe, l'Asie et l'Afrique du bruit de sa gloire.

TROISIÈME AGE DE LA GRÈCE.

PREMIÈRE GUERRE CONTRE LES PERSES.

Cause de cette guerre. — Expédition de Démocède. — Siége de Naxos. — Révolte en Ionie. — Incendie de la ville de Sardes. — Haine de Darius contre les Grecs. — Prise de Milet. — Échecs de la flotte et de l'armée de Darius. — Soumission d'Égine aux Perses. — Époque de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle. — Ambassade des hérauts de Darius. — Leur mort. — Magnanimité de Xerxès. — Nouvelles entreprises de Darius contre Athènes. — Commandement de Miltiade. — Bataille de Marathon. — Victoire de Miltiade. — Défaite des Perses. — Trait de courage de Cynégire. — Mort d'un soldat. — Prompt retour de Miltiade à Athènes. — Jalousie des Lacédémoniens pour la victoire de Marathon. — Conquêtes de Miltiade. — Sa condamnation. — Sa mort. — Exil d'Aristide par la jalousie de Thémistocle. — Caractère de cet illustre banni. — Préparatifs de guerre de Darius. — Sa mort. — Règne de son fils Xerxès.

Cause de la guerre.

CYRUS avait fondé dans l'Orient un empire immense, que sa famille ne sut pas long-temps conserver : les folies et les vices de ses successeurs les renversèrent du trône élevé par le génie de ce grand homme.

Un mage imposteur l'occupa sous le nom de Smerdis ; mais il fut bientôt démasqué, et massacré par les grands de la Perse, qui élurent pour roi Darius, fils d'Hystaspe.

Son empire comprenait toute l'étendue de la Perse moderne et de la Turquie d'Asie. Il était maître de la Thrace, dominait en Phénicie et en Palestine, et possédait même quelques parties de la Macédoine.

Pour rendre sa puissance plus respectable aux yeux des peuples, il avait épousé Atossa, fille de Cyrus. Cette femme ambitieuse et vaine fut trompée par un médecin grec, nommé Démocède, que le roi retenait malgré lui en Perse, et qui cherchait les moyens d'échapper à sa tyrannie.

Cette légère intrigue devint une des causes de la guerre qui éclata bientôt entre l'Asie et l'Europe. Darius voulait combattre les Scythes : la reine voyait avec peine une entreprise qui n'offrait que des dangers et ne promettait que des déserts. Démocède lui dit qu'elle devait engager son époux à tourner plutôt ses armes contre la Grèce, dont la conquête serait facile, lucrative et glorieuse. Il flatta sur-tout sa vanité par l'espoir d'avoir à son service des femmes de Corinthe et d'Athènes, dont on vantait par-tout la beauté, l'esprit et les talens.

Expédition de Démocède.

Darius aimait la gloire, et ne croyait pas qu'une si petite contrée, divisée en tant d'états faibles, pût lui opposer une grande résistance. Il chargea Démocède de parcourir la Grèce et l'Italie, et de reconnaître la force des différentes républiques, et les dispositions des esprits. Quinze officiers perses l'accompagnèrent dans cette expédition : ils furent arrêtés à Tarente comme espions. Démocède trouva le moyen de s'échapper et de se

retirer à Crotone, sa patrie, qui refusa de le livrer à Darius.

Un événement plus important acheva bientôt d'aigrir les esprits, et alluma cette forte haine qui devait ensanglanter tout l'Orient.

Siége de Naxos.

L'île de Naxos, l'une des Cyclades, se voyait alors agitée par des troubles qu'excitait dans toutes les républiques grecques la querelle interminable de la pauvreté contre la richesse, de la démocratie contre l'aristocratie. Le peuple l'emporta, et bannit de Naxos les citoyens les plus opulens. Ils se réfugièrent à Milet, où commandait Aristagore, et implorèrent son secours pour rentrer dans leur patrie.

Aristagore courut à Sardes, où résidait le satrape Artapherne, frère du roi de Perse : il lui fit entrevoir que la conquête de Naxos serait facile; que sa chute ferait tomber l'île d'Eubée (aujourd'hui Négrepont), et ouvrirait un libre passage en Grèce.

Darius, informé par son frère de cette proposition, l'accueillit avidement, et chargea un de ses parens, nommé Mégabaze, de commander l'expédition sous la direction d'Aristagore. L'entreprise n'eut point de succès : Mégabaze souffrait avec impatience qu'on soumît un prince tel que lui aux ordres d'un Grec, d'un Ionien; il avertit secrètement le gouvernement de Naxos de l'attaque qui allait être dirigée contre lui. Les Naxiens, qu'on croyait surprendre, se défendirent avec opiniâtreté : après quatre mois de siége les Perses furent obligés de se retirer.

Mégabaze attribua son échec à une trahison d'Aristagore, et l'accusa devant Artapherne qui jura sa perte.

Aristagore chercha son salut dans la révolte; il parcourut l'Ionie pour la soulever : cette province était remplie de colonies fondées par les Grecs que les Héraclides avaient chassés du Péloponèse. Aristagore sut réveiller leur amour pour leur ancienne patrie, et leur persuada facilement de faire cause commune avec les Grecs. Les Ioniens, convaincus que la servitude deviendrait leur partage s'ils laissaient asservir la Grèce, coururent aux armes, cessèrent de reconnaître l'autorité du roi de Perse, chassèrent ses troupes de leurs villes, et s'emparèrent des vaisseaux qui se trouvaient dans leurs ports. Prise de Milet.

Aristagore se rendit à Sparte. Cléomène y régnait : il lui représenta qu'il était digne d'un peuple libre d'affranchir les Ioniens d'un joug honteux et pesant, de faire échouer les projets de Darius en les prévenant, et de porter la guerre au sein de la Perse, au lieu de l'attendre dans la Grèce.

Quelques auteurs prétendent que Cléomène, persuadé par ses raisons, et gagné par le don de cinquante talens, promit de s'allier aux Ioniens; d'autres disent, et cette version est plus croyable et plus conforme aux mœurs de Sparte, qu'il chassa de la ville Aristagore. On raconte même que Gorgo, fille de Cléomène, et âgée de huit ans, témoin de cet entretien, s'écria : « Mon » père, fuyez cet étranger, il vous corrompra. » Ce qui est certain, c'est qu'Aristagore, sans avoir

obtenu de secours de Lacédémone, vint dans Athènes, où il fut beaucoup mieux accueilli. Les Athéniens, inquiets de la mission de Démocède, alarmés de l'expédition de Naxos, étaient violemment irrités des menaces d'Artapherne qui voulait les forcer à se remettre sous le joug d'Hippias. Ils donnèrent vingt vaisseaux à Aristagore qui les réunit aux forces de l'Ionie soulevée.

Incendie de la ville de Sardes.

Sans perdre de temps il marcha sur la ville de Sardes: Artapherne surpris l'évacua, n'ayant pu la mettre en état de défense. Un soldat ionien mit le feu à une maison: comme toutes étaient bâties en bois, l'incendie fit des progrès rapides, et toute la ville fut réduite en cendres.

Des troupes perses, réunies, arrivèrent trop tard pour sauver Sardes; mais elles défirent les Ioniens, et les forcèrent à se retirer.

Haine de Darius contre les Grecs.

Lorsque Darius apprit que les Athéniens, par leurs secours, avaient contribué à la ruine d'une de ses plus belles villes, il entra en fureur, jura de se venger des Grecs, et voulut que tous les jours, à table, un de ses officiers lui criât: « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens. »

Aristagore, ne pouvant résister aux forces d'Artapherne, porta ses armes contre Byzance; mais les Perses le battirent et le tuèrent. Ils se réunirent tous ensuite pour attaquer Milet. Les Ioniens et leurs alliés leur opposèrent des forces considérables, et trois cent cinquante vaisseaux.

Les peuples libres, invincibles quand ils sont unis, sont perdus dès qu'ils se divisent. Les intrigues de la cour de Perse et de trompeuses

insinuations séparèrent les intérêts et rompirent la ligue des alliés. Le roi de Perse, profitant de cette discorde, s'empara de Milet et en passa les habitans au fil de l'épée. Prise de Milet.

Hystiée, oncle d'Aristagore et prince de Milet, avait, peu de temps avant, rendu un grand service à Darius, et sauvé son armée en empêchant les Thraces de couper un pont dont la rupture aurait privé le roi de tous moyens de retraite lorsqu'il était poursuivi par les Scythes. Aussi, malgré tous les efforts d'Artapherne pour perdre Hystiée, le roi, même en le combattant, lui avait toujours conservé quelque bienveillance. Après la ruine de Milet, Hystiée, à la tête de quelques troupes ioniennes, entra en Mysie. Le satrape Harpagus le défit, le prit et le livra à Artapherne qui, sans attendre aucun ordre, le fit périr, et envoya sa tête au roi.

La révolte d'Ionie, la destruction de Sardes, et la résolution de rétablir la tyrannie d'Hippias, rendaient la guerre inévitable et toute conciliation impossible. Darius crut qu'un seul effort lui suffirait pour écraser les Grecs : il rassembla trois cents vaisseaux et une forte armée de terre, et en donna le commandement à Mardonius, son gendre, prince rempli d'orgueil, général sans talens et sans expérience. Échecs de la flotte et de l'armée de Darius.

La flotte, en doublant le mont Athos, fut détruite par une tempête. Mardonius, arrivé en Thrace, négligea de se garder ; les Thraces surprirent de nuit son camp et y firent un grand carnage. Le général s'enfuit précipitamment en

Perse avec les débris de son armée, et termina ainsi honteusement cette première campagne.

Un tel échec affaiblit la terreur qu'inspirait la puissance colossale des Perses, et fit entrevoir aux Athéniens la possibilité de leur résister.

Soumission d'Égine aux Perses.

Les habitans de la ville d'Égine, située sur la côte du Péloponèse, non loin d'Athènes, s'étaient hâtés de se soumettre aux Perses. Les Lacédémoniens indignés envoyèrent Cléomène à Égine, pour enlever les magistrats coupables de cette lâcheté. Les Éginètes refusèrent de les livrer sous prétexte que Cléomène parlait seul, et était arrivé sans son collègue Démarate. Celui-ci fut accusé de leur avoir suggéré cette défaite; comme sa naissance était illégitime, on voulut le faire descendre du trône. Cléomène avait gagné la prêtresse de Delphes : elle rendit un oracle d'après lequel Démarate fut déposé. Il chercha un asyle en Perse, et s'y fit aimer et respecter, sans jamais trahir sa patrie.

Son successeur, Leutichydes, d'accord avec Cléomène, enleva dix citoyens d'Égine et les livra aux Athéniens. Ceux-ci, ne voulant pas borner là leur vengeance, attaquèrent par mer les Éginètes : il y eut de part et d'autre plusieurs combats dont le succès demeura incertain. Mais si cette guerre n'amena pas de résultat décisif, elle eut pour les Athéniens l'avantage d'exercer leur marine, et de la préparer à résister aux Perses.

Depuis l'expulsion des Pisistratides la république d'Athènes était heureuse, florissante : l'a-

mour de la gloire et de la liberté y faisait éclore de grands talens. Trois hommes, remarquables par leur génie, y jetaient alors le plus vif éclat : Miltiade, Aristide et Thémistocle. Époque de Miltiade, d'Aristide, et de Thémistocle.

Miltiade joignait à une grande valeur et à un caractère ferme l'expérience de la guerre et des affaires. Héritant de la fortune d'une partie de sa famille établie en Thrace, il était devenu prince d'un canton de cette contrée. Après une vive résistance Mardonius et les Perses l'avaient chassé de son trône. Sa haine contre eux et son habileté portèrent les Athéniens à lui donner un commandement dans leur armée.

Thémistocle, éloquent, brave, adroit, ambitieux, insinuant, populaire, savait tous les noms des citoyens d'Athènes, s'occupait de leurs intérêts, pour qu'ils servissent les siens. Aucun homme n'aima plus la gloire, et ne fut plus indifférent sur les moyens honnêtes ou illicites d'y arriver. Jaloux de tous ses rivaux, il avouait que les exploits de Miltiade l'empêchaient de dormir.

Aristide, aussi vaillant, aussi habile que ses deux émules, les surpassait en vertu : aristocrate, parce qu'il aimait l'ordre, partisan des lois de Lycurgue conformes à ses mœurs, sévère et inébranlable dans ses principes, il ne cherchait à plaire à personne, n'aimait que la justice, et ne servait que sa patrie. Formé par les leçons de Clysthène qui chassa les Pisistratides, Athènes trouvait en lui le plus implacable ennemi de la tyrannie et le plus ferme soutien de la liberté.

Darius, déterminé à subjuguer la Grèce, en-

Ambassade des hérauts de Darius. voya des hérauts dans toutes les villes pour demander la terre et l'eau (c'était la formule antique pour ordonner de reconnaître son autorité). Égine, Thèbes, la Béotie et presque toutes les cités grecques tremblèrent, se soumirent ou gardèrent le silence. Elles redoutaient la nombreuse population des Perses et des invasions qui se renouvelleraient sans cesse. La guerre ne leur paraissait pas juste, parce qu'Athènes, en détruisant Sardes, avait offensé Darius. L'hommage que ce monarque demandait n'était pas, disait-on, une servitude, puisque, sous sa protection, les colonies grecques d'Ionie, même après leur révolte, conservaient leurs lois, leur culte, leur liberté et leurs propriétés. Enfin, la crainte suggérait à la faiblesse tous les prétextes qui pouvaient colorer la lâcheté; et, sans les vertus inspirées à deux peuples par Lycurgue et par Solon, la Grèce, vaincue sans combattre, serait tombée sans gloire, et aurait grossi le nombre des petites provinces de l'empire de Perse, dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous.

Leur mort. Athènes et Sparte repoussèrent avec mépris les propositions insolentes de Darius. Éréthrie et Platée suivirent leur exemple. Mais l'esprit humain ne sait jamais rester dans de justes bornes: ces peuples libres et fiers, n'écoutant que leur indignation, violèrent le droit des gens, et jetèrent les hérauts de Darius dans des puits, leur disant ironiquement d'y prendre *la terre et l'eau* que demandait leur maître.

Magnanimité de Xerxès. Le ministère des hérauts fut toujours inviola-

ble et sacré dans l'antiquité; on avait même divinisé Taltybius, héraut d'Agamemnon. Dans la suite plusieurs malheurs arrivés en Grèce firent croire que le dieu Taltybius voulait venger les hérauts immolés; et plusieurs citoyens distingués de Sparte et d'Athènes se rendirent en Asie, et livrèrent leur tête à Xerxès en réparation de cette injure et de cette impiété. Le roi, plus généreux que ses ennemis, ne leur fit aucun mal, et les renvoya dans leur patrie.

Darius, instruit de l'effroi de tous les Grecs, et voyant que trois petites républiques osaient seules lui résister, dut compter sur une conquête facile : il rassembla cinq cents vaisseaux et une forte armée, que quelques auteurs portent à cinq cent mille et d'autres à cent mille hommes : il les envoya en Grèce sous les ordres d'Artapherne et de Datis : l'ambitieux Hippias leur servait de guide. Tout céda aux premiers efforts des Perses : ils conquirent les îles de la mer Égée, s'emparèrent de l'Eubée, réduisirent en cendres la ville d'Éréthrie, qui, la première, avait bravé la puissance du roi. Ils entrèrent ensuite dans l'Attique, campèrent à Marathon, sur le bord de la mer, et menacèrent Athènes du sort d'Éréthrie.

Nouvelle entreprise de Darius contre Athènes.

Lacédémone avait promis un secours de trois mille hommes; mais une antique superstition défendait aux Spartiates de partir pour la guerre au commencement de la pleine lune. Leur départ fut retardé, et ils n'arrivèrent qu'après la bataille. Platée envoya mille soldats. Le reste de la Grèce,

immobile, attendait dans la stupeur l'événement qui devait décider de sa destinée.

Les Athéniens, déterminés à vaincre ou à périr, armèrent tout ce qui pouvait combattre, et jusqu'aux esclaves. Leurs forces ne montaient pas à plus de dix mille hommes, soumis aux ordres de dix chefs qui commandaient chacun à leur tour.

Ce changement continuel de chefs pouvait compromettre le salut de l'armée; mais le défaut des peuples libres est d'écouter plus souvent la méfiance et la jalousie que la raison. Dans cette circonstance critique Aristide, sacrifiant son amour-propre à sa patrie, céda à Miltiade, comme au plus habile, l'honneur du commandement : les autres généraux imitèrent son exemple.

Commandement de Miltiade.

Il fallait décider si l'on attendrait l'ennemi derrière les remparts ou si on l'attaquerait. Miltiade, voyant que les Perses s'étaient placés dans une position resserrée par une montagne, entre la mer et le marais de Marathon, et qu'ils ne pouvaient, dans un lieu si étroit, déployer leur immense cavalerie, voulait qu'on profitât de cette faute pour les déconcerter par une attaque audacieuse et prompte. Aristide appuyait son avis : d'autres généraux pensaient qu'il était téméraire, et presque insensé d'abandonner les murs de la ville, et de courir à une perte certaine en se jetant avec dix mille hommes au milieu d'une armée innombrable qui devait les écraser.

Les opinions étaient partagées : Miltiade, s'adressant avec chaleur au polémarque Callimaque, lui dit : « Vous voyez notre incertitude; Athènes

» attend de vous seul l'arrêt qui fera sa destinée :
» elle va devenir la plus glorieuse ville du monde,
» ou l'esclave de Darius et la proie d'Hippias.
» Si nous laissons refroidir l'ardeur de nos con-
» citoyens, ils compteront les ennemis et se
» courberont sous leur joug; si nous les entraî-
» nons rapidement au combat, notre audace,
» protégée par les dieux, nous donnera la vic-
» toire. Un seul mot de vous, Callimaque, va
» nous condamner à la servitude ou consolider
» notre liberté. » Callimaque opina pour le com-
bat, et il fut résolu.

Miltiade craignait de rendre ses collègues responsables de l'événement; il ne voulut pas profiter d'une générosité que le peuple, en cas de malheur, leur aurait reprochée; et il attendit le jour où le commandement lui appartenait de droit.

Dès l'aurore de ce jour propice il rangea son armée en bataille à huit cents toises de l'ennemi (environ huit stades). Callimaque commandait l'aile droite; les Platéens formaient l'aile gauche; Aristide et Thémistocle conduisaient le centre. Miltiade devait se porter par-tout où sa présence serait nécessaire. Pour éviter d'être entouré il avait adossé ses troupes à une montagne; et une grande quantité d'arbres parsemés dans la plaine garantissaient ses ailes des efforts de la cavalerie ennemie.

Bataille de Marathon.

Miltiade avait laissé peu de monde à son corps de bataille, et avait porté la plus grande partie de ses forces aux deux ailes. Lorsque le signal fut donné,

les Grecs, au lieu de marcher contre les Perses, se précipitèrent sur eux à toute course. Les ennemis, surpris de ce nouveau genre d'attaque, cédèrent d'abord à cette impétuosité; mais leurs forces, sans cesse renouvelées, rétablirent bientôt le combat; et, malgré le courage de Thémistocle et d'Aristide, le centre des Grecs, après quelques heures d'une résistance opiniâtre, fut obligé de reculer devant la masse des Perses qui s'accumulait contre eux.

Victoire de Miltiade.

Miltiade profita de cet instant critique pour décider la victoire. Voyant que tous les efforts des Perses se dirigeaient sur son centre, il fit avancer rapidement ses deux ailes qui prirent les ennemis en flanc, les culbutèrent et les poussèrent sur un marais dans lequel la plupart périrent.

Aristide et Thémistocle, dégagés par cette attaque, enfoncèrent à leur tour le corps d'élite, que Datis dirigeait contre eux; la déroute devint générale. Les Perses, battus et dispersés, coururent au rivage pour chercher un asyle sur leur flotte. Les Athéniens les poursuivirent, les prévinrent, prirent, brûlèrent et coulèrent à fond plusieurs vaisseaux : le reste trouva son salut dans la fuite.

Défaite des Perses.

Trait de courage de Cynégire.

L'Athénien Cynégire, frère du poëte Eschyle, voyant qu'une galère persanne voulait quitter le rivage, retint son câble de la main droite, on la lui coupa. Il le prit de la gauche qui fut tranchée; enfin, l'ayant saisi avec ses dents, il fut percé de coups, et périt sans le lâcher.

L'armée des Perses perdit dans cette journée sept mille hommes, et celle d'Athènes deux cents guerriers. Miltiade reçut une blessure; Stésilée et Callimaque, généraux athéniens, périrent glorieusement. Hippias y termina sa honte et sa vie.

Un soldat athénien, malgré la fatigue d'un si long combat, voulait porter le premier à ses concitoyens la nouvelle de leur salut: il vole, arrive devant les archontes, annonce la victoire, et meurt à leurs pieds. Mort d'un soldat.

Datis, éloigné de la côte, espéra réparer sa défaite, et surprendre Athènes qui était sans défense. Sa flotte, favorisée par les vents, doublait le cap de Sunnium. Mais Miltiade, qui n'était ni enivré, ni endormi par la victoire, ne laissa que mille hommes à Marathon, sous les ordres d'Aristide, et, franchissant avec son infatigable armée les quinze lieues qui le séparaient d'Athènes, il arriva le même jour dans la ville, et força l'ennemi déconcerté à se retirer en Asie. Prompt retour de Miltiade à Athènes.

Cette bataille célèbre eut lieu la troisième année de la soixante-douzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ.

Les Spartiates arrivèrent le lendemain du combat: ils avaient parcouru quarante-six lieues en trois jours: ils trouvèrent Aristide sur le théâtre de sa gloire, entouré de prisonniers chargés de fers, et d'un immense butin que sa sévérité avait garanti du pillage.

Les Lacédémoniens rendirent aux vainqueurs un hommage public, et conçurent une jalousie Jalousie des Lacédémoniens

pour la victoire de Marathon. secrète, qui fit naître par la suite de longues querelles et de grands malheurs.

On éleva dans la plaine des demi-colonnes sur lesquelles furent gravés les noms des guerriers d'Athènes morts au champ d'honneur.

Dans les intervalles de ces colonnes brillaient des trophées formés avec les armes des vaincus. On devait une récompense à Miltiade; il en obtint une digne de lui par sa noble simplicité; les Athéniens placèrent sous un de leurs portiques un tableau qui représentait la bataille de Marathon: on y voyait Miltiade, à la tête des généraux, haranguant les troupes qu'il allait conduire à la victoire.

Cette bataille, qui décida du sort de la Grèce, apprit au monde que la victoire ne dépend pas du grand nombre; que la faiblesse courageuse peut résister à la puissance, et qu'un peuple qui sait vouloir être libre est invincible.

Les Athéniens s'étaient vus abandonnés dans un si grand péril par plusieurs peuples qui auraient dû concourir à la défense commune: ils chargèrent Miltiade de partir avec soixante-dix vaisseaux et de punir les îles grecques soumises aux Perses.

Conquêtes de Miltiade.

Il en conquit plusieurs; mais Paros lui opposa une vive résistance. Blessé devant les murs de cette ville, et trompé par un faux bruit qui annonçait l'arrivée des Perses, il leva le siége et revint à Athènes avec sa flotte.

Sa condamnation.

Les peuples sont souvent aussi injustes que les rois. La blessure de Miltiade l'empêchait de paraître en public; l'envie, toujours irritée contre sa

gloire; l'accusa de s'être laissé gagner par Darius. La multitude, qui croit ce qu'elle craint, repoussa toutes les objections de la raison, et le peuple condamna à mort le héros qui l'avait sauvé.

Tous les citoyens vertueux gémissaient en vain de cette atrocité; en vain ils s'écriaient: « Athéniens, souvenez-vous de Marathon! » ils n'obtinrent qu'une commutation de la peine de mort; elle fut remplacée par une amende de cinquante talens. Miltiade, hors d'état de la payer, resta en prison: le chagrin irrita sa blessure et termina ses jours. Cimon, son fils, héritier de ses vertus et de ses talens, obtint de ses amis l'argent nécessaire pour faire ensevelir son père et pour payer l'amende à laquelle il avait été condamné. Sa mort.

Les Athéniens honorèrent la mémoire de ce grand homme par des regrets tardifs, par d'inutiles larmes. Mais bientôt ils donnèrent à la Grèce une nouvelle preuve de leur ingratitude et de leur légèreté. Thémistocle aimait plus la gloire que sa patrie; jaloux de la vertu d'Aristide, il craignait de voir cet homme sévère porté par l'estime publique au gouvernement de l'état: son adresse trouva le moyen d'exciter la méfiance du peuple; mais, ne pouvant accuser d'aucun crime avec vraisemblance un homme si juste, il décida les Athéniens à exécuter contre lui la loi qui permettait d'exiler tout citoyen dont le mérite pouvait porter ombrage aux amis inquiets et jaloux de la liberté. Exil d'Aristide par la jalousie de Thémistocle.

Le vertueux Aristide fut banni: un citoyen de la basse classe, qui ne le connaissait pas, vint s'a- Caractère de cet illustre banni.

dresser à lui-même, et le pria de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. « Quel mal vous a fait cet » homme, dit le noble accusé, pour le condamner » ainsi ? — Aucun, répondit le citoyen ; mais je » suis ennuyé de l'entendre toujours appeler *le* » *juste*. » Aristide sans répliquer écrivit son nom.

En partant pour son exil il pria les dieux de préserver sa patrie de tout malheur qui pourrait la forcer à le rappeler.

Cet homme rare, comme nous l'avons dit plus haut, s'était formé à la vertu par les leçons de Clysthène. Une sage coutume voulait dans ces temps anciens, que les jeunes gens s'attachassent aux vieillards les plus considérés : c'est ainsi qu'Aristide fut élevé par Clysthène, Cimon par Aristide, Polybe par Philopœmen. Le peuple athénien avait souvent reçu de ce magistrat de justes reproches sur son inconséquence. Ayant été nommé trésorier de la république, il administra avec intégrité, et découvrit sans ménagemens les infidélités de ses prédécesseurs, et même de Thémistocle. Il s'attira par là beaucoup d'ennemis qui sous un faux prétexte l'accusèrent : on le condamna à une amende. L'intrigue fut découverte ; on le dispensa du paiement, et ses amis le firent même renommer trésorier.

Se montrant alors plus facile, il ne parut point exercer une surveillance si rigide : tous ceux qui voulaient malverser le comblèrent d'éloges, et firent tant par leurs brigues qu'à la fin de l'année tous les suffrages se déclarèrent unanimement pour lui. Aristide se leva et dit : « Athéniens, j'ai ad-

» ministré comme un homme de bien, vous m'a-
» vez abreuvé d'affronts : aujourd'hui quand je
» parais fermer les yeux sur les vols publics, vous
» me regardez comme le plus admirable des ad-
» ministrateurs. L'année dernière je m'honorais
» de votre condamnation; j'ai honte aujourd'hui
» de vos éloges. Je vois qu'il est plus glorieux
» chez vous de ménager les méchans que d'épar-
» gner les trésors de l'état. »

Cette réprimande augmenta l'estime publique pour Aristide. La réputation de sa justice était telle qu'on désertait les tribunaux pour recourir à son arbitrage.

Un jour, lorsqu'on jouait à Athènes une tragédie d'Eschyle, dans laquelle le poëte, en parlant d'Amphianaüs, dit : « Il veut être juste, et non le » paraître; » tous les spectateurs, entendant ce vers, se tournèrent du côté d'Aristide avec de grands applaudissemens.

Cet enthousiasme populaire fut un des principaux griefs de la faction de Thémistocle; elle trouvait son pouvoir d'autant plus redoutable qu'il avait pour base l'amour du peuple.

Si Thémistocle était trop ambitieux, il faut convenir que cette ambition tournait presque toujours à l'avantage de la république.

Tandis que les Athéniens ne songeaient qu'à jouir de leurs triomphes, Thémistocle, prévoyant le nouvel orage qui se formait contre la Grèce, persuada au peuple d'employer à construire des vaisseaux le revenu des mines qui jusque-là avait été partagé annuellement entre tous les citoyens.

L'événement prouva bientôt la sagesse de ce conseil, puisque Athènes, attaquée de nouveau, ne dut son salut qu'à sa flotte.

Préparatifs de guerre de Darius.

Darius, furieux de la défaite de ses armées, méditait une vengeance éclatante : il employa trois années à faire les préparatifs d'une invasion plus formidable que les précédentes, et qu'il voulait diriger lui-même; la mort l'arrêta dans ses projets. Son fils Xerxès hérita de son trône, de ses passions, mais non des vertus qui le distinguaient. Sa violence menaça la Grèce d'une ruine totale; et le monde, qu'il voulait remplir de sa gloire, ne retentit que du bruit de sa honte et de ses folies.

Sa mort.

Règne de son fils Xerxès.

SECONDE GUERRE CONTRE LES PERSES.

(An du monde 3520. — Avant Jésus-Christ 484.)

Expédition de Xerxès. — Force de son armée de terre et de mer. — Flotte athénienne de deux cents vaisseaux. — Eurybiade nommé généralissime. — Jonction des Thessaliens aux Perses. — Combat des Thermopyles. — Mort de Léonidas et de trois cents Spartiates. — Échec de la flotte des Perses. — Retraite de Thémistocle à Salamine. — Évacuation de la ville d'Athènes. Mort du chien de Xantippe. — Incendie d'Athènes. — Querelle de Thémistocle et d'Eurybiade. — Incertitude de Xerxès. — Combat naval à Salamine. — Défaite de la flotte de Xerxès. — Courage et stratagème d'Artémise. — Retraite de Xerxès. — Mardonius à la tête de trois cent mille hommes. — Fuite de Xerxès dans une barque. — Honneurs rendus à Thémistocle. — Propositions de Mardonius, faites par Alexandre aux Athéniens. — Déclaration d'Aristide à Mardonius et à Alexandre. — Préparatifs de guerre. — Force des deux armées. — Trahison d'Alexandre. — Bataille de Platée. — Mort de Mardonius. — Victoire complète. — Prise de Thèbes. — Flotte des Perses brûlée par Leutichydes. — Vengeance de Xerxès.

L'EFFRAYANT orage qui devait fondre sur la Grèce ne tarda pas à éclater et à vérifier la prévoyance de Thémistocle. Les préparatifs commencés par Darius étaient achevés ; Xerxès venait de subjuguer l'Égypte dont il avait confié le gouvernement à son frère Achéménès : cet orgueilleux roi, défendant qu'on lui achetât dorénavant des figues de l'Attique, disait qu'il les cueillerait bientôt lui-même dans Athènes.

Expédition de Xerxès.

Mardonius, dont les fautes n'avaient pas éclairé la vanité, flattait les passions de Xerxès qui, malgré les sages avis d'Artabane, son oncle, se décida à exécuter les projets de son ambition.

On prétend qu'il y fut déterminé principalement par l'apparition répétée d'un fantôme qui le poussait à la guerre; c'était probablement le rêve de l'orgueil ou le produit de la supercherie des mages qui détestaient la religion des Grecs et voulaient la détruire.

Ce fut cette même année que naquit à Halicarnasse Hérodote; ainsi la vie de ce célèbre historien commença avec les événemens qu'il devait raconter.

Le roi de Perse fit alliance avec les Carthaginois qui lui promirent d'attaquer les Grecs en Sicile et en Italie. La folie de son caractère se montra dès ses premiers pas : il fit percer le mont Athos, et lui écrivit une lettre injurieuse. Arrivé sur l'Hellespont, il fit fouetter la mer qui avait renversé un de ses ponts. La bassesse de ses courtisans, qui le traitaient comme un dieu, lui faisait croire qu'il devait commander aux élémens : la flatterie est de tous les poisons celui qui donne le plus de vertiges.

Un empire immense, cédant à tous ses caprices, semblait assurer par ses efforts l'entier succès de cette invasion : un seul prince de Lydie, Pithius de Célène, lui offrit quarante millions.

Force de son armée

Mille de ses vaisseaux couvraient la mer. Quelle que soit la diversité du calcul des historiens, son

armée de terre se montait à trois ou quatre millions d'hommes. de terre et de mer.

Il envoya par toute la Grèce des hérauts, excepté à Athènes et à Sparte, pour demander la terre et l'eau. L'effroi fit des traîtres; plusieurs villes se soumirent, et plus de cinquante mille Grecs combattirent honteusement dans les rangs des Perses.

Cependant le souvenir de Marathon rendit cette fois la terreur moins générale, et la gloire d'Athènes et de Sparte leur valut des alliés.

Tout, néanmoins, promettait la victoire à Xerxès. Fier de ses forces, il demandait ironiquement à son oncle Artabane ce qui pouvait encore l'effrayer. « C'est précisément, lui répondit ce » prince sage, la terre et l'eau que vous deman- » dez. Je ne connais point de terre capable de » nourrir une si nombreuse armée, ni de port as- » sez large pour mettre tant de vaisseaux à l'abri » des vents. »

Xerxès voulait que le roi lacédémonien, Démarate, lui dît s'il croyait que les Grecs oseraient l'attendre. Celui-ci lui répondit : La Grèce est » pauvre en métaux, mais riche en vertus; elle » aime ses lois, elle déteste toute influence étran- » gère. Les Lacédémoniens seront plutôt morts » qu'esclaves; quand ils seraient réduits à mille, ils » viendraient au-devant de vous : la loi le veut; ils la » craignent plus que vos sujets ne vous redou- » tent. »

Ce roi, déposé et banni, mais toujours digne de Sparte, loin d'assister ses ennemis, informa secrè-

tement les éphores de toutes les dispositions des Perses.

Gélon, roi de Syracuse, avait promis vingt-quatre mille hommes aux Athéniens, et deux cents vaisseaux; mais il voulait être généralissime. Athènes le refusa, aimant mieux être privée de secours que d'avoir un tyran.

Les Crétois supposèrent un oracle pour rester neutres: Argos disputa le commandement pour ne point combattre: Corcyre promit des troupes, mais attendit l'événement.

Thespies, Tégée, Platée, firent de francs et vigoureux efforts pour la liberté publique.

Dans une circonstance si critique les Athéniens, éblouis par la richesse, par les libéralités et par la jactance d'un de leurs concitoyens nommé Épicyde, homme vain et malhabile, se montraient disposés à lui donner le commandement de leurs troupes; mais Thémistocle l'écarta en achetant les suffrages, rappela les bannis pour augmenter les forces de la république, et consentit même au retour de son rival Aristide.

Flotte athénienne de 200 vaisseaux.

La prévoyance de Thémistocle fut le salut des Grecs: ils avaient tous, et Miltiade lui-même, considéré la bataille de Marathon comme la fin des périls; lui seul l'avait regardée comme le commencement de la guerre, et par ses soins Athènes possédait deux cents vaisseaux, lorsque la Grèce, endormie dans une fausse sécurité, se trouvait sans flottes. Thémistocle fit encore plus pour sa patrie, il lui sacrifia son amour-propre; et, pour satisfaire la fierté lacédémonienne, il eut la mo-

Eurybiade nommé généralissime

destie de céder le commandement au Spartiate Eurybiade qui fut nommé généralissime.

Jonction des Thessaliens aux Perses.

Comme les alliés délibéraient pour savoir si l'on attendrait les Perses, ou si l'on irait au-devant d'eux, les Thessaliens déclarèrent qu'ils se soumettraient à Xerxès si on les abandonnait. On envoya donc dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre le mont Olympe et le mont Ossa. Mais le roi de Macédoine, Alexandre, fils d'Amyntas, avertit Eurybiade que ce poste serait tourné, et qu'il n'était pas susceptible de défense. D'après cet avis on se retira aux Thermopyles, et les Thessaliens prirent le parti des Perses.

Combat des Thermopyles.

Les Thermopyles, immortalisés par la valeur lacédémonienne, sont un défilé du mont Æta, entre la Thessalie et la Phocide; il n'a pas plus de vingt-cinq pieds de largeur. Le roi de Sparte, Léonidas, s'y arrêta avec quatre mille hommes; les sept autres mille hommes de l'armée des Grecs se retirèrent en Attique.

Cependant Xerxès s'avançait rapidement, répandant par-tout la dévastation, le carnage et l'effroi. Sa flotte suivait la côte, et portait toutes les denrées d'Europe et d'Asie à son armée qui dévorait tous les fruits, tous les troupeaux et toutes les moissons de la Grèce.

Un seul prince de Thrace refusa d'obéir. Six de ses fils se rendirent malgré lui au camp des Perses: à leur retour ce père inhumain leur fit crever les yeux.

Le roi, arrivé aux Thermopyles, vit avec surprise que quatre mille Grecs osaient disputer le passage à trois millions d'hommes. Il tenta d'abord de corrompre Léonidas, et lui promit l'empire de la Grèce s'il voulait reconnaître son autorité : celui-ci lui répondit qu'il aimait mieux mériter l'estime de sa patrie que de l'asservir. Xerxès alors lui ordonna de rendre les armes : « Viens les prendre, » répliqua le fier Spartiate.

Les Mèdes s'avancèrent les premiers pour forcer le défilé. Les Grecs, serrés en masse, les enfoncèrent, les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Les dix mille Immortels qui les suivirent n'eurent pas un meilleur succès; leur impétueuse valeur échoua contre le courage ferme et discipliné des Lacédémoniens.

Le roi de Perse était découragé par tant d'efforts inutiles, lorsqu'un habitant du pays lui découvrit un sentier par lequel il franchit la montagne et tourna la position des Grecs. Léonidas alors, voyant le mal sans remède, renvoya les alliés, et resta seul sur la montagne avec trois cents Spartiates décidés comme lui à périr dans le poste dont la défense leur avait été confiée. Avant de combattre il dîna gaîment avec eux en leur annonçant qu'ils souperaient tous ensemble le soir même chez Pluton.

Mort de Léonidas et de 300 Spartiates.

Ces intrépides guerriers virent bientôt fondre sur eux la foule innombrable des Perses. Léonidas succomba le premier après avoir immolé un grand nombre d'ennemis. Ils tombèrent tous percés de coups. Un seul, Aristomène, se sauva et

arriva à Sparte : il y fut traité comme un lâche, et répara depuis sa honte par une mort glorieuse à la bataille de Platée.

Les Amphictyons firent placer des inscriptions aux Thermopyles : l'une disait que quatre mille Grecs avaient résisté à trois millions de Perses. On lisait sur l'autre deux vers de Simonide, qu'on peut traduire ainsi :

Passant, va dire à Sparte, aux éphores, aux rois,
Que nous sommes tous morts pour défendre nos lois.

Plusieurs années après Pausanias fit transporter à Sparte les os de Léonidas. On lui éleva un superbe tombeau, et sa mémoire fut honorée par des jeux funèbres. Xerxès avait perdu dans ces deux combats vingt mille hommes, et les avait tous enterrés, ne laissant que mille morts sur le champ de bataille : il espérait que la terre couvrirait ainsi la gloire des Grecs et la honte des Perses.

Démarate augmenta son inquiétude en lui disant que Sparte seule contenait encore plus de huit mille guerriers prêts à égaler le courage et le dévouement des trois cents qui avaient péri aux Thermopyles.

La détermination héroïque de Léonidas ne venait pas d'une folle témérité; elle avait un grand but politique : il voulait prouver à l'Europe et à l'Asie jusqu'à quel point le courage pouvait braver le nombre, et la liberté la puissance. Aussi, lorsque les éphores lui représentèrent qu'il choisissait trop peu de braves, il répondit : « Sparte

» ne doit pas faire un plus grand sacrifice. Si » dans cette guerre il était question du nombre » d'hommes, la Grèce ne pourrait me fournir » assez de soldats; mais, pour prouver en mou- » rant ce que peut l'amour de la liberté, mes » trois cents hommes sont plus que suffisans. »

Il prévoyait si bien leur destinée qu'avant de partir de Sparte il fit célébrer pour eux des jeux funèbres. Son généreux dessein eut tout le succès qu'entrevoyait son ame héroïque; et ce fut aux Thermopyles que la Grèce apprit qu'elle pourrait un jour faire trembler le grand roi sur les remparts de Suze et dans les murs de Babylone.

Échec de la flotte perse.

La flotte des Perses, maltraitée par une tempête, venait de perdre quatre cents vaisseaux : celle des Grecs l'attaqua près d'Artémise et du promontoire de l'Eubée; la victoire resta indécise après trois jours de combats. Cependant les vents, toujours funestes à Xerxès, détruisirent sur la côte deux cents de ses navires; ce qui fit dire depuis à Hérodote que les dieux avaient voulu égaliser les forces des deux partis.

Retraite de Thémistocle à Salamine.

Thémistocle, qui commandait la flotte athénienne, ayant appris sur ces entrefaites la mort de Léonidas, et la marche de Xerxès au-delà des Thermopyles, fit sa retraite sur Salamine; mais pendant sa route il écrivit sur des rochers qui bordaient la côte : « Ioniens, souvenez-vous de » vos pères; prenez le parti de la Grèce et de la » liberté, ou, si vous ne le pouvez pas ouverte- » ment, jetez la confusion parmi les Perses, et

» faites-leur dans la mêlée le plus de mal que vous
» pourrez. »

Xerxès, ne trouvant plus d'obstacle devant lui, traversa et saccagea la Doride et la Phocide.

Les peuples du Péloponèse, effrayés et ne songeant qu'à défendre leur presqu'île, abandonnèrent les Athéniens.

L'oracle de Delphes avait dit qu'Athènes ne trouverait son salut que dans des murailles de bois : les uns pensaient qu'il voulait parler de la citadelle, entourée de palissades; Thémistocle soutenait que l'oracle désignait les vaisseaux comme seul refuge pour la liberté : il voulait qu'on évacuât la ville, et qu'on la livrât déserte à l'ennemi. Le peuple s'y opposait vivement. Évacuation de la ville d'Athènes.

La lutte fut violente; mais l'éloquence de Thémistocle triompha. Un décret plaça la ville sous la sauve-garde de Minerve, et ordonna que tous les hommes en état de porter les armes se retireraient sur les vaisseaux. Les autres devaient se sauver, eux et leur famille, comme ils le pourraient.

Au milieu de la consternation générale, Cimon, fils de Miltiade, jeune encore, ranima les esprits en montant gaîment à la citadelle avec quelques jeunes Athéniens qui parcouraient la rue du Céramique, pour consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride qu'il portait à la main, montrant par là qu'il ne s'agissait plus de combattre sur la terre, et que la mer était désormais leur seule ressource. Offrande de Cimon.

Rien ne peut peindre le désespoir des femmes,

des vieillards, des enfans, lorsqu'ils virent cette jeunesse guerrière s'embarquer et s'éloigner d'eux. L'air retentit de leurs gémissemens, et les cris des animaux domestiques mêmes se confondaient avec leurs sanglots. Le chien de Xantippe, père de Périclès, ne pouvant se séparer de son maître, suivit à la nage son vaisseau, et mourut en arrivant sur le rivage de Salamine.

Mort du chien de Xantippe.

Toute la population d'Athènes, qui ne faisait point partie de l'armée, courut chercher un asyle à Trézène, où elle fut accueillie et nourrie généreusement.

Tandis que le grand roi jouissait de la terreur qu'il répandait, et croyait la Grèce aux abois et prête à recevoir son joug, il apprit avec étonnement que les jeux d'Olympie se célébraient avec la tranquillité, l'affluence, les solennités ordinaires; et que les Grecs semblaient s'occuper moins de ses menaces que des couronnes d'olivier qu'ils se disputaient. « Quels ennemis m'a-t-on conseillé d'at-
» taquer? dit le monarque consterné; ils mépri-
» sent l'argent, et n'aiment que l'honneur. »

Dans ce même temps sa cupidité lui fit entreprendre de piller le temple de Delphes : mais une tempête horrible s'éleva tout-à-coup; des rochers énormes écrasèrent en tombant un grand nombre de Perses.

Ce désastre augmenta la superstition, ranima la confiance des Grecs, et força les Perses à se désister de cette entreprise.

Incendie d'Athènes.

Le roi, voulant assouvir sa vengeance, entra dans Athènes; il y mit le feu. Quelques vieillards,

qui avaient voulu y mourir, défendirent bravement les restes de leur vie, et périrent dans les flammes. La ville et la citadelle furent réduites en cendres.

Xerxès, n'ayant pu enchaîner des hommes libres, envoya à Suze les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, qui avaient péri pour la liberté.

Après la ruine d'Athènes il s'éleva parmi les alliés une vive discussion sur le parti qu'on devait prendre. Eurybiade voulait que la flotte s'approchât de Corinthe et de l'armée de terre commandée par Cléombrote, frère de Léonidas, afin de défendre le Péloponèse, puisque l'Attique était perdue sans ressource.

Thémistocle insistait pour qu'on n'abandonnât pas le poste avantageux de Salamine. La dispute fut vive à tel point qu'Eurybiade, dans un mouvement de colère, leva son bâton sur Thémistocle. L'Athénien, sans s'émouvoir, dit : « Frappe, mais écoute. » Il prouva ensuite que, si l'on se séparait des Athéniens qui ne voulaient pas quitter leur patrie, la Grèce serait sans flotte; que chacun se disperserait dans ses foyers, et que le Péloponèse, qu'on prétendait défendre, serait bientôt la proie de l'ennemi. Querelle de Thémistocle et d'Eurybiade.

Eurybiade, vaincu par tant de sang-froid et d'éloquence, se rendit à son avis.

Dans le camp des Perses on délibérait avec autant de chaleur sur une autre question...

Xerxès avait rassemblé son conseil pour décider s'il fallait temporiser ou combattre. Mardonius, les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie et de Incertitude de Xerxès.

Chypre voulaient qu'on finît promptement la guerre par un combat. Artémise, reine d'Halicarnasse, s'opposait à cette précipitation. « Seigneur, dit-elle à Xerxès, la marine grecque » est plus exercée que la vôtre; une bataille peut » compromettre le succès de la guerre. Vous êtes » maître d'Athènes, et vous le serez bientôt de » la Grèce si vous savez attendre; car la flotte » ennemie ne peut renouveler ses vivres à Salamine. Envoyez quelques vaisseaux sur la côte » du Péloponèse; chacun, tremblant pour sa cité, » y retournera, et la confédération dispersée ne » vous opposera plus de résistance. »

Le présomptueux Mardonius répliquait que l'inaction serait honteuse, découragerait les Perses et inspirerait une funeste confiance aux Grecs. Xerxès se décida à combattre; mais en même temps il suivit le conseil d'Artémise, et envoya quelques vaisseaux vers le Péloponèse.

Cette opération fut au moment d'amener la dispersion des confédérés qui revenaient déjà à l'avis d'Eurybiade, et voulaient courir au secours de leurs foyers.

Thémistocle, instruit de cette disposition, fit passer secrètement à Xerxès un faux avis qui l'engagea à hâter le combat. La flotte des Perses entoura la rade et n'en permit plus la sortie à aucun navire.

Dans le même moment Aristide arrivait d'Égine. Ce vertueux citoyen, sacrifiant de justes ressentimens, vint trouver Thémistocle, et lui dit : « Oublions nos dissensions, nous ne devons » avoir qu'un seul intérêt; sauvons la Grèce, vous

» en donnant des ordres, et moi en vous obéis-
» sant. Avertissez le conseil que toute délibération
» pour la fuite est inutile; que les Perses sont
» maîtres de tous les passages, et qu'il n'y a plus
» de salut que dans la victoire. »

Thémistocle, touché de sa générosité, lui avoua le stratagème dont il s'était servi, le fit entrer au conseil; et tous deux d'accord firent les dispositions du combat.

On attendit pourtant, d'après l'avis de Thémistocle, l'heure à laquelle devait s'élever un vent favorable aux Grecs; alors on donna le signal: le choc fut violent; mais la brise, contraire aux Perses, porta le désordre dans leurs vaisseaux. Combat naval de Salamine.

La trahison des Ioniens augmenta la confusion; la valeur athénienne et spartiate fit le reste.

Xerxès, témoin du combat, qu'il regardait du haut d'une montagne, vit bientôt sa flotte battue, ses bâtimens pris ou coulés à fond, et ses alliés en fuite. Artémise seule opposa une résistance opiniâtre. Le roi dit lui-même que dans cette bataille une femme s'était conduite en homme. Défaite de la flotte de Xerxès. Courage et stratagème d'Artémise.

Cependant, restée sans secours au milieu des ennemis, elle courait le plus grand danger, car sa vie était mise à prix; un stratagème la sauva; elle fit arborer le pavillon grec sur son vaisseau, attaqua un bâtiment perse, le coula à fond, et, à la faveur de cette ruse, s'éloigna sans être poursuivie par les Grecs qui prirent son navire pour un des leurs.

Xerxès, malgré ses défaites, pouvait encore en peu de temps réunir des forces navales; et son Retraite de Xerxès.

armée de terre, intacte, devait lui laisser l'espoir d'écraser et de subjuguer la Grèce; mais les hommes les plus présomptueux avant le péril sont les plus lâches après un échec; la terreur qu'avait voulu inspirer Xerxès était entrée dans son ame.

Thémistocle, jugeant bien son caractère, le fit avertir secrètement que la flotte grecque voulait partir pour rompre les ponts et lui couper tout moyen de retraite.

Mardonius à la tête de 300 mille hommes.

Le roi résolut alors de se retirer avec la plus grande partie de ses troupes. Ses flatteurs lui dirent qu'il suffisait de laisser Mardonius en Grèce avec trois cent mille hommes : « Si ce général, » disaient-ils, soumet les Grecs, vous aurez l'hon» neur du succès; s'il échoue, lui seul en aura la » honte. »

Le grand roi, déterminé par ce conseil, se retira ou plutôt s'enfuit, emmenant avec lui cette foule d'esclaves qu'une poignée d'hommes libres avait vaincue, et laissant sur les côtes de Salamine les débris de deux cents de ses vaisseaux détruits ou brûlés.

Fuite de Xerxès dans une barque

En arrivant sur l'Hellespont il apprit qu'une tempête venait de renverser ses ponts; et, n'osant point attendre les bâtimens nécessaires pour l'embarquement de ses troupes, ce fier monarque, qui avait récemment menacé la Grèce du poids de l'Asie entière, se vit obligé de passer seul la mer sur une petite barque comme un obscur banni.

Cette célèbre bataille de Salamine commença

la gloire de Cimon qui s'y distingua par une valeur brillante.

Une antique coutume voulait qu'après la victoire chaque capitaine écrivît sur un billet le nom du guerrier qui lui semblait mériter le prix du courage : chacun ne manqua pas de s'assigner à lui-même le premier rang; mais tous donnèrent sur leur billet le second rang à Thémistocle. Ainsi, chacun d'eux eut pour lui la voix de la vanité, et Thémistocle celle de la justice. Honneurs rendus à Thémistocle.

La république de Lacédémone décerna le prix de la valeur à Eurybiade, et celui de la sagesse à Thémistocle.

Lorsque le héros athénien parut aux jeux Olympiques, tout le monde se leva pour lui faire honneur, et il avoua que ce triomphe avait été le plus beau de sa vie.

Athènes le chargea, pour réparer ses pertes, de parcourir les îles de la Grèce avec quelques vaisseaux, et de leur demander des contributions au nom de deux divinités, la Persuasion et la Force.

Les habitans d'Andros refusèrent d'obéir au nom de la Pauvreté et de l'Impuissance.

Malgré la ruine presque générale des Grecs, ils déposèrent au temple de Delphes tout le butin fait sur les Perses. Ce grand désastre apprit au monde que l'Asie produisait des hommes, et la Grèce des Soldats.

Les Thermopyles assurèrent à Sparte une gloire éternelle : chacun citait en Europe et en Asie les moindres mots de Léonidas et de ses braves com-

pagnons; on rapportait qu'un Thessalien étant venu l'avertir que les Perses étaient près de lui, il répliqua : « Dites plutôt que nous sommes près » d'eux. » Un prisonnier disait aux Spartiates que le nombre des flèches des Perses suffisait pour obscurcir le soleil. « Tant mieux, répondit Dénécès : nous combattrons à l'ombre. »

Cependant, malgré le mauvais succès de cette invasion, la présence de Mardonius avec trois cent mille hommes d'élite effrayait et trompait encore quelques esprits timides; et la crainte de ses vengeances retenait dans son parti les Béotiens et les Thessaliens, qui redoutaient aussi le juste ressentiment de leurs compatriotes qu'ils avaient trahis.

Propositions de Mardonius faites par Alexandre aux Athéniens.

Mardonius passa l'hiver en Thessalie. Avant d'ouvrir la campagne il essaya la voie des négociations. Alexandre, roi de Macédoine, vint, par ses ordres, proposer aux Athéniens d'éviter leur destruction totale, et de se soumettre à l'autorité d'un monarque dont les forces inépuisables se renouvelaient sans cesse; et il leur promit, s'ils voulaient se séparer de la confédération, de rebâtir leurs temples, leurs villes, d'accroître leur territoire, et d'étendre leur domination sur tous les autres peuples de la Grèce.

Les ambassadeurs de Lacédémone prirent la parole après Alexandre, et s'efforcèrent de démontrer aux Athéniens qu'ils se déshonoreraient en trahissant la cause commune; que leur ruine serait la suite de cette faiblesse, et que, ne pouvant pas les vaincre réunis, on cherchait à les diviser pour les détruire tous plus facilement.

Aristide, qui gouvernait alors la république, reprocha aux Lacédémoniens leur harangue inutile et leurs soupçons injurieux à la foi d'Athènes. Il déclara à Mardonius que le peuple athénien poursuivrait sa vengeance contre les Perses tant que le soleil continuerait sa marche ordinaire : il avertit le roi Alexandre que, s'il se chargeait encore de message si peu convenable à son caractère et à son rang, on ne respecterait plus en lui les droits du trône, ni ceux de l'hospitalité. Déclaration d'Aristide à Mardonius et à Alexandre.

Enfin, on rendit un décret solennel pour dévouer aux dieux infernaux tous ceux qui entretiendraient quelque intelligence avec les Perses ou qui proposeraient de traiter avec eux.

Mardonius, irrité de cette réponse altière, entra dans l'Attique et renouvela ses propositions qu'il accompagna de violentes menaces. Un membre de l'aréopage, Licidas, proposa de négocier; le peuple furieux le lapida, et enveloppa dans son aveugle vengeance ses enfans et sa femme.

Les Athéniens se retirèrent de nouveau à Salamine : Mardonius entra dans la ville qu'il trouva déserte, détruisit ce que les flammes avaient épargné l'année précédente, et envoya un courrier à Suze pour annoncer, comme un triomphe, cette stérile victoire sur des débris. Il se retira ensuite prudemment en Béotie, où les plaines étaient plus favorables au développement de ses forces et de sa cavalerie.

Les alliés d'Athènes, au lieu de presser les secours promis, s'occupaient à fortifier l'isthme de

Corinthe. Les ambassadeurs de l'Attique reprochèrent vivement à Sparte sa lenteur : on différa huit jours de leur répondre, afin d'achever les fortifications commencées.

Préparatifs de guerre. Commandement de Pausanias.

Le soir du dernier jour Pausanias partit pour la Béotie avec sept mille Spartiates, accompagnés chacun de cinq Ilotes armés; et le lendemain on déclara aux ambassadeurs athéniens que leurs plaintes étaient sans fondement, et que le secours promis était déjà sorti de la presqu'île.

Mardonius campait dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus. Les Grecs occupèrent une position peu éloignée de son camp, au pied du mont Cythéron.

Aristide commandait les Athéniens, et Pausanias toute l'armée. Ces deux généraux firent prêter à tous les Grecs un serment qui exprimait les sentimens unanimes: « Je préférerai, disait chacun de ces guerriers, je préférerai la mort à l'esclavage; je n'abandonnerai pas mes chefs, même après leur mort; j'honorerai la mémoire des alliés qui périront au champ d'honneur; je n'attaquerai aucune ville qui aura combattu pour nous; je décimerai toutes celles qui se seront soumises à l'ennemi. Je ne veux pas qu'on rebâtisse nos temples; il faut que leurs ruines rappellent sans cesse à nos neveux la fureur des barbares, et rallument leur juste haine contre eux. »

Force des deux armées.

L'armée des Perses était de trois cent mille hommes; cinquante mille Béotiens et Thessaliens combattaient avec eux.

La force des alliés montait à cent dix mille hommes; car les victoires de Marathon et de Salamine avaient enfin décidé les timides à se joindre aux vaillans.

Mardonius, instruit de l'approche des Grecs, envoya contre eux sa nombreuse cavalerie, espérant les accabler par cette seule attaque. Les piques serrées des Athéniens et des Spartiates arrêtèrent l'impétuosité des barbares. Masysthius qui les commandait fut tué; sa troupe se débanda, et ce premier échec présagea le triomphe de la liberté.

Cependant les Grecs craignant de s'exposer à être enveloppés, se retranchèrent dans leurs positions, et y attendirent tranquillement l'ennemi.

On resta huit jours en présence. L'orgueil de Mardonius lui faisait regarder la prudence des alliés comme une lâcheté, et il les provoquait tous les jours par des insultes. Sa cavalerie s'empara d'un grand convoi. Artabaze lui conseillait d'attendre sans combattre, près de Thèbes, l'immanquable dispersion des alliés, que le défaut de subsistances devait bientôt forcer à se désunir.

Mardonius, toujours présomptueux, ne sentit pas la sagesse de cet avis, et résolut d'attaquer le lendemain. Au milieu de la nuit un cavalier arrive dans le camp des Grecs, appelle Aristide, et lui dit : « Malgré le silence des oracles, et le conseil » des généraux les plus sages, Mardonius veut » combattre; il vous attaquera demain à la pointe » du jour. Souvenez-vous après la victoire que

Trahison d'Alexandre.

» j'ai risqué ma vie pour vous avertir : je suis
» Alexandre, roi de Macédoine. »

La plupart des historiens citent ce trait sans le blâmer, comme si la trahison, dans quelque circonstance que ce soit, pouvait jamais cesser d'être infame.

Bataille de Platée.

Au moment où cet avis parvint aux généraux, les Grecs, étant privés d'eau, parce que les Perses avaient comblé les fontaines, changeaient de position; les Lacédémoniens, qui commandaient l'aile droite, s'approchaient déjà de Platée; les Athéniens et la gauche de l'armée marchaient pour les suivre.

Mardonius, informé de ce mouvement, opposa les Béotiens et les Thessaliens aux troupes d'Athènes pour les arrêter et les couper. Il se mit ensuite lui-même à la tête de sa cavalerie, poursuivit les Lacédémoniens, les atteignit, et leur reprocha de manquer aux lois de Lycurgue en se retirant devant l'ennemi.

Les Spartiates, mécontens des auspices, se laissèrent quelque temps insulter et tuer sans combattre, tant était grand chez eux l'empire de la superstition. Mais enfin les Tégéates les entraînèrent; ils se précipitèrent sur les barbares.

Mort de Mardonius.

La mêlée devint furieuse : Mardonius y fut tué, et sa mort jeta le désordre parmi les Perses qui prirent la fuite pour regagner leur camp.

Les Athéniens de leur côté battirent les Thessaliens et les Béotiens qui leur étaient opposés; ils rejoignirent ensuite les Lacédémoniens.

Ceux-ci, très-braves dans les combats de

plaine, étaient malhabiles pour forcer des retranchemens, et attaquaient avec mollesse ceux des Perses. Aristide, à la tête des Athéniens, franchit les fossés et les remparts, et pénétra dans le camp des ennemis qui se laissèrent égorger comme des victimes.

Tout y périt, excepté quatre mille hommes. Artabaze, apprenant la mort de Mardonius, s'était déjà retiré sur Byzance avec un corps de quarante mille Perses. Victoire complète.

Cette victoire complète assura la liberté de la Grèce, et depuis la bataille de Platée aucune armée persane ne se montra en-deçà de l'Hellespont.

Les Éginètes voulaient que Pausanias fît attacher le corps de Mardonius à une potence : il répondit qu'il préférait l'estime de sa patrie à la vengeance, et que les mânes de Léonidas étaient suffisamment apaisés par la mort de deux cent mille Perses.

Peu de jours après ce général fit préparer deux repas, l'un brillant de toute la magnificence asiatique, l'autre apprêté avec toute la simplicité spartiate. « Voyez, dit-il, combien Mardonius,
» accoutumé à de telles voluptés, était insensé
» en espérant vaincre des hommes qui savent se
» passer de tout. »

Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputèrent l'honneur de cette grande journée. Un tel débat aurait pu avoir les résultats les plus funestes pour la paix publique ; la sagesse d'Aristide en prévint les suites. D'après son avis on s'en rapporta aux alliés, et on prit pour arbitres Cléo-

crite de Corinthe, et Théogiton de Mégare, qui donnèrent le prix aux Platéens.

Le camp des Perses laissait à la merci du vainqueur un immense butin et toutes les richesses de l'Orient : on en consacra la dixième partie au temple de Delphes; le reste, partagé entre les villes grecques, y répandit l'amour de l'or et les germes de la corruption.

La bataille de Platée se donna la seconde année de la soixante-quinzième olympiade, quatre cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

Prise de Thèbes.

Après la victoire, les alliés, voulant se venger des Grecs déserteurs de leur cause, assiégèrent Thèbes, la prirent, et firent périr les Béotarques qui avaient conseillé cette défection.

Flotte des Perses brûlée par Leutichydes.

Le même jour qui éclaira la défaite de Mardonius fut témoin d'un autre triomphe de la Grèce. La flotte des alliés, commandée par Leutichydes, roi de Sparte, et par l'Athénien Xantippe, poursuivait celle de Xerxès. Les Perses, s'étant retirés à Cumes, près du promontoire de Mycale, avaient, suivant une ancienne coutume, traîné leurs navires sur la terre. Ils y étaient à l'abri d'un bon rempart, et défendus par cent mille hommes revenus en Asie avec le roi.

Leutichydes, secondé par les Ioniens, enflamma l'esprit de ses troupes en faisant courir le bruit de la défaite de Mardonius, quoiqu'il l'ignorât encore : profitant de leur enthousiasme, il força les retranchemens, extermina un grand nombre de Perses, mit le reste en fuite, et brûla leur flotte.

Vengeance de Xerxès.

Xerxès, apprenant à Sardes tous ces désastres,

déchargea son inutile fureur sur les temples des villes grecques; il les détruisit d'après le conseil des mages qui attribuaient ses malheurs à sa tolérance pour le culte ennemi. Il se retira ensuite à Suze, dévoré de honte et de regrets.

SUITE DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES.

Reconstruction de la ville d'Athènes. — Ambassade de Thémistocle. — Sa déclaration au sénat de Sparte. — Son projet rejeté par les Athéniens. — Victoire de la flotte grecque. — Cupidité de Pausanias. — Sa disgrace. — Sa trahison. — Son accusation. — Son emprisonnement. — Sa mort. — Disgrace de Thémistocle. — Son arrêt. — Sa fuite. — Administration d'Aristide. — Haine d'Artaxerce contre Thémistocle. — Fuite de ce proscrit. — Son déguisement. — Générosité d'Artaxerce envers lui. — Administration de Cimon. — Ses exploits. — Sa protection pour les arts et les lettres. — Rivalité d'Eschyle et de Sophocle. — Mort d'Eschyle. — Politique et ruse de Cimon envers les alliés. — Armement d'Artaxerce. — Victoire de Cimon. — Courage des habitans de l'île de Thase assiégée. — Accusation contre Cimon. — Nouvelle tentative d'Artaxerce. — Mort de Thémistocle. — Révolte des Égyptiens contre les Perses. — Victoire de Charitimes sur les Perses. — Nouvelle armée envoyée en Égypte par Artaxerce. — Retraite et défense courageuse des Athéniens. — Époque de Périclès. — Son gouvernement. — Retour de Cimon en Attique. — Désastre à Sparte par un tremblement de terre. — Révolte et armement des Ilotes. — Exil de Cimon. — Haine de Sparte et d'Athènes. — Guerre entre ces deux républiques. — Rappel de Cimon. — Ses victoires sur les Perses. — Traité entre les Grecs et les Perses. — Mort de Cimon. — Puissance de Périclès. — Bannissement de Thucydide par l'ostracisme. — Victoire de Périclès. — Trève entre Athènes et Lacédémone. — Guerre entre Corcyre et Corinthe. — Défaite des Corinthiens. — Ambassade

de Corinthe. — Délibération à Sparte. — La guerre est résolue. — Ambassade à Athènes. — Déclaration de guerre par Périclès. — Vengeance des ennemis de Périclès. — Jugement et mort de Phidias, ami de Périclès. — Fuite d'Anaxagore. — Aspasie défendue par Périclès. — Tableau d'Athènes et de ses grands hommes : Anaxagore, Pindare, Eschyle, Sophocle, Eurypide, Aristophane, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Isocrate, Phidias, Zeuxis, Parrhasius, Timante, Empédocle, Pythagore, Zéleucus et Carondas.

Reconstruction de la ville d'Athènes.

Les Athéniens, délivrés des Perses, rebâtirent leur ville, relevèrent leurs temples, travaillèrent avec activité à fortifier la citadelle et à entourer Athènes de fortes murailles. Mais les Lacédémoniens virent avec peine ces travaux. Leur vaillance et leur vertu avaient porté tous les peuples de la Grèce à reconnaître leur supériorité et à leur céder le commandement de la confédération ; toujours on avait nommé pour généralissime un Spartiate : c'était assez pour l'honneur, mais non pour l'orgueil : il est insatiable ; il ne se contente pas d'être au-dessus ; il veut être seul.

L'éclat d'Athènes blessait Sparte, et cette fière république espérait que sa rivale ne releverait jamais ses murs abattus par Xerxès. Elle envoya donc des ambassadeurs à Athènes ; ils représentèrent au sénat et au peuple le danger de construire, hors du Péloponèse, une forteresse qui pourrait servir de place d'armes aux Perses, s'ils renouvelaient leur invasion. Ils annoncèrent avec fierté l'intention de s'opposer à l'achèvement des travaux commencés.

Thémistocle occupait alors une des premières

charges de l'état : cet adroit politique sentit que, dans la position des Athéniens, ils ne pouvaient pas encore opposer la force à l'insolence ; il répondit avec adresse, obtint des délais, représenta la nécéssité de délibérer mûrement sur une affaire d'une si grande importance pour Athènes et pour toute la Grèce. Il proposa modestement de décider cette grande question à Lacédémone. Les Athéniens nommèrent des députés : Thémistocle, nommé le premier, précéda ses collègues, et partit pour Sparte avec les ambassadeurs de cette république. Lorsqu'il y fut arrivé, il différa de jour en jour la discussion, sous prétexte qu'il ne pouvait rien prendre sur lui dans l'absence de ses collègues qu'il attendait, et dont il avait secrètement fait retarder le départ. Ambassade de Thémistocle.

Pendant ce temps tout le peuple d'Athènes, jusqu'aux femmes, et jusqu'aux enfans, travaillait sans relâche aux fortifications. La nouvelle en vint à Sparte : les éphores se plaignirent de la lenteur affectée de Thémistocle, et de l'activité des Athéniens.

Thémistocle soutint qu'ils étaient mal informés, qu'ils prenaient mal à propos l'alarme sur un faux bruit. Il leur proposa d'envoyer des députés pour s'assurer de la vérité de ces nouvelles.

Enfin ses collègues arrivèrent ; mais les travaux étaient achevés : alors, levant le masque, il déclara en plein sénat qu'Athènes avait résolu de veiller à sa sûreté ; qu'aucun des alliés ne pouvait, avec justice, la priver de son indépendance ; que les Lacédémoniens voulaient à tort fonder leur force Sa déclaration au sénat de Sparte.

sur la faiblesse des autres peuples de la Grèce ; qu'au reste les ouvrages étaient finis, et que les Athéniens sauraient les défendre contre tous ceux qui voudraient les attaquer.

Sparte, étonnée, se tut et n'eut d'autre résultat de ses mauvais desseins que d'avoir dévoilé sa jalousie et son ambition.

Athènes, ayant fortifié ses ports, les remplit avec activité, et ordonna de construire tous les ans vingt vaisseaux.

Son projet rejeté par les Athéniens.

Thémistocle, qui combattait avec tant de raison l'ambition de Sparte, n'en avait pas une moindre pour sa patrie : il déclara au peuple qu'il avait conçu un projet d'une haute importance, mais qu'il ne pouvait expliquer publiquement, puisque son succès exigeait le plus profond secret. Les Athéniens lui dirent de le confier à Aristide seul : alors Thémistocle, le prenant à part, lui avoua que son dessein était de rendre Athènes maîtresse de la Grèce en brûlant toute la flotte grecque, qui se trouvait alors dans un port voisin. Aristide revint à l'assemblée, et dit : « Rien n'est plus utile » pour Athènes que le projet de Thémistocle ; » mais rien n'est plus injuste. »

Cet arrêt d'un homme vertueux suffit pour décider les Athéniens à rejeter la proposition. Athènes alors méritait sa gloire et sa puissance. Cependant on pourrait dire que la distinction d'Aristide n'était pas exacte ; parce que ce qui est injuste ne peut jamais être utile.

Quelque temps après Lacédémone proposa au conseil des amphictyons d'exclure de l'alliance

générale les villes qui n'avaient point contribué par leurs secours aux victoires remportées sur les Perses. Par ce moyen la confédération aurait été réduite à trente villes d'une médiocre puissance, et l'exclusion d'Argos et de Thèbes aurait assuré la domination des Lacédémoniens. Thémistocle rompit ce projet en prouvant que cette rigueur exciterait la discorde, donnerait des alliés aux ennemis, et qu'il fallait fortifier la confédération au lieu de l'affaiblir.

Le peuple d'Athènes, inclinant toujours vers la democratie, voyait avec peine les priviléges que les lois assuraient à l'opulence : il fallait avoir un revenu de cinq cents médines pour être éligible aux places d'archontes. La ville était au moment de se voir la proie des dissensions civiles; Aristide, plus vertueux que politique, fit rendre un décret qui accordait à tous les citoyens le droit d'être élu : cette loi, trop populaire, préparait de longs troubles pour obtenir un calme passager.

Victoire de la flotte grecque.

Après avoir repoussé si glorieusement l'invasion des Perses, les Grecs voulurent se venger des maux qu'ils avaient soufferts : leur flotte, commandée par Pausanias de Sparte, par Aristide et par Cimon d'Athènes, partit dans le dessein de rendre la liberté aux villes grecques de l'Asie-Mineure ; elle rencontra, près de l'île de Chypre, l'armée navale des Perses, la battit complètement, en détruisit une partie, prit toutes les villes de la côte d'Asie, et s'empara même de Byzance.

Cupidité de Pausanias.

Dans cette dernière ville on trouva un butin

immense, et on fit beaucoup de riches satrapes prisonniers; mais, gagné par leurs présens, le généralissime Pausanias les laissa échapper.

Le héros de Platée ne put défendre sa vertu contre les piéges de la fortune et de l'ambition; et la rigide Sparte donna le premier exemple aux Grecs de la trahison et de la cupidité.

Sa disgrace. La hauteur et les injustices de ce général excitaient les plaintes des alliés; ils le dépouillèrent du commandement, pour le donner à Aristide. Ainsi la vertu d'un Athénien et la corruption d'un Spartiate firent passer dans les mains d'Athènes l'autorité dont Lacédémone avait joui jusqu'alors dans la Grèce.

Sa trahison. Cependant Pausanias, qui n'était plus généralissime, mais qui commandait encore les Lacédémoniens, irrité de l'affront qu'il avait reçu, oublia ce qu'il devait à sa patrie, et n'écouta plus que son ressentiment et son ambition. Il écrivit à Xerxès, et offrit de lui livrer Sparte et toute la Grèce, s'il voulait lui accorder sa fille en mariage. Le roi lui fit de riches présens, lui laissa l'espoir d'obtenir ce qu'il désirait, et donna le gouvernement de l'Asie-Mineure à Artabaze, afin de le mettre à portée de suivre cette négociation.

Ces messages, qu'envoyait et que recevait Pausanias, inspirèrent des soupçons. Sa hauteur avec les Grecs, le mépris qu'il montrait pour leurs mœurs, jusqu'au point de prendre l'habillement et le faste des Perses, présentaient un contraste choquant avec la modestie d'Aristide et de Cimon. Une haine générale éclata contre lui; il

Son accusation.

fut appelé à Sparte, accusé et absous faute de preuves.

Étant retourné en Asie pour suivre ses projets, un nouvel ordre le ramena à Lacédémone. On le mit en prison : mais son crédit était considérable ; il était tuteur du jeune roi Plistarque, fils de Léonidas ; les éphores, quoique convaincus de son crime, ne purent le prouver, et se virent contraints de lui rendre la liberté. Son emprisonnement.

Sur ces entrefaites un de ses esclaves, nommé l'Argilien, remarquant que tous ceux que son maître envoyait en Asie n'en revenaient jamais, soupçonna qu'on les y tuait pour assurer le secret de leur mission. Chargé à son tour par son maître d'y porter une lettre, au lieu de partir il la remit aux éphores, et se retira à Ténare, dans le temple de Neptune. Pausanias, apprenant que son esclave s'était réfugié dans ce temple, y courut. Les éphores et quelques citoyens s'y tenaient cachés. L'esclave avoua à son maître que, craignant la mort, il avait ouvert la lettre. Pausanias, voyant son secret compromis, fit beaucoup de promesses à l'Argilien pour l'engager à le garder, le mit totalement dans sa confidence et le quitta. Les éphores, armés de toutes les preuves nécessaires, rendirent un décret pour l'arrêter et le punir. Instruit de cet ordre, il se retira dans le temple de Pallas. La sainteté de cet asyle empêchait de l'en arracher ; mais le peuple furieux en mura l'entrée ; on dit que sa mère y porta la première pierre. On découvrit le toit de cet édifice, pour

Sa mort. qu'il n'eût aucun abri, et il y mourut de faim, exposé aux injures de l'air.

Le peuple craignait d'avoir offensé la divinité, et l'oracle de Delphes ordonna, pour apaiser la déesse, d'ériger dans son temple une statue à Pausanias. La lecture des lettres interceptées donna quelques soupçons sur la fidélité de Thémistocle : il avait refusé de seconder l'entreprise du perfide Spartiate; mais il en avait reçu la confidence; et les Lacédémoniens, irrités depuis long-temps contre lui, et jaloux de sa gloire, le discréditèrent à Athènes. Sa vanité, qui blessait ses concitoyens, seconda ses ennemis. Il avait bâti près de sa maison un temple à Diane, et y avait placé sa propre statue; elle existait encore du temps de Plutarque. Il rabaissait le mérite des autres généraux, et se vantait à tous propos de ses services. Comme on lui reprochait un jour d'en trop parler : « Athéniens, dit-il, vous vous lassez d'entendre dire du bien de moi; mais vous ne vous lassez pas d'en recevoir. »

Disgrace de Thémistocle.

Toujours opposé à Aristide, il soutenait les grands et les riches contre le peuple, dont il s'attirait l'animadversion. Comme il s'était montré peu scrupuleux dans l'administration des finances, on se plaisait à vanter devant lui l'incorruptibilité d'Aristide : « Je n'y vois, répondit-il, » d'autre mérite que celui d'un coffre-fort qui » garde ce qu'on lui confie. » — « Thémistocle » doit pourtant savoir, répliquait Aristide, que » ce n'est pas un mérite commun d'avoir les mains » pures et nettes. »

Dans cette disposition des esprits, ses ennemis obtinrent facilement son exil. Les Lacédémoniens ne s'en contentèrent pas, et produisirent des lettres équivoques de Pausanias qui promettait au roi de Perse de l'engager dans son parti. Son arrêt.

Thémistocle écrivit avec force pour réfuter ces calomnies; mais on donna l'ordre de le poursuivre, de l'arrêter et de le faire périr. Il en fut instruit et se sauva d'abord à Corcyre, et de là en Épire: ne trouvant de sûreté dans aucun de ces asyles, il eut l'audace de se réfugier chez Admète, roi des Molosses, dont il avait autrefois combattu les intérêts. Sa fuite.

Ce monarque était absent; la reine l'accueillit avec bienveillance. Il prit dans ses bras le fils du roi, s'assit près de ses dieux domestiques, et, le voyant arriver, il se leva et lui dit qu'il venait remettre sa vie entre ses mains.

Le généreux Admète lui accorda l'hospitalité, et refusa de le livrer aux Athéniens. Peu de temps après, un de ses amis enleva d'Athènes sa femme et ses enfans, et les lui amena avec une faible partie de ses biens; le reste fut confisqué. Thémistocle dut se souvenir alors des paroles de son père qui, en lui montrant, dans son enfance, une vieille galère brisée, et abandonnée sur le rivage, lui dit: « Voilà comme le peuple traite ses serviteurs lorsqu'il croit n'avoir plus besoin de leurs services. »

Athènes succédait alors totalement à Sparte dans le commandement de la Grèce. La sévérité spartiate avait rendu son joug trop pesant; celui

d'Athènes parut d'abord plus léger. Les Lacédémoniens voulaient trop favoriser par-tout l'aristocratie, et dans toutes les villes grecques le parti populaire se déclarait pour les Athéniens : les contributions sur les alliés avaient été réglées d'une manière illégale et arbitraire ; on établit une taxe juste et proportionnelle. Le trésor commun fut placé dans l'île de Délos : il fallait trouver un homme intègre pour administrer les revenus de la confédération ; tous les alliés choisirent unanimement Aristide : éclatant et juste hommage rendu à sa probité. Aussi Plutarque disait : Thémistocle, Cimon et Périclès ont rempli Athènes de monumens et de richesses ; Aristide l'a remplie de vertus. La sagesse de son administration justifia ce choix.

Administration d'Aristide.

On ignore le lieu, le genre et le temps de la mort de ce grand homme ; ce qu'on sait, c'est qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Callias, son parent, homme très-opulent, fut accusé de n'avoir pas secouru sa pauvreté ; mais il prouva qu'Aristide avait refusé tous les dons qu'il avait voulu lui faire. Lysimaque, son fils, fut nourri au Prytanée ; sa fille fut dotée par l'état. Le plus beau des titres de la gloire humaine, le surnom de *juste*, est resté inséparablement attaché au nom d'Aristide.

La cour de Perse, qui avait voulu bouleverser l'Europe, était devenue le théâtre des plus sanglantes révolutions. Les folies et les crimes de Xerxès lui aliénaient le cœur de ses sujets. Artabane, l'un des grands du royaume, l'assassina, attribua son crime à Darius, fils de ce malheu-

reux roi, et le fit tuer par son frère Artaxerce. Ce prince, découvrant la vérité et de nouveaux complots d'Artabane, s'affermit sur le trône par sa mort.

Artaxerce hérita de la haine de son père contre les Grecs, et ne fut pas plus heureux que lui. Il haïssait sur-tout Thémistocle, qu'il regardait comme le principal auteur des désastres éprouvés par les Perses en Europe et en Asie; et croyant qu'il pourrait être forcé de se réfugier dans quelque pays de sa dépendance, il fit mettre par-tout sa tête à prix. Haine d'Artaxerce contre Thémistocle.

Cependant les Athéniens poursuivaient toujours leurs projets de vengeance contre cet illustre proscrit, et menaçaient Admète de lui faire la guerre s'il continuait de le protéger. Thémistocle, ne voulant pas que ce prince fût puni de sa générosité, sortit de ses états, et vint en Éolie, où il se cacha chez un Grec, nommé Nicogène : là il apprit que le roi de Perse avait promis deux cents talens à celui qui le tuerait; mais il savait que, dans les extrêmes périls, il n'y a souvent de remède qu'une extrême audace. S'étant déguisé en femme, il se rendit à Suze dans une voiture couverte, et se fit annoncer au roi de Perse comme un Grec obscur, mais qui voulait lui parler d'une affaire importante. Admis à l'audience, il dit avec une noble hardiesse : « Seigneur, je suis Thémistocle; banni par les Athéniens, je cherche un asyle ou la mort; vous pouvez sauver un suppliant, ou faire périr un homme regardé par les Grecs comme leur plus grand ennemi. » Fuite de ce proscrit. Son déguisement.

Générosité d'Artaxerce envers lui.

Le roi ne lui fit d'abord aucune réponse ; mais, dans les transports de la joie que lui causait la possession d'un si redoutable adversaire, on l'entendit plusieurs fois s'écrier la nuit : « Enfin j'ai » Thémistocle l'Athénien ! » Le lendemain il lui fit donner les deux cents talens promis à celui qui lui livrerait sa tête, lui assura un état splendide, assigna plusieurs villes à son entretien et à sa nourriture, lui fit épouser une des plus riches femmes de la Perse et le combla de faveurs.

Dans cette prospérité inattendue, Thémistocle disait quelquefois à ses enfans, en leur faisant entrevoir les malheurs auxquels ils auraient été exposés dans Athènes : « Mes amis, nous péris» sions si nous n'eussions péri. »

Administration de Cimon.

Cimon, qui s'était formé aux vertus et à la gloire sous la conduite d'Aristide, hérita de son crédit et administra la république. Sa jeunesse orageuse n'avait annoncé que des vices ; ils disparurent et firent place à tous les grandes qualités qu'on peut désirer dans un homme d'état : on retrouva en lui le courage de Miltiade, la prudence de Thémistocle, et la justice d'Aristide.

Ses exploits

Chef de l'armée et de la flotte athéniennes, il fit la conquête d'Éione sur le Strymon, d'Amphipolis et d'une partie de la Thrace : il y plaça une colonie de dix mille Athéniens. Quelques-uns de ses succès furent vivement disputés ; car, malgré la supériorité des Lacédémoniens et des Athéniens, l'esprit et le courage grecs se retrouvaient partout, même en servant contre leur patrie.

Quelques Perses rivalisaient de dévouement

avec les Grecs : Bogès, gouverneur d'Éione, après une longue défense, jeta dans le Strymon toutes les richesses de la ville, poignarda sa femme, ses enfans, et périt dans les flammes de leur bûcher.

Cimon rapporta de Scyros à Athènes les os de Thésée, et lui fit rendre de grands honneurs : les héros ne sont jamais mieux honorés que par ceux qui les imitent. Cimon ne se contentait par d'illustrer sa patrie par ses exploits; il protégeait et encourageait les beaux-arts et les lettres qui commençaient à faire une grande partie de la gloire d'Athènes. Eschyle jusqu'alors avait été le premier des auteurs tragiques; Sophocle lui disputa la palme du théâtre. Les suffrages se partageaient entre eux; on prit pour juge Cimon et quelques généraux ses collègues, aussi éclairés que vaillans : ils donnèrent le prix au jeune Sophocle. Eschyle ne put supporter cette disgrace, il s'exila en Sicile, et y mourut; tant était violent chez les Athéniens l'amour de toute espèce de triomphe.

Sa protection pour les arts et les lettres.

Rivalité d'Eschyle et de Sophocle.

Mort d'Eschyle.

Jusque là on avait exigé avec rigueur des alliés les troupes qu'ils devaient fournir pour leur contingent. Cimon, plus habile que ses prédécesseurs, ne leur demanda que de l'argent, afin qu'ils perdissent le goût des armes : ils s'amollirent dans la paix, de sorte qu'au lieu d'alliés ils devinrent presque sujets des Athéniens.

Politique et ruse de Cimon envers les alliés.

Cet infatigable guerrier, à la tête de deux cents voiles, poursuivait toujours les Perses, épuisait leurs ressources, minait leurs forces, et détachait beaucoup de villes de leur alliance : en peu de

temps il ne laissa pas au grand roi une seule possession dans l'Asie-Mineure, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphilie.

Après la prise de Sestos et de Byzance il s'était élevé parmi les alliés une contestation sur le partage du butin et des captifs. Cimon, plus fin que ses adversaires, leur donna le butin, et garda pour Athènes les prisonniers. On le railla d'abord sur un partage qui semblait si désavantageux; mais enfin les rançons des prisonniers arrivèrent, et leur produit surpassa tellement celui du butin, qu'Athènes en retira les sommes nécessaires pour entretenir sa flotte et son armée pendant quatre mois.

Armement d'Artaxerce. Artaxerce, irrité de tant de revers, et décidé à tenter un grand effort, avait rassemblé toutes ses forces maritimes, composées de trois cent cinquante voiles : elles se réunirent à l'embouchure de l'Eurymédon. Une armée de terre les soutenait. Cimon défit la flotte, prit deux cents vaisseaux, et en coula bas un grand nombre. Il descendit ensuite à terre, mit l'armée des Perses en déroute, en fit un grand carnage, et rapporta un butin immense. Apprenant en même temps qu'une flotte phénicienne de quatre-vingts voiles arrivait de Chypre, il courut au-devant d'elle, et la détruisit presque totalement.

Victoires de Cimon.

Après ces victoires, que la renommée égalait à celles de Salamine et de Platée, il revint triomphant dans Athènes.

Toutes les richesses qu'il avait conquises furent employées à l'embellissement de la ville et aux fortifications du port. L'année suivante il marcha

vers l'Hellespont, chassa les Perses de la Chersonèse de Thrace, et, quoique son père en eût été souverain, il la donna à Athènes. Les habitans de l'île de Thase se révoltèrent : Cimon détruisit leur flotte, et assiégea leur ville. Ce siége dura trois ans. Les assiégés s'opiniâtraient à la résistance; les femmes mêmes combattaient et faisaient des cordes pour les machines avec les tresses de leurs cheveux. La plus affreuse famine se joignit enfin à tous les maux de la guerre; tout allait périr, et aucun n'osait élever la voix pour la paix, parce qu'une loi menaçait de la mort tout homme qui parlerait de traiter. Courage des habitans de l'île de Thase assiégée.

Dans cette extrémité un citoyen, nommé Hégétoride, s'étant attaché une corde au cou, proposa de capituler pour sauver le peuple : ce courageux dévouement toucha et changea les esprits; on capitula : les Athéniens épargnèrent la ville, et se contentèrent de la démanteler.

Cimon enrichit encore Athènes par la conquête de toute la Thrace, très-abondante en mines. Les Athéniens, enorgueillis par toutes ces victoires, espéraient que la Macédoine serait aussi conquise; mais Cimon s'arrêta aux frontières de ce royaume.

L'ingratitude populaire oublie les services et n'épargne aucune vertu pour peu qu'elle croie ses intérêts blessés : Cimon fut accusé de s'être laissé corrompre par le roi de Macédoine, et se justifia en rappelant la conduite d'Alexandre, qui avait été constamment amicale et pacifique. Il représenta aux Athéniens qu'ils souleveraient Accusation contre Cimon.

toute la terre contre eux s'ils portaient leurs armes contre les princes et les peuples qui ne les avaient point attaqués. Le reproche de corruption parut improbable; la vie entière de Cimon plaidait pour lui.

Nouvelle tentative d'Artaxerce.

Cependant Artaxerce, effrayé de la gloire d'Athènes, voulait encore tenter une invasion et détruire un peuple qui lui faisait tant de mal. Il ordonna à Thémistocle de prendre le commandement de son armée, et de marcher contre les Athéniens. Cet illustre citoyen résolut de mourir pour éviter d'être ingrat ou traître; il offrit un sacrifice solennel aux dieux, donna un grand festin à ses amis, leur fit de touchans adieux, et s'empoisonna. La ville de Magnésie lui éleva une statue.

Mort de Thémistocle.

Thucydide nie ce fait, et prétend que sa mort fut naturelle. Son refus de servir contre sa patrie n'en serait que plus noble s'il n'avait pas taché l'héroïsme de cette action par le suicide. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin de sa carrière Thémistocle, corrigé de son orgueil et de sa cupidité, ne montra plus que des vertus.

Sa fille était recherchée par un citoyen pauvre et vertueux, et par un homme opulent, mais de mauvaises mœurs; il préféra le mérite sans biens à la richesse sans mérite.

L'entreprise que méditait Artaxerce contre la Grèce, fut arrêtée par une puissante diversion, qui donna aux Athéniens de nouveaux moyens de vengeance.

Les Égyptiens, souffrant impatiemment le joug

des Perses, se révoltèrent, et prirent pour roi Inarus, prince de Libye. Athènes envoya au secours d'Inarus une flotte et une armée : Charitimes les commandait. Ce général détruisit, à l'embouchure du Nil, cinquante vaisseaux perses, remonta le fleuve, débarqua, et, s'étant joint à Inarus, attaqua le prince Achéménides, frère d'Artaxerce, qui était entré en Égypte à la tête de trois cent mille hommes.

Révolte des Égyptiens contre les Perses.

Victoires de Charitimes sur les Perses.

La bataille fut longue et sanglante : les Perses vaincus y perdirent cent mille guerriers; le reste de leur armée se réfugia dans Memphis, et s'y défendit trois ans.

Artaxerce voulut en vain gagner les Lacédémoniens, et les engager à faire la guerre aux Athéniens ; la jalousie qui existait entre ces deux républiques ne les avait pas encore aveuglées, comme elle fit depuis, sur leurs intérêts communs.

Le roi de Perse, renonçant pour le moment à l'espoir de diviser les Grecs, envoya en Égypte une nouvelle armée sous les ordres d'Artabaze et de Mégabyse. Ces généraux, plus habiles ou plus heureux que leurs prédécesseurs, forcèrent les alliés à lever le siége de Memphis. Inarus fut battu : les Athéniens, forcés à la retraite, se renfermèrent dans l'île de Prosopytis, qu'entouraient deux bras du Nil. Ils s'y défendirent dix-huit mois, et restèrent ainsi seuls en armes après que l'Égypte se fut soumise aux Perses.

Nouvelle armée envoyée en Égypte par Artaxerce.

Retraite et défense courageuse des Athéniens.

Les généraux d'Artaxerce creusèrent des canaux et mirent à sec les bras du Nil. Six mille

Athéniens, restés sans défense, voulurent égaler la gloire des Lacédémoniens aux Thermopyles : ils brûlèrent leurs vaisseaux et se montrèrent décidés à subir plutôt la mort que la captivité.

Cette résolution courageuse imposa aux Perses, qui leur permirent de retourner librement à Athènes.

Ce fut à cette époque qu'Artaxerce fit partir Esdras pour Jérusalem, en le chargeant d'y rétablir la loi de Moïse et le temple de Salomon. Dans ce même temps Rome rendit un éclatant hommage aux lumières et aux vertus de la Grèce, en envoyant demander à l'aréopage les lois qui devaient la gouverner.

Époque de Périclès.

Périclès commençait alors à prendre part aux affaires publiques; cet homme fameux, qui donna son nom à son siècle, était destiné à répandre à la fois sur sa patrie le plus grand éclat et les germes de la corruption qui causa sa décadence.

Il était fils de Xantippe, le vainqueur de Mycale, et par sa mère il descendait de Clysthène. Son instituteur fut Anaxagore de Clazomène, ce sage philosophe auquel on avait donné le surnom *d'intelligence*, parce qu'il attribuait à un seul Dieu la création et le gouvernement du monde.

Périclès était armé de la force la plus puissante dans les républiques, celle de l'éloquence : la sienne était si séduisante qu'on disait que les grâces et la persuasion résidaient sur ses lèvres, et quelquefois elle paraissait si forte qu'on la comparait à la foudre. Son rival Thucydide, qui lutta long-temps contre lui dans les combats de la tri-

bune, disait : « Quand j'ai renversé Périclès par » terre, son éloquence est si adroite qu'elle » prouve aux assistans que c'est moi qui suis » tombé. »

Jamais homme ne connut mieux son temps et son pays : avant d'élever la voix, on tient de lui-même qu'il se disait toujours : » Songe, Périclès, » que tu vas parler à des hommes libres, à des » Grecs, à des Athéniens. » Et il priait les dieux de le préserver de toute inconvenance et de toute pensée contraire à la dignité et au bonheur de sa patrie.

On trouvait dans sa jeunesse qu'il ressemblait à Pisistrate, ce qui était d'un bon augure pour son ambition, mais très-dangereux chez un peuple jaloux de sa liberté. Cachant adroitement l'amour du pouvoir sous les dehors de la popularité, il évita soigneusement d'abord tout ce qui pouvait donner de l'ombrage : il parut pendant plusieurs années livré aux plaisirs, aux lettres, aux arts et aux sciences ; et, lorsque les devoirs de citoyen l'appelèrent à la guerre, il sut cacher son ambition tout en montrant sa bravoure.

Son gouvernement.

Ayant peu à peu gagné les affections du peuple, l'absence de Cimon lui parut enfin une circonstance favorable pour marcher à son but ; alors il changea tout-à-coup de formes, devint grave, sévère, se mêla activement des affaires publiques, évitant avec soin, d'une part, l'orgueil choquant de Thémistocle, et de l'autre, cette familiarité qui diminue le respect. On le voyait rarement en public. Ses amis et ses confidens se chargeaient sous

sa direction des affaires de détail : pour lui, semblable à Jupiter, il ne s'occupait que des plus importantes ; mais alors son éloquence entraînante soumettait le peuple à ses volontés.

On le porta rapidement aux plus hautes magistratures. La confiance devint une habitude et se changea en obéissance, de sorte qu'au milieu d'une république il devint presque monarque. Habile à lire au fond du cœur des hommes, il satisfaisait le peuple par le partage des terres conquises, payait les spectacles avec les deniers publics, amollissait les mœurs des Athéniens pour les gouverner plus facilement, et se servait des jeux, des arts, des talens et des plaisirs pour les éloigner des affaires.

Souffrant la licence à la comédie, il permettait sans se fâcher qu'on le jouât sur la scène : il ôtait ainsi la liberté réelle au peuple dans l'administration, et lui en laissait le fantôme au théâtre. Le sort ne l'avait nommé ni archonte ni polémarque et il fallait avoir occupé ces emplois pour être membre de l'aréopage : ne pouvant donc entrer dans ce corps auguste et sévère, dont il redoutait l'autorité, il lui enleva peu à peu ses plus importantes attributions, et les donna aux tribunaux inférieurs qu'il gouvernait. Ce fut ainsi qu'il se rendit le maître de la république.

Retour de Cimon en Attique.

Cimon revint alors dans l'Attique, et voulut rétablir l'aristocratie pour renverser le pouvoir populaire, qui faisait la base de l'autorité de Périclès : mais son opposition balança seulement la puissance de son rival sans pouvoir la détruire.

La vertu de Cimon faisait la gloire de son pays ; mais son austérité déplaisait aux Athéniens : partisan déclaré des lois de Lycurgue, il vantait toujours Sparte aux dépens d'Athènes, et par cette partialité il choquait la vanité de ses concitoyens.

La république de Lacédémone éprouva dans ce temps de grands malheurs, et se vit au moment d'une ruine totale : un affreux tremblement de terre renversa toutes les maisons de Sparte ; il n'y en eut que cinq qui échappèrent à ce fléau. Le sommet du mont Taygète, arraché de ses fondemens, s'écroula, tomba sur la ville et l'écrasa. Les Ilotes, profitant de ce malheur public, brisèrent leurs chaînes et prirent les armes, dans l'espoir de détruire les habitans dispersés. Mais le roi Archidamus avait rassemblé les citoyens ; il repoussa les Ilotes. Ceux-ci appelèrent les Messéniens qui les appuyèrent de toutes leurs forces.

Désastre à Sparte par un tremblement de terre.

Révolte et armement des Ilotes.

Dans ce danger pressant, les Lacédémoniens demandèrent des secours à Athènes. Le peuple s'assembla : Éphialte, ami et confident de Périclès, voulait qu'on refusât toute assistance et qu'on laissât périr une république dont la seule rivalité empêchait Athènes de dominer la Grèce. Mais le vertueux Cimon représenta avec tant de force la lâcheté de cet abandon ; il fit sentir avec tant de sagesse qu'on ne devait pas laisser « la » Grèce boiteuse et Athènes sans contre-poids, » qu'il entraîna tous les suffrages. L'antique générosité l'emporta sur une politique ambitieuse ; les secours furent accordés : Cimon marcha avec qua-

tre mille hommes en Laconie et délivra Sparte du péril qui la menaçait.

Exil de Cimon.

Peu de temps après les Messéniens et les Ilotes recommencèrent la guerre. Cimon entra de nouveau dans le Péloponèse : mais les Lacédémoniens, trouvant cette fois leurs forces suffisantes pour battre seuls leurs ennemis, prirent ombrage du secours qu'on leur offrait, le refusèrent et le renvoyèrent en Attique. Les Athéniens, irrités de cette injure, regardèrent Cimon comme la cause de l'affront qu'ils avaient reçu, et le bannirent pour dix ans.

Délivré d'un rival si redoutable, Périclès devint plus puissant que jamais. Les Spartiates vainquirent leurs ennemis et subjuguèrent totalement Ithome et la Messénie; Mégare, qui depuis quelque temps suivait l'influence d'Athènes, se rangea sous celle de Sparte. La jalousie des deux républiques, si utile à la gloire commune tant qu'elle n'avait été qu'une noble émulation, devint une haine violente qui s'aigrissait de jour en jour; chacune, prévoyant une rupture prochaine, cherchait et trouvait des alliés.

Haine de Sparte et d'Athènes.

Si la Grèce avait été autrefois fatiguée de la dure autorité de Lacédémone, elle ne l'était pas moins alors de l'ambition turbulente des Athéniens.

Tandis que Cimon combattait les Perses, Myronide et d'autres généraux d'Athènes attaquaient en Europe Corinthe, Épidaure, Thèbes; ils démolissaient Égine et brûlaient ses vaisseaux. Leurs armes avaient conquis la Thessalie, et forcé ses habitans à rentrer sous le joug d'Oreste.

Tant qu'Athènes eut à craindre l'invasion des Perses, elle montra toutes les vertus qui font le salut et la gloire des républiques : la pudeur, la modestie, le désintéressement y régnaient, et les plus héroïques travaux n'avaient d'autre but, d'autre prix que l'estime publique. On n'accorda des statues à Harmodius et à Aristogiton qu'après leur mort; Aristide et Thémistocle n'obtinrent pas même une couronne de laurier: Miltiade en demanda une après la bataille de Marathon : un simple citoyen lui répondit : « Vous ne l'obtiendrez que » lorsque vous aurez battu tout seul les en- » nemis. »

Les inscriptions destinées à perpétuer le souvenir des victoires de Cimon donnaient de grands éloges aux troupes, mais n'en accordaient à personne en particulier.

La défaite des Perses, en laissant aux Athéniens une grande sécurité, leur fit perdre une partie de leurs vertus. Leur flotte nombreuse, qui avait d'abord fait leur salut, les corrompit ensuite en étendant leur puissance et en accroissant leurs richesses. On s'était armé dans le principe pour défendre la liberté; par la suite on ne combattit que pour piller. Enfin le décret de Thémistocle, en appelant une foule d'étrangers dans Athènes pour en augmenter la population, y changea les mœurs en mêlant la mollesse asiatique à la simplicité grecque.

Sparte, plus sévère, avait un peu mieux résisté à la séduction des richesses : mais les victoires enflèrent son orgueil; et si elle n'égalait pas Athè-

nes en cupidité, elle la surpassait peut-être en ambition.

La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux républiques. Un corps de Lacédémoniens rencontra des troupes athéniennes à Tanagre en Béotie, les attaqua et les battit. Cimon, quoique exilé, se trouvant près du lieu du combat, voulut y prendre part : on refusa les services de ce généreux citoyen. En s'éloignant, il exhorta les compagnons qu'il avait amenés à remplir leur devoir : ils obéirent, et se firent tous tuer.

Guerre entre ces deux républiques.

Les mobiles Athéniens, inquiets des suites de cette guerre, commencèrent à se plaindre de Périclès et à regretter Cimon : Périclès, trop adroit pour irriter le peuple par une résistance intempestive, fit lui-même ce qu'il ne pouvait empêcher, et provoqua le décret qui rappelait son rival.

Rappel de Cimon.

Cimon, de retour, et se trouvant de nouveau à la tête du gouvernement, conçut la grande idée d'éloigner la discorde de la Grèce en occupant ses armes contre l'ennemi commun : il envoya cinquante vaisseaux au secours d'Amyrthée, chef d'une nouvelle révolte en Égypte, et marcha lui-même avec deux cents voiles contre Artabaze qui était alors près de l'île de Chypre. Il attaqua l'armée des Perses : la victoire lui fut fidèle; il prit cent vaisseaux aux ennemis et en détruisit un grand nombre. Étant ensuite débarqué en Cilicie, il attaqua Mégabyse, le battit et détruisit une partie de son armée. Son projet était de passer de là en Égypte, mais il voulut auparavant s'emparer

Ses victoires sur les Perses.

de l'île de Chypre : il y descendit, et assiégea Sicyone.

Cependant l'orgueil d'Artaxerce, abaissé par tant de défaites, s'humilia devant la fortune des Grecs, et, craignant de voir l'Asie consumée par le feu qu'il avait voulu porter en Europe, il envoya Mégabyse et Artabaze à Athènes pour demander la paix. L'Athénien Callias fut chargé par les alliés de conduire cette négociation : elle fut prompte, et se termina par un traité aussi glorieux pour les Grecs qu'humiliant pour les Perses. Traité entre les Grecs et les Perses.

La liberté fut assurée à toutes les villes de l'Asie-Mineure : les Perses promirent qu'aucun vaisseau de leur nation ne paraîtrait sur la mer depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de Pamphilie; et il fut défendu à toutes les troupes du roi de Perse d'approcher à plus de trois journées des côtes de l'Ionie et de l'Hellespont.

Telle fut la fin de la guerre des Perses, qui avait duré cinquante-un ans.

Tandis qu'on négociait ce traité, Cimon mourut d'une blessure qu'il avait reçue à Sicyone. Par ses ordres ses officiers cachèrent sa mort aux ennemis, et ramenèrent à Athènes sa flotte victorieuse, que son ombre et son nom commandaient encore. Mort de Cimon.

Périclès, délivré de ce rival, affermit de jour en jour sa puissance, malgré les efforts de l'aristocratie que lui opposa vainement Thucydide, beau-frère de Cimon. Puissance de Périclès.

Maître de l'état, il gouvernait avec beaucoup de prudence une si nombreuse et si active population; équipant tous les ans soixante vaisseaux,

il soudoyait et occupait un grand nombre de pauvres.

Athènes envoya plusieurs colonies dans la Chersonèse, dans l'Archipel, en Thrace et en Italie, où ces colons bâtirent la ville de Thurium. Protecteur éclairé des lettres, des sciences et des arts, Périclès remplit la ville de statues, de tableaux et de monumens : sa magnificence, son urbanité attiraient une foule d'étrangers qui venaient verser les richesses du monde dans les murs d'Athènes.

On l'accusa enfin de tyrannie : on prétendit qu'il prodiguait arbitrairement l'argent des étrangers pour la construction dispendieuse de tant d'édifices publics. Périclès offrit de payer de ses deniers tous ses monumens, pourvu qu'on inscrivît sur leurs colonnes que lui seul les avait érigés. La vanité athénienne refusa cette offre, et laissa tomber l'accusation.

Phidias, le plus célèbre des sculpteurs, avait fait une statue de Pallas, d'ivoire et d'or, et haute de trente-neuf pieds. L'Odéon, théâtre immense, fut construit sur le modèle du magnifique pavillon dressé pour Xerxès sur la montagne d'où il vit la défaite de son armée à Salamine.

Bannissement de Thucydide par l'ostracisme.

Périclès, éblouissant ainsi le peuple athénien par l'éclat qu'il répandait sur lui, ne tarda pas à triompher de l'opposition de Thucydide, et le fit bannir par l'ostracisme. Voulant étendre de plus en plus la domination de sa patrie, il proposa aux amphictyons un décret pour engager toutes

les villes grecques d'Europe et d'Asie à envoyer des députés à Athènes, afin d'y délibérer sur les moyens de réparer les maux, les dommages de la guerre, et d'y rétablir les temples détruits. Sparte aperçut le but de ce projet, et le déjoua en faisant sentir que son exécution rendrait Athènes la capitale et la souveraine de la Grèce.

Victoires de Périclès.

Périclès ne tarda pas à s'apercevoir que la tranquillité extérieure porterait l'activité des Athéniens à s'occuper de leur administration et de leur liberté : il vit qu'il fallait les faire combattre pour les gouverner, et qu'il devait ajouter à sa considération la gloire des armes. L'ambition du peuple favorisait ses intentions ; il fit la guerre avec succès en Thrace, porta la terreur sur les côtes du Péloponèse, pénétra dans le Pont, et menaça de ses armes l'Égypte, la Sicile et Carthage.

Une guerre, qu'on appela *sacrée*, éclata bientôt dans la Grèce. Sparte avait enlevé la surveillance du temple de Delphes aux Phocéens ; Périclès les y rétablit : l'Eubée s'était révoltée, il y marcha et la soumit. Sparte, appuyée de l'alliance de Mégare, attaqua l'Attique. Périclès remporta une victoire sur les Spartiates, et conclut, entre Athènes et Lacédémone, une trève qui devait durer trente ans. Mais l'ambition et l'animosité des deux peuples ne tardèrent pas à la rompre, et à commencer cette longue et fatale guerre, appelée la guerre du Péloponèse.

Trève entre Athènes et Lacédémone.

Tous les alliés d'Athènes se plaignaient de Périclès, et l'accusaient d'employer le trésor pu-

blic aux monumens dont il décorait sa patrie. Sans s'effrayer de ces reproches, il leur opposait les succès de la confédération, et prétendait qu'il ne devait à la Grèce aucun compte des contributions, lorsqu'il prouvait suffisamment que l'objet pour lequel elles avaient été levées se trouvait si glorieusement rempli. Son éloquence terrassa ses adversaires, et son armée triompha de ses ennemis.

Il ferma d'une forte muraille l'isthme de Corinthe, pour le défendre des attaques des Thraces. Par-tout, sous son administration (on pourrait presque dire sous son règne), la puissance d'Athènes fut respectée. Pour étendre sa domination il profita habilement des discordes des pays voisins. Samos et Milet étaient en guerre : Périclès prit le parti des Milésiens, entra deux fois dans Samos, et y établit deux fois le gouvernement démocratique. Une flotte phénicienne, qui voulait s'opposer à cette entreprise, fut battue et presque détruite.

Guerre entre Corcyre et Corinthe.

Une querelle plus difficile à terminer, et dont les suites furent plus longues et plus funestes, eut lieu entre Corcyre et Corinthe, son ancienne métropole. Les Athéniens se déclarèrent pour Corcyre et livrèrent aux Corinthiens plusieurs combats, dont le succès fut indécis.

Défaite des Corinthiens.

La ville de Potidée était alors une colonie corinthienne. Athènes voulut qu'elle démolît ses murs, et chassât ses magistrats nommés par Corinthe. Une bataille eut lieu près des murs de Potidée : les Corinthiens furent vaincus. Le sage

Socrate, qui s'était couvert de gloire dans ce combat, fit adjuger le prix de la valeur au jeune Alcibiade, dont il présageait les hautes destinées.

Sparte, jalouse de cette victoire, embrassa la défense de Potidée, et engagea Perdiccas, roi de Macédoine, dans son parti.

Les deux armées se rencontrèrent, et l'infanterie macédonienne fut mise en déroute par les Athéniens qui assiégèrent ensuite Potidée.

Ce événement porta au plus haut point la haine de la plus grande partie des Grecs contre Athènes : ils l'accusaient de s'attribuer tout l'honneur de leurs triomphes communs, et lui reprochaient surtout d'attenter à l'indépendance des autres peuples.

Corinthe, qui avait déjà déclaré l'alliance rompue, envoya des ambassadeurs à Lacédémone pour invoquer la vengeance publique contre les Athéniens. On délibéra dans le sénat de Sparte, et ensuite en présence du peuple, sur cette grande affaire, dont la décision était si importante, d'une part pour le repos, et de l'autre pour la liberté de la Grèce. Ambassade de Corinthe. Délibération à Sparte.

Les Corinthiens et leurs alliés exposaient leurs griefs et demandaient la guerre. Les députés d'Athènes rappelaient les services rendus à la cause commune, et citaient avec orgueil leur dévouement, leur ville abandonnée, leurs murs détruits, et les victoires de Marathon et de Salamine.

Le roi de Sparte, Archidamus, conseillait la paix, et faisait prévoir tous les malheurs d'une longue guerre qui déchirerait la Grèce, et laisserait respirer l'ennemi commun.

La guerre est résolue.

Les émissaires du roi de Perse soufflaient le feu de la discorde : l'orgueil blessé parlait pour eux ; la guerre fut résolue. Cependant avant de combattre on envoya à Athènes des ambassadeurs qui exigèrent que cette république remît en pleine liberté toutes les villes grecques qui étaient sous sa domination ou sous son influence ; on demanda particulièrement la révocation d'un décret qui interdisait à la ville de Mégare tout commerce avec Athènes.

Ambassade à Athènes.

Les plus riches et les plus sages des Athéniens voulaient que la république consentît à des sacrifices ; ils craignaient la ruine de leurs propriétés en Attique, et voyaient avec effroi tous les maux que cette guerre intestine devait attirer sur la Grèce. Mais, malgré les efforts de Thucydide et de son parti, le système dominateur de Périclès prévalut. Il flatta la vanité du peuple en lui rappelant ses trophées, en lui présentant un tableau séduisant des forces militaires et de l'état des finances.

Athènes avait alors trois cents galères, trente mille hommes de troupes, et neuf mille six cents talens, ou vingt-huit millions, dans le trésor. Les contributions des alliés se montaient à quinze cent mille francs par an. Il rassura les citoyens sur les ravages que l'Attique pouvait avoir à redouter. « Ce serait, disait-il, un mal passager. Abandonnez la campagne à l'ennemi, ne défendez que la ville ; vos flottes et vos troupes iront porter la terreur dans les foyers de vos ennemis, qui seront obligés de rappeler leurs armées, pour se défendre

» contre des attaques multipliées que la rapidité
» de nos voiles dirigera de tous côtés. L'orgueil de
» Sparte vaincu ne pourra vous résister, et il
» cessera de vous disputer l'empire qui vous est
» dû, et que vous avez si glorieusement mérité. »

Sûr des dispositions de ses concitoyens, et chargé de répondre pour eux, il rétorqua tous les argumens des ambassadeurs de Lacédémone, en leur reprochant d'avoir fait peser sur la Grèce un joug bien plus dur et beaucoup moins populaire que celui d'Athènes. Enfin il déclara qu'Athènes ne consentirait à se départir de son autorité sur les villes qui reconnaissaient sa domination, que si Sparte en donnait l'exemple en rendant la liberté aux Ilotes, aux Messéniens et à toutes les villes qui gémissaient sous sa puissance.

Déclaration de guerre par Périclès

Aucun des deux partis ne voulait sincèrement la liberté; Sparte et Athènes prétendaient réellement à la domination : aussi les discours n'étaient que de vaines formes, et le glaive seul pouvait décider cette question. La guerre fut donc définitivement déclarée.

Vengeance des ennemis de Périclès.

Elle était nécessaire au repos de Périclès, comme à son ambition; car ses ennemis s'agitaient sans cesse pour détruire son autorité. N'osant l'accuser directement, ils attaquèrent les objets qui lui étaient les plus chers; ils mirent en jugement le célèbre Phidias, son ami : on lui reprochait d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à la statue de Minerve, et d'avoir commis une impiété en plaçant le portrait de Périclès sur le bouclier de Pallas. Phidias se disculpa du vol; mais, con-

Jugement et mort de Phidias, ami de Périclès.

vaincu de l'autre délit, il fut jeté en prison et y mourut.

Fuite d'Anaxagore.

Anaxagore, accusé également d'impiété, savait que la raison ne peut résister au fanatisme; il se déroba par la fuite aux passions du peuple.

Aspasie défendue par Périclès.

Aspasie était également célèbre par sa beauté, par sa science, par son esprit et par sa galanterie. Le sage Socrate disait qu'il avait appris d'elle la rhétorique. Les plus illustres philosophes, les plus respectables magistrats écoutaient ses leçons et suivaient ses conseils. Périclès prétendait lui devoir son éloquence. Il l'avait épousée; il plaida sa cause, et quelques auteurs disent qu'il entraîna moins les juges par la force de son discours que par la puissance des charmes d'Aspasie, qu'il fit paraître sans voile à leurs yeux.

Tableau d'Athènes et de ses grands hommes.

Athènes alors offrait le plus singulier et le plus brillant mélange de sagesse et de folie, d'enthousiasme et d'ingratitude, de lumières et de superstitions, de cruauté et d'urbanité, de vertus publiques et de licence privée: on y voyait à la fois de sages politiques, des orateurs turbulens, des guerriers vaillans et généreux, une populace insolente et timide, des épouses pudiques et laborieuses, des courtisanes spirituelles et corruptrices, des artistes et des poëtes célèbres déchirés par une foule de sophistes et de satiriques obscurs et envieux; enfin, des philosophes éloquens et sévères, entourés d'une jeunesse ardente et légère, qui n'écoutait leurs leçons que pour orner son esprit, sans les graver dans son cœur constamment livré à l'ambition et aux voluptés. Ainsi, à cette épo-

que mémorable se trouvaient réunis tous les élémens de gloire et de corruption qui annoncent à un peuple qu'il est au faîte de sa grandeur, et qu'il touche au premier degré de sa décadence.

Anaxagore.

Parmi les principaux personnages qui illustraient alors Athènes, était Anaxagore, l'instituteur, l'ami, le conseiller de Périclès. Il avait renoncé à la fortune pour s'adonner à la philosophie. Ferme dans le dogme de l'immortalité de l'ame, et croyant tout soumis aux lois d'une intelligence suprême, il regardait le ciel comme sa vraie patrie, et s'occupait si peu de la terre, qu'il finit, à Lampsaque, ses jours dans la misère. Les habitans de cette ville le priant de leur faire connaître ce qu'il désirait d'eux après sa mort, il demanda un jour de congé pour les jeunes gens.

Périclès l'avait laissé sans secours : l'ambition fait oublier l'amitié. Apprenant qu'il touchait à sa fin, il lui fit des offres tardives : le philosophe répondit : « Il n'est plus temps ; vous deviez savoir que, lorsqu'on aime sa lampe, on y verse de l'huile. »

Pindare.

Pindare, né à Thèbes, brillait alors : on le regarde comme le premier des poëtes lyriques. Horace avertit les poëtes qu'on ne peut, sans folie, prétendre l'égaler.

Eschyle.

Le poëte Eschyle, fondateur du théâtre d'Athènes, donna aux acteurs la robe, le brodequin, le cothurne, les masques. Il posa les règles antiques de la tragédie. Il plaça les chœurs entre les actes. On admirait la gravité de son style. Il savait exciter la terreur, émouvoir la pitié. Avant de

chanter les héros, il les avait imités, et s'était distingué par sa valeur à Marathon et à Salamine.

Sophocle. Sophocle, né à Colone, fut le rival d'Eschyle : plus éloquent, plus doux, plus harmonieux, on lui donna le surnom d'*Abeille*. Couronné vingt fois, et presque centenaire, il mourut de joie d'un dernier succès.

Eurypide. Eurypide de Salamine, moins hardi, moins élevé que les deux premiers, avait un style encore plus parfait et plus généralement admiré. On comparait sa poésie à la marche noble et douce d'un fleuve, et celle de Sophocle à la course d'un torrent. Eurypide, philosophe dans ses écrits, parlait à la raison comme à l'ame. Pendant la guerre de Sicile, quelques Athéniens captifs obtinrent leur liberté en récitant ses vers.

Aristophane. Aristophane fut le plus célèbre des poëtes comiques. Son style était élégant, ses plaisanteries mordantes, ses bouffonneries grossières. Il frondait sans crainte le gouvernement, et ridiculisait sans pudeur sur la scène les plus graves personnages.

Hérodote. Hérodote d'Halicarnasse est regardé comme le père de l'histoire. Son dialecte était l'ionique. Il composa l'histoire des Grecs, des Perses et des Égyptiens. Trop admirateur des poëtes, il mêla trop de fables à la vérité. Son ouvrage, lu aux jeux Olympiques, excita un enthousiasme général. Thucydide avoue qu'il en pleura d'admiration. Chacun de ses livres reçut le nom d'une muse. Un long exil à Samos mûrit son talent : les disgraces de la

fortune sont souvent aussi utiles à l'esprit qu'au caractère.

Thucydide, guerrier vaillant, orateur estimé, rival de Périclès, fut banni vingt ans. Nous devons à cet exil l'histoire de la guerre du Péloponèse, écrite dans le dialecte attique. Cet ouvrage, très-estimé par son exactitude, et très-détaillé, fait mieux connaître qu'aucun autre les mœurs, les lois et la politique du temps. Il est peut-être trop rempli de harangues; mais plusieurs sont des modèles de logique et d'éloquence. Le style en est véhément, mâle et sévère. L'histoire de Thucydide, selon l'opinion commune, fut achevée par Théopompe et Xénophon. Thucydide.

Xénophon, Athénien, aussi célèbre comme historien que comme général, dirigea la fameuse retraite des dix mille Grecs qui avaient voulu placer le jeune Cyrus sur le trône. Son estime, trop hautement avouée pour les lois et pour les mœurs de Sparte, lui attira la haine des Athéniens : il fut banni, et composa dans son exil la Cyropédie, ainsi que l'histoire de la guerre du Péloponèse, depuis le retour d'Alcibiade jusqu'à la bataille de Mantinée. Cicéron dit qu'en lisant ses écrits on croit entendre les muses. Xénophon.

Isocrate se faisait admirer, comme orateur, par une éloquence douce, agréable, brillante, et par une morale pure. Il introduisit le premier la cadence et l'harmonie dans la prose : on le trouvait plus propre à flatter l'oreille qu'à convaincre les esprits. Plutarque lui reprochait d'arranger mieux les phrases que les affaires. Nicoclès, roi Isocrate.

de Chypre, le combla de présens. Il se lia imprudemment avec Philippe, roi de Macédoine, ne pénétra pas son ambition qui devait asservir la Grèce, et mourut de chagrin après la bataille de Chéronée.

Phidias. Phidias s'immortalisa par ses ouvrages. La statue de Minerve fit sa gloire et ses malheurs. Son Jupiter Olympien, haut de soixante pieds, fut mis au nombre des sept merveilles du monde. Il excellait aussi dans la peinture. Myron acquit également comme sculpteur beaucoup de gloire : sa vache en cuivre fut son chef-d'œuvre.

Zeuxis, peintre fameux, se distinguait par la vivacité de son coloris. On dit que les oiseaux venaient becqueter les raisins de ses tableaux.

Parrhasius, peintre d'Éphèse, fit illusion à Zeuxis lui-même par un rideau si bien peint, que celui-ci lui dit de le tirer pour découvrir le tableau.

Timante de Sicyone était célèbre par l'esprit de ses compositions. Dans le tableau qui représentait le sacrifice d'Iphigénie, sentant que le génie même ne pouvait exprimer la douleur d'un père qui voit immoler sa fille, il peignit Agamemnon se couvrant la tête de son manteau.

Dans le même temps Empédocle d'Agrigente jouit par ses talens d'une grande autorité dans sa patrie, et d'une juste estime dans la Grèce. On chantait aux jeux Olympiques ses vers sur les devoirs de la vie civile. On raconte que, voulant passer pour un Dieu, il disparut aux yeux de ses concitoyens, et se précipita dans les gouffres de

l'Etna. Aristote le nie, et le fait mourir tranquillement dans le Péloponèse. Il était de la secte de Pythagore, qui avait illustré l'Italie six cents ans avant Jésus-Christ.

Pythagore, né à Samos, était le fils d'un sculpteur. Sa force physique égala sa force morale; car il fit d'abord le métier d'athlète. Les leçons de Phérécide sur l'immortalité de l'ame le portèrent à la philosophie. Il quitta ses biens et sa famille pour se livrer à l'étude des sciences et des hommes. Il parcourut l'Égypte et l'Asie. La tyrannie de Polycrate lui fit abandonner Samos. Il se fixa enfin dans la Grande Grèce, à Tarente, et sur-tout à Crotone. Sa secte fut appelée l'*Italique*. Il eût quatre ou cinq cents disciples qui subissaient un noviciat de deux jusqu'à cinq ans, pendant lequel on les obligeait à observer un silence absolu. Son éloquence était entraînante et ses mœurs fort sévères. Il pacifia les peuples d'Italie, et réforma les mœurs dans plusieurs villes. Les magistrats écoutaient et suivaient ses conseils avec vénération. Pythagore.

On prétend qu'il s'enferma long-temps dans une caverne, et qu'il fit croire au peuple qu'il avait été dans les enfers. Il interdisait à sa secte la nourriture des fèves; on ignore le motif de cette singularité.

Zéleucus et Carondas, qui devinrent par la suite des législateurs fameux, furent ses principaux disciples. Savant, pour son temps, dans les mathématiques, il trouva les démonstrations du carré de l'hypothénuse; et, dans la joie de Zéleucus et Carondas

cette découverte, il offrit une hécatombe aux dieux.

On lui attribue le système de la métempsycose, c'est-à-dire, de la transmigration des ames. Il prétendit avoir vécu dans le temps du siége de Troie, sous le nom et les traits de cet Euphorbe qui fut blessé par Ménélas. M. l'abbé Barthélemi croit que Pythagore n'admettait ce dogme que comme une image symbolique des reproductions et des métamorphoses des trois règnes de la nature. Dans son système, l'ame de l'homme était une intelligence émanée de l'intelligence suprême, à laquelle elle se réunissait quand elle était dégagée du corps. L'harmonie du monde lui paraissant un résultat des proportions qui existaient entre ses parties, il attachait une grande importance à la connaissance des nombres. Cette science lui semblait celle de Dieu même, et le plus puissant de ses moyens pour créer et conserver ses œuvres.

Ce philosophe disait qu'il ne fallait faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, à la discorde des familles.

Il présentait sa morale sous le voile des allégories : par exemple, pour conseiller une activité continuelle, il disait : « Ne tuez jamais le coq ; » pour préserver des vœux et des sermens téméraires : « Ne portez pas au doigt la bague » qui vous gêne ; » pour détourner d'irriter un homme déjà en colère : « N'attisez pas le feu avec » votre épée. »

On croit qu'il mourut tranquillement à Métaponte, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il fut honoré après sa mort comme un dieu. Ses disciples avaient tant de foi à ses paroles qu'ils se contentaient de répondre à leurs adversaires : « Le maître » l'a dit. »

Les Grecs firent sur lui, comme sur tous leurs grands hommes, beaucoup de fables : on raconte qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux Olympiques, qu'il possédait des secrets magiques et prédisait l'avenir ; qu'il arrêta le vol d'un aigle, et qu'on le vit le même jour et à la même heure à Crotone et à Métaponte.

GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

Armement de la Grèce pour la liberté. — Force militaire de la Grèce. — Commencement des hostilités. — Expédition de Périclès. Éclipse de soleil. — Honneurs funèbres après la première campagne. — Peste dans l'Attique. — Description de cette peste. — Courage d'Hippocrate. — Disgrace de Périclès. — Mort de son fils Xantippe. — Rappel de Périclès. — Sa mort. — Gouvernement de Cléon et de Nicias. — Renouvellement de la guerre. — Siége et reddition de Mytilène et de Platée. — Guerre civile à Corcyre. — Expédition de Démosthène. — Proposition de paix rejetée à Athènes. — Défaite des Spartiates. — Expédition de Nicias. — Révolte à Mégare. — Bannissement de Thucydide. — Défaite et mort de Cléon. — Gouvernement de Nicias. — Trève de cinquante ans, troublée par Alcibiade.

Armement de la Grèce

RICHE de talens, de sciences, d'arts et de grands hommes, la Grèce aurait pu jouir en paix de sa

pour la liberté. splendeur, et devenir par son urbanité le centre du monde civilisé. L'empire des lumières est le plus doux à conquérir, et le plus facile à conserver : mais l'ambition des armes et du pouvoir égara tous les esprits; plus dangereuse que les Perses, elle brisa le faisceau qui avait résisté à l'Asie, et prépara la ruine des peuples qui se livrèrent à ses illusions. Jamais une guerre n'éclata dans un moment qui dût faire prévoir plus de passions et de désastre. L'amour de la liberté avait armé toute la Grèce; la nécessité d'opposer l'héroïsme au nombre, et de vaincre ou de périr sous la masse des Perses, avait électrisé toutes les ames.

Après la victoire, la jalousie des villes les unes contre les autres alimenta le feu qu'une longue paix aurait pu éteindre. L'esprit guerrier se soutint et changea seulement de direction. On n'avait plus à combattre pour l'indépendance; on courait aux armes pour se disputer la prééminence; et les plus petites cités, ne pouvant prétendre, comme Athènes et Sparte, à dominer la Grèce, se groupaient autour de ces deux villes et leur prêtaient des armes pour déchirer la commune patrie.

Thèbes seule souffrait impatiemment cette suprématie, et leur disputa bientôt le premier rang. Nous avons présenté plus haut le tableau des forces

Forces militaires de la Grèce.

d'Athènes. Sparte pouvait armer huit mille citoyens, dont chacun se faisait suivre par plusieurs Ilotes armés. On faisait combattre les esclaves dans une extrême nécessité.

Dans toute la Grèce, les citoyens étaient cons-

crits et obligés de servir depuis l'âge de trente ans jusqu'à celui de soixante.

L'infanterie pesante portait de grands boucliers, des lances, des javelots et des sabres. L'infanterie légère combattait avec l'arc et la fronde : ces troupes étaient divisées en corps de cinq cents hommes, et chacun de ces corps en quatre compagnies. On voyait dans ces armées peu de cavalerie; les plus riches citoyens la composaient.

La marine consistait en vaisseaux de charge allant à la voile, et en vaisseaux de guerre ou galères allant à la rame. Ces galères étaient appelées *birêmes*, *trirêmes*, *quinquérêmes*, suivant le nombre des rangs de rames. Les rameurs étaient disposés obliquement par rang et par étage. On appelait *éperon* une poutre armée d'une pointe de fer, et placée à la proue du vaisseau pour enfoncer les vaisseaux ennemis.

Les matelots, rameurs et soldats, recevaient une paie de cinq sous par jour; on en donnait une plus forte au pilote. Les plus riches citoyens armaient ces vaisseaux.

Démosthène fit ordonner que tout citoyen possédant dix talens équiperait une galère. Celui qui la commandait s'appelait Triérarque.

La jeunesse se préparait aux travaux de la guerre, dans les gymnases, par des exercices qui donnaient à la fois de la force et de la grace au corps. La musique était fort honorée : on l'employait, pendant la guerre, à exciter les courages; elle servait, pendant la paix, à calmer les passions, à rendre les fêtes plus augustes, les festins

plus joyeux, les mœurs plus douces. Le théâtre la corrompit en s'en servant presque exclusivement pour peindre et pour inspirer l'amour et la volupté.

Jaloux de tout genre de gloire, les jeunes gens étudiaient les arts, récitaient des vers, s'appliquaient à l'étude de la philosophie, et cultivaient sur-tout l'éloquence qui, dans ces anciens temps, pouvait ouvrir la porte des plus grands emplois, et placer à la tête du gouvernement ceux qui en étaient doués.

Toutes les écoles étaient tenues par différens maîtres, qu'on appela *sophistes*, nom qu'ils dévaient justifier par une grande sagesse; mais la présomption, la subtilité, les paradoxes et la cupidité de la plupart d'entre eux, justement tournés en ridicule par Socrate, firent depuis regarder le nom de sophiste comme une injure.

Commencement des hostilités.

Les hostilités ne tardèrent pas à suivre la rupture entre Athènes et Sparte. Les Lacédémoniens avaient pour eux toutes les villes du Péloponèse, excepté Argos, et, hors de la presqu'île, les Mégariens, les Locriens et les Béotiens.

Athènes avait pour elle Chio, Lesbos, Platée, l'Ionie, les peuples de l'Hellespont, les villes de la Thrace.

Une armée béotienne attaqua la ville de Platée : les troupes athéniennes marchèrent à son secours. Archidamus, roi de Sparte, vint à Corinthe, où il rassembla une armée, que les secours de ses alliés portèrent au nombre de soixante mille hommes. Il envoya encore un député à Athènes pour enga-

ger la république à renoncer à ses prétentions : il fut congédié sans être entendu.

Les Spartiates et leurs alliés entrèrent dans l'Attique. Les Athéniens n'avaient que dix-huit mille hommes à leur opposer; mais trois cents galères faisaient à la fois leur force et leur espérance. Expédition de Périclès.

On suivit le plan de Périclès, et, sans opposer dans la plaine une résistance inutile, tous les habitans de la campagne se réfugièrent dans la ville.

Les Spartiates firent le siége d'une forteresse nommée Ænoé : mais la résistance des assiégés trompa leurs efforts ; ils renoncèrent à cette entreprise, ravagèrent l'Attique sans obstacle, et vinrent camper à une demi-lieue d'Athènes. De là, ils provoquèrent les Athéniens par des railleries insultantes, se moquant de la timidité qui les retenait derrière leurs murailles.

Périclès eut besoin de tout son talent pour apaiser les murmures, et contenir l'indignation du peuple. Bravant les outrages de l'ennemi, il poursuivit tranquillement son plan, mena sa flotte sur les côtes de la Laconie, y fit une descente, ravagea le territoire de Sparte; et, comme il l'avait prédit, il obligea par ce moyen les Lacédémoniens à se retirer de l'Attique.

Pendant qu'il dirigeait cette expédition, il survint une éclipse de soleil qui effraya les matelots. Le pilote de Périclès, consterné, quittait le gouvernail : celui-ci, pour dissiper son effroi et lui expliquer ce phénomène, lui jeta son manteau sur les yeux, en lui disant que la lune s'interposait Éclypse de soleil.

ainsi entre nous et le soleil, ce qui nous privait momentanément de sa lumière.

Les Athéniens, délivrés de leurs ennemis, ordonnèrent par un décret qu'on mettrait toujours en réserve cent talens et cent vaisseaux, et défendirent, sous peine de mort, de s'en servir hors le cas d'une nouvelle invasion.

Ces premiers succès leur donnèrent des alliés : ils conclurent un traité avec les rois de Thrace et de Macédoine, s'emparèrent de Céphalonie, du port de Nysée, et ravagèrent le territoire de Mégare.

Honneurs funèbres après la première guerre.

Tels furent les événemens de la première campagne. On rendit de grands honneurs aux guerriers qui avaient péri : leurs os, rassemblés sous une tente, furent couverts de fleurs; on les porta ensuite au monument élevé dans le Céramique et destiné à les conserver. Périclès, pour immortaliser la mémoire de ces généreux citoyens, prononça une oraison funèbre que Thucydide nous a transmise.

Peste dans l'Attique.

L'année suivante l'Attique se vit une seconde fois ravagée ; Périclès conduisit de nouveau quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux dans le Péloponèse, qu'il dévasta, et l'Attique fut encore évacuée. On proposa la paix aux Lacédémoniens qui la refusèrent. Pendant cette campagne la peste se joignit à tous les malheurs de la guerre : jamais ce fléau terrible n'étendit si loin ses ravages; sorti de l'Ethiopie, après avoir parcouru l'Afrique et l'Asie, il vint dépeupler la Grèce.

Thucydide nous en a laissé une horrible description : ce mal attaquait successivement tous les organes; ses symptômes inspiraient l'effroi; ses rapides progrès étaient presque toujours suivis de la mort. Dès la première atteinte l'ame était accablée; le corps semblait redoubler de forces pour sentir plus vivement la douleur. Les malades, tourmentés par de violentes convulsions que ne calmait aucun repos, faisaient retentir l'air de leurs cris. Les ulcères de leurs corps, la couleur sanglante de leurs yeux frappaient d'horreur. Un feu cruel déchirait leurs entrailles; une odeur fétide s'exhalait de leur bouche, et éloignait les secours qu'elle invoquait; ils se traînaient en gémissant dans les rues, et se précipitaient dans les puits et dans les rivières pour éteindre la soif qui les dévorait.

Description de cette peste.

D'abord l'amour et l'amitié se dévouèrent pour arracher des victimes à ce fléau; mais une prompte mort qui suivait ces sacrifices les rendit bientôt trop rares : la terreur l'emporta sur tout autre sentiment; les plus doux et les plus forts liens de la nature furent rompus; la mort fit un désert autour d'elle, et la plupart des mourans expirèrent au sein de leur patrie, dans la plus affreuse solitude.

Non-seulement la peur éteignit la pitié, mais elle eut encore des suites plus funestes; elle corrompit les cœurs; on ne crut plus à la justice des dieux qui frappaient également le vice et la vertu; et les hommes, voyant que leur nature était si fragile, et leur vie si courte, en conclurent qu'ils

devaient se hâter de jouir et de livrer sans contrainte à toutes leurs passions les courts momens de leur existence.

Courage d'Hippocrate.

Le célèbre Hippocrate, dont tous les médecins modernes suivent encore les leçons, et qu'aucun n'a encore surpassé, existait alors à Cos. Le roi de Perse invoqua ses secours et lui offrit ses trésors. Hippocrate répondit qu'il devait ses services à ses concitoyens plutôt qu'à leurs ennemis : il partit pour Athènes, où sa présence fut regardée comme l'apparition d'un dieu.

Luttant sans relâche contre l'horrible fléau, il exposait sans crainte sa vie pour lui arracher quelques victimes, et il ne quitta l'Attique qu'après la cessation de la peste. Le peuple Athénien lui décerna le droit de citoyen, une couronne d'or de cinq mille livres, et on ordonna qu'il serait entretenu aux dépens du Prytanée.

Disgrace de Périclès.

Cependant l'Attique ravagée, les pertes causées par la guerre, la dépopulation effrayante qu'augmentait sans cesse la contagion, avaient dissipé les illusions des citoyens les plus ambitieux : le peuple regrettait les douceurs de la paix, et accusait Périclès de l'avoir rompue. Il fut mis en jugement, condamné à une amende et privé de ses emplois.

Mort de son fils Xantippe.

Tout se réunissait alors pour l'accabler : son fils Xantippe, qu'il chérissait malgré ses vices et son ingratitude, fut enlevé par la peste; la plupart de ses amis périrent victimes de ce fléau, et l'injustice de ses concitoyens ne laissait aucune consolation à son cœur. Mais bientôt les Athé-

niens, attaqués de nouveau par leurs ennemis, sentirent vivement combien les lumières de Périclès leur étaient nécessaires; ce peuple inconstant le rappela avec enthousiasme, comme il l'avait chassé avec légèreté. Rappel de Périclès.

La prise de Potidée couronna encore cette année les armes d'Athènes. A l'ouverture de la troisième campagne, les Lacédémoniens attaquèrent la ville de Platée, qui se signala par une défense digne de sa réputation : on put reconnaître pendant ce siége les progrès des Grecs dans l'art militaire; les assiégeans et les assiégés déployèrent pour l'attaque et pour la défense une grande industrie, et employèrent un grand nombre de machines.

Les habitans de Chalcis, attaqués par les Athéniens, les battirent et les poursuivirent jusqu'aux portes d'Athènes.

Sparte et ses alliés, voulant garantir le Péloponèse des ravages auxquels la marine athénienne l'exposait annuellement, venait de créer une armée navale forte de quarante-six vaisseaux. La flotte des Athéniens, commandée par Phormion, mit en déroute celle du Péloponèse, et lui prit douze navires.

Cette victoire fut le dernier triomphe qui signala l'administration de Périclès : ce grand homme mourut, selon Plutarque, de la peste, et, selon d'autres, de la consomption. La fin de sa vie avait été troublée par de grands chagrins : la contagion, qui s'était renouvelée, avait enlevé toute sa famille et une grande partie de ses amis; victime de l'in- Sa mort.

gratitude d'un peuple auquel il avait consacré ses jours, il s'était vu dégradé par lui et condamné à une amende. Le repentir tardif de cette nation légère l'avait rappelé ; mais s'il pardonna à ses concitoyens leur injustice, il ne put reprendre avec le commandement son ancienne confiance et ses premières illusions. Aux portes de la mort et respirant à peine, il entendait les magistrats d'Athènes, près de son lit, exhaler leur douleur, rappeler les actes de son administration, et compter ses nombreux trophées : « Mes » victoires, dit-il en faisant un dernier ef» fort, sont l'ouvrage de ma fortune et la » gloire de mes compagnons d'armes : le mé» rite dont je m'honore le plus est celui de » n'avoir fait prendre le deuil à aucun ci» toyen. »

Tant il est vrai qu'à l'heure dernière le prestige des actions éclatantes disparaît : le cœur ne conserve que le souvenir des bienfaits, et la vertu reste seule pour consoler la gloire.

Périclès avait gouverné quarante ans le plus inconstant des peuples ; Athènes fut florissante tant qu'il dirigea ses conseils. On peut le regarder comme un des plus célèbres orateurs, puisque Cicéron, qui leur sert de modèle, dit qu'il donna le goût de la parfaite éloquence. Sa politique sage était plus adroite qu'audacieuse : économe dans son intérieur, fastueux pour l'état, il n'employa les richesses qu'il avait conquises qu'à l'accroissement des forces de la république et à l'embellissement d'Athènes. Il la remplit de monumens

magnifiques, et elle devint par ses soins l'ornement et la merveille du monde.

La renommée des grands hommes s'augmente par la médiocrité de leurs successeurs : l'envie se tait alors, et laisse sentir plus vivement leur perte. Après la mort de Périclès deux citoyens se disputèrent l'autorité, et prirent tour-à-tour les rênes du gouvernement.

Gouvernement de Cléon et de Nicias.

L'un était Cléon, homme vain, téméraire et agréable au peuple, parce qu'il parlait à ses passions et les partageait. Il exaltait toujours la puissance d'Athènes et méprisait celle de Lacédémone. La liberté, la justice étaient toujours sur ses lèvres ; l'injustice et la cupidité dans son cœur.

L'aristocratie lui opposait Nicias qui avait commandé les armées avec quelque succès. Ses libéralités captivaient pour un temps la multitude ; mais sa raison et ses talens étaient éclipsés par la timidité de son caractère. Le peuple veut être fortement ému, et le froid langage de Nicias pouvait rarement le retenir et le détourner des entreprises téméraires où Cléon l'entraînait par la violence de ses déclamations.

Les sages conseils de Périclès furent oubliés : si on les avait suivis, le Péloponèse, toujours attaqué par la flotte athénienne, se serait vu forcé de reconnaître la supériorité d'Athènes. Mais, ne se bornant plus à une défense légitime, la république révolta ses voisins par son ambition, sacrifia sa sûreté à des projets de conquêtes, et prépara sa ruine en voulant porter trop loin ses armes

et sa domination; car, en fait de puissance, tout ce qui se divise et s'étend trop, s'affaiblit.

Renouvellement de la guerre.

L'Attique se vit ravagée une troisième fois : Lesbos se révolta; une victoire des Athéniens sur la flotte de Mitylène amena une suspension d'armes. On envoya de part et d'autre des députés aux jeux Olympiques; les ambassadeurs athéniens n'y montrèrent que leur injustice, opposant sans pudeur l'intérêt à la raison, et le droit de la force au droit des gens.

Siége et reddition de Mitylène et de Platée.

Lesbos entra dans l'alliance de Sparte. Un grand armement des Athéniens répandit l'effroi dans le Péloponèse. Mitylène fut assiégée : les secours n'arrivèrent point à temps; elle se rendit. On prit mille des principaux citoyens de cette ville malheureuse, et le peuple athénien, abusant de sa victoire, les mit à mort; un décret barbare ordonna même le massacre du reste des habitans : on le révoqua au moment de l'exécution; mais le territoire de Lesbos fut partagé entre les citoyens d'Athènes.

Les Lacédémoniens ne montrèrent pas plus de générosité pour leurs ennemis : ils assiégeaient depuis long-temps Platée; cette place, dénuée de vivres, ne pouvait plus prolonger sa défense; une partie de ses habitans chercha son salut dans la fuite; le reste se rendit aux Spartiates qui les firent égorger, emmenèrent leurs femmes en captivité, et détruisirent de fond en comble une ville dont le nom sacré rappelait la défaite des Perses et la gloire de la Grèce.

Corcyre fut dans ce temps le théâtre de pa-

reilles horreurs. Les magistrats et les plus riches citoyens de cette ville avaient pris le parti de Corinthe : le peuple, voyant arriver soixante vaisseaux athéniens, massacra tous les partisans de l'aristocratie; pendant un jour entier on se battit, on se tua dans toutes les maisons, et le sang coula jusqu'au pied des autels.

Guerre civile à Corcyre.

La cinquième et la sixième années de la guerre furent marquées par plusieurs incursions des Spartiates dans l'Attique, et des Athéniens dans le Péloponèse. Athènes envoya Démosthène avec trente vaisseaux en Étolie : il y fut d'abord battu; mais, revenant avec de nouvelles forces, il s'empara de Pyle en Messénie.

Expédition de Démosthène.

Les Lacédémoniens l'y attaquèrent par terre et par mer. Un corps considérable, composé de l'élite des citoyens de Sparte, descendit imprudemment dans la petite île de Sphactérie. Il y fut bloqué par les forces athéniennes. Les Lacédémoniens, sans vivres et sans espoir de secours, se virent contraints, pour sauver l'élite de Sparte, d'envoyer demander la paix à Athènes : c'était le moment le plus glorieux pour cette république; elle pouvait consolider sa puissance, et terminer les maux de la Grèce. Nicias voulait qu'on signât la paix : l'impétuosité de Cléon entraîna le peuple, et la fit refuser.

Proposition de paix rejetée à Athènes.

Lacédémone au désespoir arma toute sa population et même les esclaves pour secourir les assiégés. Cléon se joignit à Démosthène, et entra dans Sphactérie. Les Spartiates se défendirent avec un courage digne de leur nom : mais on est toujours

Défaite des Spartiates.

trahi par ceux qu'on opprime. Les Messéniens, leurs tributaires, les prirent à dos, et ils furent enfin obligés d'abaisser leurs boucliers et de se rendre.

Les Athéniens dressèrent un trophée, et le souillèrent en massacrant cent vingt-huit des braves guerriers qu'ils avaient vaincus. Les autres furent conduits à Athènes, et gardés en otages.

Ce fut dans ce temps qu'Artaxerce mourut. Xerxès II lui succéda, et fut bientôt tué par Sogdien. Celui-ci se rendit par ses vices l'objet de la haine de ses sujets; on l'égorgea. Ochus, son frère, monta sur le trône, et prit le nom de Darius Nothus. Sous son règne la Perse perdit son éclat et son repos : les eunuques gouvernèrent; les troubles éclatèrent de toutes parts; l'Égypte se révolta, et les Perses en furent chassés.

Depuis huit ans la Grèce, déchirée par la guerre intestine, était loin encore d'en prévoir la fin. Nicias, à la tête des forces athéniennes, s'empara de Cythère, de Thyrée, et mit à mort les Éginètes qui s'y étaient réfugiés. On peut dater de cette époque le commencement de la guerre de Sicile.

Expédition de Nicias.

Les habitans de Léontium avaient envoyé demander des secours à Athènes contre Syracuse : on leur envoya vingt vaisseaux. Mais les Grecs de Sicile, craignant que des alliés si puissans ne devinssent leurs maîtres, prévinrent ce danger en faisant la paix.

Révolte à Mégare.

Il s'était élevé dans Mégare un parti en faveur des Athéniens : le peuple soulevé voulait leur ou-

vrir ses portes. Brasidas, l'un des meilleurs généraux de Sparte, accéléra sa marche, et arriva dans Mégare assez promptement pour réprimer cette sédition et en prévenir les suites funestes. Il prit ensuite plusieurs villes de Thrace, et s'empara d'Amphipolis.

Thucydide, envoyé par Athènes pour la sauver, arriva trop tard. Cléon lui en fit un crime, et obtint son bannissement. Bannissement de Thucydide.

Les Athéniens éprouvèrent encore un autre échec. Leurs généraux Démosthène et Hippocrate se laissèrent battre près de Délie par les Thébains, qui se rendirent maîtres de cette place.

Les trois années suivantes furent marquées par des pertes réciproques et des avantages balancés. Cette égalité de position porta les deux républiques à conclure une trève d'un an. La paix aurait pu la suivre; mais l'orgueil des deux peuples, les prétentions des alliés, et sur-tout l'ambition de Brasidas et de Cléon, firent recommencer la guerre. Cléon marcha avec une armée pour reprendre Amphipolis. Brasidas, qui connaissait son impétuosité, tendit un piége à son imprudence, l'attira dans une embuscade, le surprit, tomba sur son aile gauche, le mit en déroute, et lui tua six cents hommes. Cléon, obligé de prendre la fuite, fut atteint et tué par l'ennemi. Défaite et mort de Cléon.

La victoire des Spartiates leur coûta peu d'hommes; mais ils firent une grande perte; Brasidas périt dans le combat. Sa mémoire fut honorée par des regrets universels; on le vantait comme un héros devant sa mère: « Oui, dit cette femme

» plus citoyenne que mère, mon fils avait du cou-
» rage; mais Sparte a beaucoup de citoyens aussi
» braves que lui. »

Les Spartiates donnèrent dans ce temps un affreux exemple de la dureté de leurs mœurs. La population des Ilotes augmentait et leur donnait de l'ombrage : ils firent appeler à Sparte les plus braves d'entre eux, sous prétexte de les mettre en liberté, et les égorgèrent sans pitié.

Gouvernement de Nicias.

La mort de Cléon avait placé Nicias à la tête de l'administration : ses talens pour la guerre ne l'empêchaient pas d'aimer la paix. Les conjonctures étaient favorables à ses vues; Lacédémone voulait rendre la liberté à ses principaux citoyens pris à Sphactérie. La vanité des Athéniens était abattue par la victoire de Brasidas. Dans ces dispositions on négocia, et Nicias parvint à conclure un traité de paix et d'alliance pour cinquante ans : mais ce calme ne fut que passager; et l'ambition du jeune Alcibiade, troublant bientôt la tranquillité publique, devint la cause d'une nouvelle guerre et de la ruine de sa patrie.

Trève de 50 ans, troublée par Alcibiade.

—

SUITE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

Repos et allégresse des Athéniens. — Caractère d'Alcibiade. — Entretien de Socrate et d'Alcibiade. — Rupture de la paix par les intrigues et la ruse d'Alcibiade. — Bannissement d'Hyperbolus. — Députation des Éginètes à Athènes. — Armement en leur faveur. — Sacrilége attribué à Alcibiade. — Départ de l'armée athénienne. — Jugement d'Alcibiade en son absence. — Sa condamnation à mort. — Sa trahison envers sa patrie. — Siége de Syracuse. — Tableau de cette ville. — Commandement d'Hermocrate. — État de siége de Syracuse. — Arrivée d'Alcibiade en Laconie. — Commandement de Gylippe. — Victoire d'Hermocrate. — Victoire de Nicias. — Son échec. — Sa demande de secours à Athènes. — Disette dans cette ville. — Nouvelle victoire de Gylippe et d'Hermocrate. — Arrivée de Démosthène avec des secours. — Défaite des Athéniens. — Leur retraite. — Reddition de Démosthène et de Nicias. — Leur mort. — Intrigues d'Alcibiade. — Sa fuite à Sardes. — Révolution dans Athènes. — Rappel d'Alcibiade. — Sa victoire sur les Lacédémoniens. — Son arrestation à Sardes. — Sa fuite. — Sa victoire sur Tissapherne. — Son entrée triomphale dans Athènes. — Sa nomination de généralissime. — Marche religieuse en présence de l'ennemi. — Commandement de Lysandre. — Échec de la flotte athénienne. — Accusation de Thrasybule. — Bannissement d'Alcibiade. — Disgrace de Lysandre. — Commandement de Callicratidas. — Vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse. — Mort de Callicratidas. — Rappel de Lysandre. — Conseil d'Alcibiade. — Prise de la flotte athénienne et de trois mille Athéniens avec les généraux. — Massacre de ces prisonniers. — Siége d'Athènes. — Traité de paix. — Fin de la guerre du Péloponèse. — Exil de Gylippe pour vol. — Honneurs rendus à Lysandre.

En ne consultant que les intérêts des peuples, on aurait cru qu'éclairés par de si longs malheurs ils

Repos et allégresse des Athéniens.

ne renouvelleraient jamais cette guerre désastreuse. La cessation de ce fléau portait le calme et la joie dans toutes les familles; on célébrait cette pacification sur tous les théâtres, les Athéniens faisaient dire aux chœurs de leurs tragédies que désormais les araignées fileraient leurs toiles sur leurs lances et sur leurs boucliers : mais l'amour-propre et l'ambition n'égarent pas moins les nations que les particuliers, et sont la source de presque toutes leurs fautes et de toutes leurs calamités.

Les armes étaient posées; mais le principe de la guerre existait toujours : l'orgueil de Sparte et la vanité d'Athènes ne leur permettaient pas de renoncer au désir de la domination; et, malgré les efforts des citoyens prévoyans et sages, tels que Nicias, Socrate et Pausanias, l'ambition et les passions du jeune Alcibiade troublèrent continuellement la paix par des querelles, des intrigues et des hostilités, et renouvelèrent bientôt l'embrasement général.

Caractère d'Alcibiade

Alcibiade, cet homme trop célèbre pour le malheur de son pays, porta au plus haut dégré beaucoup de vices et quelques vertus. Il était fils de Cliñias; il descendait par son père d'Ajax, et par sa mère d'Alcméon. Dès son enfance il montra le courage d'un homme : on lui reprochait un jour d'avoir, en luttant, mordu comme une femme son adversaire; il répondit : « Je l'ai » mordu, non comme une femme, mais comme » un lion. »

Dans sa première jeunesse son audace annon-

çait sa destinée; il bravait les mœurs et les lois comme les ennemis : étant entré dans une école, il demanda un ouvrage d'Homère; le maître lui ayant dit qu'il n'en avait pas, il lui donna un soufflet. Entrant chez un autre professeur, le pédant se vanta d'avoir un Homère corrigé de sa main : il le maltraita encore plus, en lui disant qu'un homme qui enseignait les premières lettres aux enfans, ne devait point avoir l'insolence de corriger le prince des poëtes.

Ses folles débauches, ses dépenses sans mesure, ses scandaleuses amours faisaient le malheur de sa femme Hyparète : elle se retira chez ses parens, et s'adressa aux magistrats pour divorcer. Alcibiade, en plein jour, viola son asyle, la prit dans ses bras, et l'emporta en traversant la place publique sans que personne osât l'arrêter.

Mais s'il bravait l'opinion pour satisfaire ses passions, il savait vaincre la volupté et changer ses mœurs quand l'intérêt de son ambition l'exigeait : il couchait sur la dure et se nourrissait de brouet noir avec les Spartiates; il passait les jours à cheval et les nuits à boire avec les Thraces; en Perse il éclipsait les satrapes par sa magnificence, et surpassait les Ioniens en mollesse.

Sa principale passion fut le désir de dominer : l'éclat de sa naissance et de ses richesses, les graces de sa figure, la chaleur et l'adresse de son éloquence, son courage et ses talens pour la guerre, ses prodigalités sur-tout lui donnaient tous les moyens d'éblouir les esprits et de maîtriser les penchans d'un peuple dont il était l'i-

dole. Comment n'aurait-il pas séduit la Grèce puisqu'il séduisit le plus sage des hommes, Socrate !

Ce grand philosophe fit de vains efforts pour conduire à la sagesse cet indomptable caractère : il éclaira son esprit sans pouvoir réformer son cœur. Il connaissait tous ses vices, et prévoyait, dès la bataille de Potidée, qu'il ferait à la fois la gloire et le malheur d'Athènes : mais il ne put résister au charme que répandaient sur son élève tant de talens, d'éloquence, de graces, de courage, d'esprit et de gaîté.

Entretien de Socrate et d'Alcibiade.

Il le fit souvent pleurer sur ses erreurs, mais sans pouvoir l'empêcher d'y retomber. Platon nous a conservé un de ses entretiens, dans lequel il cherchait à corriger la présomption de ce jeune ambitieux. Alcibiade, enivré de ses premiers exploits, se croyait déjà propre à commander l'armée : à peine sorti de l'enfance, il parlait de la conquête de la Perse, de la Sicile et de Carthage. Socrate, suivant son usage, après avoir caressé ironiquement son amour-propre, le força par plusieurs questions à avouer son ignorance complète sur les forces de la république et des autres pays ; sur les moyens de faire subsister une armée, sur les principes et les détails de l'administration et de la politique ; et le voyant déconcerté : « Que » penserait, lui dit-il, la reine de Perse, la fière » Amestris, si on lui disait qu'il existe un citoyen » dans Athènes qui veut lui faire déclarer la » guerre et détrôner son fils ? Elle croirait sans » doute que c'est un homme d'état habile, vieux

» général, intrépide et consommé, qui a mûri » tous ses plans, qui a prévu toutes les difficul» tés, et dont les moyens sont tout prêts. Mais » combien ne rirait-elle pas si elle apprenait que » l'auteur de ce vaste projet est un jeune homme » de vingt ans, fier de sa bravoure, qui ignore » les élémens de la tactique et de l'administra» tion, et qui croit que le gouvernement des » peuples est une science infuse qu'on possède » sans l'avoir apprise! »

Alcibiade, humilié, mais non découragé, ajourna les projets de son ambition, étudia, travailla sans relâche, apprit l'art de tout vaincre, excepté lui-même, et devint aussi habile que dangereux. Dès qu'il parut dans les assemblées du peuple, il y fut écouté avec beaucoup de faveur. Mais l'expérience et la sagesse de Nicias balançaient son crédit et traversaient ses desseins: cet ancien capitaine détestait la guerre, quoiqu'il l'eût faite avec succès; tous ses efforts tendaient au maintien de la paix. Alcibiade voulait la guerre, parce qu'elle lui offrait seule des moyens de gloire et d'autorité. Il parvint par ses intrigues à détacher les Argiens et les Éléens de l'alliance de Lacédémone. Athènes les soutint, et, dès ce premier manque de foi et ces hostilités indirectes, on put regarder la paix comme rompue.

Rupture de paix par les intrigues et la ruse d'Alcibiade.

Sparte lui fournit bientôt un meilleur prétexte pour faire éclater la rupture. Les Lacédémoniens avaient promis de rendre le fort de Panacte: ils exécutèrent cette clause du traité; mais ils rendirent ce fort après l'avoir démoli. Les Athéniens

en furent irrités. Alcibiade aigrissait le mécontentement : mais Sparte envoya des ambassadeurs à Athènes pour terminer ce différend.

Nicias parvenait à calmer les esprits, quand une ruse d'Alcibiade fit tout échouer. Paraissant tout-à-coup changer de sentiment, il accueillit avec amitié les ambassadeurs de Lacédémone, s'attira leur confiance, et promit de les appuyer.

Ils lui apprirent qu'ils avaient des pleins pouvoirs pour signer un traité. Alcibiade, les trompant alors, leur dit : « Vous ne connaissez pas le » peuple athénien; s'il sait que vous avez des » pleins pouvoirs pour conclure, il pensera que » vous voulez la paix à tout prix, et se croira » en droit d'exiger de dures conditions. Croyez-» moi, soyez plus prudens, et demain, dans » l'assemblée du peuple, montrez un simple dé-» sir de pacification; faites quelques ouvertures » comme de vous-mêmes, et prévenez le peuple » que vous n'avez point d'autorisation pour si-» gner : je seconderai de mon mieux vos propo-» sitions. »

Ils le crurent, et le lendemain ils firent les ouvertures dont ils étaient convenus. Nicias ne manqua pas d'exhorter le peuple à la paix, de vanter la loyauté de Sparte, qui voulait prévenir la guerre par des conditions raisonnables que ses députés étaient autorisés à accepter.

Les ambassadeurs alors, suivant le conseil qui leur avait été donné, déclarèrent qu'ils n'avaient point de pleins pouvoirs pour terminer. Alci-

biade, montant à la tribune, s'emporta contre eux, et leur reprocha d'être venus pour amuser les Athéniens par de fausses démonstrations, et par des paroles de paix sans vouloir la conclure.

Les députés, confus, ne pouvaient plus rétracter ce qu'ils avaient dit publiquement. Nicias, déconcerté, croyait qu'ils l'avaient trompé. Le peuple était furieux : la conférence fut rompue ; on renvoya les ambassadeurs, et la guerre recommença.

Les Athéniens se liguèrent avec les villes de Mantinée et d'Élée. Alcibiade, nommé général, fit des dégâts dans la Laconie. Cette campagne se passa en petits combats qui n'amenèrent aucun événement décisif.

Cependant les plus sages citoyens d'Athènes regrettaient la paix. Nicias leur déplaisait par le peu de force que montrait sa vertu ; car il était austère dans ses principes et timide dans sa conduite. On craignait la témérité d'Alcibiade, et on lui reprochait la dissolution de ses mœurs.

Bannissement d'Hyperbolus par l'ostracisme.

Un citoyen ambitieux et méchant, nommé Hyperbolus, connaissant cette disposition des esprits, crut le moment favorable pour les perdre tous deux et s'élever sur leur ruine ; mais les deux partis se réunirent contre lui, et le firent bannir par l'ostracisme. Cette loi, créée pour écarter les hommes dont le trop grand mérite pourrait faire ombrage, tomba en désuétude dès qu'on l'eut appliquée à un citoyen aussi obscur qu'Hyperbolus.

Alcibiade prêtait trop, par sa conduite, par ses intrigues et par ses débauches, aux reproches de

l'opinion publique, pour ne point craindre les dispositions que montrait le peuple à s'occuper de ses moindres actions. Ce fut alors qu'il se servit, pour faire diversion aux attaques de ses ennemis, d'un moyen puéril en apparence, mais qui prouve à quel point il connaissait la légèreté des Athéniens. Il avait un chien superbe et de grand prix; il lui fit couper la queue; et comme on lui disait qu'il était blâmé généralement pour avoir si ridiculement mutilé ce bel animal : « J'aime mieux, » répondit-il, puisque le peuple s'occupe de moi, » qu'il me raille de cette action, et qu'il se taise » sur le reste. » Au surplus il donna bientôt à ses compatriotes des matières plus graves d'intérêt et de critique.

Députation des Éginètes à Athènes.

Les Éginètes, peuple de Sicile, envoyèrent des députés à Athènes pour demander des secours contre la ville de Sélinonte, alliée de Syracuse; ils offraient de payer les troupes qu'on leur prêterait.

Cette demande augmenta la division des partis dans Athènes. Tous les hommes sages voulaient qu'on refusât les secours demandés. Nicias s'efforça de prouver au peuple toutes les difficultés et tous les dangers de cette expédition; il lui annonça qu'elle aurait les suites les plus funestes. « Si nos armes sont heureuses, disait-il, leur » succès même excitera la jalousie des autres na- » tions, donnera des alliés à Sparte, et fera réunir » contre vous tant de forces qu'elles renverseront » votre puissance. D'un autre côté, si le sort nous » est contraire, vous serez affaiblis par vos per-

» tes, vous ne pourrez résister à l'ennemi qui est » près de vous, et vous aurez préparé votre des- » truction de votre propre main. Pourquoi aller » chercher si loin des maux dont à peine on est » guéri ? Faut-il enfin ruiner la république pour » payer les profusions d'Alcibiade, les sept atte- » lages qu'il envoie aux jeux Olympiques, les meu- » bles de son palais et le luxe de sa table royale ? » La guerre qu'on vous propose est injuste; elle » n'est ni utile ni nécessaire, et je n'y vois d'au- » tre avantage que celui de relever la fortune » épuisée d'Alcibiade. »

« Je n'ai point mérité, répondit le fils de Cli- » nias, les reproches qu'on m'adresse. Ma vie a » été dévouée jusqu'ici à mes concitoyens; elle » le sera toujours. Depuis le combat de Potidée, » il n'est pas de champ de bataille où je n'aie » versé mon sang pour ma patrie : je n'ai d'am- » bition que pour elle, et je mets ma gloire à aug- » menter sa force, sa puissance et sa renommée. » On veut me faire un crime de mes richesses : » tout ce que j'ai est à mes concitoyens; ma mai- » son est la leur; ma table leur est ouverte; ma » fortune est un souvenir des victoires d'Athè- » nes, et le fruit des services de mes ancêtres. Si » l'on m'accuse d'un peu de faste, j'ai toujours » pensé, je l'avoue, que la magnificence des » particuliers faisait une partie de la gloire de » l'état : le luxe et l'urbanité d'Athènes lui ont » attiré autant d'amis que Sparte s'est fait d'en- » nemis par sa dure, insolente et triste austérité. » J'appuie la proposition des Éginètes, et je con-

» seille la guerre, parce qu'elle est toujours juste » lorsqu'elle est entreprise pour la liberté contre » la tyrannie.

» Cette guerre sera utile à votre fortune comme » à votre gloire : elle ne me fait point craindre les » difficultés dont on vous effraie; toutes les villes » de Sicile, lasses de leurs princes et de l'ambi- » tion de Syracuse, vous attendent, vous ouvrent » leurs portes, et vous recevront comme des li- » bérateurs.

» C'est en étendant au loin le bruit de vos » armes, c'est en prouvant, jusqu'à l'extrémité » de l'Europe, votre puissance sur les mers, que » vous effraierez vos ennemis les plus proches. » Ce n'est point la pâle lumière d'une fausse sa- » gesse et d'une timidité déguisée en prudence, » c'est l'éclat de la victoire qui peut seul frapper » les yeux de vos rivaux, et les forcer à recon- » naître votre domination. Enfin, puisque vous » m'avez nommé général, si l'on craint que l'ar- » deur de ma jeunesse ne me porte dans cette » entreprise à quelques démarches imprudentes, » associez-moi Nicias, et vous n'aurez plus rien » à redouter lorsque mon courage sera éclairé par » la prudence d'un guerrier consommé, qui jus- » qu'à présent a réussi dans toutes ses entreprises.

Armement en leur faveur.

Le peuple, insensible aux froids raisonnemens de Nicias, et enthousiasmé par les flatteries et par l'éloquence d'Alcibiade, accéda aux demandes des Éginètes, ordonna l'armement destiné à les secourir, et nomma pour généraux Nicias, Alcibiade et Lamachus.

On fit avec célérité tous les préparatifs nécessaires; mais le jour fixé pour le départ de la flotte se montrait sous un sinistre augure; il coïncidait avec les fêtes de la mort d'Adonis. Toutes les femmes athéniennes, pour rappeler la douleur de Vénus, remplissaient la ville de leurs gémissemens, et semblaient prédire les désastres dont Athènes était menacée.

Sacrilége attribué à Alcibiade.

Au moment où le peuple s'attristait déjà du choix qu'on avait fait par mégarde d'un jour si fatal, il apprit avec consternation que les statues de Mercure, placées aux portes des maisons, venaient d'être toutes mutilées dans la nuit. Les magistrats, excités par la clameur publique, firent de diligentes recherches pour découvrir l'auteur de ce sacrilége. Un esclave leur déclara qu'Alcibiade, plongé dans l'ivresse, avait commis cette impiété. Ils voulaient l'arrêter et le mettre en jugement; mais les matelots et les soldats, soulevés, jurèrent qu'ils ne partiraient pas sans lui.

Alcibiade demandait hautement qu'on lui fît son procès, protestant de son innocence, et représentant combien il serait injuste d'exiger qu'un citoyen, sous le poids et l'inquiétude d'une accusation, se chargeât de la conduite d'une entreprise qui demandait d'une part tant de confiance, et de l'autre tant de liberté d'esprit. Mais le peuple, ne voulant pas différer le départ de l'armée, ajourna le jugement d'Alcibiade jusqu'à son retour.

Départ de l'armée athénienne.

La vanité des Athéniens eut une grande jouissance au départ de la flotte. L'armée était composée de six à sept mille hommes d'élite, portés

sur cent trente-six vaisseaux de guerre ; près de mille bâtimens marchands les suivaient. L'audace d'Alcibiade animait toutes ses troupes : leur ardeur, leur hilarité, leurs chants de guerre, qu'accompagnait le son des instrumens, donnaient à ce spectacle l'air d'un triomphe. On était loin de prévoir que tous ces guerriers ne trouveraient en Sicile que leurs tombeaux, et que le rêve de la conquête de Syracuse serait terminé par la ruine d'Athènes.

L'armée arriva à Rhège : on n'y trouva pas l'argent promis par les Éginètes. Nicias, mécontent, voulait négocier au lieu de combattre. Lamachus prétendait qu'on pouvait terminer la guerre promptement, en profitant du premier effroi des ennemis et en marchant droit à Syracuse. Alcibiade proposa de s'étendre en Sicile pour grossir ses forces par le secours des Grecs établis dans cette île. Son avis l'emporta : il débarqua le premier, et par une attaque vive il se rendit maître de Catane.

Jugement d'Alcibiade pendant son absence.

Mais ses plus redoutables ennemis n'étaient pas en Sicile : ceux qu'il laissait dans Athènes profitaient de son absence pour le perdre. Les magistrats poursuivaient toujours leurs informations sur le sacrilége. Plusieurs esclaves déposèrent qu'avant de mutiler les statues de Mercure, Alcibiade, à la suite d'un festin, avait parodié les mystères de Cérès; que dans cette scène scandaleuse il remplissait les fonctions de prêtre, ordonnant à Théodore de faire les proclamations sacrées, et à Polystion de porter la torche.

Ces aveux, arrachés par les tortures ou payés par la haine, étaient reçus par la crédulité. Cependant un des amis de l'accusé demandant à ces esclaves comment, dans l'obscurité de la nuit, ils avaient pu voir les coupables, ils prétendirent les avoir reconnus à la clarté de la lune. Il se trouva précisément qu'il n'y en avait pas eu à cette époque. L'imposture était évidente : mais en vain la raison voulut la prouver ; on n'écoute plus sa voix dès que celle du fanatisme se fait entendre.

Le peuple était furieux ; il voulait impatiemment une victime, et la galère de Salamine fut expédiée en Sicile pour ramener Alcibiade.

Il feignit d'obéir, demanda seulement de faire la traversée sur un bâtiment qui lui appartenait, arriva à Thurium, s'y cacha, et trouva le moyen d'échapper aux poursuites de ses ennemis.

On raconte que, lorsqu'il marchait déguisé dans cette ville, un Athénien le reconnut et lui dit : « Eh quoi, Alcibiade ! tu ne te fies pas à la » justice de ton pays ? — Je le ferais, répondit- » il, s'il était question de toute autre chose ; mais » pour ma vie je ne m'en fierais pas à ma pro- » pre mère, craignant que, par mégarde, elle » ne mît dans l'urne la fève noire au lieu de la » blanche. »

Lorsque le peuple athénien apprit sa fuite, la fureur fut au comble. On le condamna à mort, on confisqua ses biens, on ordonna à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire. Une seule, nommée Théano, plus digne que les autres du sacerdoce, s'y refusa, disant : « Qu'elle était Sa condamnation à mort.

» prêtresse des dieux pour faire des prières et non » des imprécations, pour bénir les hommes et non » pour les maudire. »

Alcibiade s'était réfugié dans Argos. Lorsqu'il apprit son arrêt, il dit : « Je saurai bien prouver » aux Athéniens que je suis encore en vie. »

Sa trahison envers sa patrie.

Il ne remplit que trop cette fatale promesse ; et pour se venger d'une injuste condamnation il commit le plus grand des crimes, celui de trahir sa patrie, et s'associa à ses ennemis pour sa ruine.

Comme l'élévation de son ame venait d'orgueil et non de vertu, il était loin de sentir que se venger de l'injustice de son pays, c'est la justifier.

La lenteur de Nicias, n'étant plus aiguillonnée par l'activité d'Alcibiade, lui fit perdre un temps précieux à Catane, et laissa renaître la confiance des ennemis que l'arrivée de forces si imposantes avait d'abord troublés.

Siége de Syracuse.

La campagne se passa en incursions et en petits combats sans importance. Les Syracusains, rassurés, attaquaient eux-mêmes les Athéniens, les provoquaient et se moquaient de leur apparente timidité. Nicias, piqué de leurs railleries, s'irrita enfin, marcha avec toutes ses forces, et fit le siége de Syracuse.

Tableau de cette ville.

Cette ville fameuse, située sur la côte orientale de Sicile, avait été fondée par Archias de Corinthe; sa population était nombreuse, son commerce étendu, ses troupes aguerries. Dans sa naissance elle avait été gouvernée républicainement; l'industrie et le courage de ses citoyens étendirent peu à peu sa puissance.

Gélon, qui s'illustra d'abord par des exploits, s'empara de l'autorité, se fit pardonner son usurpation par ses vertus et par la douceur de son règne; il étendit sa domination sur plusieurs contrées voisines, et consolida sa gloire par sa sagesse.

Ses successeurs ne l'imitèrent pas; ils firent haïr la tyrannie; et Syracuse reprit sa liberté. Lorsque les Athéniens l'attaquèrent, Hermocrate brillait dans son sénat, et commandait ses troupes. Il se montra, par ses talens et par son courage, dans cette grande circonstance, digne de sa place et de la confiance de sa patrie.

Commandement d'Hermocrate.

En admirant les merveilles que produisait l'esprit inventif des Grecs, leur amour pour la gloire et leur courage héroïque, on ne peut que déplorer l'aveuglement des hommes : ils abusent des dons les plus précieux; et, aveuglés par leurs passions, ils se servent de leurs propres armes pour se détruire.

La Grèce, si riche en talens, en législateurs, en sages, en héros, délivrée de Xerxès, faisait trembler l'Asie, et semblait devoir éclairer l'Europe qu'elle couvrait de ses brillantes colonies : une partie de l'Italie et toute la Sicile étaient devenues grecques; les arts et la liberté se répandaient partout : leur union devait consolider ces conquêtes de la civilisation; mais l'ambition, la discorde et le luxe détruisirent l'ouvrage des lumières, introduisirent dans un lieu la mollesse, dans l'autre la tyrannie, par-tout l'égoïsme, et préparèrent de loin le triomphe de la puissance romaine, qui sou-

mit successivement à son joug tous ces peuples divisés.

Nous avons vu que Syracuse, ne mettant point de bornes à son ambition, voulait assujettir Léontium, Égeste et toute la Sicile, et qu'elle avait attiré par là dans son sein les armes d'Athènes. Elle n'avait point de secours à espérer des Grecs de l'Italie, moins ambitieux, mais dont la force était perdue et minée par les voluptés.

La célèbre Sybaris, fondée par les Achéens, dominant autrefois sur vingt-cinq villes, s'était laissé corrompre par la richesse. Son seul nom est resté immortalisé par ses vices : sa mollesse fut telle qu'on y décernait des prix à ceux qui inventaient de nouvelles voluptés. Ses lâches habitans, facilement vaincus par les Crotoniates, virent leur cité détruite. Les Athéniens bâtirent sur ses débris la ville de Thurium, qui reçut ses lois de Charondas, disciple de Pythagore.

La morale de ce législateur était très-sévère : il excluait du sénat tout homme qui se serait marié deux fois; la calomnie était soumise à des peines infamantes; on punissait d'une amende toute liaison avec les méchans; les poltrons étaient condamnés à paraître en public avec des habits de femme. Charondas, frappé du danger des innovations et des révolutions, avait ordonné que tout homme qui voudrait proposer une nouvelle loi se présentât dans l'assemblée du peuple, une corde au cou; et on le pendait si la loi n'était pas jugée bonne, nécessaire et adoptée. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, il entra, par mé-

garde, tout armé, dans l'assemblée du peuple; ce qui était défendu. Les citoyens lui reprochèrent d'enfreindre lui-même ses lois. « Loin de les vio- » ler, répondit-il, je les scellerai de mon sang. » Et il se tua.

Thurium relâcha peu à peu les liens de cette législation rigide : ses mœurs s'amollirent; mais elle conserva long-temps la haine des innovations, l'amour de la paix, et resta tranquille au milieu des querelles qui agitaient les peuples voisins.

Un autre disciple de Pythagore, Zéleucus, avait été le législateur des Locriens. Conduisant les hommes à la connaissance de la Divinité par la contemplation de ses œuvres et par l'admiration de l'ordre qui règne dans l'univers, il prescrivait, pour honorer les dieux, plus de vertus que de sacrifices. Son code de lois était un code de morale : voulant éteindre l'esprit de haine qui éternise les discordes civiles, il recommandait à ses concitoyens de se conduire à l'égard de leurs ennemis comme devant les avoir bientôt pour amis. Pour bannir le luxe de la république il ne le permit qu'aux courtisanes.

Tous les peuples de la Grande Grèce vivant dans ces dispositions pacifiques, les Syracusains ne devaient en attendre aucun secours considérable. Ils pouvaient en espérer davantage de quelques peuples de la Sicile; mais s'ils y trouvaient des alliés, ils y trouvaient aussi des ennemis que leur esprit de domination avait irrités. D'ailleurs les colonies grecques, en Sicile, suivaient assez ordinairement les passions de leurs métropoles : la

discorde, qui agitait celles-ci dans la Grèce, et qui les rangeait dans le parti de Sparte ou d'Athènes, s'étendait au loin, et portait en Sicile les mêmes dissentimens et des haines pareilles.

Les anciens habitans de la Sicile furent les Lestrigons et les Cyclopes. Quelques Troyens y fondèrent la ville d'Égeste, que les Latins nomment Ségeste. Les Phéniciens établirent des colonies sur la côte qui regarde Carthage; ce qui donna dans la suite de grands moyens aux Carthaginois pour étendre leur puissance dans cette île.

Les premiers Grecs établis en Sicile furent les Chalcidiens, de l'Eubée, qui fondèrent Naxos, Léontium et Catane. Les Corinthiens, comme nous l'avons vu, jetèrent les fondemens de Syracuse. Les Mégariens bâtirent Mégare ou Hybla, dont le miel était si renommé, et ensuite Sélinonte et Agrigente. Les Messéniens fondèrent la ville de Messine, et les Syracusains celles d'Acre, de Clazomène et de Camarine.

État de siége de Syracuse.

On peut juger par ce tableau que Syracuse, ayant à ses portes moins d'alliés que d'ennemis, se trouvait livrée à ses propres forces, et devait s'attendre à succomber sous la puissance d'Athènes, si Sparte ne lui envoyait un prompt secours.

Cependant sa nombreuse population, la force de ses remparts, une armée aguerrie et une flotte nombreuse, présentaient aux efforts de Nicias des obstacles imposans, et qui exigeaient de ce général beaucoup d'activité et de courage. La ville était divisée en trois quartiers : celui qu'on appelait l'Ile, situé au midi, communiquait au continent

par un point; les maisons de l'Achradine se prolongeaient sur le bord de la mer; derrière ce quartier celui d'Étique s'étendait parallèlement. Tous deux étaient défendus par de hautes murailles flanquées de tours et par des fossés profonds. Syracuse avait deux ports; le circuit du plus grand était d'une étendue de deux lieues. Nicias ayant, par une fausse attaque, attiré l'ennemi du côté de Catane, débarqua à Olympie, et arriva sans obstacles devant les murs de Syracuse. Mais bientôt les Syracusains, réunissant toutes leurs forces, sortirent de leurs portes, et livrèrent bataille à Nicias : elle fut longue et sanglante; les Athéniens remportèrent la victoire, et forcèrent les ennemis à se renfermer dans leurs murs.

Nicias, au lieu de profiter de l'épouvante que cette défaite répandait dans la ville, se retira à Catane pour y réparer ses forces, et envoya demander à Athènes de l'argent et des vivres.

Cette lenteur laissa aux Syracusains le temps de se rassurer. Leur général, Hermocrate, raffermit leur courage, et l'on fit partir des députés pour implorer le secours de Sparte et de Corinthe. Le moment était favorable; Alcibiade, enflammé du désir de la vengeance, avait quitté Argos pour offrir ses services à Lacédémone contre sa patrie. Arrivé en Laconie, il acquit bientôt un inconcevable crédit sur les Lacédémoniens, dont il prit les mœurs. Ce n'était plus ce brillant Athénien, entouré de courtisanes dans un palais somptueux, éblouissant les regards par sa parure, passant les nuits dans des festins; mais un dur Spartiate, vêtu

Arrivée d'Alcibiade en Laconie.

grossièrement, nourri de brouet, luttant avec la jeunesse, méditant avec les vieillards, grave dans son maintien, laconique dans ses discours, et plus animé contre Athènes que ses vieux ennemis.

Commandement de Gylippe.

Il persuada donc aux Lacédémoniens d'envoyer promptement une armée en Sicile sous le commandement de Gylippe, d'attaquer en même temps Athènes, et, pour ne point rendre cette invasion aussi infructueuse que les précédentes, de fortifier le poste de Décélie, dont il connaissait mieux que personne la position.

Ce fut ainsi que sa funeste et perfide habileté prépara et décida la ruine d'Athènes; il y contribua même par ses armes comme par ses conseils.

Victoire d'Hermocrate.

Les Syracusains, ranimés par l'espoir d'être secourus, redoublèrent d'activité; et tandis que leurs travailleurs ajoutaient des fortifications nouvelles aux anciennes, Hermocrate exécuta une vive attaque contre les Athéniens près de Catane, les surprit et brûla leur camp.

Victoire de Nicias.

Il ne fallait rien moins qu'un pareil échec pour tirer Nicias de sa léthargie. Ce général, toujours lent à se décider, mais ardent dès qu'il était en action, réunit ses forces, repoussa les ennemis, marcha sur Syracuse, établit sa flotte à Thapsa près de cette ville, livra une nouvelle bataille, défit les ennemis, éleva un trophée, et entoura Syracuse de retranchemens qui la privaient de toute communication avec le dehors.

Continuant à pousser ses avantages, il s'empara du fort de l'Épipole, situé sur une montagne qui dominait la ville. En vain les Syracusains vou-

lurent le reprendre; il repoussa leurs efforts. Les deux flottes se battirent : Lamachus périt dans ce combat; mais les Athéniens furent vainqueurs, et Nicias se rendit maître du grand port.

Le succès décide les faibles; la victoire trouve toujours des alliés : plusieurs peuples de Sicile vinrent augmenter les forces des assiégeans. Syracuse consternée et se croyant perdue, demanda à capituler. Les articles étaient réglés; on était près de les signer, lorsque tout-à-coup Gylippe parut avec l'armée lacédémonienne.

Nicias avait négligé d'opposer des obstâcles à leur débarquement : l'ardeur et le courage des Syracusains se ranimèrent à la vue de leurs libérateurs; ils sortirent en foule de leurs murs, renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage, et se réunirent aux Spartiates : alors tous ensemble marchèrent avec impétuosité contre l'Épipole, et le prirent d'assaut. Son échec.

Nicias perdit beaucoup de monde dans ce combat, et se retira sur le cap de Plemmyre, qu'il fortifia. Les flottes se livrèrent bientôt deux batailles sanglantes. Dans un premier combat les Athéniens eurent l'avantage; mais dans le second leur aile gauche fut enfoncée et mise en déroute.

Malheureusement la morale est presque toujours exclue de la politique, et les états se croient plus dispensés que les particuliers de garder leur foi.

La victoire de Gylippe changea les dispositions des peuples de Sicile, et la plupart des alliés d'A-

thènes passèrent dans le parti de Sparte, et se déclarèrent pour Syracuse.

Sa demande de secours à Athènes.

Nicias écrivit des lettres pressantes à Athènes, pour demander son rappel ou du secours : on refusa sa démission. Ménandre et Euthydème partirent pour le soulager dans ses travaux. Eurymédon lui amena dix galères chargées de vivres et d'argent; enfin on annonça que Démosthène, destiné à remplacer Lamachus, allait partir incessamment avec des forces considérables.

Cependant Agis, roi de Sparte, suivant les conseils d'Alcibiade, entra dans l'Attique, la ravagea, fortifia Décélie à six lieues d'Athènes, et, dans cette position, ôta aux Athéniens toute possibilité de recevoir les produits de leurs mines et les revenus de leurs terres.

Disette dans cette ville.

Athènes souffrit tous les maux de la plus extrême disette. Les esclaves désertaient en foule; le peuple éclatait en plaintes; l'ennemi menaçant la ville par des attaques continuelles, les citoyens se voyaient obligés de monter la garde jour et nuit.

Nouvelle victoire de Gylippe et d'Hermocrate.

Pendant ce temps Gylippe et ses alliés redoublèrent d'efforts contre Nicias : ils attaquèrent d'abord Plemmyre avec quatre-vingts galères; elles soutinrent un grand combat qui ne fut point encore décisif : mais le lendemain Gylippe prit le fort d'assaut, et s'empara de tout l'argent et des munitions qu'il renfermait.

Les Athéniens se vengèrent de cet échec en détruisant onze galères ennemies, et se retirèrent dans une petite île près de la côte. Le moment qui devait décider du sort d'Athènes et de Syra-

cuse était arrivé. Hermocrate, Gylippe et leurs alliés, ayant réuni toutes leurs forces, vinrent présenter la bataille aux Athéniens. Nicias voulait attendre l'arrivée des secours promis : pour cette fois la temporisation était sage ; mais la jalousie de Ménandre et d'Euthydème les porta à s'opposer à son avis. L'impatience athénienne les seconda ; Nicias se vit forcé de combattre : il fut défait, perdit sept galères, et sa flotte découragée prit la fuite. Le lendemain celle de Démosthène parut ; il amenait soixante-treize galères et huit mille hommes.

Arrivée de Démosthène avec des secours.

Syracuse, effrayée, se montrait disposée à traiter : Nicias l'apprit par des intelligences qu'il avait dans la ville ; il conseilla d'attendre et de négocier. Mais Démosthène ne voulait pas être venu de si loin sans combattre ; il reprocha à Nicias sa timidité, enflamma par sa véhémence les esprits de l'armée, et fit décider l'assaut.

On enfonça d'abord les ennemis ; mais, au moment où l'on se croyait sûr de la victoire, les troupes de Thèbes survinrent et rétablirent le combat. Une terreur panique s'empara des Athéniens, la nuit augmenta le désordre ; ce ne fut plus qu'une déroute : les soldats, poursuivis par l'ennemi, jetaient leurs armes et se laissaient massacrer sans résistance. Le carnage fut affreux ; la perte se monta à plus de huit mille hommes ; le reste de l'armée se sauva dans des marais.

Défaite des Athéniens.

Un nouveau secours, arrivé à Gylippe sur ces entrefaites, augmenta le découragement. On voulait se retirer ; mais les Syracusains coupaient la retraite par terre et par mer. Eurymédon périt en

livrant un combat; ses galères échouèrent dans le fond du golfe.

L'intrépidité de Nicias redoublait avec le péril; il repoussa les efforts de Gylippe. Cependant, pour lui enlever sa dernière ressource, les Syracusains avaient fermé le grand port avec des chaînes de fer. Les Athéniens, se voyant investis et sans vivres, se déterminèrent à livrer un dernier combat. Nicias remplit cent dix galères de soldats, et jeta le reste de ses troupes sur le rivage. Les galères athéniennes se précipitèrent sur les chaînes pour les briser; celles de Syracuse accoururent pour s'y opposer. Les deux armées se mêlèrent et s'entassèrent tellement dans un lieu étroit, que toute manœuvre devint alors impossible: on se joignait bord à bord, on combattait corps à corps comme sur terre.

Après plusieurs heures d'une mêlée furieuse et d'une lutte opiniâtre, la flotte des Athéniens, battue, fut repoussée et poursuivie sur le rivage, où ils abandonnèrent tous leurs vaisseaux.

Leur retraite.

L'armée voulut alors se retirer par terre; mais on prit trop tardivement ce parti; tous les passages étaient gardés. Bravant ces obstacles, après avoir abandonné en gémissant les malades et les blessés à la fureur de l'ennemi, on se mit en marche: malgré la consternation que causait cet affreux désastre, la retraite se fit d'abord en bon ordre, quoiqu'on fût toujours harcelé par la cavalerie.

La nuit on crut devoir changer de route: l'arrière-garde, commandée par Démosthène, s'é-

gara dans l'obscurité; elle fut attaquée, investie; et, après une longue défense, Démosthène se vit contraint de se rendre avec les six mille hommes qu'il conduisait. Reddition de Démosthène et de Nicias.

Nicias, poursuivant sa marche, traversa une rivière, et établit son camp sur une hauteur. Bientôt, entouré par les forces ennemies, il négocia, offrit de payer les frais de la guerre, et de donner des otages. Pour toute réponse on l'attaqua: ne cherchant plus de salut que dans son courage, il enfonça les ennemis, et se retira sur les bords du fleuve Asinare.

Là les soldats, accablés de fatigue et de soif, voulant se désaltérer, furent massacrés en grand nombre dans le fleuve par les Syracusains qui les poursuivaient. Nicias, ne pouvant plus rétablir l'ordre, se rendit à Gylippe, à condition qu'on épargnerait le reste des troupes.

Le nombre des prisonniers était prodigieux. Les Syracusains retournèrent en triomphe dans leur capitale : tous les arbres de la route furent érigés en trophées, et chargés des armes des vaincus.

Le sénat et le peuple de Syracuse délibérèrent sur leur sort. La foule demandait la mort des captifs : Nicolaüs, vieillard vénérable, fit un discours touchant pour prouver aux Syracusains qu'une vengeance si atroce déshonorerait leur victoire. Dioclès entraîna les suffrages, et fit envoyer au supplice Nicias et Démosthène. Leur mort.

On enferma les autres captifs dans de vastes carrières, où ils ne recevaient pour toute nourriture qu'un peu de farine et d'eau. La plus grande partie

mourut de misère; on vendit le reste comme esclave.

Tel fut le dénouement de cette fatale guerre, conseillée par la vanité d'Alcibiade, et rendue si funeste par sa trahison. Elle ne justifia que trop le mot de Timon, fameux par sa haine contre les hommes : ce misanthrope farouche, voyant les progrès du crédit d'Alcibiade dans sa patrie, lui dit un jour : « Courage, mon fils; continue de » t'agrandir, et je te devrai la perte des Athé- » niens! »

Au moment où Athènes voyait ses campagnes ravagées, ses mines envahies, ses murs menacés par les Spartiates, elle apprit la mort de Nicias, de Démosthène, et la destruction totale de ses flottes et de ses armées.

Le peuple, consterné, sans galères, sans argent, sans soldats, ne pouvait compter sur l'appui de ses alliés, qui n'avaient subi que forcément son joug, et qui n'étaient attachés qu'à sa fortune : aussi ils abandonnèrent Athènes dès qu'ils la virent vaincue. Les peuples de Thrace, d'Ionie, ceux de l'Eubée, de Chio, de Lesbos, se mirent sous la protection de Lacédémone, et trouvèrent son parti le plus juste, parce qu'il devenait le plus fort.

Quelques villes d'Asie, plus courageuses et plus clairvoyantes, demeurèrent fidèles.

Tissapherne, gouverneur de Lydie pour le roi de Perse, et Pharnabaze, satrape de l'Hellespont, promirent des subsides aux Spartiates, s'ils voulaient les aider à priver ces villes de leur li-

berté, et détruire ainsi les derniers alliés d'Athènes.

Sparte y consentit au mépris des lois de Lycurgue : le désir de dominer lui fit recevoir l'or étranger, et elle s'arma contre la liberté grecque. C'est ainsi que la cour de Perse, vaincue par les armes de la Grèce, mais triomphante par l'intrigue, profita des divisions de ses ennemis pour les corrompre et les abaisser.

Alcibiade se voyait plus vengé qu'il ne l'avait espéré : la vengeance n'est une jouissance que dans l'éloignement; dès qu'elle est satisfaite, elle déchire l'ame dans laquelle elle n'a pas effacé toutes traces de vertu.

Dès qu'Alcibiade vit Athènes au bord de sa ruine, son amour pour son pays se réveilla : pour empêcher le triomphe complet de Sparte, il traversa les négociations de Tissapherne, et multiplia les intrigues pour en retarder le succès. Il y serait peut-être parvenu, tant il avait de crédit sur le peuple lacédémonien; mais il s'était attiré la haine d'Agis, roi de Sparte, dont il avait séduit la femme, Timéa. Cette reine, trop passionnée pour être prudente, fit éclater cette coupable liaison : son scandaleux aveuglement fut tel que, devant ses amis, elle donnait à son enfant, Léotychide, le nom de son amant. Agis, justement irrité, profita, pour perdre Alcibiade, de ces imprudences et de l'enthousiasme que le peuple montrait pour lui. Il parvint à exciter la jalousie du sénat, celle des éphores, et prit avec eux des mesures pour se défaire d'un homme si remuant.

Intrigues d'Alcibiade

Sa fuite à Sardes.

Alcibiade, averti du danger qui le menaçait, se sauva à Sardes, et, changeant tout-à-coup de système, de mœurs, de costume et de langage, il devint en peu de temps le favori de Tissapherne.

Maître de l'esprit de ce satrape, il l'engagea à tenir la balance entre Athènes et Sparte, en lui prouvant que la ruine d'une de ces villes mettrait l'autre en état de disposer de toutes les forces de la Grèce contre la Perse.

Ces intrigues laissant aux Athéniens le temps de respirer, ils levèrent des soldats, construisirent des galères, et firent rentrer plusieurs villes dans l'obéissance. Ils apprirent alors que Tissapherne faisait venir cent cinquante vaisseaux phéniciens pour les joindre à la flotte persane : une force si considérable pouvait, suivant le parti que prendrait le satrape, écraser Athènes, ou la délivrer des Lacédémoniens.

Le peuple athénien se repentit alors d'avoir maltraité Alcibiade, dont il redoutait la dangereuse influence. Celui-ci profita de cette circonstance, et fit dire secrètement à ses concitoyens qu'il leur procurerait l'alliance de Tissapherne, pourvu qu'on détruisît la démocratie dans Athènes.

Le peuple, indigné, s'opposa d'abord vivement à cette révolution ; mais le danger était imminent, les ressources nulles, et le parti démocratique fut obligé de consentir à tout pour sauver l'état.

On envoya Pisandre et dix députés à Sardes pour traiter avec Tissapherne et avec Alcibiade. Le satrape exigeait impérieusement qu'Athènes

abandonnât toute l'Ionie : les Athéniens n'y voulaient pas consentir. Fatigué de ces lenteurs, Tissapherne conclut une alliance avec Lacédémone, qui promit formellement de céder au roi de Perse les provinces grecques d'Asie.

Cependant la révolution commencée dans Athènes s'acheva : la démocratie fit place à l'oligarchie, et le gouvernement de la république fut confié, avec un pouvoir absolu, à quatre cents citoyens pris dans la classe la plus opulente. Le sénat résistait encore ; mais les quatre cents magistrats nommés entrèrent dans le lieu des séances, armés de poignards, et forcèrent les sénateurs à se disperser.

Révolution dans Athènes.

Cet acte de violence fut suivi d'une cruelle proscription : on emprisonnait, on égorgeait les partisans de la démocratie, on pillait leurs biens, et les nouveaux magistrats se montraient plus cruels pour le peuple que ses ennemis.

L'armée qui était à Samos, apprenant ces atrocités, se révolta, déposa ses chefs, et mit à leur place Thazile et Thrasybule. Ils rappelèrent Alcibiade qu'ils nommèrent leur général.

Les Lacédémoniens, au lieu de profiter de ces troubles, et d'attaquer promptement Athènes, portèrent leurs armes dans l'Eubée, et s'en emparèrent. Cette faute sauva pour le moment les Athéniens : ils reprirent courage, confirmèrent le rappel d'Alcibiade, et déposèrent les quatre cents magistrats qui avaient tant abusé de leur pouvoir précaire.

Rappel d'Alcibiade.

Alcibiade ne voulut point rentrer dans Athènes avant d'avoir réparé ses torts par des services, et

Sa victoire sur les Lacédémoniens.

ses trahisons par des victoires : à la tête de quelques vaisseaux ioniens, il se joignit à la flotte athénienne, attaqua impétueusement les Lacédémoniens près d'Abydos, les défit complètement, et leur prit plus de trente vaisseaux.

Son arrestation à Sardes.

Après cette victoire il courut à Sardes, avec son audace et son imprudence accoutumées, pour voir Tissapherne, et pour jouir devant lui de son triomphe. Le satrape le fit arrêter : mais il corrompit quelques gardes, en tua d'autres, se sauva, remonta sur sa flotte, et, après s'être réuni à Théramène et à Thrasybule, il marcha vers Cyzique avec quarante vaisseaux.

Sa fuite.

Le satrape Pharnabaze et Mindare de Sparte commandaient dans ces parages des forces très-supérieures aux siennes. Il n'approcha d'abord des ennemis qu'avec la moitié de ses vaisseaux, pour les attirer loin de la côte en leur inspirant une trompeuse confiance.

Ce qu'il avait prévu arriva. Voyant le petit nombre de ses bâtimens, ils coururent sur lui en désordre, comptant sur une victoire prompte et facile : mais, peu de temps après que le combat fut commencé, le reste de la flotte athénienne parut, tomba sur les Perses et les Spartiates, et les mit en fuite. Profitant de cet avantage, Alcibiade débarqua promptement sur la côte, battit Pharnabaze, fit un grand carnage des ennemis, et tua de sa propre main Mindare, général des Lacédémoniens.

Cependant le roi Agis s'était avancé avec une flotte près d'Athènes. Thazile le combattit, et

le força à se retirer. Mais quelque temps après la flotte de Tissapherne lui fit éprouver un échec, et il prit le parti de rejoindre Alcibiade : dans sa route il s'empara de quatre vaisseaux syracusains.

Alcibiade, ayant ainsi réuni toutes les forces d'Athènes, marcha contre Tissapherne, et lui livra une grande bataille : l'armée persane et phénicienne fut battue et presque détruite. Sa victoire sur Tissapherne.

Cette victoire rendit les Athéniens maîtres de la mer de l'Hellespont, et répandit un tel effroi dans Lacédémone qu'elle demanda la paix.

La haine des Athéniens était trop animée pour être prudente ; ils manquèrent cette occasion de relever solidement leur puissance, et refusèrent toute négociation.

L'année suivante Alcibiade fit la conquête de Chalcédoine, de plusieurs autres places, battit encore Pharnabaze, et revint enfin à Athènes avec des vaisseaux chargés de lauriers, de captifs et de butin. Son entrée triomphale à Athènes.

Rien ne peut se comparer à l'éclat de cette entrée triomphale. Athènes, qui s'était crue perdue, se retrouvait victorieuse : les hommes faisaient éclater violemment leurs transports par des cris ; les femmes, les vieillards, les enfans exprimaient leur joie par des larmes. Alcibiade fut reçu comme un héros, comme un libérateur et presque comme un dieu.

Rassemblant le peuple, il voulut se justifier à ses yeux de l'ancienne accusation portée contre lui ; mais la fortune l'avait absous : on cassa le décret qui l'avait banni, et on ordonna aux prê-

tres de révoquer leurs malédictions. Un seul s'y refusa, disant qu'il n'avait maudit qu'un sacrilége, et que, si Alcibiade était innocent, l'anathème ne tombait pas sur lui.

Sa nomination de généralissime.

Le peuple dans son ivresse ne se contenta pas de rendre au vainqueur ses droits et ses biens; oubliant que Miltiade n'avait pu obtenir une couronne de laurier, il donna au banni une couronne d'or, et lui confia le commandement général des forces de terre et de mer.

L'enthousiasme pour Alcibiade allait toujours croissant : on pensait à le faire roi; mais les plus sages citoyens, redoutant cette nouvelle tyrannie qui détruirait à jamais la liberté, pressèrent le départ des cent vaisseaux qu'il commandait. Comme il aimait encore plus la gloire que l'autorité, il obéit; mais avant de s'embarquer, il fit une action digne de son audace, et très-agréable aux Athéniens.

Marche religieuse en présence de l'ennemi.

Depuis long-temps les Lacédémoniens occupaient la campagne; on était obligé de se rendre par mer à Éleusis pour y célébrer les mystères : l'époque de ces fêtes arrivée, Alcibiade, bravant les ennemis, voulut qu'on suivît l'ancienne coutume, et fit passer dans la plaine les pontifes, le peuple et le cortège au milieu d'une haie de soldats. Cette pompe religieuse et cette témérité guerrière imposèrent aux Spartiates qui n'osèrent ni interrompre la marche ni troubler la cérémonie.

Une si heureuse hardiesse redoubla l'enthousiasme du peuple pour son héros; mais il ne tarda

pas à éprouver de nouveau l'inconstance de ce peuple frivole qui passait si rapidement de la colère à la tendresse et de l'amour à la haine. Commandement de Lysandre.

Lacédémone, menacée de se voir attaquée à son tour, voulut opposer à Alcibiade un adversaire digne de lui, et donna le commandement de ses flottes à Lysandre, de la famille des Héraclides.

Il était brave, habile, ambitieux, insinuant et fait pour arriver au plus haut degré de gloire, si ses vertus avaient égalé ses talens.

Dans ce temps le roi de Perse, Darius, animé contre Athènes, envoya son fils, le jeune Cyrus, à Sardes, avec l'ordre de surveiller la conduite de Tissapherne, dont le système tendait à protéger tantôt Sparte, tantôt Athènes, afin de prolonger leurs divisions pour augmenter leur faiblesse.

Lysandre, informé de ces circonstances, arriva à Sardes, flatta l'amour-propre du jeune Cyrus, et gagna sa faveur par son adresse. Le prince, qui voulait s'assurer d'un appui pour monter au trône, se déclara ouvertement en faveur de Sparte, et prodigua ses trésors, afin d'augmenter la paie de l'armée de Lysandre.

Cette augmentation de solde lui attira beaucoup de monde, et fit même déserter un grand nombre de matelots athéniens.

Lysandre, trouvant de cette sorte en Asie toutes les ressources nécessaires, établit son arsenal à Éphèse.

Alcibiade, obligé de chercher des secours, dé-

Échec de la flotte athénienne.

barqua en Ionie pour y ramasser quelque argent : et comme il laissait le commandement de la flotte à Antiochus, dont les talens lui inspiraient peu de confiance, il lui défendit de combattre pendant son absence. Antiochus n'exécuta pas cet ordre ; il s'approcha avec sa galère des Lacédémoniens et les provoqua par des railleries et par des menaces : ils sortirent de la rade et coururent sur lui. Ses vaisseaux marchèrent à son secours; l'affaire devint générale : il fut battu et perdit quinze galères.

Accusation de Thrasybule.

Alcibiade, irrité de cet échec, voulut prendre sa revanche, rassembla des vaisseaux à Samos, et présenta la bataille à Lysandre, qui l'évita avec prudence. Les ennemis d'Alcibiade dans Athènes n'avaient été que comprimés; leur haine profita de la défaite de la flotte pour éclater : Thrasybule l'accusa devant le peuple, lui reprocha d'avoir abandonné ses vaisseaux et d'entretenir des intelligences coupables avec les satrapes.

Bannissement d'Alcibiade.

Le peuple, toujours crédule quand l'envie parle, et toujours sévère contre le malheur, condamna de nouveau au bannissement le guerrier qu'il avait voulu, peu de temps avant, porter au trône. On refusa d'entendre sa défense, et il fut obligé de se réfugier dans la Chersonèse.

Disgrace de Lysandre.

Lysandre profita de cet événement, conquit plusieurs villes et y rétablit le gouvernement aristocratique. Ses services furent presque aussi mal récompensés à Sparte que ceux d'Alcibiade l'avaient été à Athènes. Les républiques sont ingrates, parce qu'elles craignent tout ce qui s'é-

lève. Le commandement de la flotte lui fut ôté et donné à Callicratidas. Les Athéniens remplacèrent Alcibiade par Conon. Lysandre se vengea bassement de l'injustice qu'il éprouvait, et renvoya dans la ville de Sardes tout ce qui restait d'argent pour la paie des troupes. Cyrus l'approuva, comme s'il avait prêté ce secours à un homme et non à la république. En vain Callicratidas voulut lui faire des représentations; le prince les rejeta avec une hauteur humiliante. Callicratidas, blessé par l'orgueil persan, forma le projet de réconcilier les Grecs, afin de tourner leurs armes contre l'ennemi commun. Mais il faut plus de temps et d'efforts pour éteindre la haine que pour l'allumer; et le sort ne lui permit pas de consommer cette heureuse révolution. Commandement de Callicratidas.

La vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse commença. Conon se vit bloqué par Callicratidas dans la baie de Mitylène. Athènes envoya à son secours cent cinquante vaisseaux. Callicratidas, quoique beaucoup moins fort, les attaqua : son premier choc fut si impétueux qu'il en coula bas plusieurs; mais, le sien se trouvant accroché par celui du fils de Périclès, il fut entouré et tué après avoir fait des prodiges de valeur. Sa mort découragea ses troupes, le désordre se mit dans l'armée lacédémonienne; elle prit la fuite après avoir perdu cinquante vaisseaux. Vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse. Mort de Callicratidas.

Ce combat, donné près des Argineuses, releva les espérances des Athéniens; ils dressèrent un trophée sur la côte. Leurs généraux, trop pressés de suivre leurs opérations, négligèrent d'exé-

cuter les ordres de Conon et d'enterrer les morts. Le peuple d'Athènes, à la fois léger, superstitieux et cruel, mit en jugement ces braves guerriers, et six d'entre eux furent condamnés à mort.

Rappel de Lysandre.

Sparte se consola de sa défaite par la gloire que ses guerriers s'étaient acquise en combattant hardiment des forces aussi supérieures en nombre.

Avant la bataille, quelques amis de Callicratidas le blâmaient de ne pas se retirer au lieu de combattre : il leur répondit : « La perte d'une » flotte est un mal que Sparte peut réparer; mais » la fuite serait une honte irréparable pour elle » et pour moi. »

Lysandre n'avait pas cette antique rudesse; une de ses maximes était qu'il fallait coudre la peau du renard où la peau du lion ne pouvait pas suffire.

Ses talens, devenant plus nécessaires que jamais, on lui rendit le commandement. Il obtint de Cyrus tout l'argent et les secours qu'il désirait, ouvrit la campagne avec activité, s'empara de Lampsaque et la livra au pillage.

Conseil d'Alcibiade

L'armée athénienne, qui marchait pour la secourir, arriva trop tard à Ægos-Potamos, près de cette ville. Alcibiade, qui habitait dans le voisinage, vint trouver secrètement les généraux, et les avertit des dangers qu'ils couraient s'ils voulaient combattre dans une position si désavantageuse : il leur conseilla d'attendre, et leur offrit d'attaquer lui-même, par terre, l'ennemi avec des troupes de Thrace qui étaient à sa disposition.

On méprisa ses conseils et on refusa ses offres.

Lysandre, dissimulant ses desseins, semblait éviter le combat : son apparente timidité inspira une funeste confiance aux Athéniens; leurs équipages quittèrent les vaisseaux, et descendirent à terre pour se livrer au repos et au plaisir. Lysandre, saisissant le moment favorable, attaqua la flotte à l'improviste et s'en empara. Conon put à peine se sauver avec neuf galères. Les Lacédémoniens, étant débarqués, forcèrent le camp, le pillèrent, et firent prisonniers les généraux et trois mille Athéniens, dont Sparte ordonna sans pitié le massacre.

Prise de la flotte athénienne et de 3000 Athéniens avec les généraux.

Massacre de ces prisonniers.

La suite du désastre d'Ægos-Potamos fut terrible. Lysandre s'empara de toutes les villes maritimes, et vint bloquer le port du Pirée. Agis et Pausanias assiégèrent Athènes. Cette malheureuse ville, cernée de tous côtés, et ne pouvant réparer la destruction de sa flotte et de son armée, proposa d'abandonner ses prétentions, ses droits, ses alliés et l'Attique même, pourvu qu'on laissât le port libre et la ville indépendante : mais les éphores exigèrent qu'on la démantelât.

Siége d'Athènes.

Théramène, envoyé par les Athéniens pour négocier avec Lysandre, ne put rien conclure : le sort de cette république fut soumis dans Sparte à la décision du sénat et du peuple.

Les Thébains demandaient vivement sa ruine : Lysandre s'y opposa et prétendit « qu'en détruisant cette superbe ville, on crevait un des yeux de la Grèce. » Enfin la paix fut accordée aux conditions suivantes : les fortifications devaient être démolies; on ne laissait à Athènes que douze galères; elle rendait la liberté à toutes les villes

Traité de paix.

qui étaient sous sa dépendance, et se soumettait elle-même aux Lacédémoniens, en promettant de les servir dans toutes leurs guerres.

La famine força les Athéniens de ratifier ce honteux traité. Lysandre, arrivant en vainqueur dans le Pirée, en fit raser les fortifications au bruit des instrumens : entrant ensuite dans Athènes, il y parla en maître, obligea le peuple à dissoudre l'oligarchie, et nomma pour gouverner la république trente archontes qui méritèrent, par leurs crimes, une funeste immortalité sous le nom des trente tyrans.

Fin de la guerre du du Péloponèse.

Après ce traité qui termina la guerre du Péloponèse, Sparte, sans rivale, ne trouva plus d'ennemis dans la Grèce : toutes les îles se soumirent. Lysandre, ne rencontrant aucun obstacle dans sa marche, n'eut qu'à paraître devant les villes; elles lui ouvrirent leurs portes et reçurent ses lois. Il en changea le gouvernement à son gré, abolit la démocratie, et établit par-tout des décemvirs de son choix, et qui lui étaient dévoués. Il ordonna ensuite à Gylippe de le précéder, et de porter à Sparte des sommes immenses d'or et d'argent, fruit de ses conquêtes.

Exil de Gylippe pour vol.

Le héros de la Sicile, qui avait triomphé des plus illustres généraux d'Athènes, vaincu par l'avarice, ne put résister à l'appât de l'or, et déroba, pendant la nuit, un cinquième des trésors qui lui étaient confiés. Ce vol fut découvert; et Gylippe, sans attendre son jugement, se condamna lui-même à l'exil.

Cependant on délibérait à Sparte si l'on recevrait

dans la ville ces richesses proscrites par les lois. Les débats furent vifs entre la morale et la cupidité. Les éphores, invoquant l'ombre de Lycurgue, voulaient qu'on refusât ces funestes présens; tout autre ennemi aurait été repoussé avec fierté; mais on capitula avec l'or.

Le peuple décida qu'il serait reçu, mais non partagé; que les particuliers ne pourraient en faire aucun usage, et qu'on ne l'emploierait qu'aux dépenses publiques.

C'est ainsi que la richesse pénétra dans les murs de Sparte. Bientôt elle changea ses mœurs; et Lysandre fut à la fois le destructeur d'Athènes et le corrupteur de Lacédémone.

Honneurs rendus à Lysandre.

La faiblesse est toujours condamnée, et la force déifiée : les Grecs accablèrent d'éloges le victorieux Lysandre; leur flatterie lui dressa des autels. Enivré d'orgueil, il s'érigea lui-même une statue. Les poëtes chantaient ses louanges; et, sur tous les théâtres, les peuples, subjugués par lui, célébraient ses triomphes qui avaient délivré la Grèce de l'ambition d'Athènes.

Il est vrai que les Athéniens déguisaient si peu leurs désirs immodérés de domination, que dans le bourg d'Agraule ils faisaient faire serment à la jeunesse d'étendre par-tout la puissance d'Athènes, et de ne reconnaître d'autres bornes à la république que celles des pays où l'on ne trouverait ni vignes, ni grains, ni oliviers. Mais si Athènes était ambitieuse, Sparte n'était pas plus modeste, et tout prouva bientôt qu'on n'avait fait que changer de maître.

NOUVEAUX ÉVÉNEMENS DANS LES RÉPUBLIQUES D'ATHÈNES ET DE SPARTE.

(An du monde 3600. — Avant Jésus-Christ 404.)

Nomination des trente archontes par Lysandre. — Leur tyrannie. — Mort de l'archonte Théramène. — Mort courageuse d'Alcibiade. — Dévouement de Thrasybule. — Chute des archontes, remplacés par des décemvirs. — Chute et mort des décemvirs. — Tyrannie de Lysandre. — Son rappel, sa disgrace et son exil. — Son retour à Lacédémone. — Expédition de Cyrus contre son frère Artaxerce. — Force de son armée. — Force de l'armée d'Artaxerce. — Bataille de Cunaxa. — Mort de Cyrus. — Défaite de son armée. — Résistance des Grecs. — Perfidie d'Artaxerce envers eux. — Harangue de Xénophon. — Fameuse retraite des Grecs. — Tableau de la vie de Socrate. — Accusation de Mélitus envers Socrate. — Défense de ce sage. — Sa condamnation. — Sa mort. — Repentir des Athéniens. — Mort de Mélitus.

Nomination de 30 archontes par Lysandre.

Les trente archontes, nommés par Lysandre pour gouverner Athènes, éprouvèrent promptement la crainte qui accompagne toute domination établie contre l'opinion publique par une force étrangère.

Dans de pareilles circonstances, le génie seul sait se mettre au-dessus du danger; il parvient par la douceur à se faire pardonner l'usurpation. Les hommes vulgaires se font tyrans pour rester maîtres : ils veulent inspirer la peur qu'ils éprouvent, s'entourent de gardes, parce qu'ils sont environnés d'ennemis, et ne se rassurent que par des supplices. Dès que le gouvernement montre sa crainte,

les citoyens pervers en profitent pour marcher au pouvoir et à la fortune; les délations se multiplient, et les proscriptions s'accumulent; chaque acte de rigueur, produisant de nouveaux mécontentemens, inspire de nouvelles terreurs, et nécessite de nouvelles cruautés : alors la tyrannie, entraînée par un mouvement rapide, ne peut plus s'arrêter jusqu'à sa chute.

Tel fut en effet le sort des trente archontes et le malheur d'Athènes : ces magistrats, tremblans et cruels, s'étaient, pour ainsi dire, associé trois mille hommes sans pudeur et sans réputation, qui leur semblaient d'autant plus dévoués qu'ils étaient plus violens. Leur tyrannie.

Cette tourbe, avide d'emplois et de fortune, épiait les écrits, les paroles, les regards et jusqu'au silence : à leurs yeux, la richesse était un délit, et la vertu un crime. Le sang coulait dans toutes les rues; le deuil était dans toutes les maisons. Critias, le plus fougueux des trente archontes, ne mit bientôt plus de bornes à ses fureurs, et n'épargna pas même ses collègues. L'un deux, Théramène, osa élever sa voix pour la justice et pour la pitié. Il fut accusé de trahison; et Critias, voyant les juges balancer, les environna d'hommes armés, et les menaça de son poignard.

Dans la consternation universelle, Socrate seul eut l'audace de plaider pour Théramène. Son éloquence fut inutile; les juges condamnèrent l'accusé à mort; et, comme ils craignaient la contagion de la vertu, ils défendirent à Socrate de donner des leçons à la jeunesse. Mort de l'archonte Théramène.

Théramène soutint son sort avec courage, et après avoir bu la plus grande partie de la ciguë qu'on lui présentait, imitant les libations qu'on fait dans les festins, il jeta le reste du poison, et dit : « Ceci est pour l'illustre Critias. »

Accablée de tant de calamités, Athènes, repentante de ses injustices, portait ses tristes regards sur les lieux qu'habitait Alcibiade, et concevait un faible espoir de lui devoir encore sa délivrance; mais sa destinée lui enleva bientôt cette dernière ressource.

Le roi de Perse, Darius Nothus, venait de mourir : vainement sa femme Parysatis avait voulu lui faire désigner pour successeur Cyrus, le deuxième de ses enfans; Arsame, l'aîné de ses fils, monta sur le trône, et régna sous le nom d'Artaxerce Mnémon.

Cyrus, furieux de voir ses prétentions trompées, voulut assassiner son frère. Le complot fut découvert : un juste supplice attendait le coupable; mais Parysatis eut encore le crédit d'obtenir sa grace. Artaxerce ajouta à sa générosité l'imprudence de lui donner le gouvernement de Sardes. Cyrus profita de sa confiance pour le trahir : à peine arrivé dans son gouvernement, il prétexta la nécessité de soumettre quelques peuples voisins, et engagea Cléarque à lever pour lui un corps de troupes grecques. En même temps il gagna Lysandre par ses largesses, et s'assura de son appui.

Alcibiade, retiré en Phrygie, pénétra promptement les vues secrètes du prince, et se rendit dans la province où commandait Pharnabaze, afin d'instruire Artaxerce des mesures que Cyrus pre-

nait pour le détrôner. Il espérait qu'en reconnaissance de ce service, le roi de Perse lui donnerait les moyens de délivrer Athènes de la tyrannie des archontes et du joug de Lacédémone. Mais ses intelligences avec sa patrie ne furent pas assez secrètes : les opprimés ne savent pas dissimuler leurs espérances. Les tyrans, alarmés, écrivirent à Lysandre que le fruit de ses victoires serait perdu, s'il ne traversait promptement les projets d'Alcibiade.

Lysandre partagea leurs craintes, et exigea de Pharnabaze la mort de ce héros.

Le satrape obéissant envoya des gardes dans la maison qu'il habitait. Sa gloire était sa seule défense ; mais elle imposait encore à ses ennemis. Ils n'osèrent l'attaquer ouvertement ; ils entourèrent sa maison, et y mirent le feu. L'intrépide Alcibiade s'élança du milieu des flammes l'épée à la main, se précipita sur les barbares, en tua plusieurs, épouvanta le reste qui ne put soutenir sa vue ; mais tous, en fuyant, lui lancèrent leurs dards, et le tuèrent.

Mort courageuse d'Alcibiade

Ainsi mourut, à quarante ans, cet homme célèbre, qui fut tour-à-tour la gloire et le fléau de sa patrie.

Les Athéniens, privés de son bras et désolés de sa perte, tombaient sous les coups des tyrans sans force et sans espoir. Au milieu de cette ville épouvantée, Socrate seul bravait les assassins et consolait les victimes.

Les citoyens les plus distingués et les plus courageux se dispersèrent dans la Grèce ; mais l'implacable Sparte, les poursuivant par-tout, les fai-

sait chasser des villes soumises à son influence, voulait les forcer à rentrer dans les murs d'Athènes et dans les cachots qui les attendaient. Mégare et Thèbes osèrent seules donner asyle aux bannis. Thrasybule les y rassembla. L'orateur Lysias leva à ses dépens cinq cents soldats; tous jurèrent de mourir ou de délivrer leur pays.

Dévouement de Thrasybule

Thrasybule, à la tête de cette poignée de guerriers intrépides, attaqua sans hésiter trois mille hommes commandés par les archontes, les enfonça, les mit en déroute, et extermina un corps de Spartiates qui défendaient le poste de Phyle.

Ce premier succès réveilla les courages et ranima les espérances : sept cents hommes vinrent augmenter ses forces. Les tyrans, craignant une défection générale, massacrèrent dans la ville les jeunes citoyens en état de porter les armes, qui refusaient de suivre leurs drapeaux. En même temps, joignant la ruse à la violence, ils essayèrent de négocier avec Thrasybule, et lui proposèrent de l'associer à leur pouvoir.

Il refusa leurs propositions avec mépris. A la tête de mille hommes, il entra dans le Pirée, força les ennemis à la fuite, et tua Critias dans le combat. En poursuivant ses concitoyens, il leur reprochait de servir la tyrannie qui les égorgeait. Enfin sa voix fut écoutée; le peuple soulevé déposa et chassa les archontes : mais, pour plaire à Sparte, il nomma à leur place des décemvirs qui suivirent le système de leurs prédécesseurs, et voulurent chasser Thrasybule du Pirée où il s'était retranché.

Chute des archontes, remplacés par les décemvirs.

Lysandre et Pausanias accoururent pour appuyer les décemvirs, battirent quelques corps athéniens venus au-devant d'eux, et les forcèrent à rentrer dans la ville.

Thrasybule, qu'aucun danger n'arrêtait, parut tout-à-coup au milieu du peuple : au lieu de plaindre ses malheurs, il lui reprocha sa faiblesse. Sa véhémente éloquence fit sentir à ses concitoyens qu'on n'était opprimé que parce qu'on était lâche; que Sparte et la tyrannie ne restaient puissantes que parce qu'on leur obéissait, et que pour qu'un peuple fût libre, il lui suffisait de le vouloir.

Toutes les passions parlaient pour lui; elles n'attendaient qu'une étincelle pour s'enflammer : on courut de toutes parts aux armes; on rétablit la démocratie, on poursuivit les restes de la faction des trente jusqu'à Éleusis, où ils se renfermèrent. Chute et mort des décemvirs.

Les archontes, attirés à une conférence, y furent immolés. Leurs crimes, qui méritaient la mort, ne peuvent justifier cette trahison.

Thrasybule, ayant détruit les tyrans, retabli l'ancien gouvernement, et repoussé les Spartiates, fit encore plus pour sa gloire et pour le bonheur de son pays. Abjurant tout sentiment de haine et de vengeance, il publia une franche amnistie, exigea de tous les citoyens le serment d'oublier le passé, et, par ce moyen, le seul que le génie emploie et que la faiblesse ne peut concevoir, il éteignit le flambeau de la discorde, et consolida le bonheur de sa patrie.

Peu d'hommes sont assez grands pour supporter dignement les faveurs de la fortune; Lysandre Tyrannie de Lysandre.

abusait de plus en plus de la sienne. Milet avait résisté à ses ordres; il en fit égorger les principaux habitans. Sa présence était par-tout accompagnée de pillages et d'excès : loin de respecter le droit des peuples, il cassait dans toutes les villes les élections, et nommait les magistrats qui lui plaisaient.

Le satrape Pharnabaze, recevant de tous côtés des plaintes contre lui, écrivit à Sparte pour l'accuser. Les éphores le rappelèrent : il se défendit sans pouvoir se justifier. Ses victoires passées, le crédit dont il jouissait comme tuteur du jeune roi Léotychide, lui épargnèrent une condamnation qu'il n'avait que trop méritée; mais on lui ôta ses emplois, et il crut convenable de s'exiler lui-même.

Son rappel, sa disgrace et son exil.

Les rois et le sénat de Sparte, accueillant alors les réclamations des villes grecques, y rétablirent la démocratie qu'elles redemandaient, et chassèrent les magistrats placés par leur superbe vainqueur. Mais, peu de temps après, lorsqu'on apprit que la révolution de Thrasybule était consommée, qu'Athènes, délivrée de ses tyrans, secouait le joug des Lacédémoniens et reprenait une attitude menaçante, Lysandre crut les circonstances favorables à son retour; il revint à Lacédémone, y reprit quelque influence, et voulut engager la république à remettre Athènes dans sa dépendance.

Son retour à Lacédémone.

Cet avis flattait assez les passions du peuple; mais la sagesse de Pausanias prévalut, et fit avorter ses desseins : il fit sentir au sénat la nécessité de maintenir la paix, et de modérer une ambition qui finirait par réunir contre Sparte toute la Grèce.

Ce fut dans ce temps que le jeune Cyrus exécuta le projet qu'il avait conçu d'attaquer son frère, et de lui ravir le trône de Perse.

Expédition de Cyrus contre son frère Artaxerce.

Cyrus, comme tous les hommes qu'une grande ambition destine à répandre beaucoup d'éclat sur leur vie et beaucoup de malheurs sur la terre, offrait un rare mélange de vices et de vertus. Sa hauteur asiatique était telle qu'il fit périr des princes de sa famille, parce qu'ils avaient paru devant lui sans suivre l'étiquette qui exigeait que leurs mains fussent couvertes par les manches de leur robe.

Son ambition n'avait point de bornes ; et, pour la satisfaire, on le trouvait toujours prêt à violer les sermens les plus saints et à commettre les plus grands crimes. La volonté de son père, les lois de l'empire, étaient des liens trop faibles pour l'arrêter, et le poignard avait été le premier moyen dont il avait voulu se servir pour arracher le sceptre à son frère. Mais, d'un autre côté, personne ne réunissait plus de qualités propres à gagner les cœurs qu'il voulait séduire : son esprit était fin, étendu, ses formes attrayantes ; il était instruit, éloquent, généreux, habile dans tous les exercices ; sa valeur héroïque enflammait le cœur des soldats ; ses éloges excitaient l'ardeur des officiers ; et personne ne savait mieux que lui pénétrer les desseins des autres et cacher les siens ; son adroite politique avait l'art de gagner également les Grecs et les barbares. L'Ionie espérait lui devoir sa liberté ; Sparte comptait sur son appui ; Athènes même pensait qu'il lui

serait favorable ; et les peuples qu'il gouvernait, croyant revoir en lui le grand Cyrus, se flattaient déjà qu'il rendrait à l'empire son antique force et son premier éclat.

Lorsqu'il crut avoir assez grossi son parti pour exécuter avec succès sa vaste entreprise, il réunit les troupes qui lui étaient dévouées, et treize mille Grecs que le Lacédémonien Cléarque avait rassemblés pour lui.

Force de son armée. A la tête de ces forces, qui montaient à cent treize mille hommes, et secouru par une flotte que Sparte lui avait prêtée, il s'empara de plusieurs villes du gouvernement de Tissapherne, et écrivit à Suze pour accuser ce satrape de concussion et de rebellion.

Son langage et sa conduite voilaient tellement ses vues, qu'Artaxerce, sans défiance, approuva ses premières opérations, et ne se mit point en garde contre lui.

Cyrus, devenu maître des contrées voisines de son gouvernement, s'en éloigna, et arriva à Tarse, après avoir franchi le pas de Cilicie. Jusque là Cléarque avait été seul dans la confidence de ses desseins secrets ; mais il n'était plus possible de déguiser aux troupes le but d'une marche si longue, et qui semblait les diriger au centre de l'Asie. Il déclara donc ouvertement à l'armée qu'il allait combattre Artaxerce. Cette étrange nouvelle troubla tous les esprits : chacun mesurait avec effroi les dangers de l'entreprise, et bientôt des murmures on passa à la révolte ouverte ; mais le prince et Cléarque, employant tour-à-tour la

prière, la menace et les plus magnifiques promesses, parvinrent à calmer l'émeute. L'ordre se rétablit, et l'on se remit en marche. Cependant Tissapherne était arrivé à Suze : les yeux du roi s'étaient ouverts; il rassembla promptement une armée de douze cent mille hommes. Tissapherne, Gobryas et Arsace la commandaient sous lui; et, à la tête de cette masse redoutable, il s'avança pour combattre son frère. Force de l'armée d'Artaxerce.

Les deux armées se rencontrèrent à Cunaxa, dans les plaines de la Babylonie. Bataille de Cunaxa.

Cléarque pria instamment Cyrus de ne point compromettre sa fortune en risquant sa vie dans la mêlée : mais ce jeune prince, qui aurait mérité par sa valeur un meilleur sort, si sa cause eût été plus juste, lui répondit : « Comment voulez-vous » que, par une honteuse timidité, je me montre » indigne du trône que je viens ici disputer! »

Le choc fut terrible; mais, malgré la supériorité du nombre, l'infanterie d'Artaxerce, enfoncée par les Grecs, prit la fuite. Cet événement pouvait décider de l'empire; l'ardeur bouillante de Cyrus trompa la fortune qui le favorisait.

Ce prince, impatient et téméraire, poursuivant les fuyards, découvre le roi son frère qui se retirait, entouré des Immortels, l'élite des guerriers de la Perse; il fond sur lui avec six cents chevaux, écarte tout ce qui s'oppose à son passage, et tue le cheval du roi. Le monarque se relève et s'élance sur un autre coursier. Cyrus le blesse encore; mais Artaxerce lui lance son javelot et le renverse. Mérabate alors se précipite sur Mort de Cyrus.

Défaite de son armée.

le prince, et lui tranche la tête. Son armée, consternée, se disperse, et se dérobe par la fuite à la vengeance du vainqueur. Les Grecs seuls restent serrés, résistent intrépidement à toutes les attaques, et se retirent en bon ordre au-delà d'un fleuve.

Résistance des Grecs.

Artaxerce les atteignit bientôt, les entoura, leur demanda de livrer leurs armes : ils refusèrent, préférant la mort à la honte.

Perfidie d'Artaxerce envers eux.

Étonné de cette fierté, Artaxerce se souvint des Thermopyles, où trois cents Grecs avaient fait payer leur trépas par la mort de vingt mille Perses : il résolut de détruire par la ruse ceux qu'avec douze cent mille hommes il n'osait attaquer de vive force ; il négocia avec eux, et promit de les laisser retourner dans leur pays.

Conformément à cette capitulation, il les fit conduire dans des villages où ils trouvèrent des vivres en abondance ; peu de jours après ils se mirent en marche. Tissapherne était chargé ostensiblement de favoriser leur retour, et secrètement de les perdre.

Dès qu'on fut dans les déserts de la Médie, on s'aperçut de sa mauvaise foi : les subsistances manquaient ; les manœuvres des Perses et la hauteur de leur langage annonçaient de sinistres projets : l'inquiétude se répandit dans les troupes. Cléarque s'étant rendu à la tente de Tissapherne avec Ménon, Proxène, Agias, Socrate, et tous les principaux officiers de l'armée, le perfide satrape les fit égorger.

L'armée, abattue, sans chefs, isolée, au milieu

d'un monde ennemi, à six cents lieues de la Grèce, se livrait au découragement ; chacun, n'écoutant que son désespoir, voulait chercher son salut dans une fuite impossible.

Harangue de Xénophon.

Xénophon servait alors dans ces troupes comme simple volontaire ; rien ne pouvait étonner son intrépide courage. Dans les grandes crises, les grands caractères prennent l'autorité : Xénophon rassemble les soldats, réveille leur valeur, ranime leur espoir. Dans sa harangue, il leur rappelle Marathon, Salamine, Platée : et, par un de ces miracles que produit le génie d'un grand homme, ces fugitifs dispersés, que les Perses allaient égorger comme de vils troupeaux, se transforment tout-à-coup en héros invincibles, dont la fierté fait trembler les ennemis. L'ordre est rétabli ; on nomme de nouveaux officiers ; on brûle les tentes, les bagages ; on se forme en bataillon carré pour faire face par-tout. Les Grecs poursuivent alors tranquillement leur retraite. Tissapherne tente en vain quelques attaques ; il est repoussé avec perte ; et, après avoir harcelé quelques jours leur phalange intrépide, les trouvant par-tout inébranlables, il se décide à les abandonner.

Fameuse retraite des Grecs.

Ces braves guerriers, délivrés de l'armée qui les poursuivait, devaient encore surmonter des obstacles innombrables pour rentrer dans leur patrie.

Le Tigre arrêta d'abord leur marche ; ils furent obligés de faire un grand détour, et de traverser pendant cinq jours les défilés des montagnes des Carduques, défendus par une population

belliqueuse. Enfin ils passèrent ce fleuve près de sa source, et défirent les troupes d'un satrape qui voulait les surprendre et les détruire, après leur avoir offert des vivres pour les tromper.

Ayant traversé l'Euphrate, ils se trouvèrent dans une contrée couverte de neige; la rigueur du froid leur enleva beaucoup d'hommes. Après avoir pris quelque repos dans des maisons bâties sous terre par des espèces de sauvages plus hospitaliers que les peuples civilisés, ils passèrent le Phase, combattirent les Chalybes, franchirent les montagnes de la Colchide, trouvèrent dans la plaine les vivres et les secours dont ils étaient privés depuis long-temps, découvrirent enfin la mer tant désirée, et arrivèrent à Trébisonde, colonie grecque, où ils retrouvèrent avec transport le langage de leur patrie, le culte de leurs dieux et les soins de l'amitié.

Après avoir exprimé leur reconnaissance par des sacrifices, ils goûtèrent un mois de repos acheté par tant de fatigues et de dangers. On embarqua ensuite les vieillards et les infirmes; le reste continua sa route par terre jusqu'à Cérase, et de là à Cotyore. Arrivés dans cette ville, ils y trouvèrent des vaisseaux qui les conduisirent à Sinope, colonie de Milet, dans la Paphlagonie.

Pendant toute leur marche, ils avaient été gouvernés républicainement par un conseil; mais à Sinope, ils voulurent nommer un général en chef. Tous les suffrages élurent Xénophon. Cet Athénien, aussi modeste que courageux, refusa cet

honneur, et fit tomber le choix de l'armée sur Chrysophore de Lacédémone.

Celui-ci maintint dans sa troupe une exacte discipline, et l'empêcha de commettre aucun désordre dans les colonies grecques qui leur donnaient asyle.

Quelque temps après, ils se divisèrent en trois corps : Lycon et Callimaque commandèrent le premier, Chrysophore le second, Xénophon le troisième. Ils s'embarquèrent sur des vaisseaux d'Héraclée, et arrivèrent à Byzance. La richesse de cette ville tenta leur cupidité et fut l'écueil de leur gloire : ils voulaient la piller; l'éloquence et la fermeté de Xénophon les préservèrent de cette honte.

Il les conduisit en Thrace, où ils rétablirent sur son trône le prince Ceuthe, qui les avait appelés à son secours. Ce prince ingrat leur manqua de foi, et s'exposait à leur vengeance. Xénophon, ayant appris que Tissapherne et Pharnabaze voulaient punir les villes d'Ionie qui avaient pris le parti de Cyrus, et que Sparte venait de déclarer la guerre à ces deux satrapes, décida ses infatigables compagnons à rejoindre l'armée lacédémonienne.

Ils se rendirent par Lampsaque à Pergame, et de là à Parthénie, où le général spartiate, Thymbron, les reçut avec l'enthousiasme qu'inspiraient universellement leur constance et leur valeur.

Le sort des combats, les fatigues de la route, la rigueur des élémens avaient moissonné une grande partie de ces dix mille héros; six mille

guerriers, échappés à tous ces dangers, purent seuls jouir de la gloire de leurs exploits et de la reconnaissance de leur patrie.

Ainsi finit cette fameuse retraite : elle avait duré dix-neuf mois, pendant lesquels ils avaient fait une marche de six cents lieues.

Dans le temps que ces dix mille héros accroissaient la renommée de la Grèce, Athènes flétrit la sienne par la mort de Socrate.

Tableau de la vie de Socrate.

Cet homme illustre, que l'oracle de Delphes avait déclaré le plus sage des mortels, ne dut point sa célébrité, comme la foule des grands hommes, à des exploits sanglans, à une science vaine, à une éloquence éclatante, au pouvoir d'un rang illustre, aux triomphes d'Olympie, ni aux applaudissemens des théâtres; la morale la plus pure fut son seul titre à l'immortalité, et il dut toute sa gloire à sa vertu.

Socrate naquit l'an 3533 du monde; il était fils d'un sculpteur. Le philosophe Criton voulut lui enseigner l'astronomie; mais il préféra l'étude du cœur humain à toutes les autres : il apprit et enseigna la morale. Cette science, qui devrait être la première de toutes, parut moins austère quand il la professa : il tempérait la gravité du sujet par l'enjouement de son esprit, et semait de fleurs le chemin de la vertu pour la faire aimer. Loin d'imiter les déclamations, le ton tranchant et l'arrogance des sophistes qu'il tournait en ridicule, ses leçons se passaient en entretiens : s'abaissant modestement au niveau du disciple qu'il éclairait, il avait l'air de s'instruire lui-même en enseignant.

Il interrogeait ses interlocuteurs, les conduisait doucement de question en question à des conclusions absurdes qui leur faisaient sentir la fausseté de leurs principes et la sottise de leurs paradoxes.

Plusieurs sectes de philosophie prirent naissance dans son école : Xénophon, Aristippe et Platon furent ses principaux disciples.

Socrate donna l'exemple de toutes les vertus qu'il enseignait. Intrépide guerrier, il se distingua au combat de Potidée et dans plusieurs autres batailles; citoyen courageux, il défendit les opprimés, et résista ouvertement à la tyrannie; sobre et tempérant, au lieu d'envier la fortune et le luxe d'autrui, il ne sentait que le bonheur de pouvoir s'en passer.

Une médiocre somme d'argent avait été son seul héritage; il la prêta à un ami, et la perdit sans regrets. Archélaüs, roi de Macédoine, voulut le combler de présens; il refusa ses dons, leur préférant l'indépendance. Sa vertu fut d'autant plus admirable qu'elle se montra toujours simple, enjouée, exempte de tout orgueil et de toute affectation. Le but de sa philosophie était de maintenir l'ame dans un calme parfait; il y parvint, et conserva l'égalité de son humeur dans les circonstances les plus critiques.

Souvent le courage, qui résiste avec fierté aux grands malheurs, cède aux contrariétés journalières, et s'aigrit par les chagrins domestiques : Xantippe, femme de Socrate, était capricieuse et violente; elle exerça sa patience sans la lasser.

Il prétendait avoir un esprit familier qui l'avertissait des dangers qu'il pouvait courir, et de ce qu'il devait faire et éviter : ce génie était probablement une conscience droite et un esprit juste.

Quoiqu'il fût disgracié par la nature et extrêmement laid, la beauté de son ame faisait oublier sa figure. La foule, empressée de l'entendre, le suivait par-tout; et, dans les promenades publiques, on voyait la plus brillante jeunesse quitter les plaisirs pour écouter ses leçons.

Tant de vertus ne pouvaient échapper à la haine des hommes qui n'en avaient pas : il devint l'objet de la satire des écrivains sans mœurs, et de la persécution des hypocrites sans piété.

Aristophane le traduisit en ridicule sur la scène dans la comédie des Nuées, et fit sortir d'une bouche si pure des obscénités et des blasphèmes. Socrate avait une ame trop élevée pour qu'elle ne s'approchât pas de l'Être suprême : il croyait à un Dieu unique, et méprisait les fables des poëtes, la superstition des peuples et les divinités de son temps; nous en trouvons la preuve dans son entretien avec Euthydème sur la Providence, qui nous a été conservé par Xénophon.

Accusation de Mélitus envers Socrate.

Son amour pour la vérité fut regardé par ses ennemis comme un crime. Mélitus l'accusa devant l'aréopage de ne pas croire aux dieux de la Grèce, de vouloir introduire un culte nouveau, et de corrompre l'esprit de la jeunesse.

L'orateur Lysias composa un éloquent discours pour sa défense; mais il refusa cette apologie,

disant qu'il ne voulait pas emprunter les secours de l'art pour émouvoir en sa faveur. Sa défense fut simple comme sa vertu, et ses réponses claires comme son innocence.

Il dit qu'on ne pouvait lui reprocher de manquer de respect aux lois religieuses, puisqu'il sacrifiait dans les temples ; qu'on ne pouvait lui faire un crime de croire à un esprit familier dans un pays où tous les peuples ajoutaient foi à la divination, aux auspices et aux augures ; que, loin de corrompre les mœurs, tout Athènes était témoin que la doctrine qu'il soutenait se réduisait à ces deux principes : « Il faut préférer l'ame au corps, » et la vertu aux richesses. » Défense de ce sage.

« Vous me reprochez, disait-il, de manquer à » mes devoirs de citoyen, et de ne point opiner » dans les assemblées du peuple : demandez aux » guerriers qui combattaient à Potidée, à Am» phipolis, à Delium, si j'ai servi ma patrie. In» terrogez les chefs du sénat ; ils vous diront si je » ne me suis pas opposé fermement à la mort des » dix capitaines, vainqueurs aux Arginuses, et » victimes de vos injustes rigueurs. Il est vrai que » mon esprit familier m'a depuis long-temps em» pêché de me mêler des affaires publiques : si » je ne lui avais pas obéi, je serais mort depuis » long-temps, car j'ai trop appris qu'un homme » seul ne s'oppose pas impunément aux injustices » d'un peuple entier. On m'accuse d'impiété : » examinez ma vie, mes actions et mes discours, » et vous serez convaincus que je crois plus à la » Divinité que mes accusateurs. On blâmera

» peut-être aussi mon orgueil, en voyant que je
» ne me conforme pas à l'usage, et que je n'a-
» dresse pas de supplications à mes juges : mais si
» je m'en abstiens, ce n'est point par fierté, c'est
» par principe; je pense que la justice doit obéir
» non à la prière, mais aux lois.

» D'ailleurs je ne regarde pas la mort comme
» un mal, et, à mon âge, je ne veux point, pour
» l'éviter, démentir les leçons que j'ai données
» pour apprendre à la mépriser. »

Cicéron, en admirant ce noble plaidoyer, dit que Socrate se montra au tribunal, non comme un accusé, mais comme le juge de ses juges.

Sa condamnation.

La haine l'emporta sur la justice; le sage fut condamné : l'arrêt ne statuait pas la peine qu'il devait subir; et, suivant l'usage dans ce cas, l'accusé pouvait choisir lui-même, et se condamner à la prison ou à l'amende.

Socrate ne voulut pas obéir à cet arrêt : « Je ne
» puis, dit-il, me reconnaître coupable; et puis-
» qu'on veut que je prononce sur le sort que je mé-
» rite, je déclare qu'ayant consacré ma vie à la pa-
» trie et à la vertu, je me condamne à être nourri le
» reste de mes jours aux dépens de la république. »

Les juges, irrités de cette fierté, ordonnèrent qu'il boirait la ciguë.

Socrate, après avoir entendu sa sentence, dit aux juges : « La nature avant vous m'avait con-
» damné à la mort; mais la vérité condamne, vous
» et mes accusateurs, à des remords éternels. »

Il demeura trente jours en prison, avant de subir sa sentence : son courage ne parut pas un instant

ébranlé ; ni son humeur altérée : ses amis l'entouraient ; il montrait toujours, en causant avec eux, le même enjouement et la même douceur.

Criton, étant parvenu à gagner le geolièr, voulut l'engager à s'échapper de sa prison : mais Socrate soutint que l'iniquité d'un arrêt n'autorisait pas un citoyen à se dérober aux lois et à la justice de son pays.

Il employa son dernier jour à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'ame. Platon nous a conservé, dans le dialogue qu'on appelle *le Phédon*, les principaux argumens qu'employait Socrate ponr prouver que l'ame est immortelle, et pour réfuter les objections des matérialistes.

Lorsque le moment fatal fut arrivé, le courageux philosophe, tenant à sa main la coupe funeste, dit à ses amis : « Je regarde la mort non comme » une violence qu'on me fait, mais comme un » moyen que me donne la Providence pour monter au ciel : en sortant de la vie on trouve deux » chemins, dont l'un conduit la vertu dans le » centre du bonheur, et l'autre entraîne le crime » dans un lieu de supplice. » Sa mort.

Après avoir dit ces mots, et ordonné, sans doute ironiquement, de sacrifier un coq à Esculape, il embrassa ses enfans, et pria la Divinité de rendre son dernier voyage heureux.

Lorsqu'il sentit l'effet du poison, il se coucha, et mourut paisiblement, après avoir reproché à ses amis de gémir sur son repos.

L'envie meurt avec les grands-hommes qu'elle a

poursuivis; mais ils sont toujours vengés d'un peuple ingrat par une reconnaissance tardive.

Repentir des Athéniens.

Mort de Mélitus.

Les Athéniens passèrent bientôt de la fureur au repentir : ils proclamèrent l'innocence de Socrate, révoquèrent l'arrêt qui l'avait condamné, envoyèrent à la mort Mélitus, et bannirent ses autres accusateurs. Enfin le célèbre Lysippe lui éleva une statue de bronze, moins durable que le souvenir de sa vertu.

AUTRES ÉVÉNEMENS DANS LA GRÈCE.

Description de l'île de Chypre. — Règne d'Évagore. — Commandement de Conon. — Victoire d'Évagore. — Sa défaite. — Sa mort. — Règne de Nicoclès. — Exploits de Datame. — Sa mort. — Commandement de Dercilidas. — Célébrité de Mania, femme de Zénig. — Sa mort. — Trève avec les Perses. — Règne d'Agésilas. — Son caractère. — Son commandement. — Son sacrifice troublé par les Béotiens. — Trève entre Tissapherne et Agésilas. — Conspiration de Lysandre contre Agésilas. — Rupture de la trève. — Mort de Tissapherne. — Conférence entre Pharnabaze et Agésilas. — Prétexte des premières hostilités. — Mort de Lysandre. — Condamnation et fuite de Pausanias. — Victoire de Conon. — Victoire de Coronée. — Danger d'Agésilas. — Son retour à Sparte. — Reconstruction d'Athènes par Conon. — Arrestation et disparition de Conon. — Mort de Thrasybule. — Exploits d'Iphicrate. — Traité d'Antalcide.

Les rois de Perse, profitant de la discorde qui régnait parmi les Grecs, augmentaient leur puissance. La même division qui la favorisait dans la Grèce, étendit leur domination dans l'île de Chypre.

Cette île, que les anciens nommaient aussi *Vénus*, avait dans leur opinion une origine fabuleuse; ils la disaient formée de l'écume de la mer. Selon leur récit, la déesse de la beauté s'y était établie avec les Jeux et les Amours, et Bacchus la combla de bienfaits. La beauté de son climat et sa fertilité expliquent ces allégories : on y trouve de l'huile renommée, du miel excellent, des vins fameux; elle était très-riche en mines de cuivre. Description de l'île de Chypre.

Les Phéniciens la découvrirent, et y fondèrent une colonie. Les Égyptiens, les Athéniens, les Arcadiens s'y fixèrent aussi, et y portèrent leurs différentes mœurs. Les Cypriotes, amollis et adonnés aux voluptés, ne se mêlèrent que fort tard aux querelles sanglantes qui agitaient l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

L'île, partagée en plusieurs petits royaumes, ne montrait point d'ambition, n'attirait que le commerce, et n'offrait aux étrangers que des plaisirs. Ce fut en Chypre que vécut le fameux statuaire Pygmalion : la fable dit qu'il avait fait une statue si belle qu'il en devint amoureux. Vénus, prenant pitié de son délire, anima cette statue. Pygmalion l'épousa, et son fils fut le premier roi de Chypre.

L'an du monde 2499, le roi de Perse, comptant que tous les petits princes de Chypre, désunis, ne lui opposeraient aucun obstacle, voulut ranger cette île au nombre de ses provinces.

Onésile, l'un de ces rois, les confédéra; se mit à leur tête, et, avec l'appui des Grecs, entreprit de résister aux Perses; mais il fut tué dans un

combat. Le grand roi devint souverain de l'île, et la laissa partagée entre neuf princes qui lui payaient un tribut.

Règne d'Évagore.

En 2662, Évagore, roi de Salamine, soutenu par les Athéniens, se révolta : malgré plusieurs victoires, il fut obligé de se soumettre.

Lorsque les successeurs d'Alexandre-le-Grand se partagèrent son empire, Chypre passa sous la domination des rois d'Égypte : enfin l'un d'eux, nommé Alexandre, légua cette île au peuple romain ; et depuis elle tomba sous la domination des Musulmans.

Pendant ce long espace de temps, l'histoire n'a consacré dans ses éloges que les noms de deux princes qui méritèrent leur célébrité par leurs vertus.

Le royaume de Salamine avait été usurpé par un tyran : Évagore, prince de la famille détrônée, était au berceau ; on le sauva seul du massacre de ses parens. Devenu grand, il osa, n'étant accompagné que de cinquante sujets fidèles, attaquer l'usurpateur : le succès couronna son audace ; il remonta sur son trône.

Sa justice, sa douceur, ses lumières, accrurent sa réputation. Ce fut chez lui que le fameux général athénien, Conon, chercha un asyle après la défaite d'Ægos-Potamos.

Commandement de Conon.

Conon ne s'occupait que de l'espoir de relever les murs d'Athènes, et de la délivrer du joug de Sparte ; l'amitié d'Évagore lui en donna les premiers moyens : il parvint à engager aussi les Perses à faire la guerre aux Lacédémoniens. On le

chargea de commander les flottes de Perse et de Chypre, et quelques succès brillans prouvèrent à Lacédémone qu'Athènes sans murailles gardait encore des défenseurs redoutables.

Évagore voulut se servir des forces qu'il avait rassemblées pour s'emparer de toute l'île de Chypre, afin d'en faire un état puissant et respectable; mais les princes cypriotes, qu'il prétendait ranger sous sa loi, appelèrent à leur secours Artaxerce Mnémon, dont l'intérêt s'opposait à la réunion des différens états de Chypre en un seul royaume.

Évagore, secouru par le roi d'Égypte, ne put réunir que quatre-vingt-dix galères et quatre-vingt mille hommes. Artaxerce avait envoyé contre lui trois cent mille hommes et trois cents galères. Malgré cette inégalité de forces, le courage et l'habileté d'Évagore rendirent quelque temps la fortune incertaine : il remporta par mer et par terre plusieurs victoires sur les Perses. Mais ses troupes s'affaiblissaient par ces combats; ses ennemis recevaient sans cesse des renforts; enfin, battu et assiégé dans Salamine, après une longue résistance il capitula; son royaume fut réduit à la seule ville de Salamine, et on l'assujettit à payer le tribut accoutumé. Depuis cet événement, il passa le reste de ses jours en paix, chéri par ses sujets et respecté par ses ennemis. Il mourut en 3632.

Victoire d'Évagore.

Sa défaite.

Sa mort.

Nicoclès, son fils, lui succéda. Le célèbre orateur Isocrate composa l'éloge funèbre d'Évagore : dans ce discours il le représenta comme le mo-

Règne de Nicoclès.

dèle des guerriers, des rois et des citoyens. Le but d'Isocrate était de donner à Nicoclès des leçons indirectes : ce prince en profita ; et, s'il n'est pas compté au nombre des conquérans et des dévastateurs de la terre, il eut la gloire plus rare de faire passer son nom à la postérité, avec le titre du prince le plus juste, le plus sage, et le plus fidèle à ses engagemens.

Exploits de Datame.

Lorsqu'Artaxerce eut terminé la guerre de Chypre, il porta ses armes contre les Cadusiens. Cette guerre serait peut-être totalement oubliée, si elle n'avait fait briller le caractère d'un de ses généraux, nommé Datame, si fécond en ruses, et si audacieux dans ses entreprises, que Cornélius Népos le compare à Annibal.

Un guerrier féroce, nommé Thyus, profitant de la rebellion des Cadusiens, avait fait révolter la Paphlagonie contre le roi de Perse, et s'en était rendu le tyran. Sa bravoure repoussait tous les généraux d'Artaxerce; son habileté et la terreur qu'il répandait faisaient avorter tous les complots tramés contre lui. Datame, plus heureux que ses prédécesseurs, le battit ; et, entrant dans son palais sous le déguisement d'un chasseur, il s'empara de sa personne, de sa femme et de ses enfans. Sans quitter ce costume de chasseur, il se rendit à Suze, et présenta au roi son captif, dont la figure colossale et hideuse inspirait encore l'effroi : il le conduisait, chargé de chaînes, comme une bête féroce. Le peuple en foule sur son passage, admirait à la fois la stature gigantesque du vaincu et l'intrépidité du vainqueur.

Un autre usurpateur, nommé Aspis, s'était emparé de la Cappadoce : Datame le défit et le livra au roi qui le nomma, pour prix de cette victoire, général en chef de toutes ses armées. Les courtisans, qui ne pouvaient égaler la gloire de Datame, devinrent jaloux de sa fortune : la calomnie est toujours l'arme des envieux; on noircit le héros dans l'esprit du roi; on lui supposa le projet d'usurper la puissance souveraine. Artaxerce, trop crédule, ordonna sa mort.

Datame, indigné, s'échappa de Suze, rassembla ses amis et des soldats dévoués; par leur secours, il s'empara de la Paphlagonie et de la Cappadoce.

Le roi fit marcher contre lui Antophrade avec deux cent mille hommes. Datame n'en avait que vingt mille : le talent supplée au nombre; il manœuvra si habilement, qu'il défit les Perses, les mit en déroute, et força Artaxerce à traiter avec lui.

Une dangereuse maxime des cours est de regarder comme nulle toute convention faite avec des rebelles; principe qui rend les révoltes plus opiniâtres, et la foi des rois moins sacrée. Artaxerce, n'espérant plus réussir par la force, employa la ruse : Mithridate, fils d'Ariobarzane, exécutant ses ordres, surprit la confiance de Datame, et l'assassina. Sa mort.

Dans le même temps, le roi de Perse, irrité des secours que les villes grecques d'Asie avaient donnés au jeune Cyrus, menaçait de ses armes l'Ionie.

Commandement de Dercilidas. Nous avons dit que Tymbron le Spartiate, rejoint par Xénophon et ses héroïques guerriers, s'était préparé à le combattre; mais il se conduisit si mollement, que Sparte le rappela, et lui donna pour successeur Dercilidas.

Celui-ci, plus actif, s'empara de la province de Pharnabaze, reprit les villes d'Ionie dont les Perses s'étaient rendus maîtres, et força le roi à conclure une trêve.

Célébrité de Mania, femme de Zénig. Ce fut dans cette guerre qu'une femme, nommée Mania, se rendit célèbre par son courage et par sa valeur; son mari Zénig, gouverneur d'Étolie sous l'autorité du satrape Pharnabaze, ayant été tué dans un combat livré contre Thymbron, elle demanda et obtint son gouvernement, commanda elle-même les troupes, enflamma les esprits par son exemple, gagna des batailles, et défendit avec succès l'Étolie contre les Grecs.

Sa mort. Cette femme héroïque, qui avait résisté au glaive de ses ennemis, succomba sous le poignard de son gendre, Midias. Cet homme perfide, jaloux de sa gloire et de son autorité, l'assassina, et fit périr son fils; mais il ne sut pas conserver par sa valeur le pouvoir acquis par un crime; Dercilidas le battit, le dépouilla de son bien et de son rang. Une mort honteuse punit ses forfaits.

Trêve avec les Perses. Dercilidas, vainqueur, fit fortifier l'isthme de la Chersonèse, et conclut une trêve avec les Perses. Ainsi Lacédémone, après avoir renversé les murs d'Athènes et vaincu le roi de Perse, se trouvait parvenue au plus haut degré de gloire et de puissance : mais l'orgueil aveugle les états comme

les hommes; ils s'enivrent des faveurs de la fortune, et l'abus qu'ils en font cause leur ruine.

Sparte devait protéger la Grèce: elle employa ses forces à la tyranniser. Les Éléens venaient de s'allier avec les villes d'Athènes et d'Argos: le roi de Lacédémone, Agis, les punit de cet usage légitime de leurs droits, ravagea leur pays, et les força de se soumettre. Un tel abus de la victoire excita la haine des Grecs contre Lacédémone, dont le joug, plus pesant que celui des Athéniens, devait paraître insupportable à des peuples jaloux de leur liberté : ce fut alors que Conon se joignit à Tissapherne, à Pharnabaze et au roi de Perse pour attaquer les Lacédémoniens. Leurs troupes réunies combattirent avec succès Dercilidas, et le forcèrent d'évacuer la Carie. Une trève conclue entre eux n'eut pas une longue durée: Sparte, généralement haïe, vit lever contre elle, de tous côtés, des armées qui la mirent peu après dans un tel danger, qu'elle aurait éprouvé le sort d'Athènes, si dans le même temps le hasard ne lui eût donné pour roi un grand homme, dont le génie se trouva proportionné au péril qui la menaçait.

Agis venait de mourir; et quoiqu'il eût reconnu Léotychide pour son fils, un prince de la famille royale, le célèbre Agésilas, soutint que cet enfant était un fils naturel d'Alcibiade. Règne d'Agésilas.

Les imprudences indiscrètes de la reine Timéa et le crédit de Lysandre, parent d'Agésilas, décidèrent l'opinion publique: Léotychide fut exclu du trône, qu'on donna, ainsi que ses biens, à Agésilas.

Son caractère.

Ce prince, élevé conformément aux lois de Lycurgue et aux coutumes de Lacédémone, était sobre, patient, simple, humain et populaire. Son habileté pour la guerre, la gaîté de son esprit, son aversion pour la flatterie, son attachement aux lois de son pays et sa déférence pour les éphores, dont les autres rois s'étaient toujours montrés jaloux, lui attirèrent tous les cœurs : il se fit tellement aimer, que les éphores le condamnèrent à l'amende, pour avoir réuni sur lui seul l'affection de tous les citoyens. Aucun éloge ne vaut une telle condamnation.

La nature ne l'avait pas bien traité; il était boiteux et de petite taille : aussi ne voulut-il point qu'on fît sa statue ou son portrait. Il disait que ses actions lui tiendraient lieu de monumens. Son règne commença par un acte de modération : au lieu de jouir des biens de Léotychide qu'on lui avait donnés, il les partagea entre les citoyens.

Il monta sur le trône au moment où Sparte, attaquée par les Perses et menacée par la haine des Grecs, voulait éloigner du Péloponèse les armes de ses ennemis, en portant les siennes dans l'Asie.

Le succès des dix mille Grecs qui avaient traversé l'empire d'Artaxerce en bravant toutes les forces du grand roi, faisait concevoir l'espérance de conquérir cet empire avec une armée plus considérable; Sparte tenta cette entreprise, dont la réussite était réservée par le destin au grand Alexandre.

Les Lacédémoniens envoyèrent en Asie Agé-

silas : Lysandre et trente capitaines spartiates commandaient sous lui les troupes de la république. Son commandement

Le roi étant arrivé dans le port d'Aulide, où les Grecs s'étaient autrefois embarqués pour faire la conquête de Troie, un fantôme lui apparut la nuit, et lui dit qu'étant le premier roi, depuis Agamemnon, que les dieux eussent placé à la tête des peuples de la Grèce pour marcher en Asie, il devait faire le même sacrifice que le ciel avait exigé du malheureux roi d'Argos.

Agésilas, plus sensible qu'Agamemnon, et moins superstitieux, ne crut pas devoir sacrifier sa fille pour obéir à un songe; il se contenta d'immoler à Diane une biche, comme la victime qui devait être la plus agréable à cette déesse. Le sacrifice venait de s'achever, lorsque les Béotiens, irrités de voir le roi de Sparte faire un acte de souveraineté dans leur pays en y ordonnant un sacrifice, accoururent en tumulte, chassèrent les pontifes, et dispersèrent les membres de la victime immolée. Son sacrifice troublé par les Béotiens.

Cette insulte resta gravée dans l'ame d'Agésilas; et le ressentiment qu'il en conserva, contribua peut-être beaucoup aux malheurs dont Thèbes et Sparte furent tour-à-tour la proie.

Le satrape Tissapherne, cherchant à écarter l'orage qui allait fondre sur lui, trompa Agésilas par une feinte soumission : il négocia secrètement avec lui pour suspendre sa marche, et se donna, par ce moyen, le temps de lever des troupes, et de faire venir les secours qu'il attendait de Suze. Trève entre Tissapherne et Agésilas.

Agésilas crut pouvoir le gagner, et avancer ainsi sa conquête sans combattre. Après lui avoir

accordé un délai, il parcourut les villes d'Asie pour relever le courage des alliés, et pour détacher d'autres villes du parti d'Artaxerce. La simplicité de ses vêtemens, sa petite taille, le firent d'abord regarder avec mépris, tandis que la hauteur de Lysandre, le souvenir de ses exploits et sa brillante renommée lui attiraient tous les hommages.

Le roi voulut en vain l'engager par ses conseils à montrer plus de modestie; Lysandre, accoutumé à commander par-tout, redoubla d'insolence. Agésilas alors, usant de son autorité pour le remettre à sa place, le traita avec fierté, et, afin de l'humilier davantage, le chargea des emplois qu'on ne donnait qu'aux subalternes; il le nomma commissaire des vivres.

Conjuration de Lysandre contre Agésilas.

Le superbe Lysandre, indigné de ce mépris, retourna à Sparte, et porta son ressentiment au point de tramer une conjuration pour renverser le gouvernement : comme il descendait d'Hercule, il espérait qu'une révolution lui ouvrirait le chemin du trône, et il s'assura du secours de la prêtresse de Delphes pour y parvenir.

Un jeune homme d'une rare beauté, nommé Silène, devait paraître dans le temple comme fils d'Apollon, et annoncer aux Grecs les ordres de ce dieu pour couronner Lysandre; mais, au moment marqué pour exécuter ce dessein, Silène disparut : la conspiration échoua. Toute cette intrigue ne fut découverte qu'après la mort de Lysandre.

Rupture de la Trève.

Cependant Tissapherne, qui avait profité de la trève pour rassembler toutes ses forces, leva le

masque, et ordonna aux Grecs de sortir d'Asie. Agésilas réunit ses troupes, et feignit de vouloir entrer en Carie. Tissapherne y marcha promptement pour le prévenir : mais le roi de Sparte, changeant tout-à-coup de direction, s'empara de la Phrygie qui était presque sans défense, et y fit un grand butin.

Après avoir exercé quelque temps ses troupes à Éphèse pour y rétablir l'ordre et la discipline, il répandit le bruit d'un projet d'invasion en Lydie. Tissapherne, croyant que c'était encore une ruse, marcha de nouveau vers la Carie : mais Agésilas entra promptement en Lydie, et s'approcha de Sardes, où se trouvaient tous les trésors du satrape.

Celui-ci, craignant de perdre ses richesses et la capitale de son gouvernement, accourut si précipitamment pour les défendre, qu'il laissa derrière lui la moitié de son armée. Agésilas, profitant de cette faute, tomba brusquement sur ses troupes, en fit un grand carnage, pilla son camp, le força lui-même de se renfermer dans Sardes, et leva des contributions dans toute la province.

Mort de Tissapherne.

Tissapherne fut accusé de trahison à la cour de Perse ; son malheur y parut un crime. Artaxerce lui dépêcha un officier, nommé Trithaüst, qui le surprit dans le bain, le poignarda, et envoya sa tête à Suze.

Trithaüst demanda ensuite la paix à Agésilas : ce prince n'accorda qu'une trève, voulant attendre les ordres de Sparte ; il consentit seulement à s'éloigner de Sardes, et à recevoir trente talens pour son armée qui s'établit en Phrygie.

Les Lacédémoniens refusèrent la paix aux Perses, et ajoutèrent au commandement confié au roi de Sparte celui de l'armée navale : jamais, avant lui, personne n'avait commandé à la fois sur terre et sur mer les forces de la république.

Agésilas aurait dû laisser, sous ses ordres, l'armée navale au général qui l'avait dirigée jusque là avec succès : mais les plus grands hommes ont leurs faiblesses ; le roi de Sparte, entraîné par des affections de famille, qui devraient toujours céder à l'intérêt public, mit à la tête de la flotte Pisandre, son beau-père, homme vain, comme tous ceux à qui la faveur tient lieu de mérite et de talent.

Conférence entre Pharnabaze et Agésilas.

Le satrape Pharnabaze, voyant la Phrygie ruinée par l'armée grecque, vint trouver Agésilas, et obtint de lui, en offrant de fortes contributions, qu'il sortirait de cette province.

On remarqua dans leur conférence le contraste du luxe asiatique et de la simplicité spartiate. Pharnabaze s'y montra à la tête d'un superbe cortège : il était couvert d'étoffes somptueuses, éclatantes de pierreries ; on étendait sous lui des tapis magnifiques. Il trouva le roi de Sparte, vêtu comme un simple citoyen, armé comme un soldat, et couché sur l'herbe au pied d'un arbre. Du temps de Plutarque, on voyait encore la lance de ce roi : elle n'avait rien qui la distinguât des lances communes, et ne brillait que par l'éclat de la gloire du héros qui l'avait portée.

L'esprit, le courage et la modestie d'Agésilas excitaient l'admiration générale. Les alliés s'attachaient à lui avec enthousiasme ; et dans tous les

lieux où il passait, on se disposait à embrasser son parti. Son armée grossissait chaque jour, et il se préparait à marcher au centre de l'Asie pour faire trembler le roi de Perse dans son palais de Suze, et pour l'empêcher de jamais troubler le repos de la Grèce. Mais Artaxerce, qui connaissait la valeur des Grecs, et comptait peu sur le fer et sur la force pour les arrêter, employa l'adresse et l'or à les désunir : il n'ignorait pas à quel point l'orgueil de Sparte irritait les différentes villes de la Grèce, et il profita des divisions de ce pays pour sauver le sien.

Timocrate, chargé de l'exécution de ses ordres et de la distribution d'une somme d'argent considérable, parcourut toute la Grèce, s'efforçant de gagner les magistrats des principales villes, et de les soulever contre Lacédémone.

Les Thébains secouèrent les premiers son joug; les Athéniens firent alliance avec eux, et leur promirent des secours.

Conon vint alors à la cour de Perse pour l'engager à joindre ses armes à celles de la ligue thébaine. Le succès de la négociation ne pouvait être douteux, puisque cette guerre était l'ouvrage de la politique d'Artaxerce.

Le prétexte des premières hostilités fut une querelle entre les Phocéens et les Locriens, qui se disputaient la propriété d'un terrain. Les Spartiates chargèrent l'un de leurs rois, Pausanias, de rejoindre Lysandre qui était avec des troupes en Béotie, et d'appuyer les prétentions des Phocéens. Prétexte des premières hostilités.

Les Thébains se décidèrent alors à commencer

la guerre, et à attaquer Lysandre pour empêcher sa jonction avec Pausanias : ils remportèrent une victoire complète ; Lysandre périt dans le combat.

Mort de Lysandre.

Ce guerrier, justement célèbre, avait renversé Athènes et élevé Lacédémone sur toute la Grèce ; ses nombreux succès prouvent son habileté : mais, s'il porta au comble la gloire de sa patrie, il prépara son abaissement en la rendant insatiable de richesses et de pouvoir. Comme il avait dépouillé beaucoup de villes de leurs trésors, on le crut long-temps avare. Il mourut pauvre ; et, après sa mort, on reconnut que l'ambition avait été sa seule passion : elle développa sans doute ses grands talens ; mais, comme elle était immodérée, elle lui fit commettre beaucoup de violences et de perfidies.

Je crois qu'on a eu tort de le compter au nombre des grands hommes : on n'est digne de ce titre, qu'en unissant la justice à la gloire ; et peut-on l'accorder à celui qui, abusant de sa victoire pour détruire la liberté, soumit Athènes à l'odieux pouvoir de trente tyrans ?

L'histoire, plus juste, devrait réserver pour la vertu le titre de *grand*, et ne donner que celui de *célèbre* à ceux dont la renommée est souillée par des injustices et tachée par des vices.

Condamnation et fuite de Pausanias.

Sparte, apprenant les défaites de Lysandre, en accusa la lenteur de Pausanias : ce roi fut condamné à mort, et se déroba au supplice par la fuite.

Les éphores écrivirent à Agésilas de revenir en Laconie avec son armée : cet ordre lui arriva

au moment où il se croyait certain de conquérir la Perse; il obéit modestement, prouvant par là qu'à Lacédémone les lois commandaient aux hommes, et non les hommes aux lois. Mais comme il attribuait la guerre civile qui le rappelait, à l'or répandu dans la Grèce par Artaxerce, dont une monnaie portait le titre et l'effigie d'un *archer*, il dit en raillant : « Toutes les forces des » Perses ne m'auraient pas fait quitter l'Asie; » mais trente mille archers m'en ont chassé. »

Avant son retour, les Athéniens, les Thébains et les Corinthiens, réunis au nombre de vingt-quatre mille hommes, marchèrent contre les Spartiates. Les armées se rencontrèrent près de Sicyone. Le combat fut long : les Lacédémoniens remportèrent l'avantage. Les Athéniens se retirèrent en bon ordre; mais les alliés prirent la fuite.

Dans le même temps, Conon, à la tête de cent vaisseaux de Perse et d'Athènes, fit voile vers la Chersonèse, et rencontra vis-à-vis de Cnide, ville de Carie, la flotte lacédémonienne, forte de cent vingt vaisseaux. Pisandre eut d'abord l'avantage; mais il périt dans le combat. La flotte de Sparte prit la fuite, et Conon, victorieux, s'empara de cinquante galères. Victoire de Conon.

Agésilas, débarqué en Grèce, était près d'arriver en Laconie. Les éphores lui firent dire de se rendre en Béotie pour y prendre le commandement de l'armée campée dans la plaine de Coronée. Les Orchoméniens s'étaient joints à elle; d'un autre côté les Thébains, unis aux Argiens, Bataille de Coronée.

arrivèrent aussi à Coronée. Agésilas leur livra bataille : Xénophon, qui était présent, en parle comme de la plus furieuse et de la plus disputée qu'il eût vue.

Les Thébains furent enfin forcés de se retirer ; mais Agésilas faillit perdre la victoire en voulant la compléter. Par une marche rapide, il avait tourné les Thébains, et leur coupait la retraite. Ceux-ci, désespérés, firent de toute leur infanterie une masse qui renversait tout obstacle, et que les Lacédémoniens ne purent jamais percer. Agésilas, s'y précipitant pour l'enfoncer, fut entouré et blessé de plusieurs coups de pique : cinquante jeunes Spartiates, par des prodiges de valeur, le tirèrent de ce danger. Revenu au gros de sa troupe, il ouvrit ses bataillons pour faire un passage aux braves Thébains, qu'il se contenta de harceler quelque temps dans leur retraite.

Danger d'Agésilas.

Malgré ses blessures, il ne voulut rentrer dans sa tente qu'après avoir vu relever les morts, et les avoir fait placer sur leurs boucliers. Lorsqu'il eut rempli ce devoir, il dressa un trophée dans la plaine, et revint à Sparte, où il jouit des transports qu'excitait sa victoire. Ce qu'on admira autant que son courage, ce fut cette antique simplicité lacédémonienne qu'il avait conservée intacte au milieu des faveurs de la fortune et du luxe de l'Asie.

Son retour à Sparte.

La modestie n'est pas incompatible avec la fierté : comme on donnait un jour devant lui le titre de grand roi au roi de Perse, il répondit : « Comment ce prince serait-il plus grand que moi,

» s'il n'est pas plus vertueux ? » Son ame élevée aimait sans doute un peu trop la gloire qu'on achète à la guerre au péril de la vie ; il se plaisait même à la lutte et aux exercices du corps, qui préparent aux fatigues militaires en augmentant la force ; mais il se moquait des triomphes Olympiques, et pour en faire sentir la vanité, il engagea sa sœur Cynisca à envoyer son char en Élide. Elle y gagna le prix de la course. Il apprit par là aux Grecs que cette gloire ne prouvait d'autre mérite que celui de la richesse.

Ce fut peu de temps après son retour à Sparte, qu'il découvrit, dans les papiers de Lysandre, le complot tramé par celui-ci pour s'emparer du trône ; il y trouva même un discours qu'il devait prononcer pour séduire le peuple, et qui avait été composé par l'orateur Cléon. Agésilas, irrité, voulait communiquer au sénat tous les détails de cette conspiration ; mais un éphore lui dit : « Au » lieu de déterrer Lysandre, je vous conseille » d'enterrer ses lettres et sa harangue. » Il sentit la sagesse de ce conseil, et le suivit.

Après quelques jours de repos, il retourna à son armée, et attaqua la ville de Corinthe par terre, tandis que Téleutius, son frère, la bloquait avec sa flotte.

Cependant Conon, victorieux, poursuivant le cours de ses triomphes, obtint de Pharnabaze cinquante talens pour rétablir les murs du Pirée. Il parcourut d'abord avec sa flotte les côtes de la Laconie qu'il ravagea, et revint à Athènes, où il fut reçu en triomphe comme le restaurateur

Reconstruction d'Athènes par Conon.

de sa patrie. Il se servit de l'or de Pharnabaze pour en relever les murs : ainsi Athènes, autrefois brûlée par les Perses, fut alors rebâtie avec leur argent.

On ne peut exprimer la douleur et la rage des Spartiates, lorsqu'ils apprirent la résurrection d'Athènes : on craint toujours ceux qu'on a opprimés. Lacédémone voyait, dans la renaissance de cette république, la perte de sa souveraineté sur la Grèce, et l'annonce d'une vengeance prochaine.

La colère est à la fois le plus aveugle, le plus violent et le plus vil des conseillers : Sparte se vengea bassement de Conon, et sacrifia les intérêts de la Grèce à ses ressentimens. Elle envoya Antalcide à Sardes pour négocier avec le satrape Théribaze aux dépens de la liberté des villes ioniennes. Conon, chargé par Athènes de croiser cette funeste négociation, n'y put réussir. Les Spartiates l'accusèrent auprès d'Artaxerce d'avoir trahi les intérêts de ce prince, en employant ses trésors à relever une ville ennemie ; ils lui supposèrent le projet d'enlever aux Perses l'Éolie et l'Ionie ; enfin ils vendirent à Artaxerce les villes grecques d'Asie pour acheter la perte d'un héros.

Arrestation et disparition de Conon.

Théribaze ne conclut pas encore la paix, mais il envoya des secours en argent aux Lacédémoniens, et, après avoir fait arrêter Conon, il fit transporter cet homme célèbre à Suze. On croit qu'il y fut décapité ; l'histoire n'en donne aucune certitude : ce qu'on sait, c'est qu'il disparut, et ne

laissa derrière lui que la trace brillante de ses exploits et de ses vertus.

La chaîne dont Sparte avait lié la Grèce était rompue; la discorde se montra par-tout pour alimenter le feu de la guerre : Corinthe se trouvait divisée par des factions; les Spartiates en profitèrent pour y pénétrer. On y commit d'affreux massacres; mais les Argiens et les Béotiens battirent les troupes lacédémoniennes, et les forcèrent à la retraite.

La république de Rhodes, qui avait long-temps vécu sous la protection d'Athènes, était alors agitée par les querelles sanglantes de la démocratie et de l'oligarchie. Sparte, pour soutenir les oligarques, envoya Téleutius à Rhodes avec vingt-sept vaisseaux : il y débarqua, et renversa la démocratie qui triomphait dans cette île.

Les Athéniens, voulant la relever, chargèrent Thrasybule d'y marcher; mais, comme il était en route, quelques paysans, maltraités par ses soldats, l'assassinèrent : ainsi l'indiscipline athénienne fit périr le libérateur d'Athènes. Mort de Thrasybule

Cette ville voyait tomber ses héros. Cependant un jeune guerrier, Iphicrate, donnait l'espoir, à vingt ans, de les voir revivre en lui : chargé, malgré son âge, du commandement d'un corps d'armée, il battit à Léché les troupes qu'Agésilas y avait placées, et força les Spartiates à laisser en paix les Thébains. Pour prix de ce succès, Athènes lui donna le commandement général, jusque là confié à Thrasybule. Son habileté justifia ce choix; il défendit avec succès toutes les villes de Exploits d'Iphicrate

la côte de l'Hellespont, et défit dans une embuscade le Spartiate Anaxibias. Mais, tandis qu'il remportait ces avantages, un corps de troupes d'Égine et de Lacédémone ravageait l'Attique. Chabrias marcha contre elles, et les repoussa. Son absence avait dégarni Athènes; Téleutius en profita, entra de nuit dans le Pirée, prit, détruisit plusieurs vaisseaux, et jeta l'alarme dans la ville.

Traité d'Antalcide

Enfin, l'an du monde 3617, Athènes et Sparte, lasses de se déchirer mutuellement, firent la paix et la conclurent aussi avec la Perse. Ce traité, que Plutarque appelle avec raison la ruine et le déshonneur de la Grèce, prit le nom du Spartiate Antalcide, qui l'avait négocié et signé.

Par cette paix, les villes d'Asie rentrèrent sous la domination des Perses, ainsi que l'île de Chypre. Les Athéniens ne conservèrent de souveraineté que sur Lemnos et Scyros : la domination de Lacédémone se réduisit à la Laconie et à la Messénie. Le reste de la Grèce recouvra son indépendance, et fut délivré du joug de Sparte, d'Athènes, de Corinthe et de Thèbes.

Ce fut ainsi que les rois de Perse, tant de fois vaincus par l'union des Grecs, devinrent victorieux par leurs discordes. Soixante ans auparavant le fameux Cimon avait dicté la loi au roi Artaxerce Longue-Main, et la Grèce la reçut d'Artaxerce Mnémon par le traité d'Antalcide.

La honte de cette paix fut généralement attribuée à Sparte qui l'avait provoquée, et cette humiliation excita contre elle une haine qui ne tarda pas à éclater.

NOUVEAUX TROUBLES DANS LA GRÈCE.

Renouvellement de la guerre. — Révolution à Thèbes. — Exil de quatre cents citoyens. — Pélopidas au nombre des exilés. — Caractère de Pélopidas et d'Épaminondas. — Conspiration de Pélopidas, favorisée par Épaminondas. — Succès de cette conspiration. — Victoire de Chabrias. — Le bataillon sacré. — Victoire de Pélopidas. — Armement à Sparte. — Bataille de Leuctres. — Victoire d'Épaminondas. — Défense de Sparte assiégée. — Conspiration déjouée par Agésilas. — Mort courageuse d'Ischolas. — Emprisonnement et jugement de Pélopidas et d'Épaminondas. — Leur acquittement. — La bataille *sans larmes*. — Éducation de Philippe à Thèbes. — Révolution en Thessalie. — Gouvernement d'Alexandre de Phères. — Sa tyrannie. — Emprisonnement de Pélopidas. — Nouveau commandement d'Épaminondas. — Liberté de Pélopidas. — Sa victoire sur Athènes. — Sa mort. — Affliction des Thébains pour la perte de leur général. — Mort d'Alexandre. — Trait de courage du soldat Isodas. — Victoire d'Agésilas. — Bataille de Mantinée. — Mort d'Épaminondas. — Traité de paix. — Expédition d'Agésilas. — Sa mort. — La guerre des alliés. — Mort de Chabrias. — Commandement de Charès. — Exil de Timothée. — Témérité d'Iphicrate. — Repos d'Athènes.

Les passions qui avaient mis toute la Grèce en armes ne furent point éteintes par ce honteux traité, ouvrage de la lassitude et non de la raison. Un court repos leur rendit leurs premières forces. Renouvellement de la guerre.

Thèbes et Corinthe étaient mécontentes de la paix d'Antalcide, qui avait affranchi les villes de leur dépendance, tandis que Sparte, après avoir diminué leur autorité, conservait la sienne sur la plus grande partie du Péloponèse;

L'ambition lacédémonienne donna bientôt à la haine de nouveaux alimens : sous un léger prétexte, les Spartiates firent la guerre aux Olinthiens, et s'emparèrent de Potidée, leur alliée. Une entreprise plus audacieuse porta l'exaspération au plus haut point.

Révolution à Thèbes.

La ville de Thèbes était agitée par deux partis que leurs intérêts opposés rendent en tout temps inconciliables, lorsqu'un troisième pouvoir ne les comprime pas; ces deux partis étaient celui de la démocratie et celui de l'oligarchie.

Le premier veut l'égalité, et mène presque toujours à l'anarchie; l'autre, sous prétexte de conserver l'ordre public en plaçant le gouvernement dans les mains des hommes les plus riches, les plus instruits et les plus distingués, conduit souvent à la tyrannie.

Ces deux factions étant alors fort animées l'une contre l'autre, le général spartiate Phébidas profita de leurs divisions, promit d'appuyer les oligarques, et s'introduisit dans la citadelle dont il s'empara.

Exil de 400 citoyens.

Le parti populaire, abattu, se vit livré aux vengeances de ses ennemis qui en proscrivirent tous les chefs : quatre cents citoyens se bannirent eux-mêmes et cherchèrent un asyle dans la ville d'Athènes, toujours favorable à la démocratie.

Pélopidas au nombre des exilés.

Au nombre de ces exilés on remarquait Pélopidas, déjà connu par des exploits guerriers, et dont le noble caractère promettait un libérateur et un héros à sa patrie. Épaminondas, digne de partager sa gloire, et qui devait même la surpasser,

était lié avec lui d'une amitié qu'aucune rivalité ne put affaiblir; elle se soutint également dans le malheur et dans la prospérité : mais, quoique Épaminondas fut du même parti que son ami, il ne l'accompagna point dans sa fuite, et resta tranquille à Thèbes; son amour pour la littérature et pour la philosophie, le faisant croire exempt d'ambition, le mit à l'abri de la haine d'un gouvernement soupçonneux et jaloux.

Il était évident que Phébidas, en s'emparant de Cadmée en pleine paix, avait fait une infraction au droit des gens, qui devait alarmer toutes les villes libres : le sénat de Sparte prouva plus dans cette occasion sa mauvaise foi que sa justice; il condamna Phébidas à l'amende, mais il conserva la citadelle de Cadmée, et fit mettre à mort Isménie, général thébain, et l'un des chefs du parti populaire.

Cet acte de violence rendit la haine de Thèbes irréconciliable : les proscriptions civiles ne sont que des malheurs; celles qu'exerce l'influence étrangère sont des affronts.

Rien n'aveugle comme l'ambition : Agésilas lui-même défendit Phébidas, disant que, si son entreprise n'était pas juste, elle était au moins très-utile. Son orgueil pour sa patrie lui faisait oublier cette maxime, bien plus vraie, sortie de sa bouche : « La justice est la première de toutes » les vertus, puisque si tous les hommes étaient » justes, on n'aurait pas besoin de lois. »

Au reste Sparte ne tarda pas à éprouver la vérité d'une autre maxime qu'on perd trop souvent

de vue; c'est que tout ce qui est injuste devient à la longue plus nuisible qu'utile. Tout parut dans les premiers momens justifier les fautes de Lacédémone, et favoriser son ambitieuse politique.

Les Olinthiens, qui s'étaient révoltés, et qui avaient tué le général Téleutius, furent vaincus par Agésilas, et obligés de se rendre. Le gouvernement thébain, protégé par les Spartiates, se trouvait forcé de suivre leurs lois. Athènes et Corinthe redoutaient leurs armes. La domination de Sparte sur la Grèce paraissait établie : la décadence suit de près une grandeur excessive ; et la fière Lacédémone, qui devait bientôt l'éprouver, était alors loin de prévoir que deux simples citoyens de Thèbes fussent destinés par le sort à renverser sa puissance.

Caractère de Pélopidas et d'Épaminondas.

Ces deux hommes étaient Pélopidas et Épaminondas : leur vertu fit leur grandeur, l'amour de leur patrie et le désir de la sauver furent leur seule ambition.

Tous deux, également célèbres par leurs succès militaires, brillaient par des qualités différentes : Pélopidas, riche, généreux, uniquement occupé des affaires publiques, excellait dans tous les exercices du corps, ses seuls amusemens.

Épaminondas, pauvre, désintéressé, refusant les secours mêmes de l'amitié, exempt d'ambition, n'aimait que les lettres et la philosophie, et ne put être arraché à ses études favorites que par les extrêmes dangers de sa patrie. Excellent citoyen, juste dans ses actions et franc dans son langage, tout mensonge, même en riant, lui paraissait un

crime. Resté à Thèbes dans le temps de la tyrannie aristocratique et de la domination étrangère, il attendait impatiemment l'occasion de briser cette double chaîne.

L'orgueil de Lacédémone lui en donna les moyens. On doit ménager les ennemis vaincus : l'opprimé qu'on pousse au désespoir devient redoutable. Le sénat de Sparte, qui voulait tout faire ployer sous sa volonté, ordonna aux Athéniens de chasser les bannis de Thèbes réfugiés chez eux. Cette persécution les détermina à tenter l'entreprise la plus audacieuse. Pélopidas les arma, et conçut le projet de rentrer à leur tête dans sa patrie, et d'y renverser le gouvernement aristocratique.

Conspiration de Pélopidas favorisée par Épaminondas.

Il confia le plan de cette conspiration aux amis qu'il avait laissés à Thèbes. Épaminondas les excitait à le favoriser. Pélopidas, avec douze de ses compagnons, entra de nuit dans la ville : déguisés en paysans, ils se cachèrent dans la maison de Charron, dont la fidélité leur était connue. Quarante-huit autres bannis vinrent les y joindre. Le greffier des principaux magistrats de la ville, Philidas, un des conjurés, invita tous les chefs du gouvernement à un grand festin, pour les éloigner de leurs fonctions, et pour les livrer, tous réunis, à la vengeance de leurs ennemis.

Comme ils étaient à table, dans la chaleur du festin, un courrier d'Athènes arriva : il apportait des lettres qui révélaient le plan de la conspiration dans tous ses détails. Archias, chef de l'oligarchie, ivre de plaisirs et de vin, prit les dépê-

ches sans les lire, les jeta sur son lit, et dit en riant : « A demain les affaires sérieuses. » Il se livra de nouveau à la joie qui animait les convives.

Succès de cette conspiration.

Cependant les conjurés se mirent en marche, et se divisèrent en deux troupes : l'une, commandée par Pélopidas, força la maison du gouverneur Léontide, qui périt après avoir vendu chèrement sa vie ; l'autre, introduite chez Philidas, entra dans la salle du festin, et massacra tous les magistrats.

Les conjurés, s'étant ensuite tous réunis, forcèrent les prisons, enfoncèrent les boutiques des fourbisseurs, et se répandirent dans toute la ville en criant : « Liberté ! liberté ! » Épaminondas les seconda par son éloquence et par son épée.

Le reste des bannis, qui était déjà retourné à Athènes, croyant la conspiration découverte et manquée, accourut promptement en apprenant ce succès inespéré. Une armée athénienne les suivit ; les villes de Béotie envoyèrent des secours. Le peuple, enthousiasmé par le courage et les harangues de Pélopidas, le proclama son libérateur.

Les Lacédémoniens se renfermèrent dans la citadelle, et ils y furent assiégés par Pélopidas et Épaminondas, déjà à la tête de douze mille hommes : la garnison, dépourvue de vivres, ne put attendre le secours de Sparte, et capitula. Le sénat de Lacédémone, toujours inflexible, fit punir de mort les généraux qui avaient signé cette capitulation.

Cependant le roi de Sparte, Cléombrote, entré en Béotie, la ravageait ; son invasion effrayait Athènes : à peine relevée de ses ruines, cette ré-

publique sentait le besoin du repos, et se décidait à rompre son alliance avec Thèbes; mais Pélopidas, aussi habile que brave, trouva le moyen de compromettre les Athéniens, et de les forcer à déclarer la guerre à Sparte.

Connaissant le caractère présomptueux de Sphodrias, général spartiate, qui commandait des troupes dans l'Attique, il lui fit conseiller sous main de s'emparer du Pirée. Ce général, malhabile, tenta cette entreprise, et échoua. Athènes se plaignit vivement de cette hostilité, et demanda le châtiment de Sphodrias. Agésilas, cédant aux prières de son fils, lié d'amitié avec ce général, le fit absoudre. Un tel déni de justice irrita au dernier point les Athéniens, qui renouèrent leur alliance avec Thèbes.

Chabrias, commandant l'armée d'Athènes, arrêta par d'habiles manœuvres la marche d'Agésilas. S'étant ensuite embarqué, il combattit les Spartiates sur mer, près de Naxos, les défit complètement, leur prit trente-deux vaisseaux, et rentra triomphant dans le Pirée. Victoire de Chabrias

Une autre flotte athénienne, commandée par Timothée, fils de Conon, ravagea les côtes de Laconie, s'empara de Corcyre, et battit une flotte lacédémonienne. Le général spartiate Mnésippe périt dans cette bataille.

Sparte avait obtenu des secours du roi Denys, alors tyran de Syracuse : ce prince lui envoya dix galères; mais elles furent prises en route par Iphicrate, qui remplaçait Timothée dans le commandement de la flotte athénienne.

Le roi Agésilas, malgré toute son habileté, ne put jamais forcer Pélopidas à livrer bataille : l'adroit Thébain, manœuvrant avec agilité, évitait toute affaire décisive, et réduisait la guerre à des affaires de poste, qui lui donnaient le temps et le moyen d'exercer et d'aguerrir ses troupes.

Agésilas fut blessé dans un de ces petits combats, où Antalcide lui reprochait en riant d'apprendre la guerre aux Thébains.

Le bataillon sacré.

Ils prouvèrent bientôt qu'ils savaient profiter de ses leçons. Le premier combat important eut lieu près de Tégire. Pélopidas avait formé un corps de jeunes gens, unis par les liens d'une amitié inviolable, et d'une confraternité d'armes qui ne leur permettaient dans aucune circonstance d'abandonner leurs compagnons : ce corps, devenu si fameux sous le nom de *bataillon sacré*, s'illustra pour la première fois au combat de Tégire.

Victoire de Pélopidas.

Pélopidas, à la tête de ces braves guerriers, enfonça une phalange lacédémonienne ; la mit en fuite, et décida ainsi la victoire. Cet avantage accrut d'autant plus la gloire de Pélopidas, que jamais, avant ce jour, les Lacédémoniens n'avaient été battus par un ennemi inférieur en nombre.

La guerre qui troublait la Grèce, ne convenait point pour le moment à la politique d'Artaxerce, parce qu'elle occupait nécessairement une partie de l'argent et des forces qu'il voulait alors employer uniquement contre l'Égypte ; il se servit donc de son influence pour ramener la paix dans

une contrée où ses intrigues avaient semé la discorde.

Comme chaque parti voulait se ménager son appui, on renouvela, comme il le désirait, le traité d'Antalcide; et les villes grecques, reprenant leur indépendance, chassèrent toutes les garnisons placées par les Lacédémoniens.

Ce mouvement excita quelques troubles, qu'Iphicrate sut apaiser. Il passa ensuite au service d'Artaxerce avec vingt mille Grecs, et les envoya en Égypte : cette expédition n'eut point le succès que le roi de Perse en avait espéré.

Lacédémone se trouvant abaissée à son tour comme Athènes l'avait été, la Grèce jouit de quelque repos et de quelque liberté; mais cette tranquillité fut bientôt troublée par l'ambition de Thèbes.

Cette république, à peine délivrée, voulut dominer à son tour. Les exemples les plus récens de la vengeance qui suit l'oppression, et de l'humiliation qui punit l'orgueil, n'empêchèrent pas les Thébains de vouloir enlever aux républiques voisines la liberté qu'ils venaient de reconquérir eux-mêmes si miraculeusement.

Ils déclarèrent la guerre aux habitans de Platée et de Thespies, et détruisirent ces deux villes. Athènes voulut en vain employer sa médiation en leur faveur; on lui répondit avec tant de fierté, qu'elle rompit son alliance avec Thèbes.

Armement à Sparte.

Sparte reprit les armes; mais avant de commencer les hostilités, on ouvrit des conférences pour terminer ces différends par un accord.

Dans une de ces assemblées, Agésilas déclara aux Thébains que la guerre était inévitable, s'ils ne voulaient pas exécuter ponctuellement le traité, et rendre la liberté aux villes de la Béotie. Épaminondas, que le vœu de ses concitoyens avait enlevé aux lettres et placé à la tête du gouvernement, répondit vivement que Sparte devait commencer par affranchir les villes de la Laconie et de la Messénie, avant de plaider pour les autres contrées de la Grèce.

Agésilas, irrité, effaça du traité le nom de Thèbes, rompit la conférence, et déclara la guerre.

Bataille de Leuctres.

Sparte fit marcher promptement en Béotie onze mille Lacédémoniens et treize mille alliés, sous les ordres du roi Cléombrote. Ce prince envoya des hérauts aux Thébains pour les sommer de rebâtir Platée et Thespies; et, sur leur refus, il marcha vers Leuctres, où se trouvait alors leur armée.

Les forces de Thèbes ne se montaient qu'à six mille hommes; mais ils avaient à leur tête Épaminondas et Pélopidas.

Épaminondas commandait l'armée. Employant dans cette circonstance une nouvelle tactique, il porta presque toutes ses forces à son aile gauche, et ne laissa au centre et à l'aile droite qu'une ligne très-mince qu'il étendit pour déborder Cléombrote.

Lorsque celui-ci aperçut ces dispositions, il voulut changer son ordre de bataille; mais Pélopidas, à la tête du bataillon sacré, l'attaqua pendant son mouvement, et mit les Spartiates en désordre.

Épaminondas alors s'ébranla avec l'aile qu'il avait fortifiée, et décida la victoire. Victoire d'Épaminondas.

Cléombrote se défendit en vain avec une valeur digne de Sparte; il fut tué; ainsi que son fils Cléonyme, ses principaux officiers et l'élite de ses soldats.

Il y eut une mêlée terrible autour de lui; on se battait de part et d'autre avec acharnement pour s'emparer de son corps et pour le défendre. Épaminondas, voyant que ce stérile point d'honneur prolongeait seul le combat, laissa les Spartiates enlever leur roi : il porta ensuite toutes ses troupes sur l'autre aile et la tailla en pièces.

La cavalerie thébaine, enfonçant tout ce qui se présentait devant elle, rompit tous les rangs, et changea la retraite en déroute complète. On vit dans cette journée combien cette cavalerie était supérieure à celle de Sparte. Les riches Spartiates, en entrant en campagne, donnaient leurs chevaux à des soldats neufs qui ne savaient pas les conduire. La cavalerie thébaine était longtemps exercée.

Avant la bataille, on vint dire à Épaminondas que les augures ne paraissaient pas favorables : il répondit en citant ce vers d'Homère :

Défendre sa patrie est le meilleur présage.

Les Lacédémoniens perdirent dans cette journée quatre mille hommes, et Thèbes quatre cents.

Épaminondas, toujours simple dans ses mœurs,

et pur dans ses sentimens, ne s'enivra pas d'un si grand triomphe, et dit seulement qu'il était heureux de la joie que sa victoire donnerait à son père et à sa mère.

Sparte montra, dans cette circonstance, son austère fierté : on célébrait les jeux lorsque la nouvelle arriva; les éphores ne permirent pas qu'ils fussent interrompus. On félicita les parens des morts; les survivans furent reçus avec mépris : leurs mères et leurs femmes osaient à peine les regarder; on devait même, suivant la coutume, les bannir des repas publics, les obliger à raser à moitié leur barbe, et les forcer à se couvrir de vêtemens grossiers : mais, comme le nombre des fuyards était trop considérable, le roi Agésilas décida que l'indulgence devenait nécessaire, et dit : « Laissons dormir aujourd'hui la » loi; demain nous la réveillerons. »

Thèbes, victorieuse, trouva par-tout des alliés : les Éléens, les Phocéens, les Locriens, les Eubéens embrassèrent son parti. La cause qui l'emporte paraît toujours la meilleure; le succès ne fait que trop souvent l'opinion.

L'aristocratie qui gouvernait dans Argos, craignant de perdre son pouvoir protégé par Lacédémone, voulut comprimer les partisans de la démocratie; mais ils soulevèrent le peuple, qui massacra les riches et les grands.

Défense de Sparte assiégée.

L'armée d'Épaminondas et de Pélopidas, grossie par ses nouveaux alliés, se trouva bientôt forte de soixante mille hommes. Elle traversa l'Eurotas malgré la résistance des ennemis qui lui tuèrent

beaucoup de monde. L'ancien proverbe, qui disait que jamais femme de Sparte n'avait vu la fumée d'un camp ennemi, fut cette fois démenti.

Épaminondas entra dans ses faubourgs. Agésilas, au milieu d'un si grand danger, ne perdit ni le sang-froid, ni l'espérance : il mit en liberté, et arma six mille Ilotes, garnit tous les postes d'hommes intrépides, se retrancha sur une hauteur avec le gros de l'armée, et, malgré les murmures des citoyens et les provocations de l'ennemi, évita prudemment tout combat général, dont le mauvais succès aurait pu entraîner la ruine totale de la république.

Conspiration déjouée par Agésilas.

Dans ce moment périlleux, où Lacédémone avait besoin de tant de courage et d'union pour se sauver, il se forma une conspiration dont l'objet était de changer le gouvernement. Deux cents conjurés s'étaient déjà saisis d'un poste important : le sénat voulait les faire attaquer et tuer ; Agésilas regarda ce moyen violent comme d'autant plus dangereux, qu'on ignorait le nombre des complices. Il alla seul trouver les rebelles, et leur dit : « Camarades, ce n'est pas là où je vous avais envoyés ; » et il leur indiqua les lieux où ils devaient se rendre. Étonnés de son audace, et croyant que leur complot n'était point découvert, ils obéirent.

Mort courageuse d'Ischolas.

Un Lacédémonien, nommé Ischolas, imita pendant ce siége le dévouement héroïque de Léonidas : chargé de défendre un étroit passage qui couvrait la ville, et voyant qu'il était tourné, il renvoya au camp les plus jeunes soldats, et, ne gar-

dant près de lui que quelques vieux guerriers, il défendit son poste jusqu'à la mort.

Épaminondas aurait pu prendre Sparte; mais ce grand homme, que la fortune n'aveuglait pas, sentit que la ruine de Lacédémone exciterait la jalousie des Grecs, et les armerait tous contre Thèbes; il se contenta d'humilier l'orgueil de Sparte, et de la forcer, par un traité de paix, à rendre la Messénie à ses anciens maîtres.

Les Messéniens, apprenant cette nouvelle inespérée, accoururent en foule de Sicile, et se partagèrent ces terres regrettées, qu'avaient possédées leurs pères, et qu'ils n'avaient jamais cru revoir.

Emprisonnement et jugement de Pélopidas et d'Épaminondas.

L'amour de la liberté rendait dans la Grèce les lois si sacrées, que la gloire la plus brillante ne trouvait point d'égide contre elles. Épaminondas et Pélopidas pouvaient s'attendre à être reçus dans Thèbes en triomphe : on les mit en prison, et on les appela en jugement pour avoir gardé le commandement de l'armée au-delà du terme prescrit par les lois.

Leur acquittement.

Pélopidas employait en vain son éloquence pour se justifier; Épaminondas triompha par sa noble audace : « Citoyens, dit-il, je ne cherche point » à me défendre; je mourrai content si vous déclarez dans votre arrêt que j'ai vaincu les ennemis » à Leuctres, assiégé Sparte, affranchi Messène, » rendu Thèbes l'arbitre de la Grèce; et que » toutes ces actions glorieuses, je les ai faites sans » l'aveu des Thébains. » Cette fermeté réussit; il fut absous.

Tout gouvernement malheureux est attaqué :

une nouvelle conspiration éclata dans Sparte. Agésilas perdit patience; et, d'accord avec les éphores, il marcha contre les conspirateurs, s'en saisit, et les fit tous périr sans les juger.

La fière Lacédémone, abaissée, implora le secours des villes qu'elle avait précédemment opprimées. Athènes et Corinthe, jalouses de Thèbes, consentirent à faire une ligue avec Sparte, à condition qu'une parfaite égalité existerait entre elles.

Le poids de cette ligue ne put maintenir la tranquillité : les Arcadiens s'emparèrent de Pallène; les Thébains se déclarèrent pour eux; et quoique Chabrias, à la tête de vingt-deux mille hommes, défendît avec vigueur l'entrée du Péloponèse, Épaminondas, après un vif combat, força ce passage, s'empara de Sicyone, et mit le siége devant Corinthe.

Mais Chabrias, fortifié par de nouveaux secours, le contraignit de se retirer. Thèbes, trop accoutumée aux succès, ôta le commandement à Épaminondas : ses affaires en souffrirent, et elle fut bientôt obligée de le lui rendre.

La haine qui animait les Grecs les uns contre les autres, les aveuglait toujours au point d'appeler l'intervention du roi de Perse dans leurs querelles, et de solliciter honteusement l'appui de l'ennemi naturel, qui ne désirait que leurs discordes et leur ruine.

Rien n'est plus opposé au bon sens que la passion. Lacédémone avait envoyé demander des troupes à Artaxerce : elle n'avait obtenu que deux

mille mercénaires; mais elle traitait encore, et espérait de plus grands secours.

Pélopidas se rendit en Asie pour traverser cette négociation. La gloire le précédait; la fortune le suivit : aussi habile en politique qu'en guerre, il obtint ce qu'il voulut : Artaxerce fit alliance avec Thèbes, garantit l'indépendance de Messène, et promit de maintenir l'équilibre entre Athènes, Sparte, Thèbes et Corinthe.

Pendant ce temps, Denys, tyran de Syracuse, envoya quelques troupes aux Lacédémoniens; et Archidamas, fils d'Agésilas, remporta une victoire complète sur les Arcadiens et les Argiens, réunis. Comme aucun Spartiate n'y périt, on appela cette bataille la *bataille sans larmes*.

La bataille *sans larmes*.

Éducation de Philippe à Thèbes.

Ce fut alors que la Macédoine commença à fixer l'attention de la Grèce. Perdiccas et Ptolomée, fils d'Amyntas, s'y disputaient la couronne. Pélopidas, choisi par eux pour médiateur, termina leur différend, et emmena en otage à Thèbes un troisième fils d'Amyntas, appelé Philippe, qui devint dans la suite doublement célèbre par ses talens et par le génie de son fils Alexandre.

Ce prince, élevé à Thèbes, y apprit l'art de la guerre et du gouvernement. Thèbes nourrit ainsi dans son sein celui qu'elle instruisait à devenir le dominateur de la Grèce.

Révolution en Thessalie.

Gouvernement d'Alexandre de Phères.

Vers l'an 3634, la Thessalie fut le théâtre d'une révolution qui lui coûta beaucoup de larmes et de sang. Un homme audacieux et cruel, Alexandre de Phères, après avoir assassiné Polyphron qui commandait vingt mille Thessaliens aguerris, s'at-

tira par sa bravoure l'affection des soldats, et se fit le tyran de son pays.

Il abusa de son pouvoir et commit beaucoup d'injustices et de violences, sa barbarie était si excessive qu'il couvrait ses prisonniers de peaux de bête, et les faisait chasser et dévorer par les chiens. Les Thessaliens opprimés, implorèrent la protection de Thèbes. Pélopidas, envoyé pour les secourir, s'empara de Larisse, força Alexandre à signer la paix, et employa tous ses efforts à lui persuader de consolider sa puissance, en lui donnant pour base la justice. Sa tyrannie.

Il n'en obtint que de vaines promesses; Alexandre s'abandonna plus que jamais à son penchant pour la débauche et à l'emportement de son caractère.

Perdiccas, roi de Macédoine, périt dans ce temps. Pélopidas voulait empêcher Ptolomée de lui succéder; mais celui-ci gagna les Thébains par sa soumission et par ses présens.

Les nouveaux malheurs de la Thessalie y rappelèrent encore Pélopidas. Une révolte dans son armée arrêta ses progrès : il voulut punir les rebelles; la fuite les déroba à sa sévérité. Cette désertion l'affaiblit. Suivi d'un seul homme, il s'avança pour conférer avec Alexandre; mais ce prince perfide, le voyant sans gardes et sans défiance, le fit prisonnier et le conduisit à Phères.

Il fut jeté dans un cachot : là, couvert de haillons, privé de vivres, couché presque nu sur la paille, et chargé de chaînes, il bravait dans les fers l'orgueil du tyran, le menaçait d'une prochaine Emprisonnement de Pélopidas.

vengeance, parlait au crime le langage de la vertu, et semblait défier avec mépris le poignard suspendu sur sa tête.

Thébé, femme d'Alexandre, avait en horreur ses débauches et ses cruautés : honteuse de la misère d'un héros qu'opprimait son indigne époux, elle visita secrètement Pélopidas dans son cachot, et répandit de généreuses larmes sur ses malheurs.

Nouveau commandement d'Épaminondas.

Cependant l'armée thébaine ne faisait aucun progrès ; les soldats, fatigués de l'ignorance de leurs chefs qui les conduisaient sans art, et les compromettaient sans nécessité, les déposèrent, et donnèrent le commandement à Épaminondas, qui ne servait alors que comme simple volontaire.

Liberté de Pélopidas.

Tout changea dès qu'il reparut : la victoire reconnut sa voix ; mais il n'osait compléter ses succès et précipiter sa marche, parce qu'il craignait d'exposer la vie de son ami. Cet intérêt, si puissant sur son cœur, le décida à négocier ; et, profitant de la frayeur d'Alexandre, il lui accorda une trève de trente jours, à condition qu'il rendrait la liberté à Pélopidas.

Le tyran, toujours incorrigible, redoubla de violences et de cruautés. Les villes de Thessalie, indignées, demandaient toutes qu'on les délivrât de ce joug odieux. Pélopidas, à peine revenu dans ses foyers, reçut l'ordre de marcher contre Alexandre. Sa femme, éplorée, le conjurait d'écouter la prudence et de se conserver : « Voilà, » répondit le héros, ce qu'il faut recommander » aux jeunes gens ; mais on ne doit demander au » général que de conserver les autres. »

Lorsque son armée fut en marche, une éclipse de soleil effraya et arrêta les Thébains. Pelopidas, n'ayant pu les rassurer, leur reprocha cette lâcheté, et continua témérairement sa route avec trois cents cavaliers : peu de temps après, cinq mille Thébains, honteux d'abandonner leur chef, le rejoignirent à Cynocéphale où il campait.

Sa victoire sur Alexandre.

Ce lieu était environné de collines ; Alexandre, à la tête de vingt mille hommes, s'en empara et attaqua les Thébains. Leur cavalerie eut d'abord l'avantage ; mais l'infanterie, effrayée, recula. Pélopidas, à force d'exhortations et de reproches, la ramena au combat, et parvint à mettre l'ennemi en fuite : mais, irrité par les affronts qu'il avait reçus, le désir de se venger l'emporta sur sa prudence. Comme il poursuivait impétueusement Alexandre dans le dessein de le tuer, il devança tous les siens ; il fut entouré par des cavaliers ennemis, renversé et percé de coups.

Sa mort.

Affliction des Thébains pour la perte de leur général.

Les Thébains, furieux, taillèrent en pièces les troupes d'Alexandre. L'armée ressemblait à une famille en deuil : les soldats, accablés de douleurs, coupèrent leurs cheveux, et la crinière de leurs coursiers. Les généraux ne purent obtenir d'eux, qu'après de longs efforts, de prendre quelque nourriture : l'armée entière voulait mourir.

On porta le corps de ce grand homme à Thèbes. Sa marche fut un triomphe funèbre : dans toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, de nobles trophées rappelaient ses victoires, et les gémissemens de tous les citoyens rendaient hommage à ses vertus ; chacun pleurait en lui le libé-

rateur d'une patrie qu'il avait tirée de la servitude pour l'élever au-dessus de toute la Grèce.

Mort d'Alexandre.

Alexandre, vaincu, se vit obligé de restituer toutes ses conquêtes, et de payer un tribut à Thèbes. Peu d'années après, ce tyran, qui devenait de jour en jour plus odieux au peuple, fut massacré par les ordres de sa femme Thébé.

La Grèce jouit alors d'un calme passager, que troubla en 3641 une nouvelle querelle entre les Arcadiens et les Mantinéens. Épaminondas, qui occupait alors la place de Béotarque, accusa les Arcadiens de favoriser Sparte, et d'agir sous son influence. Il voulut se rendre l'arbitre de ce différend. Athènes, Lacédémone et plusieurs autres peuples se liguèrent contre les Thébains, et leurs troupes réunies s'approchèrent de Mantinée.

Épaminondas, les trompant par une marche rapide, marcha droit à Sparte pour la surprendre. Quelques-uns de ses soldats pénétrèrent même la nuit au milieu de la place publique.

Trait de courage du soldat Isodas.

Un intrépide Spartiate, Isodas, s'éveille au bruit des armes, sort nu de sa maison, l'épée à la main, immole les premiers guerriers qu'il rencontre, appelle à grands cris ses concitoyens, les anime et chasse l'ennemi hors des murs.

Le sénat lui décerna une couronne, digne prix de sa vaillance, et le condamna à l'amende pour avoir enfreint les lois, en combattant sans son bouclier.

Victoire d'Agésilas.

Cependant Agésilas, instruit de la marche de l'ennemi, accourut avec ses troupes, et arriva à temps pour sauver sa patrie : il fit, malgré sa vieil-

lesse, des prodiges de valeur. Archidamas, son fils, digne d'un tel père, à la tête des plus braves Spartiates, traversa l'Eurotas, et mit en pleine déroute les alliés de Thèbes, qui se croyaient déjà vainqueurs.

Épaminondas, par cette défection, obligé de se retirer, dirigea sa marche sur Mantinée, que les Athéniens couvraient avec six mille hommes.

Les Lacédémoniens et leurs alliés les rejoignirent, et portèrent leurs forces à vingt-deux mille hommes. Épaminondas, ayant réuni les siennes, leur opposait trente-deux mille guerriers. On se livra bataille, et la plaine de Mantinée fut le théâtre où le sort des armes décida cette grande querelle, dont le dénouement devait fixer le sort de Sparte et de Thèbes. Bataille de Mantinée.

L'armée alliée s'étendait dans la plaine au pied du mont Parchémus; les Thébains se déployaient sur le penchant de la montagne. Au moment où l'on s'attendait à combattre, Épaminondas, changeant tout-à-coup son ordre de bataille, remonta sur les hauteurs, s'y arrêta, et fit mettre bas les armes à son infanterie.

Les ennemis, croyant, d'après ce mouvement, qu'il voulait éviter la bataille et camper dans cette position difficile à attaquer, quittèrent leurs rangs. Épaminondas alors, profitant de ce désordre, fit reprendre les armes, et descendit brusquement dans la plaine.

Les alliés, quoique surpris, se formèrent promptement en phalanges, et placèrent à leurs deux ailes les cavaleries de Sparte et d'Athènes.

Épaminondas avait mis l'élite de ses troupes à l'aile qu'il dirigeait; il attaqua obliquement les Lacédémoniens; et sa colonne, qui se renouvelait sans cesse, enfonça leur aile droite. Le centre fut plus difficile à renverser; on s'y battait corps à corps avec acharnement, et la fortune paraissait encore incertaine. Épaminondas, à la tête du bataillon sacré, décida la victoire, et fit un grand carnage des ennemis, qui prirent la fuite.

Mais il les poursuivit trop vivement, sans s'apercevoir que la troupe qui l'accompagnait dans sa course diminuait à chaque pas.

Mort d'Épaminondas.

Les ennemis, ralliés, se précipitèrent alors sur lui : environné par eux, il repoussa d'abord intrépidement avec son bouclier la foule de traits qu'on lui lançait; mais enfin un Spartiate, nommé Anticrate, lui enfonça sa lance dans la poitrine. Les Thébains, accourus, dégagèrent leur général, et massacrèrent les ennemis qui l'entouraient.

Épaminondas fut rapporté dans sa tente : les chirurgiens trouvèrent sa blessure mortelle, et déclarèrent que, probablement, on le verrait expirer au moment où on lui arracherait le fer qui était resté dans la plaie.

Épaminondas regrettait la perte de son bouclier : on le lui présente; le héros embrasse ce compagnon de sa gloire. Il demande ensuite où étaient les ennemis; on lui répond qu'ils sont en fuite, et que la victoire est complète. « Eh » bien! dit-il, ma vie est assez longue; je meurs

» sans avoir été jamais vaincu : arrachez-moi ce » fer. »

Un de ses amis le plaignait de mourir sans laisser d'enfans qui donnâssent l'espoir de le voir revivre en eux. « Vous vous trompez, répliqua ce » grand homme ; je laisse après moi deux filles » immortelles ; les victoires de Leuctres et de » Mantinée. Ne regardez pas ce jour comme le » dernier de ma vie ; c'est le premier de mon » bonheur et le comble de ma gloire, puisqu'il » rend Thèbes triomphante, Sparte humiliée, et la » Grèce libre. »

Il demanda ensuite à parler à deux généraux thébains, Déiphante et Iolidas, qu'il croyait capables de lui succéder : on lui apprit qu'ils avaient péri : « Conseillez donc aux Thébains de faire la » paix. » Après ces mots il arracha lui-même le fer de sa plaie, et il expira.

Ce grand capitaine, et l'illustre Pélopidas son ami, prouvent évidemment à quel point l'influence du génie peut changer la destinée des nations. La Béotie avait été long-temps l'objet des mépris de toute la Grèce ; la simplicité et la pesanteur de ses habitans étaient passées en proverbe chez les Grecs ; on dédaignait leur amitié ; on ne craignait point leur haine ; et leurs forces n'avaient aucun poids dans la balance politique des états. Pélopidas les tira de leur oisiveté : il éclaira leur ignorance, disciplina leurs troupes, et fit des Thébains un peuple de soldats, qui se montra bientôt capable de disputer aux autres la souveraineté de la Grèce.

Épaminondas perfectionna l'ouvrage de son

ami. Son habileté dans une tactique qu'il créa, son amour pour les sciences et pour la liberté, sa gloire et sa simplicité le firent regarder universellement comme l'un des premiers philosophes et des plus grands capitaines.

On veut imiter ce qu'on admire; ses compatriotes se montrèrent, sous sa conduite, vertueux citoyens et habiles guerriers; et, guidée par un tel chef, Thèbes triompha de la bravoure athénienne, et terrassa l'orgueil de Sparte.

Il disait lui-même en riant, qu'il avait appris aux Spartiates à allonger leurs monosyllabes.

Peu d'hommes ont joui d'une renommée sans tache; on dirait que le ciel unit toujours de grands défauts aux plus grandes qualités; mais la gloire d'Épaminondas se montra pure et sans ombre; son incorruptible vertu fut toujours à l'abri du reproche et même du soupçon. Son génie n'eut à rougir d'aucune défaite, et son ame d'aucune faiblesse. Son audace et son habileté forcèrent la haine et la rivalité à lui rendre le plus éclatant hommage.

Au moment où Agésilas voyait le général thébain traverser intrépidement l'Eurotas, grossi par la fonte des neiges, il s'écria : « Quel homme, et » quel prodige! »

Un prodige, peut-être plus rare encore, est d'unir la simplicité à la puissance, et la modestie à la gloire : il descendit sans murmure des plus hauts emplois aux plus subalternes pour obéir aux lois de son pays. Il mourut pauvre après avoir gouverné l'état. On lui demandait un jour pourquoi

il s'était enfermé; il répondit : « C'était pour faire » blanchir mon manteau. »

Athènes, Sparte, Mantinée regardèrent la mort d'un tel ennemi comme un si grand avantage, qu'elles se disputèrent la funeste gloire d'y avoir contribué. Gryllus d'Athènes, fils de Xénophon, Machérion de Mantinée et Anticrate de Lacédémone se vantèrent à l'envi d'avoir terminé les jours de ce héros.

Les Thébains sentirent toute l'étendue de cette perte; ils proposèrent la paix aux alliés vaincus. Elle fut honorable; on convint que chacun garderait ce qu'il possédait. Agésilas seul refusa d'y souscrire : il ne voulut point que Sparte reconnût par ce traité l'indépendance des Messéniens. Son avis était trop conforme à l'orgueil de ses compatriotes, pour ne pas entraîner leur opinion; mais on le blâma généralement dans toute la Grèce d'avoir sacrifié le repos public à son ambition. Agésilas, à quatre-vingts ans, aimait encore la guerre avec autant d'ardeur que dans sa jeunesse : la guerre de Lacédémone contre Thèbes devenant de plus en plus languissante, il en chercha une autre qui pût lui procurer plus de périls et plus de gloire.

Traité de paix.

Expédition d'Agésilas.

Tachoz, roi d'Égypte, demandait à Lacédémone un secours contre le roi de Perse : on vit avec surprise un monarque octogénaire s'offrir pour commander cette expédition; Agésilas partit à la tête d'un corps de troupes, et arriva en Égypte. Les Égyptiens, qui ne le connaissaient que par ses exploits, s'attendaient à voir sa personne brillante d'un éclat pareil à celui de sa

gloire : ils virent avec étonnement un petit vieillard boiteux, vêtu grossièrement : la simplicité de ses mœurs et son langage laconique changèrent d'abord en mépris l'admiration de ces barbares.

Il commandait les troupes de terre, et l'athénien Chabrias la flotte. Le roi Tachoz n'eut aucun égard pour les conseils d'Agésilas, qui voulait lui persuader de rester sur la défensive : il marcha en Phénicie; une révolte éclata pendant son absence, et Nectanébus s'empara du trône.

Agésilas embrassa le parti du rebelle. La politique lacédémonienne trouva cette conduite habile : la postérité, toujours juste, la taxa de trahison.

Un nouveau concurrent à la royauté s'éleva en Égypte : Nectanébus, plus docile que Tachoz, suivit les conseils d'Agésilas; et, avec son secours, Sa mort. il battit son rival et le fit prisonnier. Ce fut le dernier exploit du roi de Sparte : il s'embarqua pour retourner à Lacédémone; mais une tempête le rejeta sur la côte d'Afrique : il y tomba malade, et y mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sa sobriété, son esprit, sa bravoure, son habileté dans l'art de la guerre, son respect pour les lois de son pays immortalisent son nom, et rien n'aurait manqué à sa renommée, si sa partialité pour ses amis et pour sa patrie, et son amour pour la guerre, ne lui avaient pas fait enfreindre quelquefois les règles de la justice.

Un an après l'expédition d'Agésilas en Égypte, Artaxerce Mnémon, roi de Perse, mourut sous le poids des chagrins que lui causaient les crimes

de ses enfans. Le plus coupable d'entre eux, Ochus, monta sur le trône; ce monstre ne fut célèbre que par son horrible cruauté. L'assassinat de ses deux frères lui avait donné la couronne; dès qu'il devint roi, il fit mourir tous les princes de son sang, et les grands qui excitaient sa méfiance.

Artabaze, l'un des satrapes, se révolta pour éviter la mort. Charès le secourut avec quelques troupes athéniennes : ils battirent les Perses; mais les menaces d'Ochus déterminèrent Athènes à rappeler son armée.

Cinq mille Thébains, commandés par Pammène, donnèrent encore au satrape le moyen de vaincre l'armée royale : mais, Ochus ayant obtenu à prix d'argent le rappel des Thébains, Artabaze quitta l'Asie, et se réfugia chez Philippe qui venait de monter sur le trône de Macédoine.

Ce fut dans ce même temps, l'an 3646, que les Athéniens eurent à soutenir une guerre que l'on appela la guerre des alliés. Les îles de Chio, de Cos et de Rhodes avaient fait une ligue, afin de se soustraire à l'autorité d'Athènes, et cette ville employa toutes ses forces pour les soumettre. La guerre des alliés.

Au siége de Chio, Chabrias, après avoir forcé l'entrée du port, fut entouré par les galères ennemies, et périt avec son navire. Mort de Chabrias.

Ce général s'était distingué dans les guerres d'Athènes contre Sparte par une heureuse intrépidité. Le corps qu'il commandait se trouvant entouré par l'armée lacédémonienne, il avait fait serrer ses soldats l'un contre l'autre : couverts de

leurs boucliers, un genou en terre, et présentant leurs piques, ils repoussèrent la masse d'ennemis qui les attaquait et qui ne put jamais les entamer.

Commandement de Charès.

Le siége de Chio fut abandonné. Charès, qui succéda à Chabrias, n'eut pas plus de succès en attaquant Samos et Byzance. Ce chef présomptueux voulait livrer bataille dans une mauvaise position, et en bravant un vent violent qui lui était contraire. Timothée, fils de Conon, et Iphicrate s'y opposèrent : leur sagesse épargna une défaite à leur patrie.

Exil de Timothée.

Charès les accusa devant les Athéniens. Ce peuple, qui se montrait toujours avide de gloire et ingrat pour ceux qui la lui donnaient, condamna Timothée à l'amende. Cet habile général punit son pays en s'exilant et en cessant de le servir. Marchant sur les traces de son père, il avait rendu à son pays la domination des mers. Comme on l'accusait cependant d'un peu de lenteur, les Athéniens, railleurs et légers, le firent représenter dormant, tandis que la Fortune, assise à côté de lui, prenait des villes dans ses filets.

Timothée en voyant ce tableau, se contenta de dire : « Si je prends les villes tout endormi, que » ne ferai-je pas éveillé! »

Témérité d'Iphicrate

Son collègue Iphicrate ne se soumit pas aussi facilement aux caprices de la multitude : appelé comme lui en jugement, il parut dans l'assemblée du peuple, entouré d'une troupe de jeunes gens qui portaient des poignards, dont l'éclat menaçant intimida les juges : il fut absous. Comme ses amis lui reprochaient sa témérité, il répondit : « Après

» avoir, pendant toute ma vie, employé mes ar-
» mes à la défense de mes concitoyens, je serais
» bien fou si je ne m'en servais pas pour me défen-
» dre moi-même. »

Un pays est près de sa décadence, dès qu'on y voit les magistrats violer la justice et les citoyens braver les lois.

Iphicrate et Timothée furent les derniers généraux qui répandirent quelque gloire sur leur patrie. Iphicrate était doué d'une force si prodigieuse, que, dans un combat de mer, étant venu à l'abordage, il saisit un ennemi entre ses bras, l'enleva, et l'emporta tout armé sur son vaisseau.

Son habileté dans les évolutions militaires faisait reconnaître facilement les soldats exercés par lui; et, pour les distinguer des autres, on leur donnait avec éloge le nom d'Iphicrate.

Un de ses accusateurs, descendant d'Harmodius, et fier de cette illustre origine, lui reprochait la bassesse de sa naissance: il répondit: « La noblesse de ma famille commence à moi; » celle de la vôtre finit en vous. »

Charès, qui avait voulu perdre deux héros, ne les remplaça point; aucun succès ne couronna ses entreprises. L'orateur Isocrate conseilla la paix aux Athéniens. La crainte des ressentimens du roi de Perse fut plus efficace encore que l'éloquence du philosophe; Athènes posa les armes, et laissa jouir Rhodes, Byzance, Cos et Chio de leur indépendance. Repos d'Athènes.

GUERRE CONTRE PHILIPPE, ROI DE MACÉDOINE.

(An du monde 3646. — Avant Jésus-Christ 358.)

État de Thèbes, de Sparte et d'Athènes, après les dernières guerres. — Civilisation de la Macédoine. — Éducation de Philippe. — Sa fuite de Thèbes et sa régence en Macédoine. — Formation de la phalange macédonienne. — Règne de Philippe. — Époque de Démosthène. — Commencement des hostilités. — Exploits de Philippe. — Prise de Cnide. — Naissance d'Alexandre-le-Grand. — La guerre sacrée. — Origine du nom de mausolée. — Vengeance et adresse de l'archer Aster. — Traité de paix entre Philippe et les Phocéens. — Entreprises de Philippe contre la Grèce. — Harangue de Démosthène. — Armement des Athéniens. — Prise de la ville d'Olinthe par trahison. — Ambassade d'Athènes à Philippe. — Mauvaise foi de Philippe. — Sa présidence au conseil des amphyctions. — Commandement de Phocion. — Premiers exploits d'Alexandre-le-Grand. — Harangue de Démosthène. — Armement des Athéniens. — Ambassade de Démosthène à Thèbes. — Bataille de Chélonée. — Victoire de Philippe. — Honneurs rendus à Démosthène. — Exil de l'orateur Eschine. — Commandement de Philippe en Grèce. — Insulte d'Alexandre envers son père. — Sa fuite en Épire. — Mort de Philippe. — Sa Nécrologie.

État de Thèbes, de Sparte et d'Athènes après les dernières guerres.

APRÈS la mort d'Épaminondas, Thèbes jouit peu de temps de l'influence que ses succès lui avaient donnée sur les affaires de la Grèce, et elle retomba promptement dans l'obscurité, dont le génie de deux grands hommes l'avait fait sortir. Sparte, fatiguée d'une guerre qui lui coûtait ses plus braves soldats et une partie de sa renommée, songeait

plus à réparer ses pertes qu'à les venger. Athènes, heureuse d'avoir recouvré son indépendance et de voir Sparte abaissée, n'était plus aussi jalouse de Thèbes, depuis que celle-ci avait perdu les deux guerriers qui faisaient sa gloire : elle ne pouvait rien craindre des armes du roi de Perse. Les monarques de l'Orient, renonçant à toute idée d'invasion dans la Grèce, connaissaient le vrai moyen de vaincre les Grecs sans les combattre : parvenus à les diviser, à les corrompre, à les amollir, ils s'étaient plus servis contre eux de l'or que du fer, et l'intrigue leur avait été plus utile que la force.

Argos, Corinthe, Mycènes, l'Élide, l'Arcadie conservaient l'indépendance que leur assurait la paix d'Antalcide. Les arts, les talens, la philosophie profitaient de cette époque pacifique, et donnaient une autre direction aux esprits. Le bruit des armes avait presque par-tout cessé de se faire entendre; il était remplacé par celui des applaudissemens des théâtres, des disputes des rhéteurs, et des courses de chars d'Olympie.

Les héros n'existaient plus ; la gloire semblait presque oubliée : la volupté remplaçait l'ambition ; les poëtes, les peintres, les musiciens, les courtisanes changeaient rapidement les mœurs, inspiraient l'amour du luxe et du repos, et absorbaient la plus grande partie de la richesse particulière et publique. Les Athéniens sur-tout s'étaient tellement livrés à cet amour immodéré des arts et du plaisir, qui dut sa naissance à Périclès, qu'on les vit, après la guerre de Thèbes, consa-

crer aux jeux publics et aux théâtres l'argent qu'une loi expresse réservait pour l'armement annuel des vaisseaux et pour la défense de la patrie.

Civilisation de la Macédoine. Mais tandis que la Grèce, amollie, perdait ainsi peu à peu ses plus illustres guerriers, sa discipline et son énergie, un peuple, jusque là barbare, s'éclairait, s'agrandissait, et se préparait à dominer l'Europe et l'Asie.

Tant que la Grèce avait été peuplée d'hommes d'état et de héros, la Macédoine, sauvage et méprisée, s'était vue tour-à-tour tributaire d'Athènes, de Sparte et de Thèbes. On avait refusé à l'un de ses rois, Alexandre, l'entrée des jeux Olympiques, et il ne put y être admis qu'après avoir prouvé qu'il était Grec, originaire d'Argos, et descendant d'Hercule.

Amyntas, fils d'Alexandre, eut de sa femme Eurydice trois enfans, nommés Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel appelé Ptolomée. Après la mort d'Amyntas, Alexandre monta sur le trône, combattit les Illyriens, fit la paix avec eux, et leur donna pour otage Philippe son second fils, qu'ils lui renvoyèrent lorsque les conditions du traité furent remplies.

Le règne d'Alexandre ne dura qu'un an; il mourut. Perdiccas devait lui succéder; mais un des princes du sang, Pausanias, se mit à la tête d'une faction, et s'empara de plusieurs places. Iphicrate se trouvait alors sur la frontière avec une armée athénienne. La reine mère, Eurydice, le pria de venir dans son palais : elle plaça entre

ses bras son fils aîné Perdiccas, et mit sur ses genoux Philippe, le plus jeune de ses enfans. « Souvenez-vous, seigneur, lui dit-elle, qu'Amyntas, ami des Athéniens, s'est fait honneur » autrefois de vous adopter, et de vous traiter » comme son fils : aujourd'hui le ciel vous envoie pour nous sauver. Un rebelle veut détruire la famille de votre ami ; accordez à mes » enfans le secours de vos armes et la protection d'Athènes. »

Iphicrate était généreux : touché des larmes d'Eurydice, il fit avancer ses troupes, chassa l'usurpateur, et rétablit Perdiccas sur le trône.

Ce jeune roi eut bientôt une nouvelle guerre à soutenir : Ptolomée, son frère naturel, l'attaqua ; malgré l'illégitimité de sa naissance, un grand parti se déclara pour lui. Leurs forces étant à peu près égales, et leurs succès balancés, ils prirent pour arbitre Pélopidas, qui prononça en faveur de Perdiccas.

Le général des Béotiens emmena en otage à Thèbes le jeune Philippe. A sa prière, Épaminondas le logea dans sa maison, et le fit élever par un célèbre pythagoricien. Ce fut là que ce jeune prince, réservé à de si hautes destinées, doué d'un grand courage et d'un esprit aussi pénétrant qu'audacieux, étudia les lois des nations civilisées pour réformer la sienne, l'art des grands capitaines pour les égaler, et les mœurs des peuples libres pour les soumettre. Éducation de Philippe.

Dix ans après, Perdiccas périt dans un combat livré aux Illyriens : il ne laissait pour lui succé-

Sa fuite de Thèbes, et sa régence en Macédoine.

der qu'un enfant en bas âge, nommé Amyntas. Dès que Philippe apprit cette nouvelle, il se sauva de Thèbes, arriva en Macédoine, et s'empara de la régence.

Pausanias renouvelait ses prétentions au trône : les Thraces l'appuyaient. Un autre prince, appelé Argée, disputait aussi la couronne : les Athéniens le soutenaient. Les Illyriens infestaient la Macédoine : le trésor était vide, le peuple divisé, l'armée sans chef et sans ordre, la cour pleine d'intrigues. Ce chaos annonçait la ruine de l'état : Philippe se montra au-dessus de toutes ces difficultés.

A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, tout changea de face : son éloquence ranima le peuple ; son audace subjugua les courtisans ; sa fermeté rétablit la discipline ; quelques actes de rigueur réprimèrent les séditions ; son habileté trouva des ressources ignorées. Respecté des officiers qu'il éclairait, adoré des soldats qu'il appelait ses camarades, et qu'il précédait dans les dangers, il donna bientôt à son armée l'apparence et la force de cette armée thébaine, dans les rangs de laquelle il avait été nourri.

Formation de la phalange macédonienne.

Le bataillon sacré de Thèbes fut le modèle sur lequel il forma cette fameuse phalange macédonienne qui subjugua la Grèce, conquit l'Asie et fin chanceler le colosse romain.

Elle avait mille hommes de front sur seize de profondeur ; ses soldats portaient des piques nommées sarisses, longues de vingt et un pieds. Ce corps d'élite, parfaitement exercé, impénétrable

à toute attaque, protégeait les retraites, décidait les victoires, et renversait tout ce qui se trouvait sur son passage. Le seul inconvénient de cette masse était de ne pouvoir manœuvrer que dans des plaines vastes et unies, et d'être inutile dans les pays coupés.

Philippe, avec une incroyable activité, chassa les Illyriens, força les Thraces à lui livrer Pausanias, et défit le corps athénien qui protégeait Argée.

Aussi adroit que vaillant, il renvoya généreusement à Athènes les prisonniers qu'il avait faits, et négocia avec la république, en témoignant le plus vif désir d'obtenir son amitié.

Les Macédoniens, fiers des succès de Philippe, déposèrent le jeune Amyntas, son neveu, et lui donnèrent la couronne. Règne de Philippe.

Aussi actif en administration qu'à la guerre, Philippe établit le plus grand ordre dans l'état : il grossit ses troupes, augmenta ses revenus, embellit sa capitale par des monumens, fit régner la paix par la justice, introduisit dans le royaume les sciences, les lettres, les arts, attira par sa générosité dans sa cour des philosophes célèbres, d'illustres étrangers, envoya par-tout des ambassadeurs, en reçut de toutes les contrées, et se mit bientôt en état d'étendre au loin la puissance d'un pays qu'il avait sauvé d'une ruine presque inévitable, et qui, par le pouvoir de son génie, sortait de la plus profonde nuit pour jeter tout-à-coup l'éclat le plus vif et le plus inattendu.

Dans le même temps, pour rehausser sa gloire,

Époque de Démosthène. le sort lui préparait un rival digne de lui : ce rival n'était point un roi puissant, un guerrier fameux ; c'était le célèbre orateur Démosthène. Il prouva, par tous les obstacles qu'il parvint à opposer au génie de Philippe, que la parole vaut souvent une armée, et que l'éloquence a ses foudres comme la guerre.

Il avait deux ans de moins que le roi de Macédoine : son père possédait des forges dont le revenu assura l'indépendance de son fils. Le jeune Démosthène avait étudié aux écoles de Platon et d'Isocrate : le succès éclatant d'un discours de Callimaque excita son enthousiasme, et fit naître sa passion pour un art où il devait surpasser ses rivaux et ses maîtres. Mais la nature favorisa plus son esprit que son organe : il bégayait, et ne pouvait prononcer certaines lettres qu'avec la plus grande difficulté : que ne peut une volonté ferme ! elle renverse toutes les barrières qui cherchent à l'arrêter.

Démosthène fut accueilli par des huées la première fois qu'il parut à la tribune. Indigné de cet affront, mais non découragé, il jura de vaincre la nature ; et il y parvint : s'exerçant à parler à haute voix, avec des cailloux dans la bouche, sur le bord de la mer, au bruit des vagues irritées, il s'accoutumait ainsi à braver les murmures et l'agitation des flots du peuple.

L'irritabilité de ses nerfs lui donnait dans les épaules un mouvement convulsif, désagréable et contraire à la dignité qui doit accompagner l'orateur : pour triompher de cette habitude, il par-

lait dans une tribune étroite, au-dessus de laquelle était suspendue une pique, dont la pointe arrêtait le mouvement involontaire qu'il voulait réprimer.

Loin d'imiter l'imprudence et la négligence de ses rivaux, qui se fiaient à leur talent pour improviser, et croyant qu'on ne peut soigner avec trop de respect ce qu'on doit dire devant une assemblée imposante, et sur les affaires qui intéressent l'état, il s'enfermait souvent dans une retraite souterraine pour y préparer, composer et corriger ses harangues; il se rasait même à moitié la tête, afin d'être dans l'impossibilité de sortir.

Aussi l'orateur Démade prétendait que les discours de Démosthène *sentaient l'huile* (pour faire allusion à la lampe qui éclairait son travail).

L'éloquence de cet homme célèbre, qui lui donna un si grand empire sur ses concitoyens, était grave, impétueuse, sévère, véhémente : ce fut toujours par des reproches, et non par des flatteries qu'il domina le peuple. Il lui rappelait sa gloire passée, sa corruption présente; donnait des éloges piquans aux talens, à l'activité de l'ennemi, et savait réveiller à propos les Athéniens de leur mollesse par des apostrophes foudroyantes.

Tantôt il invoquait les dieux pour secourir sa malheureuse patrie contre les dangers d'une destruction prochaine; tantôt, pour enflammer les courages, il évoquait les mânes des héros de Salamine, de Marathon et de Platée. Mais ce qui donna sur-tout la plus grande force à ses paroles, ce fut

un amour brûlant pour sa patrie, que rien ne pouvait endormir, effrayer ni corrompre.

Commencement des hostilités.

Au moment où Démosthène voyait avec inquiétude les progrès rapides de la puissance de Philippe, Athènes fut alarmée par la nouvelle des préparatifs immenses que faisait le roi de Perse pour quelque entreprise dont on ignorait l'objet. Les Athéniens croyaient qu'il projetait une invasion en Grèce, et voulaient la prévenir en l'attaquant. Démosthène, qui voyait un danger plus certain du côté de la Macédoine, persuada à ses concitoyens de se contenter d'armer une flotte, et d'éviter avec soin toute démarche imprudente qui pourrait irriter la Perse.

Sparte commençait alors à se relever de ses défaites, et à menacer les Thébains privés de leurs illustres généraux. Démosthène persuada aux Athéniens que, malgré leur alliance avec Lacédémone, ils ne devaient pas souffrir qu'elle s'emparât de Mégalopolis. Athènes suivit ses conseils, et envoya trois mille hommes au secours de cette ville, afin de tenir la balance égale entre les Spartiates et les Thébains.

Exploits de Philippe.

La puissance de Philippe augmentait alors comme son audace. Après avoir défait en bataille rangée les Illyriens, il prit Amphipolis, colonie athénienne : comme il ne voulait pas encore inspirer trop d'ombrage aux Athéniens, il déclara cette ville indépendante ; mais il eut soin d'y laisser des hommes adroits et dévoués, qui engagèrent peu de temps après les habitans à se donner à lui.

Encouragé par ce succès, il poussa plus hardi-

ment ses entreprises, réduisit sous son joug les Péoniens, et s'empara même de Potidée, d'où il renvoya une garnison athénienne.

Démosthène, qui le suivait d'un œil inquiet, s'efforçait alors vainement de rendre ses compatriotes sensibles à cette injure; l'habile Philippe trouvait moyen d'endormir leur défiance en flattant leur amour-propre. Il leur faisait de magnifiques promesses, et recherchait leur alliance en même temps qu'il attaquait leurs alliés.

Ses artifices réussirent si parfaitement auprès des différens peuples de la Grèce que, loin de s'opposer à ses progrès, ils le rendaient l'arbitre de leurs querelles. Une de ses plus importantes opérations fut la prise de Cnide : la conquête de ce pays lui donna des mines d'or, dont il tirait annuellement trois millions, somme qui dépassait les revenus d'Athènes. Prise de Cnide.

Cette nouvelle source de richesses augmenta ses troupes, lui valut par-tout des espions et des amis, et lui ouvrit l'entrée de beaucoup de villes : aussi disait-il qu'il ne regardait aucune forteresse comme imprenable, dès qu'il y pouvait faire monter un mulet chargé d'argent.

Au lieu de traverser ses desseins, Athènes et Thèbes s'occupaient de leurs propres différends, et alimentaient, par leurs secours, la discorde excitée alors dans l'île d'Eubée par deux factions opposées.

Cette guerre de peu d'importance fut terminée par l'arrivée d'une flotte athénienne : elle débarqua des troupes dans cette île, et en chassa les Thébains.

Naissance d'Alexandre-le-Grand.

Ce fut l'an 3648, trois cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ, que la reine Olympias, femme de Philippe, devint mère d'Alexandre-le-Grand.

Il naquit le même jour où l'insensé Érostrate mit le feu au temple d'Éphèse pour immortaliser son nom. On méprisa la folie d'Érostrate qui ne brûla qu'un temple; on admire celle d'Alexandre qui incendia le monde.

Au moment où Philippe reçut la nouvelle de la naissance de son fils, ses dépêches lui apprirent qu'il avait gagné le prix aux jeux Olympiques, et que Parménion, l'un de ses généraux, venait de remporter une grande victoire sur les Illyriens. Il écrivit en ces termes au fameux philosophe de Stagyre, Aristote : « Je vous apprends que j'ai » un fils : je remercie les dieux moins de me l'a- » voir donné, que de l'avoir fait naître de votre » vivant. J'espère que, par vos soins, j'aurai un » successeur digne de moi. »

La guerre sacrée.

En 3649, la Grèce vit éclater une guerre religieuse, d'abord partielle, et depuis nationale : on l'appela la *guerre sacrée ;* elle dura dix ans.

Les Phocéens avaient labouré un champ appartenant au temple d'Apollon ; on les accusa de sacrilége : les amphictyons les condamnèrent à une forte amende. Philomèle, chef des Phocéens, s'opposa à l'exécution de l'arrêt : s'appuyant sur la foi d'un vers d'Homère, il soutint que le temple de Delphes dépendait de la Phocide, et devait être sous la surveillance de son gouvernement.

Courant aux armes avec ses concitoyens, il

battit d'abord les habitans de Locres, entra ensuite dans le temple, déchira le décret des amphictyons, et, par ses menaces, obtint de la prêtresse d'Apollon un oracle favorable.

Les amphictyons ordonnèrent aux Grecs de faire la guerre aux Phocéens. Ceux-ci furent soutenus sécrètement par Athènes et Sparte. Les Thébains, les Locriens, les Thessaliens prirent le parti des amphictyons. Philomèle, qui n'avait point de trésors pour payer ses troupes, pilla le temple de Delphes, dont il soutenait que la protection et la surveillance devaient lui être confiées.

La guerre devint cruelle, parce qu'elle était religieuse. Dans d'autres querelles, on combat ses ennemis sans les haïr; mais dans celles où l'on croit le ciel offensé, les passions s'enflamment; chacun pense venger les dieux, et déteste son adversaire comme coupable et sacrilége.

Les Thébains massacraient leurs prisonniers; ils défirent dans un combat les Phocéens; et Philomèle, entouré par l'ennemi, se tua pour échapper au supplice.

Onomarque, son frère, lui succéda, ranima ses troupes, et combattit avec succès.

A peu près dans ce temps, en 3650, Artémise, reine de Carie, se rendit célèbre par sa tendresse conjugale. Mausole, son époux, avait touché son cœur par son amour: il était aimé dans sa famille, mais détesté par ses sujets qu'il traitait avec dureté. Il avait conquis Rhodes et Cos qui perdirent sous son règne leur repos et leur liberté: Origine du nom de mausolée.

la mort termina promptement le cours de ses exploits. Artémise fut inconsolable : la magnificence du tombeau qu'elle lui fit bâtir, fit donner par la postérité à ces monumens funèbres le nom de mausolées. Elle n'y renferma point cependant ses débris; elle voulut ensevelir dans son sein ce qui lui restait d'un objet si cher, et mêla journellement dans sa boisson des cendres sacrées pour elle. Ses larmes, qui ne tarirent point, l'immortalisèrent. Elle décerna un prix à l'orateur qui ferait l'éloge le plus éloquent de Mausole. Théopompe disputa cette couronne avec Isocrate, et fut déclaré vainqueur.

Artémise remplit ses devoirs de reine comme ceux d'épouse. Les Rhodiens, la croyant abattue par son affliction, se révoltèrent et voulurent la détrôner : ils furent appuyés par Démosthène qui se déclara contre cette héroïne. Elle soutint leur attaque avec fermeté, et les défit complètement; mais, ne pouvant vaincre de même le chagrin qui la consumait, elle mourut deux ans après Mausole.

La guerre sacrée continuait toujours avec fureur : Philippe en profitait sans y prendre part; et, tandis que les Grecs s'affaiblissaient par leurs combats, il étendait ses conquêtes dans l'Illyrie et dans la Thrace.

Vengeance et adresse de l'archer Aster.

Lorsqu'il assiégeait Méthone, un archer d'Amphipolis, nommé Aster, vint lui offrir ses services, et l'assura que sa flèche ne manquait jamais un oiseau. Philippe lui dit, en le raillant, qu'il se servirait de lui quand il aurait la guerre avec les hirondelles.

Aster, blessé de ce mépris, se jeta dans Méthone; et, lorsqu'il vit le roi s'approcher des remparts, il lui lança une flèche sur laquelle étaient écrits ces mots : « A l'œil droit de Phi-» lippe. » Le trait rapide et fidèle perça l'œil du monarque. Le roi fit rejeter cette flèche avec cette inscription : « Philippe fera pendre Aster. » Il prit la ville, et tint parole.

A cette époque, Lycophron, beau-frère et successeur d'Alexandre de Phères, souleva contre lui, par sa dureté, une partie de la Thessalie. Le roi de Macédoine protégea les rebelles, et commença ainsi à se mêler de la guerre sacrée.

Onomarque, vainqueur dans différens combats, venait de prendre plusieurs villes aux Thébains : tournant ensuite ses armes contre Philippe, il remporta d'abord un avantage assez marquant sur lui; mais enfin, ayant livré à ce monarque une bataille générale, il fut vaincu et tué.

Six mille Phocéens périrent; on en prit trois mille. La cavalerie thessalienne contribua beaucoup à cette victoire. Elle soumit à l'influence du roi de Macédoine tous les peuples de la Grèce, qui combattaient pour soutenir les priviléges du temple d'Apollon. Ainsi la religion concourut à l'asservissement de la Grèce, et à l'accroissement de la puissance macédonienne.

Cependant les Phocéens continuèrent quelque temps à combattre avec le courage du désespoir. Phaille, frère d'Onomarque, et Phalécus, son

fils, signalèrent leur vaillance par quelques succès; mais ils succombèrent enfin sous le fer des Macédoniens.

Traité de paix entre Philippe et les Phocéens.

Les Thébains étaient épuisés, la Phocide ravagée et détruite. Le temple de Delphes perdait plus de dix mille talens par cette guerre entreprise pour sa conservation. La lassitude amena la paix : le peu de Phocéens qui restaient montrèrent des remords tardifs; ils obtinrent du roi de Macédoine la liberté de chercher asylè dans le Péloponèse, et Philippe partagea leurs terres avec les Thébains.

La fortune, constante dans sa faveur pour le roi de Macédoine, empêchait alors le roi de Perse de profiter des discordes des Grecs et de tourner ses armes contre eux. La Phénicie, révoltée, avait embrassé le parti de Nectanébus, roi d'Égypte. Memnon de Rhodes, qui se fit connaître par de grands talens pour la guerre, chassa les Perses de Tyr et de Sidon, et les princes de Chypre entrèrent dans cette ligue.

D'un autre côté, huit mille volontaires grecs, sous le commandement de deux Athéniens, Phocion et Évagore, fils de Nicoclès, offrirent leurs services au roi de Perse. Nectanébus mécontenta par son ingratitude le général Memnon : celui-ci s'en vengea promptement, embrassa le parti d'Ochus et lui livra la ville de Sidon. Les Sidoniens, au désespoir d'être abandonnés à la fureur de leur implacable ennemi, brûlèrent leur ville, et périrent dans les flammes qui la consumaient.

Toute la Phénicie fut soumise : son malheur

entraîna celui de l'île de Chypre qui ne put résister au vainqueur.

Ochus, profitant rapidement de ses succès, entra en Égypte, battit un corps de Grecs près de Pélus, marcha sur Memphis, mit en fuite Nectanébus qui se retira en Éthiopie, et conquit complètement tout son royaume qu'il inonda de sang et couvrit de ruines.

Après avoir dispersé les archives, renversé les temples, détruit les lois, outragé la religion et pillé les villes, Ochus, de retour à Suze, se livra aux plus honteuses débauches, et abandonna le gouvernement de l'empire à l'eunuque Bagoas, son favori.

Cet homme, né en Égypte, était ambitieux, ingrat, cruel et superstitieux : il empoisonna son maître pour venger le bœuf Apis, immolé par les ordres de ce prince.

Ce traître fit périr la famille royale, et mit sur le trône Arsès, le plus jeune des princes de cette maison, dont il croyait gouverner la faiblesse : mais bientôt, mécontent de son indocilité, il trancha ses jours, et donna le sceptre à un parent éloigné du roi, Darius Codoman, qui découvrit enfin ses crimes, ses nouvelles conspirations, et le punit de ses forfaits par un juste supplice.

Entreprise de Philippe contre la Grèce.

Ces révolutions en Orient, la faiblesse de Sparte, l'épuisement de Thèbes, le sommeil des Athéniens, que Philippe endormait par ses trompeuses promesses, firent croire à ce prince qu'il pouvait enfin accomplir les projets de son ambition, et conquérir la Grèce : il dirigea toutes ses troupes

du côté des Thermopyles, voulant s'emparer de ce passage important.

Harangue de Démosthène.

La vigilance de Démosthène pénétra ses desseins. Sentinelle infatigable de la liberté, l'orateur monte à la tribune, reproche avec véhémence aux Athéniens leur mollesse, leur annonce leur ruine inévitable s'ils continuent à se laisser tromper par les artifices du Macédonien, et s'ils ne s'arrachent aux plaisirs pour courir aux armes.

Dans ces discours impétueux, sa rapide éloquence dévoile l'ambition de Philippe, et peint à grands traits cet habile monarque.

Tantôt, pour effrayer ses concitoyens, il vante la force, la prodigalité, la vaillance, l'activité de Philippe : il le représente comme un guerrier indomptable, couvert de blessures et de gloire ; c'est un héros qui se multiplie. Il ne connaît ni repos, ni différence de saison ; il s'élance au milieu des dangers ; il brave le sort, renverse les obstacles, achète ceux qu'il ne peut vaincre, et se sert de l'or comme du fer : c'est un prince aussi heureux qu'habile ; et la Fortune oublie pour lui son inconstance.

Tantôt pour exciter la colère d'Athènes et pour réveiller ses espérances, il montre à ses yeux Philippe comme un imprudent qui mesure ses projets, non sur ses forces réelles, mais sur les chimères de son ambition. C'est un téméraire qui creuse lui-même le tombeau de sa puissance ; il ne s'agit que de le pousser dans le précipice qu'il ouvre sous ses pas : c'est un fourbe dont la grandeur colossale n'a que la mauvaise foi pour base ; un per-

fide usurpateur dont rien ne peut légitimer le pouvoir. Ce tyran cruel a soulevé contre lui le ciel par ses parjures, les hommes par ses vices ; ses violences ont lassé la patience de ses sujets ; c'est un impie abhorré que les dieux sont prêts à frapper par les mains de celui qui osera les servir.

L'orateur ajoute à ces tableaux les reproches les plus piquans sur la dépravation, l'engourdissement, la mollesse et l'incurie de ses compatriotes.

« Jusques à quand, dit-il, vous endormant
» toujours au milieu d'un si grand péril, vous
» promenerez-vous sur la place, demandant non-
» chalamment ce qui se passe de nouveau ? Eh !
» quoi de plus nouveau qu'un barbare, un Macé-
» donien, devenu le vainqueur d'Athènes et l'ar-
» bitre de la Grèce ! »

Les Athéniens, électrisés par les foudres de cette éloquence, se réveillèrent enfin : faisant trève aux voluptés, ils armèrent leurs flottes, et envoyèrent des forces suffisantes en Thessalie et sur les frontières de la Macédoine. Philippe, vaincu cette fois par Démosthène, qu'il regardait comme plus dangereux pour lui que les armées de ses ennemis, trouva les Thermopyles gardées, se retira et suspendit l'exécution de ses grands desseins. Armement des Athéniens.

Quelque temps après, il s'approcha avec son armée de la ville d'Olinthe, et trompa la jalousie d'Athènes par ses lettres artificieuses. Eschine, Démade et d'autres orateurs, gagnés par ses largesses, faisaient l'éloge de ses intentions pacifiques, et s'opposaient aux conseils vigoureux que donnait constamment Démosthène. Prise de la ville d'Olinthe par trahison.

Les Olinthiens voulaient résister aux armes de Philippe : sa force aurait peut-être échoué devant leur courage; mais la trahison les lui livra. Deux des principaux citoyens d'Olinthe, Euthycrate et Lasthène, introduisirent ses troupes dans la ville. Le roi la laissa piller par son armée, et vendit comme esclaves la plus grande partie de ses habitans.

Il payait et méprisait la trahison : les deux lâches qui lui avaient sacrifié leur patrie vinrent se plaindre à lui des soldats macédoniens. « Ces » insolens, dirent-ils, nous injurient et nous » appellent traîtres. »

« Ne prenez pas garde, répondit Philippe, aux » propos de mes soldats; ce sont des gens gros- » siers, qui ont l'habitude d'appeler chaque chose » par son nom. » Des hommes si détestés et si mal protégés ne pouvaient échapper à la vengeance de leurs ennemis; ils les massacrèrent.

Tout concourait alors à seconder l'ambition de Philippe : les Thébains, que la guerre soutenue par eux contre les Phocéens avait épuisés, craignaient les armes de Sparte, et se placèrent sous la protection de Philippe; ils implorèrent ses secours, et formèrent ainsi le premier anneau de la chaîne qui assujettit la Grèce.

Isocrate, âgé alors de quatre-vingts ans, avait plus de vertus que de connaissance des hommes : croyant que son éloquence pouvait arrêter un conquérant, et que l'ambition écouterait la justice, il adressa une longue harangue à Philippe pour l'exhorter à donner la paix aux Grecs. Il lui re-

présentait tous les avantages de la modération, qui lui donnerait une gloire plus pure que celle des conquêtes; il l'engageait à tourner ses armes contre l'ennemi commun, le roi de Perse. « Les Athé- » niens, lui disait-il, sont alarmés de vos projets, » blâment mon admiration pour vous, et crai- » gnent vos artifices; mais jamais je ne pourrai » croire qu'un descendant d'Hercule veuille ravir » à la Grèce sa liberté. »

Athènes, de plus en plus alarmée des entreprises du roi de Macédoine, lui envoya des ambassadeurs pour le faire expliquer sur ses projets : ce prince les trompa et les gagna tous, excepté Démosthène; mais il eut l'avantage de le déconcerter tellement par l'adresse et par la force de ses discours, que cet éloquent orateur ne put lui répondre. Ambassade d'Athènes à Philippe.

Les promesses et les traités n'étaient que des jeux pour Philippe : il avait coutume de dire qu'on trompe les enfans avec des hochets, et les hommes avec des sermens. Dans cette occasion, il promit aux Athéniens de leur abandonner l'entière possession de l'Eubée, en indemnité d'Amphipolis, de rompre avec les Thébains, et de rebâtir Thespies et Platée. Mauvaise foi de Philippe.

Eschine crut à la bonne foi de Philippe; Démosthène annonça qu'il ne tiendrait pas sa parole : en effet le roi de Macédoine poussa ses avantages, s'empara des Thermopyles, ravagea la Phocide, rassembla les amphictyons, et obtint la présidence de cette auguste assemblée, qui, par cette déférence, légalisa en quelque sorte son pouvoir sur la Grèce. Sa présidence au conseil des amphictyons.

A cette nouvelle, les Athéniens ouvrirent les yeux, prirent les armes, fortifièrent le Pirée, et répandirent l'alarme dans le Péloponèse. Philippe, aussi prudent lorsqu'il le fallait, que téméraire lorsqu'il le jugeait utile, s'arrêta tout-à-coup : il craignait d'exaspérer des esprits qu'une longue habitude de liberté rendait difficiles à soumettre. Paraissant se contenter de l'honneur d'avoir terminé la guerre sacrée, il retourna dans ses états, et demanda à tous les peuples de la Grèce la confirmation du décret des amphictyons.

Athènes, irritée de voir un Macédonien à la tête de la confédération grecque, ne voulait pas sanctionner ce décret : mais Démosthène fit sentir à ses concitoyens le danger d'un refus qui attirerait sur eux seuls le poids des armes de la Macédoine; il leur prouva la nécessité d'augmenter leurs forces pour repousser celles de Philippe, mais sans donner aucun prétexte légitime à son ambition.

Le roi de Macédoine n'était pas homme à se contenter de la présidence honorifique des amphictyons; son repos n'était que simulé; ses démonstrations pacifiques n'avaient pour objet que d'endormir ses ennemis; et, quand il cessait de les attaquer de front, il les tournait avec habileté.

Tandis que ses lettres aux Spartiates et aux Athéniens ne parlaient que de justice, de paix, d'amitié et d'alliance, ses armes s'étendaient dans la Thrace; il s'assurait de la Thessalie, et finit par attaquer la Chersonèse. Cette presqu'île, après avoir reconnu tour-à-tour les lois d'Athènes, de Sparte et des princes ses voisins, était devenue in-

dépendante, à l'exception de la ville de Cardie, dont Cotys, fils du roi de Thrace, s'était emparé récemment. Philippe défit ce prince : mais Diopithe, qui se trouvait près de là avec un corps de troupes athéniennes, s'avança en Thrace, battit quelques détachemens macédoniens, et s'empara de plusieurs villes.

Philippe, qui ne respectait les droits de personne, reprochait toujours aux autres de blesser les siens : il se plaignit au peuple d'Athènes, et accusa Diopithe d'avoir enfreint les traités. Les orateurs vendus appuyèrent cette accusation. Démosthène prit la défense de Diopithe, démasqua, avec sa véhémence ordinaire, la politique astucieuse de Philippe, et fit absoudre l'accusé.

Dans ce même temps, Sparte, qui avait perdu ses grands hommes, sa renommée et l'austérité de ses mœurs sans renoncer à son ambition, attaqua les Argiens et les Messéniens. Ceux-ci, d'accord avec les Thébains, implorèrent la protection de Philippe : il fit rendre par les amphictyons un décret qui ordonnait à Lacédémone de respecter la liberté d'Argos et de Messène; et, pour appuyer ce décret, il marcha lui-même avec le dessein d'entrer en Laconie. Sparte, effrayée, demanda des secours à la république d'Athènes. Sa négociation fut appuyée par Démosthène. Philippe écrivit aux Athéniens pour s'opposer à cette alliance, et suspendit sa marche : mais il continuait toujours à pratiquer des intelligences dans l'île d'Eubée. Ses troupes prirent la ville d'Orée. Phocion fut alors envoyé contre lui avec une armée athénienne : dis-

Commandement de Phocion.

ciple de Xénocrate, austère comme son maître, marchant nu-pieds dans toutes les saisons, son éloquence était remarquable, non par ses ornemens, mais par la force de sa logique et par sa concision. Avec peu de mots il réfutait de longs discours. Démosthène l'appelait *la cognée de ses paroles*.

Ce général, qui rappelait à la fois les talens et les vertus d'Épaminondas et d'Aristide, défit en bataille rangée Plutarque d'Érétrie, chef des partisans de Philippe; et, après cette victoire éclatante, se rendit maître de l'île d'Eubée, qu'il conserva ainsi à sa patrie.

Le roi de Macédoine se plaignit vivement aux Athéniens, regardant cette défense légitime de leurs droits comme une infraction à la paix que sa politique invoquait et violait toujours.

Il porta de nouveau ses armes dans la Thrace pour priver Athènes des vivres qu'elle en tirait : à la tête de trente mille hommes, il assiégea Périnthe; et, comme les Byzantins voulaient secourir cette ville, il envoya la moitié de son armée sur le territoire de Byzance.

Premiers exploits d'Alexandre-le-Grand.

Cette audacieuse entreprise répandit l'alarme dans la Perse, et réveilla les Athéniens. Ce fut alors qu'Alexandre, âgé de quinze ans, signala pour la première fois son courage dans l'armée macédonienne.

Tandis que les armes de Philippe menaçaient tant de contrées, ses lettres artificieuses reprochaient aux Athéniens les précautions qu'ils prenaient contre lui; et, à l'instant même où il atta-

quait leurs colonies, il osait les blâmer de chercher des alliés.

« Au temps de nos ruptures les plus déclarées, » leur écrivait-il, vous vous contentiez d'armer » contre moi des navires, d'arrêter et de vendre » les négocians qui voulaient commercer avec la » Macédoine; vous vous borniez à favoriser mes » ennemis et à faire des courses sur mon territoire: » aujourd'hui que nous sommes en paix, vous » poussez la haine jusqu'au point d'appeler les » armes du roi de Perse contre moi. Lorsque ce » monarque était troublé lui-même dans ses états, » lorsqu'il n'avait encore subjugué ni la Phénicie » ni l'Égypte, vous m'invitiez à me réunir à vous » et à tous les Grecs contre cet ennemi commun : » à présent votre animosité vous entraîne à faire » une alliance avec lui. Souvenez-vous de vos an- » cêtres; ils proscrivirent le fils de Pisistrate pour » avoir appelé les Perses dans la Grèce : cette » trahison fut regardée par eux comme un crime » impardonnable, et vous ne rougissez pas de » vous permettre une action qui a rendu odieuse » à jamais la mémoire de vos tyrans! »

Les orateurs vendus au roi répétaient, commentaient ces paroles, vantaient la bonne foi de Philippe, et conjuraient le peuple de ne point courir à sa perte en recommençant sans nécessité une guerre si dangereuse.

Harangue de Démosthène.

Démosthène, enflammé de colère, monte à la tribune, adresse aux Athéniens les plus violens reproches sur leur engourdissement et sur leur crédulité : il cherche à leur démontrer que Phi-

lippe leur fait réellement la guerre, tandis qu'ils s'obstinent à rester en paix avec lui : pour les mettre en garde contre ses artifices, il leur rappelle qu'il a déjà trompé plusieurs peuples.

« Attendrez-vous, dit-il, qu'il avoue clairement » son agression? C'est le comble de la folie. Il ne » l'avouerait pas même au moment où il marche- » rait contre l'Attique et contre le Pirée. Mais » vous voulez être flattés; vous n'écoutez que ce » qui vous entretient dans le repos; vous laissez » aux étrangers, et même aux esclaves, la liberté » de dire par-tout ce qu'ils pensent; et cette li- » berté de la pensée, dont vous êtes si fiers et » que vous poussez jusqu'à la licence, vous l'avez » exclue de la tribune : enfin vous vous endormez, » tandis que le cours des événemens vous entraîne » dans les derniers périls.

» Examinez la conduite de Philippe avec les » autres peuples : ce fut à quarante stades d'O- » linthe seulement qu'il déclara nettement sa vo- » lonté aux habitans de cette ville. *Il faut*, leur » dit-il alors, *que vous quittiez Olinthe, ou moi* » *la Macédoine.* Jusque là si on l'accusait de » méditer leur perte, il regardait ce soupçon » comme une offense, et leur écrivait pour se jus- » tifier. Avant de détruire la Phocide, il y entra » comme allié et comme ami, accompagné de » députés phocéens qui soutenaient que cette ex- » pédition ne serait funeste qu'aux Thébains. » Dernièrement encore il se présentait comme » protecteur de la Thessalie, et s'emparait de la » ville de Phères. Les habitans d'Orée, qu'il a

» réduits sous son joug, ont cru qu'il leur en-
» voyait des troupes pour apaiser leurs dissen-
» sions. »

L'orateur accumule ensuite les plus forts argumens pour persuader au peuple qu'au lieu de perdre son temps à délibérer sur la Chersonèse et sur Byzance, il doit voler à leur secours.

« On n'a déjà que trop fait de concessions à
» Philippe : on lui a accordé un droit dont l'ap-
» parence seule suffisait autrefois pour soulever
» toute la Grèce, celui d'envahir les états et de
» les asservir.

» Vous, Athéniens, vous fûtes les arbitres de
» la Grèce pendant soixante-treize ans; les La-
» cédémoniens jouirent de cette suprématie pen-
» dant vingt-neuf; et les Thébains, après la
» bataille de Leuctres, obtinrent quelque supé-
» riorité : cependant on n'accorda jamais, ni à
» vous, ni aux Thébains, ni aux Lacédémoniens,
» une pareille domination; loin de la souffrir, tous
» les Grecs, ceux même qui n'avaient pas de su-
» jet légitime de plainte contre Athènes, se liguè-
» rent contre vos ancêtres, quoiqu'ils n'eussent
» à vous reprocher que votre prééminence. Les
» Lacédémoniens éprouvèrent le même sort, lors-
» qu'ils tentèrent d'opérer par leur influence quel-
» ques changemens dans les républiques; et ce-
» pendant leurs erreurs et nos fautes n'étaient
» rien en comparaison des entreprises que depuis
» treize ans Philippe forme contre la Grèce.

» Sans parler d'Olinthe, de Méthone, d'Apol-
» lonide, de trente-deux villes de Thrace qu'il

» a tellement détruites qu'à peine retrouve-t-on
» quelques vestiges de leur existence ; sans rap-
» peler la ruine des Phocéens, voyez l'état de la
» Thessalie! N'a-t-il pas démantelé ses villes et
» changé son gouvernement ? L'Eubée, cette île
» voisine de Thèbes et d'Athènes, ne l'a-t-il pas
» livrée à des tyrans ? Quel orgueil dans ses let-
» tres ! Je ne suis en paix, écrit-il, qu'avec ceux
» qui veulent m'obéir ; et ce qu'il dit, il le fait ; et
» nous, nous le laissons s'agrandir, croyant que
» le temps qu'il emploie à la destruction des
» autres, est un temps gagné pour nous ! Per-
» sonne cependant ne peut ignorer que Phi-
» lippe, semblable à une fièvre contagieuse, fond
» sur celui-là même qui paraît le plus éloigné du
» péril. . . . .

» Si un enfant de la Grèce la ruinait ainsi, on
» lui reprocherait de piller de la sorte son patri-
» moine : que dirons-nous donc des invasions,
» des dévastations de Philippe qui n'est point
» Grec, qui n'a rien de commun avec les Grecs,
» qui n'est pas même un barbare illustre, qui
» n'est en un mot qu'un misérable Macédonien,
» sorti d'une contrée d'où, jusqu'à présent, il ne
» venait pas même un bon esclave ? Eh ! voyez
» cependant jusqu'où va son insolence ! Peu con-
» tent des villes qu'il a prises, des honneurs qu'on
» lui accorde aux jeux Pythiques qu'il fait pré-
» sider par ses esclaves, maître des Thermopyles,
» protecteur du temple de Delphes, il préside les
» amphictyons à notre préjudice, gouverne la
» Thessalie, établit des tyrans à Érétrie, dans

» Orée, enlève Ambracie et Leucade aux Corin-
» thiens, Neupacte aux Achéens, et menace au-
» jourd'hui Byzance.

» Quel est donc, Athéniens, la source de ce
» désordre? comment tous les Grecs, autrefois
» si jaloux de leur liberté, se montrent-ils à pré-
» sent si disposés à la servitude? C'est qu'il existait
» alors dans le cœur de tous les peuples un senti-
» ment qui maintenait la liberté et garantissait la
» victoire. Ce sentiment, c'était le mépris de l'or,
» c'était la haine contre ceux qui se laissaient
» corrompre. On n'achetait alors ni les orateurs
» ni les généraux; on ne vendait ni la concorde
» qui doit régner entre les Grecs, ni la défiance
» qui doit exister contre les tyrans : de nos jours
» tout cela se vend comme au marché. Nous
» sommes maintenant plus puissans que jamais
» en troupes, en vaisseaux, en finances; mais la
» corruption paralyse toutes nos forces, et rend
» toutes nos ressources inutiles.

» Faut-il vous prouver comment se conduisaient
» nos ancêtres? Je le ferai, non par des paroles,
» mais en vous rappelant l'ancienne inscription
» gravée sur une colonne de bronze; la voici :
» *Soit diffamé Arthmius, fils de Pythonax, de*
» *Zélie, et regardé comme ennemi des Athéniens,*
» *lui et sa race, pour avoir apporté de l'or des*
» *Perses dans le Péloponèse; et que celui-là*
» *meure qui est noté d'infamie!*

» Punissez donc les traîtres; courez aux armes;
» secourez la Chersonèse; donnez l'exemple; aver-
» tissez, pressez, réveillez la Grèce : voilà ce qui

» est nécessaire pour votre salut, et ce qui con-
» vient à votre dignité. »

Armement des Athéniens.

Les Athéniens suivirent ses conseils et s'armèrent : l'intrigue prévalut encore pour le choix du général ; Charès fut chargé de conduire la flotte; mais, comme sa cupidité était connue, toutes les villes lui fermèrent leurs ports.

Phocion le remplaça, et répondit à l'estime publique par de grands succès : il battit les Macédoniens, et força Philippe à lever le siége de Byzance.

Le roi de Macédoine, qui savait reculer, comme avancer à propos, trompa de nouveau les Athéniens par des promesses et des démonstrations pacifiques, qui les empêchèrent de former contre lui une ligue active et puissante.

Ses négociations durèrent deux ans. Pendant ce temps il marcha en Scythie, et y enleva beaucoup de chevaux, de grains et de troupeaux.

A son retour, les Triballes lui livrèrent une bataille sanglante. Le roi, entouré et blessé, était au moment d'être pris. Alexandre son fils, âgé de dix-sept ans, fit des prodiges de valeur pour arriver jusqu'à lui et le délivra.

Après cette expédition, il profita habilement d'une entreprise des Locriens sur les terres de Delphes, pour se faire appeler en Grèce par les Thébains et par les Thessaliens. On avait maltraité à Locres les commissaires des amphictyons; ceux-ci donnèrent à Philippe le titre de généralissime des Grecs, et l'invitèrent à venger la religion.

Il entra rapidement en Phocide, et s'empara d'Élatée. Cette nouvelle répandit l'alarme dans Athènes. Démosthène proposa d'envoyer à tous les peuples des ambassadeurs, et de les appeler au secours de la liberté. Il fut lui-même chargé d'aller à Thèbes. Ambassade de Démosthène à Thèbes.

Philippe nomma pour le combattre un orateur distingué, appelé Python, qui parla avec beaucoup d'adresse aux Thébains, et employa fort habilement tous les moyens de force et de séduction propres à persuader à ce peuple, depuis long-temps jaloux des Athéniens, qu'il devait seconder le roi pour conquérir l'Attique, ou rester au moins neutre dans cette guerre.

Cette lutte mit le comble à la gloire de Démosthène qui se surpassa dans cette circonstance. Inspiré par la liberté, il démasqua la tyrannie, et démontra que la prise d'Élatée était le présage de la ruine de Thèbes : son éloquence l'emporta. Les Thébains, oubliant leur antique haine, entrèrent dans les vues des Athéniens, et acceptèrent leur alliance. Démosthène regardait le succès de cette négociation comme son plus beau triomphe.

Philippe, avant de combattre ouvertement cette ligue, voulut encore essayer la ruse : il proposa la paix aux Athéniens, et fit parler en sa faveur l'oracle de Delphes. Démosthène se moqua de ce stratagème, et dit que la pythie *philippisait.*

Les Athéniens refusèrent la paix. Le roi entra en Béotie avec vingt-deux mille hommes. L'armée grecque égalait la sienne en nombre et en courage; mais les intrigues de Charès lui firent obtenir le

commandement : il eut pour collègue Lyziclès, aussi médiocre que lui. Phocion fut exclu. Ainsi la jalousie contre les grands hommes amène la ruine des états.

Bataille de Chéronée.

La bataille eut lieu l'an 3666, dans la plaine de Chéronée. Philippe commandait l'aile droite, et Alexandre l'aile gauche des Macédoniens. Alexandre enfonça d'abord le bataillon sacré des Thébains; mais pendant ce temps Lyziclès mit en déroute le centre de l'armée royale. Fier de cet avantage, il le poussa trop loin, et poursuivit les fuyards en criant qu'il ne s'arrêterait qu'aux frontières de la Macédoine. Philippe vit cette faute, et en profita. « Les Athéniens, dit-il, ne savent pas vaincre. » Alors, sans perdre de temps, il marcha à la tête de sa phalange, prit en queue les Athéniens, les mit en déroute complète, et rejoignit l'aile victorieuse de son fils.

Victoire de Philippe

Démosthène, qui avait jusque là vaillamment combattu, partagea, dit-on, la terreur générale; il jeta ses armes; s'enfuit rapidement; et, se sentant arrêté par un buisson qu'il prenait pour un ennemi, il lui demanda la vie.

Athènes perdit dans cette bataille trois mille hommes, et Thèbes davantage. La renommée de ces deux républiques avait jusqu'alors conservé tant d'éclat que Philippe, après les avoir vaincues, se livra aux transports de la joie la plus indécente : on le vit sur le champ de bataille insulter les morts, danser et chanter en parodiant le décret que Démosthène avait fait rendre contre lui.

Un prisonnier athénien, Démade, indigné de

ces excès, le rappela sévèrement à sa dignité en lui disant qu'il croyait voir Agamemnon jouer le rôle de Thersite. Le roi, loin de s'en offenser, lui donna la liberté, et renvoya les prisonniers athéniens sans rançon. Il conclut ensuite la paix avec Athènes; mais il ne voulut point pardonner aux Thébains, qui avaient abandonné son alliance.

Honneurs rendus à Démosthène.

Démosthène, appelé en justice pour avoir conseillé une guerre si malheureuse, fut absous et comblé d'honneurs; ce qui fait qu'on peut révoquer en doute l'anecdote de sa fuite.

Les Athéniens continuèrent à suivre ses avis. On le chargea de prononcer l'éloge funèbre des guerriers morts à Chéronée : il leur fit ériger un tombeau avec une inscription honorable. Au milieu d'une fête publique, un héraut conduisit sur la place les enfans de ces braves guerriers, et cria : « La guerre a rendu ces enfans orphelins; mais » ils retrouvent dans le peuple d'Athènes un père » qui prendra toujours soin d'eux, et qui les con- » vie à mériter les premiers emplois de la répu- » blique. »

Exil de l'orateur Eschine.

Démosthène fournit de ses propres biens une somme destinée à réparer les murs de la ville. Le peuple lui décerna une couronne d'or. L'orateur Eschine s'opposa à ce décret. L'éloquence de son discours, qui nous a été conservé, justifie sa célébrité; mais Démosthène le terrassa. Sa harangue, terminée par une belle apostrophe aux Athéniens, est un chef-d'œuvre d'éloquence. Eschine, vaincu, fut exilé à Rhodes. Au moment de son départ, Démosthène le contraignit à accepter une somme

d'argent. Il la reçut, et s'écria : « Comment ne » regretterais-je pas une patrie où je laisse un en- » nemi si généreux, que je n'espère pas trouver » ailleurs des amis qui lui ressemblent! »

Il tint une école d'éloquence à Rhodes, et lut devant les Rhodiens sa harangue et celle de Démosthène. On applaudit la sienne, et encore plus celle de son adversaire. Alors il dit : « Le discours » de Démosthène vous enthousiasme : que feriez- » vous donc si vous l'aviez entendu le prononcer » lui-même? » Cependant l'éloquence d'Eschine avait tant de charme que les Athéniens donnèrent les noms des Grâces à ses trois principales harangues.

Lyziclès fut condamné à mort. Lycurgue, son accusateur, lui adressa ces paroles : « Vous com- » mandiez, et mille citoyens ont péri! Vous » commandiez, et la Grèce est asservie! »

Charès aussi coupable, mais plus riche, fut absous.

Commandement de Philippe en Grèce.

Dans cette grande circonstance les Lacédémoniens, dégénérés, ne firent aucun effort contre Philippe. On convoqua l'assemblée générale des Grecs; on y décida la guerre contre les Perses. Philippe obtint le commandement de toutes les troupes de la Grèce. Une immense gloire s'offrait à lui, et il s'occupait des dispositions à prendre pour se faire précéder en Asie par Attale et Parménion : mais sa fortune était à son terme; la discorde divisa sa famille, et une vengeance privée termina ses jours.

Il avait répudié la reine Olympias, dont il ne

pouvait supporter l'humeur jalouse et vindicative. Il épousa Cléopâtre, nièce d'Attale : une violente querelle troubla la noce; Attale, dans l'ivresse, demanda aux dieux que la nouvelle reine donnât bientôt un successeur légitime au roi. Alexandre, furieux de cette insolence, lui jeta sa coupe à la tête, en s'écriant : « Eh quoi! » misérable, me prends-tu pour un bâtard? ». Philippe courut sur son fils, l'épée à la main, pour le percer; mais, comme il était boiteux, il tomba. Alexandre, le raillant sur sa chute, dit : « Voilà un roi bien capable de marcher en Asie, » lui qui ne peut aller d'une table à l'autre! » Après avoir prononcé ces paroles coupables, il se sauva en Épire avec sa mère. Insulte d'Alexandre envers son père. Sa fuite en Épire.

Un sage Corinthien, nommé Démarate, qui exerçait alors beaucoup d'influence sur Philippe, l'engagea bientôt à rappeler son fils, et à lui pardonner. Le roi se préparait toujours à son expédition contre les Perses; il consulta l'oracle sur le succès de la guerre, et en obtint cette réponse équivoque : « Le taureau est couronné, et au mo- » ment d'être immolé. » Philippe interpréta cet oracle obscur en sa faveur. L'événement ne tarda pas à prouver que le roi de Perse n'était pas la victime désignée.

On célébrait en Macédoine les noces d'Alexandre, roi d'Épire, frère d'Olympias, qui épousait Cléopâtre, fille de Philippe. Le roi de Macédoine avait invité à cette fête tous les personnages distingués de la Grèce. On lui envoya de toutes parts des hommages, des couronnes, des orateurs et Mort de Philippe.

des poëtes : ils voulurent faire jouer devant lui une tragédie, dans laquelle on le faisait paraître comme le vainqueur de l'Asie. Philippe sortit de son palais pour se rendre au théâtre avec le cortège le plus pompeux : on portait devant lui douze statues, dont l'une le représentait sous la figure d'un dieu; il marchait entouré des grands du royaume, et suivi d'une garde aussi brillante que nombreuse; les acclamations universelles célébraient sa gloire. Ainsi la fortune se plaît souvent à parer de toutes ses faveurs celui dont elle va consommer la ruine : dans ce moment un jeune Macédonien, nommé Pausanias, récemment insulté par Attale, et qui n'avait pu obtenir justice du monarque, se fait jour à travers la foule, se précipite sur le roi, le poignarde et le laisse expirant sur la place *. La garde furieuse égorgea le meurtrier. On crut qu'Olympias n'était pas exempte de complicité dans ce crime; il faut avouer qu'elle donna beaucoup de force à ces soupçons en faisant inhumer avec honneur l'assassin de son époux, et en massacrant le fils de Cléopâtre entre les bras de sa mère.

La mort de Philippe répandit dans toute la Grèce une joie égale à la terreur qu'il inspirait : le peuple d'Athènes se couronna de fleurs, orna les temples de guirlandes; et Démosthène ternit peut-être sa gloire en remerciant les dieux de la mort d'un homme.

Philippe mourut à l'âge de quarante-sept ans; son règne en avait duré vingt-quatre.

* An du monde 3668.

Ce prince fut un des plus habiles rois dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Il tira la Macédoine de l'obscurité, et lui fit jeter le plus grand éclat. Son pays était pauvre; il l'enrichit : son peuple ignorant; il l'éclaira : l'armée macédonienne, sans discipline et sans renommée, devint sous ses ordres supérieure à toutes les autres. Ses prédécesseurs payaient des tributs aux républiques d'Athènes, de Sparte et de Thèbes; et en peu d'années il devint le chef de la Grèce. Sa nécrologie.

Si la conquête de l'Asie fut l'ouvrage d'Alexandre, Philippe en conçut le projet et en prépara tous les moyens; et c'est peut-être avec raison que Cicéron, jugeant ces deux hommes illustres, disait : « Le fils est le plus célèbre par ses exploits; » mais le père était un plus grand homme. »

Le roi de Macédoine offrait un mélange rare de vertus et de vices : quelquefois généreux, souvent cruel, toujours dissimulé, il était infatigable à la guerre, livré à la débauche dans son palais, constant dans ses amitiés privées, tyran dans sa famille, impénétrable dans ses desseins, fourbe dans sa politique, et aussi audacieux dans ses projets que souple pour arriver à son but.

On ne peut rien ajouter, pour faire connaître son intrépidité, à l'éloge sorti de la bouche de son plus implacable ennemi. Démosthène disait : « Je » l'ai vu ce même Philippe, à qui nous disputons » l'empire de la Grèce, je l'ai vu couvert de bles- » sures, privé d'un œil, ayant la clavicule brisée, » une jambe et une main estropiées, toujours dé- » terminé à braver les périls, et à livrer à la

» fortune telle autre partie de son corps qu'elle » voudrait choisir, pourvu qu'avec le reste il at» teignît la gloire. »

On vit toujours en lui un mélange de grec et de macédonien, qu'il tenait de sa naissance et de son éducation. A la folie, à la dureté, aux passions violentes des barbares de son pays, il joignait les lumières, la finesse, l'éloquence qu'il avait puisées à Thèbes; et toute sa vie on reconnut, au milieu de ses vices et de ses défauts, quelques traces des vertus qui avaient frappé son enfance dans la maison d'Épaminondas.

On lui conseillait un jour d'exiler un homme qui avait médit de lui : « Voulez-vous donc, répon» dit-il, qu'il répète ailleurs ce qu'il dit ici? »

On s'étonnait des bienfaits qu'il accordait à un Grec, nommé Nicanor, qui s'était aussi montré très-caustique contre lui : depuis ce temps Nicanor fit par-tout son éloge. « Vous voyez bien, dit » Philippe, qu'il est au pouvoir des rois de se faire » aimer ou haïr. »

La vérité hardie lui plaisait. Une pauvre femme, qu'il avait souvent repoussée, en alléguant qu'il n'avait pas le temps de l'écouter, ni de lire sa requête, lui dit : « Cessez donc d'être roi ! » Il fit droit à sa demande.

Une autre, contre laquelle il venait de prononcer un jugement au sortir d'un festin, s'écria : « J'en appelle!... — A qui donc? répondit le roi. » — A Philippe à jeun. » Il examina de nouveau l'affaire, reconnut son injustice, et la répara.

Dans une circonstance critique, on lui repro-

chait de s'être livré au sommeil. « Il est vrai, » dit-il, je dormais; mais Antipater veillait. »

C'est avec de telles paroles, plus qu'avec tous ses trésors, qu'un monarque est sûr d'avoir des ministres et des généraux dévoués.

On racontait devant lui que chacune des dix tribus d'Athènes nommait tous les ans un nouveau général. « Les Athéniens sont bien heureux, re- » prit le roi; ils trouvent dans leur ville, tous les » ans, dix bons généraux; et moi je n'ai pu trou- » ver, dans toute ma vie, que le seul Parménion. »

Le souvenir des leçons d'Épaminondas lui faisait craindre de se laisser enivrer par la flatterie, et il avait chargé un de ses serviteurs de lui dire chaque matin : « Philippe, souvenez-vous que vous êtes » mortel. »

Les plus grands génies ne sont pas toujours à l'abri de la superstition : on prédit à Philippe qu'un char serait cause de sa mort ; il en défendit l'usage dans les lieux qu'il habitait. On prétendit, probablement pour maintenir la crédulité, qu'on avait trouvé un char gravé sur le poignard qui trancha ses jours.

Nous nous sommes beaucoup étendus sur le règne de Philippe, parce que son génie changea la face de la Grèce, prépara les triomphes d'Alexandre, et fut la première cause de cette grande révolution qui détruisit la liberté en Europe, renversa le trône de Cyrus, livra le monde aux Macédoniens, et contribua sans doute à la grandeur future des Romains par l'anéantissement des forces d'Athènes et de Sparte.

CONQUÊTES D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

(An du monde 3668. — Avant Jésus-Christ 336.)

Portrait d'Alexandre. — Son admiration pour Homère. — L'indomptable. — Son cheval Bucéphale. — Gouvernement d'Alexandre. — Ses entreprises au dehors. — Ses premières conquêtes. — Révolte en Grèce. — Siége, prise et destruction de Thèbes. — Ambassade d'Athènes à Alexandre. – Harangue de Démosthène. — Clémence d'Alexandre pour Athènes. — Sa nomination de généralissime par les Grecs. — Force de son armée. — Sa marche vers l'Asie. — Bataille du Granique. — Conquête de l'Asie-Mineure. — Conspirations excitées par Darius contre Alexandre. — Le nœud gordien. — Maladie d'Alexandre. — Marche de l'armée de Darius. — Bataille d'Issus. — Défaite et fuite de Darius. — Suite des conquêtes d'Alexandre. — Prise de la ville de Tyr. — Propositions de paix de Darius. — Respect d'Alexandre pour Jérusalem. — Conquête de l'Égypte. — La division de ce pays par Alexandre. — Bataille d'Arbelles. — Défaite et fuite de Darius. — Entrée triomphale d'Alexandre dans Babylone. — Honteux excès d'Alexandre. — Mort de Darius. — Révolte des Lacédémoniens. — Mort de Philotas et de Parménion. — Suite des conquêtes d'Alexandre. — Mort de Clitus, ami d'Alexandre. — Remords du roi pour ce meurtre. — Conquête de l'Inde. — Bataille d'Hydaspe. — Porus est prisonnier. — Révolte et retraite de l'armée d'Alexandre. — Témérité d'Alexandre. — Mariage d'Alexandre avec la fille de Darius. — Mort et funérailles d'Éphestion, ami d'Alexandre. — Retour d'Alexandre à Babylone. — Sa mort.

Portrait d'Alexandre.

ALEXANDRE, le plus fameux et le plus extraordinaire des héros qui aient brillé sur la terre, et doué par la nature des plus rares qualités, en reçut en même temps le germe des vices les plus dangereux. Son tempérament fougueux le dispo-

sait à la violence; l'élévation de son ame le portait aux sentimens généreux. Philippe lui légua son ambition sans bornes; Aristote imprima dans son cœur le principe de plusieurs vertus.

Ses traits étaient réguliers, son teint frais et vermeil, son nez aquilin, ses yeux grands et pleins de feu, ses cheveux blonds et bouclés, sa tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche. Il avait la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné, et fortifié par des exercices continuels. On vantait sa légèreté à la course, et l'élégance de sa parure.

Il joignait à un esprit très-vif un désir insatiable de s'instruire; il aimait et protégeait les sciences et les arts. Sa conversation était agréable et piquante; son amitié constante. Tout était grand dans ses sentimens comme dans ses pensées.

Le célèbre Aristote s'exprimait ainsi dans une de ses lettres, après la mort de son royal élève : « Alexandre de Macédoine ne manquait ni d'ha-» bileté dans le conseil, ni de valeur sur le champ » de bataille, ni de grace dans ses bienfaits. Il » manifesta quelquefois sa cruauté par des sup-» plices, quoiqu'il se montrât souvent clément » pour ceux qui l'avaient offensé. Personne ne fut » plus intrépide dans les combats, plus libéral » dans les récompenses. Son discernement brillait » dans les affaires épineuses, et son courage aug-» mentait en proportion du péril. »

Cet éloge mérite d'autant plus de croyance qu'Alexandre, à la fin de sa vie, s'était brouillé avec

ce philosophe, que la calomnie rangea au nombre des complices de sa mort.

Alexandre fit connaître dès sa plus tendre jeunesse la fierté de son caractère et l'ardeur de son ambition. On lui proposait d'aller disputer le prix aux jeux Olympiques; il répondit: « J'irais si je devais y trouver des rois » pour rivaux. »

Lorsque le roi Philippe faisait la conquête de quelques villes, loin de s'en réjouir, il disait : « Hélas, mes amis! mon père ne nous laissera rien » à faire. »

Aristote lui avait appris les mathématiques, la philosophie, l'histoire, la logique : il devait à ses leçons une éloquence convenable à un prince, un style plus grave que fleuri, et plus rempli de pensées que de mots. Aussi, voulant exprimer sa reconnaissance pour son instituteur, il répétait souvent qu'il devait à Philippe de vivre, et à Aristote de bien vivre.

Son admiration pour Homère.

Son admiration pour Homère allait jusqu'à l'enthousiasme; il le préférait à Hésiode. « Celui-ci, » disait-il, est le poëte des bergers, et l'autre celui des rois. »

Après la bataille d'Arbelles, il enferma l'Iliade dans la cassette d'or de Darius, et il fit faire de ce poëme une édition qui s'appelait *l'édition de la cassette*.

Les grands talens donnaient des droits certains à son amitié. Son peintre favori, le fameux Apelle, devint amoureux de la belle Campaspe, dont le roi lui-même était fort épris. Alexandre découvrit

leur intelligence secrète, triompha de sa colère, leur pardonna et les unit.

Lorsqu'il sortait à peine de l'enfance, le roi Philippe reçut en Macédoine des ambassadeurs du roi de Perse. Alexandre, au-dessus de son âge, ne les questionna point sur les jardins suspendus de Babylone, sur la richesse des palais de Suze : il écouta avec indifférence ce qu'on disait du magnifique platane et de la vigne d'or, chargés d'émeraudes et de rubis, sous lesquels le roi de Perse donnait ses audiences ; mais il leur demanda quels chemins conduisaient dans la Haute-Asie, quelle était la population des Perses, la force et la tactique de leurs armées, la conduite du roi à l'égard de ses sujets. Aussi l'un des ambassadeurs s'écria : « Ce » jeune prince est grand ; le nôtre est riche. »

On avait amené en Macédoine un superbe cheval de Thessalie, qu'on nommait Bucéphale, parce que sa tête offrait la forme de celle d'un bœuf. Les plus hardis écuyers voulurent en vain monter ce coursier fougueux ; il les renversa tous. Le jeune prince, voyant qu'on voulait s'en défaire, dit vivement : « Quel excellent cheval ils perdent là » par leur maladresse et leur timidité ! » Philippe, pour corriger l'orgueil de son fils, lui permit de le monter. L'intrépide Alexandre, après avoir évité de l'exposer comme les autres au soleil, et de l'effrayer par l'ombre de son corps, le flatta quelque temps, s'élança sur lui avec agilité, résista fermement à ses bonds impétueux, et le dompta si complètement que depuis ce temps Bucéphale, qui écartait tout autre écuyer, se laissait conduire

Son cheval Bucéphale.

docilement par lui, et fléchissait les genoux pour le recevoir sur son dos. Bucéphale sauva la vie d'Alexandre dans les Indes, en le dégageant d'une mêlée où sa témérité l'avait précipité. Ce combat fut le terme des travaux et de la vie de ce coursier fameux, et le roi donna son nom à une ville qu'il fit bâtir sur les bords de l'Hydaspe.

Avant de monter sur le trône, Alexandre avait prouvé au roi Philippe son héroïque vaillance en lui sauvant la vie en Illyrie. Il ne lui fit pas moins évidemment connaître l'indomptable violence de son caractère, lorsqu'aux noces de Cléopâtre il viola le respect qu'il devait à son monarque, à son père.

Insatiable de toute espèce de gloire, il aurait voulu être le plus savant des hommes comme le plus grand des rois ; aussi reprocha-t-il à Aristote d'avoir publié, pendant son absence, un traité de métaphysique dont il désirait avoir seul la possession, et il lui écrivit : « Il faut que vous sachiez » que j'aimerais beaucoup mieux surpasser les » autres hommes par la science des choses su- » blimes, que par l'étendue de mon pouvoir. »

Son père, digne de l'apprécier, prévit le premier ses grandes destinées ; et, lorsqu'il l'eut vu dompter Bucéphale et prouver tant d'audace dans un âge si tendre, il lui dit : « Mon fils, cherche » un autre royaume plus digne de toi ; la Macé- » doine ne te suffit pas. »

Cependant lorsque tant d'indices, plus sûrs que les oracles, annoncèrent un maître à la Grèce, un conquérant à l'Asie, un héros au monde, on ne

s'occupait en Perse, dans le Péloponèse, dans la Béotie, dans l'Attique et chez les barbares de la Thrace et de l'Illyrie, qu'à secouer un joug qu'on croyait déjà brisé par la mort de Philippe.

Les factieux renouaient leurs intrigues à la cour de Macédoine. Olympias croyait régner; les grands voulaient partager l'empire; les Illyriens prenaient les armes, et les orateurs de la Grèce, déclamant contre la tyrannie, injuriant l'ombre de ce même Philippe qu'ils avaient naguère entouré d'hommages, méprisaient la jeunesse d'Alexandre qui n'avait alors que vingt ans; et personne ne se doutait que ce prince, qu'ils regardaient encore comme un enfant, dût se montrer si rapidement pour eux le plus redoutable des hommes.

Gouvernement d'Alexandre.

Loin de paraître étonné des obstacles qui embarrassaient sa marche, et des périls qui entouraient son trône, il fit sentir promptement son autorité à sa cour, sa bienfaisance à ses peuples, et sa vigueur à ses ennemis. Il punit les assassins de son père, déchargea les Macédoniens des impôts excessifs qui pesaient sur eux, et leur fit par là supporter plus facilement les levées militaires dont il avait besoin. Il distribua des récompenses aux compagnons de gloire du feu roi; et, par un habile mélange de douceur et de fermeté, il se concilia l'affection de ses sujets. Mais en même temps il ternit cette aurore de gloire, en laissant Olympias exercer une cruelle vengeance sur Cléopâtre et sur son fils, ainsi qu'en ordonnant le supplice d'Attale, général expérimenté, dont il avait eu autrefois à se plaindre, et qu'il soupçonnait d'in-

telligence avec ses ennemis. Cependant Attale, pour regagner la confiance du roi, lui avait livré les lettres de Démosthène qui voulait l'engager dans le parti du roi de Perse.

Ses entreprises au dehors.

Après avoir rétabli en peu de temps dans son royaume l'ordre public et consolidé son autorité, Alexandre s'occupa de calmer la fermentation de la Grèce. Les Acarnaniens, les Ambraciotes, les Thébains et les Arcadiens, qui avaient chassé les garnisons macédoniennes de leur pays, venaient de déclarer qu'on ne devait pas reconnaître Alexandre pour général des Grecs. Les Argiens, les Éléens, les Lacédémoniens proclamaient leur indépendance : Athènes fomentait tous ces mouvemens. Les peuples plus voisins de la Macédoine se préparaient à rendre la défection générale, tandis que les barbares du septentrion menaçaient la Macédoine de leurs armes.

Alexandre employa, pour dissiper ces troubles, l'audace et l'adresse : il effraya quelques-uns de ses ennemis par des menaces, et gagna les autres par des promesses. Les Thessaliens le reconnurent les premiers pour leur chef; les amphictyons, rassemblés, lui donnèrent le commandement général dont ils avaient revêtu son père.

Autorisé par ce décret, il se présenta inopinément aux portes de Thèbes, qui cessa pour le moment de lui opposer aucune résistance. Les Athéniens, déconcertés par sa rapidité, lui envoyèrent des députés pour apaiser son courroux. Démosthène était du nombre de ces envoyés : on prétend qu'il n'osa pas se présenter devant le roi :

probablement il ne le voulut pas; cette démarche lui paraissait trop humiliante pour son caractère et pour sa patrie. Eschine lui reprocha peu de temps après d'avoir trahi les intérêts des Grecs en faveur des Perses, leurs éternels ennemis; mais il se justifia victorieusement.

Alexandre, après avoir comprimé par sa présence la coalition qu'on voulait former contre lui, retourna en Macédoine, et marcha contre les barbares. Les Gètes, méprisant sa jeunesse, s'étaient révoltés : il les battit et ravagea leur pays. Le passage du mont Hémus, qu'il franchit malgré la difficulté des lieux et le nombre des ennemis, fit connaître avec éclat son audace et sa fortune.

En peu de temps il subjugua les Péoniens, les Thraces, les Triballes et les Illyriens; et, sur le bruit de ses exploits, les Celtes lui envoyèrent une députation pour l'assurer de leur amitié. Alexandre, se croyant déjà redouté par ces peuples, leur demanda quel était le sujet de leur crainte; ils répondirent fièrement : « Nous ne craignons que » la chute du ciel. » Il rit de leur bravade et conclut cependant une alliance avec eux. Ses victoires sur les Illyriens le conduisirent au-delà de l'Ister. Pour éviter que ces barbares ne se portassent, pendant son absence, à de nouvelles révoltes, il exigea des princes et des rois vaincus, qu'ils le suivissent en Asie avec leurs principaux officiers, ne laissant ainsi dans leurs pays que des chefs sans talens et sans considération. (Ses premières conquêtes.)

Tandis qu'il terminait si glorieusement cette guerre, Démosthène et Lycurgue firent courir le (Révolte en Grèce.)

bruit qu'il avait été défait et tué par les Triballes. A cette nouvelle, la fermentation recommença de nouveau dans la Grèce : les bannis de Thèbes, excités par les Athéniens à recouvrer leur liberté, revinrent dans leur patrie, rentrèrent de nuit dans la ville, égorgèrent deux officiers macédoniens, et s'emparèrent du pouvoir.

Alexandre, informé de cette révolution, repassa l'Ister et le mont Hémus, rentra en Macédoine, traversa en six jours la Thessalie, franchit les Thermopyles, et arriva à Oncheste en Béotie : là il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Démosthène m'appelait *enfant* quand j'étais chez les Triballes; *jeune homme* lorsque j'arrivai en Thessalie : je veux lui prouver aux portes d'Athènes que je suis un *homme fait.* »

Avant de se venger des Thébains, il employa d'abord les conseils et la douceur pour leur donner le temps de réfléchir aux dangers de leur entreprise : un hérault promit en son nom la liberté et la sûreté à tous ceux qui passeraient dans son camp, ou qui reconnaîtraient son pouvoir; et il exigea pour toute satisfaction qu'on lui livrât Phœnix et Prothut, principaux auteurs de la révolte.

Siége, prise et destruction de Thèbes.

Les Thébains, loin de déférer à ces ordres, demandèrent qu'Alexandre leur livrât Philotas et Antipater, deux de ses principaux généraux : ils firent même publier, du haut d'une tour, qu'on recevrait comme ami tout soldat macédonien qui prendrait le parti des Thébains et du roi de Perse, ligués pour délivrer la Grèce d'un tyran odieux.

Toute négociation se trouvant rompue, Alexandre forma le siége de Thèbes. Ses armes étaient favorisées par une garnison macédonienne qui occupait encore la citadelle nommée Cadmée. Ptolémée, témoin de ces événemens, rapportait que les assiégés, s'étant avancés trop loin dans une sortie, furent enveloppés et attaqués si vivement par la phalange macédonienne, qu'elle entra pêle-mêle avec les fuyards dans la ville.

Diodore raconte le fait autrement, et dit que, pendant cette sortie, Perdiccas s'empara d'une porte qui livra l'entrée de la ville aux troupes macédoniennes.

Les Thébains, dans ce désastre, montrèrent un courage digne des héros de Leuctres et de Mantinée; aucun ne fléchit devant le vainqueur. Les Platéens, les Phocéens et les Thespiens, qui servaient alors dans l'armée d'Alexandre, et dont les villes avaient été détruites autrefois par les troupes thébaines, vengèrent avec atrocité leurs anciennes injures et la ruine de leur patrie : ils n'épargnèrent ni les femmes, ni les enfans; ils égorgeaient leurs victimes jusqu'au pied des autels. Les Lacédémoniens montrèrent la même fureur. Cet affreux massacre dura toute une journée : six mille Thébains périrent; on en vendit trente mille. Les dames thébaines, prisonnières, se virent réduites en servitude. Enfin Thèbes fut totalement détruite.

Alexandre fit seulement respecter les temples, la maison du poëte Pindare et celles des familles

thébaines qui avaient donné l'hospitalité à lui et à son père.

Rien ne peut justifier la cruauté : vainement Alexandre s'efforça d'excuser sa barbarie par la nécessité de satisfaire ses alliés; les ruines de Thèbes pesèrent toujours sur son ame. Il en parlait souvent avec regret; et depuis, lorsque les Thébains échappés au massacre lui demandèrent quelque grace, il la leur accordait sur-le-champ. Ses barbares soldats voulaient détruire les tombeaux des Thébains morts à Chéronée; le roi leur ordonna de respecter ce monument dédié au malheur et au courage.

Ambassade d'Athènes à Alexandre.

Lorsqu'on apprit dans Athènes la destruction de cette vaste cité, la consternation fut générale, on interrompit les grands mystères; Démosthène, Eschine, Stratocle déplorèrent éloquemment les malheurs de Thèbes. Les Athéniens donnèrent asyle aux Thébains sauvés de ce désastre; mais en même temps ils envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre : le prétexte de cette ambassade était de féliciter le roi sur ses succès, et le but réel de fléchir sa colère.

Alexandre fit un accueil favorable à ces envoyés; mais il exigea que le peuple athénien lui livrât ses ministres et ses orateurs; Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polieucte, Charès, Charidème, Éphialte, Diotime et Mérocle.

Harangue de Démosthène.

Démosthène monta à la tribune pour persuader à ses concitoyens de rejeter cette dangereuse proposition : il leur rappela ingénieusement l'apologue des bergers qui perdirent leur troupeau,

parce que, traitant avec les loups, ils leur avaient livré leurs gardiens vigilans, leurs chiens fidèles. L'intérêt personnel de Démosthène était trop évident dans cette circonstance pour convaincre des esprits effrayés : mais l'orateur Démade, plus désintéressé, le soutint avec adresse, et fit rendre un décret par lequel Athènes priait le roi d'abandonner au peuple la punition des coupables. Il sollicitait en même temps sa clémence pour les Thébains fugitifs.

Clémence d'Alexandre pour Athènes.

Le sang répandu à Thèbes avait éteint l'ardeur d'Alexandre pour la vengeance. Démade, envoyé près de lui par Athènes, obtint tout ce qu'il voulait. Le roi se contenta de faire exiler Charidème. Ses dispositions changèrent même à tel point, qu'il se réconcilia complètement avec les Athéniens : il leur recommanda de surveiller les affaires de la Grèce pendant son absence, et les désigna pour la gouverner s'il venait à mourir.

Tout se trouvant ainsi pacifié, il revint en Macédoine, où il fit célébrer des jeux publics en l'honneur de Jupiter et des muses. Quelque temps après il se rendit à Delphes, pour consulter l'oracle sur la guerre d'Asie. La pythie refusait de monter sur le trépied; Alexandre la prit dans ses bras et l'y porta malgré elle. Alors la prêtresse s'écria : « Mon fils, on ne peut te résister. » A l'instant Alexandre la quitta en disant : « Je n'ai » pas besoin d'autre oracle. »

Tous les Grecs furent ensuite convoqués par lui à Corinthe : ils le nommèrent de nouveau géné-

Sa nomination de généralissime par les Grecs.

ralissime. Le roi, dans cette assemblée, déclara que toutes les villes grecques resteraient libres, et leur défendit de rappeler les bannis et de reconnaître des tyrans.

Force de son armée.

Le moment d'exécuter ses grands desseins étant arrivé, il rassembla son armée : elle était composée de douze mille Macédoniens, sept mille alliés, cinq mille mercenaires, tous gens de pied aux ordres de Parménion ; cinq mille Triballes et Illyriens, quinze cents cavaliers macédoniens, sous le commandement de Philotas ; quinze cents cavaliers thessaliens, conduits par Calas, et six cents Grecs par Erygius ; enfin de neuf cents hommes de troupes légères de Thrace et de Péonie, sous les ordres de Cassandre. La plupart de ces officiers étaient âgés de plus de soixante ans ; leur assemblée avait la gravité d'un sénat. Le trésor du roi ne montait qu'à soixante talens (360,000 fr.) ; l'armée n'était approvisionnée de vivres que pour un mois. Ses généraux les plus distingués étaient Parménion, Philotas et Nicanor, ses fils ; Clitus, Éphestion, Cassandre, Ptolémée, Calas, Perdiccas, Cratère, Cælus, Philippe, fils d'Amyntas.

Sa marche vers l'Asie.

Alexandre laissa le gouvernement de la Macédoine et la surveillance de la Grèce à Antipater, qui jouissait alors de toute sa confiance.

Avant de passer en Asie, il distribua ses domaines à ses amis ; et Perdiccas lui demandant ce qu'il gardait pour lui, il répondit : *l'espérance*.

Parvenu en vingt jours à Sestos, où cent cin-

quante bâtimens l'attendaient, il s'embarqua, et voulut faire lui-même les fonctions de pilote. Après avoir traversé l'Hellespont, il arriva dans la plaine de Troie, fit un sacrifice à Minerve, lui consacra ses armes, et prit dans le temple celles qu'on disait avoir appartenu au grand Achille, un de ses aïeux maternels. Il posa sur la tombe de ce héros une couronne de fleurs. Éphestion, son favori, en mit une autre semblable sur le tombeau de Patrocle.

Cependant les Perses, méprisant l'avis sage de Memnon de Rhodes, qui leur conseillait d'éviter toute action décisive, et de se retirer devant les Grecs, pour les envelopper s'ils pénétraient trop imprudemment dans le pays, rassemblèrent une armée de cent mille hommes sur les bords du Granique, pour en défendre le passage. Bataille du Granique.

Ptolémée, à la tête de la cavalerie macédonienne, commença l'action avec intrépidité, mais sans succès. Alexandre et Parménion, accourant à son secours, franchirent le fleuve. La phalange décida la victoire. Les mercenaires grecs, qui combattaient avec les Perses, furent taillés en pièces après une opiniâtre résistance.

Alexandre, dans cette bataille, fit des prodiges de valeur : il combattit corps à corps, et blessa un frère de Darius. Au moment où un cavalier persan, le cimeterre levé sur sa tête, allait trancher ses jours, Clitus lui sauva la vie en tuant le barbare.

Le roi fit faire par Lysippe des statues qui représentaient vingt-cinq de ses compagnons d'ar-

mes tués dans cette journée : on les vit long-temps à Dium, en Macédoine; dans la suite, on les porta à Rome.

Conquête de l'Asie-Mineure.

La conquête de toute l'Asie-Mineure fut le fruit de cette grande victoire. Alexandre rétablit la démocratie dans Éphèse, prit Milet d'assaut, arriva en Carie, et s'empara d'Halicarnasse, malgré la courageuse défense de Memnon.

Après ces exploits, il permit à ceux de ses soldats qui étaient mariés d'aller passer l'hiver en Macédoine. Cette mesure inspira une grande confiance, et lui valut de fortes levées d'hommes que Ptolémée lui ramena.

Conspirations excitées par Darius contre Alexandre.

La faiblesse compte plus sur le poignard que sur l'épée : Darius paya plusieurs conspirations contre Alexandre : il lui semblait plus facile de le tuer que de l'arrêter dans sa marche rapide.

Alexandre, fils d'Ærops, dont les frères étaient entrés dans la conjuration de Pausanias contre Philippe, se laissa corrompre par le roi de Perse, et voulut assassiner son maître. Alexandre, se souvenant que, dans le moment de son avénement au trône, il s'était un des premiers déclaré pour lui contre les factieux, lui pardonna son crime. Cet acte de clémence porta l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme.

Le nœud Gordien.

Dès que le printemps fut arrivé, le roi conquit la Phrygie. On voyait, dans la capitale de ce pays, le char d'un ancien roi, nommé Gordius, dont le timon était lié par des nœuds inextricables. Un oracle avait promis l'empire d'Orient à celui qui le dénouerait. Alexandre, ayant tenté d'inu-

tiles efforts pour y parvenir, coupa ce nœud avec son sabre, et crut ainsi accomplir l'oracle. Il marcha ensuite en Cappadoce.

Dans ce même temps, Memnon faillit à renverser tous ses desseins. Darius lui avait permis de faire une diversion dans la Grèce, qui aurait forcé les Macédoniens d'y revenir. Il marchait à la tête d'une forte armée; sa flotte s'approchait de l'île d'Eubée; mais la fortune, qui favorisait Alexandre, le délivra de cet habile adversaire. Memnon mourut, et Darius, dans son vaste empire, ne trouva personne qui pût remplacer ce général sage, courageux, et digne de combattre un héros.

Débarrassé de la crainte de cette diversion, Alexandre continua sa marche. Il devait, pour pénétrer en Asie, passer les deux défilés de Cilicie et de Syrie. Rien n'était plus facile que de l'écraser dans ces étroits passages; mais, soit négligence, soit trahison, il les trouva libres, et arriva sans obstacles à Tarse. Il y commit l'imprudence de se baigner dans le Cydnus, dont les eaux froides le saisirent. Il tomba malade, et si violemment que sa mort paraissait certaine. Son grand courage éclata dans cette circonstance. Parménion lui écrivit que son médecin Philippe, payé par Darius, voulait l'empoisonner. Maladie d'Alexandre.

Le roi, rempli d'une confiance généreuse, donna la lettre à Philippe, et, pendant qu'il la lisait, prit et but tranquillement sa potion. Son attente ne fut pas trompée, et une prompte guérison prouva l'innocence de l'accusé.

Darius, se réveillant enfin au bruit des progrès

Marche de l'armée de Darius.

de son ennemi, rassembla une armée plus nombreuse que forte, et plus brillante que brave. Le monarque de l'Asie étalait dans sa marche pompeuse tout le luxe de l'Orient; par-tout l'éclat de l'or et des diamans se mêlait à celui des armes. Ses équipages, remplis de femmes, encombraient les routes. Le trône de Darius, entouré de prêtres et parfumé d'encens, annonçait plutôt un dieu qui vient recevoir des hommages, qu'un guerrier qui va combattre pour le salut de son pays.

Les dix mille Immortels qui défendaient la personne du prince, portaient des lances dorées, plus éblouissantes que dangereuses, et leurs bras, énervés par la mollesse, devaient mal seconder leur fidèle et inviolable dévouement, dont ils ne donnèrent des preuves qu'en mourant pour un roi qu'ils ne purent rendre vainqueur.

Alexandre n'avait que quarante mille hommes à opposer à six cent mille Perses; mais ses soldats étaient aguerris aux dangers, durs aux fatigues; ses officiers expérimentés; et l'on devait facilement prévoir quelle serait l'issue du combat livré par la force à la mollesse, par la tempérance au luxe, et par le génie à l'inexpérience.

Bataille d'Issus.

Le roi de Macédoine attira habilement son ennemi dans une plaine étroite, près d'Issus, où il ne pouvait profiter de l'avantage du nombre.

Cependant les Grecs qui étaient à la solde de Darius, enfoncèrent d'abord les Macédoniens. Alexandre rétablit le combat, et renversa tout ce qui se trouvait sur son passage. Une blessure qu'il reçut ne put l'arrêter. Les Immortels résistèrent

quelque temps à la cavalerie thessalienne; mais enfin ils furent détruits et mis en déroute. Darius lui-même, craignant de tomber dans les mains d'Alexandre, prit la fuite, laissant au vainqueur son camp, sa mère, sa femme, sa fille et ses richesses.

Défaite et fuite de Darius.

Le roi victorieux éleva trois autels qu'il consacra à Minerve, à Jupiter et à Hercule. Maître du camp des Perses, il traita la famille de Darius avec humanité, et ces temps étaient tellement barbares, qu'on lui fit un titre de gloire d'une vertu si commune aujourd'hui. Le respect pour la vieillesse, pour le trône, pour la pudeur, et l'accomplissement des devoirs les plus sacrés, passaient alors pour de l'héroïsme. Mais ce qu'on doit trouver véritablement digne d'éloges, c'est qu'il ne se borna pas à épargner la vie et à respecter la vertu de la famille de son ennemi, il montra constamment à l'égard de sa mère et de sa femme la plus grande générosité, leur laissa tous les officiers qu'elles voulurent garder, toutes les richesses qui leur convinrent; enfin elles ne perdirent rien, dans leur infortune, de la splendeur de leur rang.

Suite des conquêtes d'Alexandre.

Ayant poursuivi quelque temps Darius sans pouvoir l'atteindre, Alexandre se rendit en Syrie et s'empara de Damas. Cette ville aurait pu l'arrêter; mais on la lui livra, ainsi qu'un trésor considérable qui y était renfermé. Il trouva dans ce lieu des députés que Thèbes, Athènes, Lacédémone, avaient envoyés au roi de Perse. Il pardonna au premier, par pitié pour Thèbes; au second, parce qu'il était fils du fameux Iphicrate,

et se montra plus sévère pour Lacédémone, qui ne lui avait point fourni de troupes dans cette guerre. Le Spartiate Eutyclès fut long-temps en prison; mais, dans la suite, le roi lui fit rendre la liberté.

Poursuivant le cours de ses conquêtes, il s'empara de la Phénicie, prit la ville de Sidon, et lui donna pour roi le sage Abdolonyme, prince d'une branche éloignée de la famille royale, qui vivait pauvre, ignoré, et cultivant de ses mains un petit jardin. Alexandre eut plus de peine à triompher de la résistance de ce prince philosophe pour l'élever sur le trône, qu'à vaincre Darius pour le faire descendre du sien.

La ville de Tyr, célèbre par sa richesse et par sa puissance, résista sept mois aux armes macédoniennes. Si l'on juge du mérite d'une conquête par sa difficulté, la destruction de cette république fut un des plus grands exploits d'Alexandre.

Prise de la ville de Tyr.

Il eut à combattre à la fois les hommes et les élémens. Ses infatigables soldats domptèrent la mer par une digue qu'ils construisirent en combattant toujours, et que les assiégés renversèrent plusieurs fois.

Toutes les forces de Carthage devaient venir au secours des Tyriens; mais Syracuse, déclarant alors la guerre aux Carthaginois, les empêcha de sauver leur mère-patrie.

Il prit enfin cette ville d'assaut. Son sort fut peu différent de celui de Thèbes, et la rigueur d'Alexandre était peut-être alors encore moins excusable, car il n'avait aucune ancienne injure à ven-

ger; il poussa même la cruauté jusqu'à faire mettre en croix deux mille braves guerriers qui s'opiniâtraient à combattre sur les débris de leur patrie. Huit mille hommes périrent dans cette journée. La plus grande partie des habitans furent vendus; quelques-uns se réfugièrent à Sidon.

Le roi reçut encore de nouvelles propositions de paix de Darius, qui lui offrait sa fille en mariage avec la moitié de son empire. Le sage Parménion voulait qu'il acceptât, et lui dit qu'à sa place il signerait le traité : « Je le ferais aussi, reprit Alexandre, si j'étais Parménion. »

Propositions de paix de Darius.

Les Juifs, fidèles à leur serment, avaient refusé de combattre contre Darius. Le roi de Macédoine porta ses armes contre eux. Il s'attendait à trouver des ennemis plus intrépides et des dangers plus grands qu'en Phénicie; mais on ne lui opposa que des prières : il ne rencontra que des prêtres et des lévites. La solennité du culte d'Israël frappa son esprit; sa fierté fléchit devant la majesté divine, et, loin de se montrer en vainqueur à Jérusalem, il y entra en ami, et offrit un sacrifice dans le temple de Salomon. Les Hébreux prétendaient qu'un fantôme, sous les traits du grand-prêtre Jaddus, lui avait apparu autrefois en Macédoine, pour lui prédire ses hautes destinées.

Respect d'Alexandre pour Jérusalem.

La ville de Gaza refusant de se soumettre à lui, il se vit obligé de l'assiéger. Ce siége fut meurtrier; Bétis la défendit avec opiniâtreté.

Après avoir pris la ville, le roi, voulant imiter Achille, fit attacher le corps de Bétis à son char, et le traîna autour des murs de Gaza. Il oubliait

qu'on ne doit imiter des grands hommes que leurs vertus.

On dit qu'il envoya de Judée en Macédoine à Léonidas, l'un de ses gouverneurs, pour cent talens de myrrhe. Il se souvenait que, dans son enfance, cet homme sévère, lui reprochant un jour de prodiguer l'encens dans un temple et de le verser à pleines mains, lui avait dit : « Prince, » soyez plus économe, et attendez, pour dissiper » avec une telle profusion cet encens précieux, » que vous ayez conquis le pays qui le produit. »

Toujours avide de combats et de gloire, Alexandre fit, dit-on, une incursion sur les terres des Arabes. S'étant avancé presque seul la nuit, avec sa témérité ordinaire, près du camp des ennemis, il y entra audacieusement, saisit une bûche enflammée dans un de leurs postes, et, revenu près de ses troupes, il fit allumer une grande quantité de feux qui effrayèrent les barbares et les mirent en fuite.

Dans sa marche, il s'était vu près de périr en voulant tirer de danger et porter sur ses épaules le vieux Lysimaque, un des gouverneurs de sa jeunesse, qui l'avait suivi dans cette expédition. Le cœur d'Alexandre offrait le plus étonnant et le plus continuel mélange d'orgueil et de bonté. Vices et vertus, tout était excès dans cette ame ardente.

Conquête de l'Égypte.

La conquête de l'Égypte, qui, depuis tant d'années, coûtait une si prodigieuse quantité d'or et d'argent au roi de Perse, ne fut qu'un voyage pour Alexandre. Les Égyptiens détestaient le joug

asiatique; tout conquérant, pourvu qu'il ne fût pas Perse, leur semblait un libérateur. Déjà un officier grec du parti de Darius, et qui s'était sauvé avec quelques troupes de la bataille d'Issus, avait levé en Égypte l'étendard de la révolte. Tout le peuple se déclara pour lui; mais il ne sut pas profiter avec prudence de ses premiers avantages, et se laissa surprendre par un corps ennemi. Alexandre, sur ces entrefaites, fut reçu comme un roi qui serait entré pacifiquement dans ses états.

Il se concilia tous les cœurs par son respect pour les lois, pour les mœurs, et sur-tout pour le culte égyptien. Sa marche, jusqu'à Memphis, ne fut qu'un triomphe, et sa puissance y fut aussitôt consolidée qu'établie.

Ce qui paraît inconcevable, c'est l'apathie et la lâcheté des habitans de l'immense empire des Perses. Non-seulement ils s'étaient laissé vaincre par une armée si peu nombreuse, mais ils n'osaient pas même se soulever, tandis que leurs téméraires vainqueurs s'éloignaient d'eux pour s'enfoncer dans les sables de l'Afrique.

Une telle mollesse diminue beaucoup le prodige de la conquête. Il ne suffit pas de compter les hommes, il faut mesurer les courages; et depuis long-temps les Thermopyles, Marathon, Salamine, Platée, la retraite des dix mille et les succès d'Agésilas avaient prouvé que quelques milliers de Grecs intrépides pouvaient braver et subjuguer sans peine des millions d'Asiatiques.

Alexandre, qu'aucun danger n'effrayait, résolut alors d'aller dans la Libye visiter l'oasis et le

temple de Jupiter Ammon. L'exemple de Cambyse, qui perdit presque toute son armée dans ces sables brûlans, ne l'intimida pas. Il fut au moment d'éprouver le même sort. Un vent impétueux et des tourbillons de sable menaçaient de l'engloutir; une soif dévorante épuisait les forces de ses infatigables guerriers. Sa fortune le tira de ce péril; le ciel se couvrit de nuages; une pluie abondante, et presque inconnue dans ce triste climat, éloigna la mort.

Il arriva enfin dans cette fameuse oasis, dans cette île de verdure placée, comme un port favorable, au milieu d'un océan de sables. On raconte que le grand-prêtre d'Ammon le déclara fils de Jupiter, et lui promit l'empire du monde. D'autres disent qu'il écrivit à Olympias qu'il avait reçu du pontife des réponses secrètes, dont elle serait instruite quand il la reverrait.

Plutarque rapporte que le grand-prêtre, voulant l'appeler mon fils, en langue grecque qu'il parlait mal, au lieu de se servir du mot *O paidion*, prononça *O pai-dios*, ce qui signifiait fils de Jupiter; et que cette méprise, qui fit sourire Alexandre, donna lieu à toutes les fables débitées sur cet oracle. Ce qui est certain cependant c'est que, depuis ce voyage, le roi, dans tous ses actes et dans toutes ses lettres, ajouta à ses titres celui de fils de Jupiter.

Au reste, sans rendre cette prétention si injurieuse pour sa mère, il pouvait la soutenir, d'après la croyance du temps, d'une manière plus convenable, puisqu'il descendait, par son père, d'Her-

cule que tous les Grecs reconnaissaient pour fils de Jupiter. Alexandre, de retour en Égypte, fonda la ville d'Alexandrie, qui remplaça Tyr, et devint le centre du commerce des trois seules parties du monde alors connues. Il en traça lui-même les plans, et en confia l'exécution à l'architecte qui avait rebâti le temple d'Éphèse.

L'Égypte était trop habituée à changer de gouvernement et de dynasties pour en confier la surveillance à un seul homme qui aurait pu tenter de s'en rendre le maître. Alexandre la divisa en provinces, dont les gouverneurs lui rendaient directement compte de leur administration. Division de ce pays par Alexandre.

Après avoir pris ces sages mesures pour assurer la tranquillité de cette contrée, il revint à Damas. Statira, femme de Darius, venait d'y mourir. Le roi de Perse, apprenant cette nouvelle, crut qu'elle avait péri victime des insultes du vainqueur; mais, informé par un de ses confidens de la conduite généreuse de son rival, il demanda aux dieux, s'ils lui enlevaient le trône de Cyrus, de ne le donner qu'à Alexandre.

La conquête de l'Égypte avait laissé le temps au roi de Perse de rassembler une nouvelle armée. On assure qu'elle se montait à plus de six cent mille hommes. Alexandre, réunissant toutes ses forces pour le combattre, passa l'Euphrate à Thapsaque, et s'avança, avec sa célérité ordinaire, près du Tigre. Ce fleuve était rapide et facile à garder; mais la négligence de Mazée, qui arriva trop tard pour le défendre avec la cavalerie persane, en livra le passage aux Macédoniens.

Bataille d'Arbelles.

Les armées se trouvèrent bientôt en présence, dans une vaste plaine, près du bourg de Gangamelle et de la ville d'Arbelles. On conseillait à Alexandre d'attaquer la nuit; il dit qu'il ne voulait point dérober la victoire. L'approche d'un si grand danger ne l'empêcha pas de dormir paisiblement, et comme ses amis se montraient surpris de sa sécurité, il répliqua : « Comment ne serions-» nous pas tranquilles, lorsque l'ennemi vient lui-» même se livrer entre nos mains! »

Une éclipse de lune, qui survint alors, alarmait ses soldats : il leur fit dire par le devin Aristandre que le soleil était l'astre des Grecs, et la lune celui des Perses, et que ce phénomène présageait la ruine de l'ennemi.

Défaite et fuite de Darius.

Le succès de cette bataille demeura quelque temps incertain : l'aile gauche des Macédoniens fut enfoncée par les Perses et repoussée jusqu'auprès de leur camp. Mais la fortune, toujours constante pour Alexandre, seconda son impétuosité; il mit en déroute tous les corps qui le combattaient successivement, et se fit jour jusqu'au char de Darius. Ce malheureux monarque, voyant sa garde écrasée, et toute défense inutile, quitta son char, s'élança sur un coursier, et chercha son salut dans la fuite.

Alexandre, sans se laisser entraîner par une ardeur imprudente, revint délivrer Parménion et son aile gauche des forces qui l'accablaient. La déroute des Perses fut alors générale, et ce jour décida de l'empire.

Après ce grand triomphe, Alexandre, reconnais-

sant des services de ses alliés, écrivit de nouveau dans la Grèce, pour confirmer l'indépendance de toutes les villes de la confédération. Il envoya de riches dépouilles à Crotone, en mémoire de l'athlète Phayllus, qui, dans le temps de la guerre de Xerxès, arma une galère pour secourir les Athéniens et les Spartiates, lorsque tant de peuples, tremblans devant le grand roi, les abandonnaient.

C'est en montrant, dans toutes les occasions, cet amour ardent pour la gloire des Grecs, qu'Alexandre se faisait pardonner par eux sa domination.

Entrée triomphale d'Alexandre dans Babylone.

N'ayant plus d'ennemis à vaincre, il continua paisiblement sa marche, ne trouvant par-tout que des sujets soumis et des hommages empressés. On dressait des autels sur son passage; l'air était embaumé de parfums et d'encens, les chemins jonchés de fleurs. Il entra en triomphe à Babylone, n'y permit aucune violence, aucun désordre, montra de l'estime aux savans Chaldéens, et de la vénération pour le culte des mages. Cette grande ville redoutait un conquérant; elle ne vit qu'un monarque pacifique, occupé d'embellir cette capitale de son nouvel empire, et d'en faire un monument de sa gloire.

Après tant de dangers, les soldats macédoniens reçurent de justes et de magnifiques récompenses, et les plus braves obtinrent des prix proportionnés à leurs actions.

Alexandre, voulant achever sa conquête, marcha vers la Perse. Ariobarzane, qui gardait les défilés de Suze, défendit vaillamment ce poste,

et lui fit éprouver beaucoup de pertes. Il tourna ces montagnes, traversa l'Araxe, et arriva à Persépolis, où toutes les richesses des anciens rois de Perse étaient réunies.

La vue de l'antique capitale d'un pays autrefois si redouté, rappela aux Grecs l'invasion de Xerxès, les anima à la vengeance, et leur fit commettre un grand nombre de cruautés.

Le vieillard Démarate, qui s'y trouvait alors, versait des larmes de joie, et regrettait que tous les habitans de la Grèce ne pussent pas jouir du plaisir de voir un guerrier grec assis sur le trône de Xerxès.

Honteux excès d'Alexandre.

Jusque là le roi de Macédoine, sobre, tempérant, frugal et continent, avait fait autant admirer sa sagesse que son courage; mais le vainqueur de la Perse fut enfin vaincu lui-même par la volupté. Enivré de gloire, de puissance et d'encens, il prit les mœurs, le costume et les vices des vaincus. Il se livra aux plus honteuses débauches, et, à la suite d'un festin, entouré de flatteurs et de courtisanes, il suivit l'une d'elles, nommée Thaïs, dont il partageait le délire et l'ivresse, et, la torche à la main, il réduisit en cendres le palais dont la conquête était un des plus beaux titres de sa gloire.

Mort de Darius.

Tandis qu'il éprouvait le sort des rois victorieux, que la flatterie empoisonne et que l'orgueil corrompt, Darius, comme tous les princes malheureux, se voyait trahi et abandonné.

Bessus et plusieurs satrapes qui l'accompagnaient dans sa fuite, formèrent une conspiration

contre lui et le chargèrent de chaînes. Une seule troupe de sa garde, composée de Grecs, et commandée par Patron, lui resta fidèle : perdant l'espoir de le sauver, elle se sépara des conjurés.

Alexandre, s'arrachant aux délices de Persépolis afin de poursuivre Darius, était près de l'atteindre. Bessus et ses complices abandonnèrent leur maître après l'avoir percé de flèches. Ce prince, mourant, fut secouru dans ses derniers momens par le Macédonien Polystrate.

Aussi touché de la générosité de ses ennemis qu'indigné de l'ingratitude de ses sujets, son dernier vœu fut pour Alexandre. Il mourut en lui souhaitant le trône du monde. Ainsi finit l'empire des Perses, fondé par Cyrus : il avait duré deux cent six ans, sous treize rois.

Alexandre, après avoir vaincu les traîtres et soumis plusieurs peuples, vengea Darius, et livra Bessus à la juste fureur de Sysigambis.

Pendant qu'il consommait, au milieu de l'Asie, cette grande révolution, les Lacédémoniens, ayant appris qu'Antipater faisait la guerre aux peuples de la Thrace, voulurent secouer le joug des Macédoniens. Ils soulevèrent le Péloponèse, et rassemblèrent une armée de vingt-deux mille hommes. Antipater marcha contre eux avec quarante mille guerriers.

Révolte des Lacédémoniens.

Les deux armées se livrèrent une bataille sanglante. Le général macédonien, ne pouvant enfoncer les Spartiates, les attira, par une feinte retraite, dans une plaine où toutes ses forces pouvaient se développer : là, s'arrêtant tout-à-coup,

il les déborda, les entoura et les battit complètement. Le roi Agis, après des prodiges de valeur, fut tué. Cette journée coûta trois mille hommes à Sparte, et détruisit sa puissance.

Antipater rendit à Alexandre un compte très-modeste de sa victoire, pour ne pas exciter sa jalousie.

Cette réserve prudente était nécessaire; le temps et les succès augmentaient les défauts d'Alexandre, et atténuaient ses vertus.

Philotas, l'un des généraux les plus distingués de l'armée macédonienne, montrait un orgueil qui accompagne trop souvent la gloire militaire. En vain le vieux Parménion, son père, lui disait: « Mon fils, fais-toi plus petit. » Il humiliait ses rivaux par sa jactance, et frondait même souvent les opérations et les actes du roi.

Mort de Philotas et de Parménion.

Ses ennemis profitèrent de ses imprudences pour le rendre suspect; ils l'accusèrent de conspiration. Alexandre, oubliant tous ses services, le fit mourir.

Il est rare qu'un crime n'en enfante pas d'autres: il craignit que Parménion ne vengeât son fils; la vertu, la vieillesse, la fidélité, les talens militaires de cet illustre général, loin d'arrêter la violence du roi, l'affermirent dans sa barbare résolution de se défaire d'un grand homme dont il redoutait le crédit sur l'armée.

Les moyens furent aussi odieux que l'action: Parménion commandait dans une grande province; les trésors de l'armée étaient commis à sa garde; il fallait le surprendre, et le roi déguisa

ses projets comme aurait fait un vulgaire conspirateur.

Il lui envoya un officier avec une dépêche remplie d'expressions amicales, et, tandis que ce noble vieillard lisait la lettre et adressait des vœux au ciel pour la conservation du roi, il fut poignardé.

Ainsi le caractère d'Alexandre changeait comme ses mœurs, et les vieux soldats disaient avec raison qu'il était devenu semblable aux satrapes de Darius ; mais ce qui ne changea jamais en lui, ce fut son ardeur pour les conquêtes et son infatigable activité.

La Sogdiane se révolta : il la soumit. La Bactriane, dont les peuples guerriers lui opposèrent une plus longue résistance, finit par reconnaître ses lois. Arrivé aux extrémités septentrionales de l'empire, il bâtit une ville sur le fleuve Yaxarte, et lui donna son nom. Suite des conquêtes d'Alexandre.

Les Scythes, inquiets de son approche, lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui firent une harangue devenue célèbre par sa franchise hardie, noble et simple. « Toi qui te vantes, lui dirent-» ils, d'exterminer les brigands, tu es le plus » grand de tous : tu combats les peuples qui ne » t'attaquent point ; tu pilles les nations vain-» cues. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans » nos forêts d'ignorer qui tu es et d'où tu viens ? » Si tu es un dieu, fais du bien aux mortels ; si » tu n'es qu'un homme, respecte les droits des » hommes. »

Alexandre répondit avec fierté et concision

qu'il userait de sa fortune. Il franchit le fleuve, battit les Scythes, et comme ces peuples avaient été jusque là invaincus, cette victoire fit regarder les Macédoniens comme invincibles.

L'honneur du triomphe était le seul but de cette agression. Alexandre, satisfait de l'avoir remporté, conclut la paix avec les Scythes.

Il reçut alors un renfort de seize mille hommes de la Macédoine, et acheva de soumettre tous les peuples de l'empire de Perse. Les Massagètes furent les derniers vaincus. Lorsqu'il était dans leur pays, il signala son courage et sa force en tuant un lion qui s'élançait sur lui.

Après tant de travaux, on aurait plus loué que blâmé un repos nécessaire; mais il rendit le sien honteux par les débauches auxquelles il s'abandonna.

Mort de Clitus, ami d'Alexandre.

Dans un festin où le vin troublait sa raison, Clitus, son compagnon d'armes, son ami, et frère de la femme qui l'avait allaité, dénigra ses exploits, élevant ses propres actions au-dessus de celles du roi. Alexandre le reprit aigrement de cette insolence: Clitus, irrité, lui reprocha son ingratitude, rappelant imprudemment les services et le sort de Philotas et de Parménion. Le roi, qui pouvait à peine se contenir, lui ordonna de sortir de table, et l'appela traître et lâche. Alors Clitus, perdant toute mesure: « Ce sont cependant, lui dit-il, ces hommes que vous appelez lâches qui vous ont fait remporter toutes vos victoires; c'est cette main même que vous insultez qui a sauvé vos jours sur les bords du

» Granique, lorsque vous présentiez le dos au fer
» de Spitridate : mais vous n'êtes pas fait pour
» entendre la vérité ; vous ne devez vivre qu'avec
» les barbares qui vous adorent, et qui se proster-
» nent devant votre robe persane. »

En vain, à ces mots, les courtisans voulurent s'opposer à la fureur d'Alexandre; il saisit une javeline, et la plongea dans le corps de Clitus en s'écriant : « Va trouver maintenant Attale, Phi-
» lippe et Parménion! »

Le crime commis dissipa tout-à-coup l'ivresse : le roi, voyant Clitus mort, fut saisi d'horreur ; il se jeta sur son corps, et voulut se percer de la javeline qui l'avait tué. Ses amis l'emportèrent dans son palais; il y resta deux jours couché sur la terre, faisant retentir l'air de ses cris, de ses sanglots, et décidé à se laisser mourir de faim. Remords du roi pour ce meurtre.

Le devin Aristandre lui rappela les oracles des dieux et les hautes destinées qu'il devait accomplir. Callisthène, parent d'Aristote, s'efforça d'opposer à un désespoir inutile les principes de la sagesse. Le philosophe Anaxarque employa pour le consoler une odieuse et basse flatterie, en lui disant qu'un roi était la loi vivante de son peuple, et le maître absolu des jours de ses sujets. Enfin les Macédoniens, trop touchés peut-être de son repentir, se rendirent complices de ce meurtre, en déclarant par un décret que Clitus avait mérité son châtiment.

L'ambition, plus puissante que la flatterie sur l'ame d'Alexandre, pouvait seule le distraire de son juste chagrin ; et, pour fuir ses remords, il Conquête de l'Inde.

ne s'occupa qu'à étendre sa gloire ternie : il résolut donc la conquête de l'Inde.

Son armée, en partant pour cette expédition, quitta la simplicité grecque pour étaler le luxe oriental : les boucliers des soldats étaient garnis de lames d'argent; l'or brillait sur leurs cuirasses et sur les brides des coursiers.

Peu satisfait d'être adoré par les barbares, Alexandre voulut engager les Grecs à lui rendre les honneurs divins; mais le philosophe Callisthène repoussa avec fermeté ses insinuations, refusa d'imiter les Perses, soutint que, s'ils adoraient des mortels, les vainqueurs ne devaient pas se soumettre aux lois des vaincus, et qu'on devait suivre l'antique usage de la Grèce, qui n'avait décerné les honneurs divins à Hercule et à Bacchus qu'après leur mort.

Le noble courage de Callisthène ne tarda pas à être puni; on l'enveloppa dans une conspiration formée contre Alexandre, qui ordonna sa mort.

Dès que le roi entra dans les Indes, les petits princes de cette contrée se rangèrent sous ses lois: cependant quelques villes lui résistèrent; au siége de Mazague, atteint d'une flèche, il avoua que la douleur lui faisait sentir qu'il n'était pas un dieu.

Taxile, un des plus grands rois du pays, acheta l'amitié d'Alexandre aux dépens de l'honneur de son trône, et lui soumit ses états et son armée.

Bataille d'Hydaspe.

Porus, plus courageux, défendit son indépendance, et se présenta avec de nombreuses troupes sur les bords de l'Hydaspe pour combattre le conquérant de l'Asie.

Alexandre employa d'abord la ruse afin de triompher de cet ennemi : il fit revêtir de son armure Cratère, un de ses officiers ; ce faux Alexandre, suivi d'un grand cortège et de quelques troupes, fixait l'attention de Porus sur un point du fleuve, tandis que le roi, à la tête de sa cavalerie, le traversait dans un autre endroit. Une affreuse tempête rendit ce passage très-périlleux, et ce fut alors qu'Alexandre, au moment d'être englouti par les flots, ou jeté au milieu des ennemis, s'écria : « Athéniens, pourriez-vous croire que je » m'expose à tant de dangers pour mériter vos » éloges ? »

Les Grecs vainquirent l'orage et le fleuve ; leur armée, déployée dans la plaine, attaqua vivement les Indiens. Ceux-ci opposèrent vainement leur foule intrépide, mais sans ordre, à la tactique savante et à la discipline des Macédoniens ; les éléphans, qui faisaient leur principale force, blessés par les traits des Grecs, retournaient avec furie dans les rangs des barbares qu'ils écrasaient sous leurs pieds.

Porus est prisonnier.

Après un affreux carnage, la déroute devint complète. Porus combattit le dernier. Le sort trompa son courage : il voulait mourir ; il fut blessé et pris. « Comment veux-tu, lui dit Alexandre, que je » te traite ? — En roi ! » répliqua le fier Indien. Cette noble réponse lui valut la restitution de ses états et l'amitié d'Alexandre.

Après ce triomphe, le héros macédonien satisfit sa curiosité en s'instruisant des lois de ces peuples et de la religion des brachmanes.

Ils ne mangeaient point de chair, ne buvaient que de l'eau, priaient jour et nuit, croyaient à la création et à la fin du monde, à l'immortalité de l'ame et à la métempsycose. L'un deux, Calanus, s'attacha à sa fortune et le suivit.

Révolte et retraite de l'armée d'Alexandre.

Le monde ne suffisait point aux désirs d'Alexandre; mais le terme de la patience des Grecs et des Macédoniens était arrivé; ils refusèrent de le suivre plus loin : tout avait cédé à son courage; son armée seule l'arrêta. En vain il employa tour-à-tour les prières et les menaces; la révolte devint générale, et d'autant plus difficile à vaincre, qu'on lui opposait, non des armes, mais des larmes.

Tous étaient décidés à résister; aucun n'osait élever la voix : enfin un vieux guerrier prit la parole avec une noble hardiesse, et fit un tableau si pathétique des travaux et des fatigues de ses braves compagnons, qui montraient en soupirant leurs nombreuses cicatrices, qu'Alexandre, vaincu, obéit au vœu général, et ordonna la retraite.

Témérité d'Alexandre.

Il descendit l'Hydaspe, et soutint encore beaucoup de combats avant d'arriver sur le bord de la mer. Aussi impétueux que dans sa première jeunesse, il franchit seul les remparts de la ville des Oxidraques : adossé à un arbre, et combattant seul une foule d'ennemis, il tomba percé d'un coup de lance, et allait périr victime de sa témérité, lorsque ses soldats, furieux, enfoncèrent les portes de la ville, et l'arrachèrent à ce péril imminent.

Néarque, d'après ses ordres, ramena la flotte en Perse. Pour lui, à la tête de son armée, il revint

dans la Babylonie par la Gédrosie et la Carmanie. La fatigue et l'intempérie du climat détruisirent les trois quarts de ses troupes.

De retour dans son empire, il imita dans sa marche le triomphe de Bacchus. On avait placé sur des chars des tentes ornées de guirlandes et de fleurs : il y passait les jours et les nuits en festins. Des arbres, ployés en berceaux, ombrageaient sa route, couverte de tapis et de branchages. Des tonneaux de vin défoncés étaient placés devant toutes les portes des maisons. Un grand nombre de bacchantes, les cheveux épars, accompagnaient la marche; l'air retentissait de leurs cris et du son des instrumens.

Pendant l'absence du roi, les gouverneurs des provinces avaient commis de grands excès : il prouva sa justice et satisfit le peuple en les punissant. Mais d'un autre côté, livré aux conseils de l'eunuque Bagoas, il fit périr sans jugement le satrape de Posagarde, accusé faussement d'avoir pillé le tombeau de Cyrus. L'Indien Calanus, las de la vie, se brûla dans cette ville : on prétendit qu'il avait annoncé la mort prochaine du roi qui, pour célébrer ses funérailles, donna un grand festin, où quarante convives moururent de leurs excès.

Mariage d'Alexandre avec la fille de Darius.

Ce fut dans ce temps qu'Alexandre épousa Statira, fille de Darius : il avait précédemment pris pour femme Barsine, veuve de Memnon, et Roxane, fille d'un satrape. Comme il voulait consolider l'union et la tranquillité des divers peuples soumis à son obéissance, il fit épouser à ses officiers les filles des meilleures familles de Perse.

Il passa en revue trente mille jeunes Persans, armés, disciplinés comme les Macédoniens, et qu'il destinait à remplacer ses vieux soldats. Après avoir rétabli l'ordre dans les provinces, il reprit la route de Babylone.

Harpalus, chargé de ce gouvernement, et qui s'était enrichi par ses exactions, craignait un juste châtiment; il se sauva à Athènes avec cinq mille talens. Antipater exigeait qu'on le lui livrât. Harpalus offrit à Phocion cinq cents talens pour obtenir son appui : il fut refusé avec dédain.

Plusieurs historiens prétendent que Démosthène, qui devait parler contre lui, se laissa séduire par l'offre d'une coupe magnifique et de vingt talens. Un mal de gorge violent lui servit, dit-on, de prétexte pour ne pas monter à la tribune. L'un de ses rivaux le railla sur cet accident soudain, et se servit d'un jeu de mots signifiant que la coupe et non l'esquinancie l'empêchait de parler. Démosthène, disent ces historiens, craignant le courroux du peuple, s'exila à Trézène. Pausanias révoque ce fait en doute. La noble résistance de cet orateur contre la puissance de Philippe et d'Alexandre réfute encore mieux cette fable.

Alexandre voulut envoyer les Macédoniens dans leur patrie : cette faveur leur parut une injure; ils se révoltèrent; et le roi eut besoin de toute sa fermeté et de quelques actes de rigueur pour étouffer la sédition.

Antipater donnait de l'ombrage au roi : il le rappela de Macédoine, et lui préparait peut-être le

sort de Parménion : jamais pourtant il n'aurait dû lui paraître plus nécessaire de conserver ses anciens amis. Le plus cher de tous, Éphestion, mourut dans ce temps à Ecbatane. La douleur du roi fut excessive comme toutes ses passions, et, lorsqu'il revint dans sa capitale, il ordonna des jeux en son honneur, et lui fit faire des funérailles qui surpassèrent en magnificence celles des plus grands monarques. Son catafalque avait cent quatre-vingt-quinze pieds de haut; la dépense s'éleva à trente-six millions; et, non content d'immortaliser son ami, il lui éleva des temples, et voulut le faire adorer comme un dieu.

Mort et funérailles d'Éphestion, ami d'Alexandre.

Aux portes de Babylone, il fut arrêté par les prédictions des Chaldéens, qui lui annonçaient que cette ville serait son tombeau. Les ames les plus fortes ne sont pas toujours à l'abri des faiblesses de la superstition; et c'était un étrange spectacle que de voir le conquérant du monde, troublé par des terreurs, effrayé par des oracles, errer incertain autour de Babylone, et craignant de s'exposer à la mort qu'il avait tant de fois bravée.

Retour d'Alexandre à Babylone.

Enfin le désir de jouir des hommages qui l'attendaient dans cette capitale, l'emporta sur la crainte. Arrivé dans son palais, il y reçut des ambassadeurs de presque tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. Les députés de Corinthe lui offrirent, au nom de cette ville, le droit de bourgeoisie. Cette offre le fit d'abord sourire; mais comme il apprit qu'Hercule seul avait obtenu ce privilége avant lui, il l'accepta avec joie.

Après s'être quelque temps occupé de l'exécution de ses plans pour l'embellissement de Babylone, il fit des préparatifs pour de nouvelles conquêtes. Ses mémoires, trouvés après sa mort, prouvent qu'il voulait porter ses armes en Italie, en Sicile, dans les murs de Carthage, et jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

Le succès de Néarque et le souvenir des découvertes des Phéniciens lui avaient même, dit-on, inspiré le désir de faire, avec sa flotte, le tour de l'Afrique; mais le sort arrêta tout-à-coup ses projets en terminant ses jours.

Sa mort. Au milieu d'un grand festin, après avoir vidé plusieurs fois la coupe d'Hercule, qui tenait plusieurs pintes, il perdit connaissance, et fut attaqué par une fièvre dont la violence résista à tout l'art des médecins. Réduit en peu de jours à l'extrémité, il donna son anneau à Perdiccas, et fit défiler devant son lit tous ses vieux soldats.

Leurs gémissemens furent la plus éloquente oraison funèbre. On lui demandait à qui il laissait l'empire : « Au plus digne, répondit-il, et je » prévois que vos discordes honoreront ma mé» moire par d'étranges jeux funèbres. — Quand » voulez-vous, lui dirent ses généraux, qu'on » vous rende les honneurs divins ? — Lorsque » vous serez heureux. » Après avoir prononcé ces derniers mots il mourut, l'an du monde 3683, la première année de la 114e olympiade.

Plusieurs historiens assurent qu'Antipater, rappelé par Alexandre, et craignant sa rigueur, le fit empoisonner par Cassandre et par Iolas, ses fils.

D'autres soutiennent que sa mort fut le fruit naturel de ses excès : pour appuyer leur opinion, ils rapportent que, malgré la chaleur du climat, son corps resta plusieurs jours exposé sans se corrompre.

Les Macédoniens regrettèrent son génie, les Perses sa douceur. Tous frémirent des troubles que devait exciter le partage de sa succession. Sisygambis, plus affligée de sa mort qu'elle ne l'avait été de celle de Darius, refusa toute consolation, et se laissa mourir de faim.

Nul homme ne répandit plus d'éclat sur la terre. Son nom célèbre a traversé les siècles. Sa magnanimité, la force de son courage, l'étendue de son esprit et son extrême audace excitent encore l'admiration. En vain Tite-Live, qui ne voulait pas qu'un Grec eût acquis plus de gloire que les Romains, attribue la plupart de ses succès à la faiblesse et aux fautes de ses ennemis; on ne peut refuser à Alexandre les plus grands talens et une habileté égale à son ambition. L'excès fut le défaut de ses grandes qualités.

Alexandre offre au jugement de l'histoire deux hommes différens et presque opposés. Avant la prise de Babylone, elle peut louer un prince prudent, libéral et tempérant, philosophe, clément, protecteur de l'indépendance des Grecs, et vengeur de leur gloire; mais lorsque, enivré par la fortune, assis sur le trône de Xerxès, il se fut revêtu de la robe des Perses, de l'orgueil des satrapes et des vices de courtisanes, elle ne nous montre plus qu'un roi ingrat, qu'un despote san-

guinaire, qu'un homme faible et superstitieux, et qu'un insensé dont la ruine du monde n'aurait pu satisfaire la folle ambition.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE, PENDANT LE TROISIÈME AGE.

Tableau littéraire de la Grèce. — Pindar, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Anaxagore, Empédocle, Hérodote, Thucydide, Ctésias, Xénophon, Platon, Aristote, Xénocrate, Diogène, Zénon, Épicure, Pyrrhon, Aristipe, Ménandre, Phidias, Méton, Polygnote, Zeuxis, Protogène, Praxitèle, Polyclète, Apelle, Lysippe.

Tableau littéraire de la Grèce.

NOUS avons vu la Grèce, dans ce troisième âge, briller de l'éclat de sa jeunesse, déployer la force de sa maturité, et nous montrer enfin de tristes signes de sa vieillesse, et de funestes présages de sa décadence.

Puissantes par leurs vertus, riches par leur industrie, invincibles par leur amour pour la liberté, toutes les républiques grecques, rivales de gloire, et réunies par leur dévouement à la commune patrie, bravèrent, défirent les armées des deux plus grands monarques de l'Asie ; et la Grèce prouva qu'elle contenait plus de héros que Suze, Persépolis et Babylone ne renfermaient de satrapes, de courtisans et d'esclaves.

Tout était légitime dans la cause, tout fut grand et pur dans le triomphe; mais l'orgueil de la victoire fit naître l'ambition. Athènes et Sparte, ne

sentant plus le besoin de se défendre, conçurent le désir de dominer. La discorde, la jalousie, la haine détruisirent l'esprit public. La richesse, produite par les conquêtes, corrompit les mœurs. Les Grecs non-seulement souffrirent, mais appelèrent l'intervention de l'ennemi commun dans leurs différends; et les rois de Perse remportèrent, par l'intrigue et par la corruption, des victoires que n'auraient pu obtenir leurs armes.

Cependant les talens, les sciences, les arts firent toujours de rapides progrès; mais ils contribuèrent à l'amollissement des mœurs; et comme les vertus mâles des anciens temps s'affaiblissaient de jour en jour, on sacrifia les devoirs aux plaisirs; on ne rivalisa plus de gloire, mais de luxe. La vanité remplaça la fierté; la passion pour les jeux et pour les théâtres devint telle qu'on y sacrifia les besoins des armées et les trésors des états.

L'amour de la patrie retentissait encore à la tribune dans les harangues des orateurs; mais on ne courait plus avec la même ardeur pour la défendre.

Lorsque la monarchie macédonienne, se levant tout-à-coup, menaça la liberté de la Grèce, les craintes, les jalousies empêchèrent la réunion des peuples. Le fer de Philippe rencontra peu d'obstacles; son or trouva par-tout des partisans. Le souvenir de l'ancienne gloire et la haine de l'oppression firent tenter quelques efforts partiels; mais une seule défaite découragea les descendans des héros de Salamine, de Marathon et de Platée; et toute la Grèce, soumise à la domination réelle

d'Alexandre, reçut avec transport l'ombre de la liberté que lui laissait un vain décret en échange du sacrifice de son indépendance.

Tandis que le conquérant de l'Asie parcourait l'Orient, les Grecs jouirent d'un profond repos; Sparte leva seule un moment l'étendard de la liberté; mais on le vit aussitôt abattu qu'arboré; et la Grèce ne fut, pendant le règne du héros macédonien, que le théâtre paisible des arts, des sciences, des lettres, des jeux et des plaisirs.

Cette dernière partie du troisième âge était encore brillante : la puissance avait disparu; la renommée restait : on avait moins de grandeur, mais plus de repos. La Grèce avait cessé de porter au loin ses armes; mais de toutes parts on accourait dans cette heureuse contrée pour assister à ses jeux, pour admirer ses poëtes et ses artistes, pour consulter ses philosophes et pour s'enrichir de ses lumières. C'est ainsi qu'elle se préparait une nouvelle domination qui survécut long-temps à sa ruine : elle devint l'école du monde, le centre des lumières et de la civilisation; et les Grecs se firent admirer par leur urbanité, par leur philosophie, par leur éloquence et par leurs chefs-d'œuvre, autant qu'ils l'avaient été jadis par leurs vertus et par leurs exploits.

Mais avant de parvenir à cet empire si doux, ils eurent à soutenir de longs et de terribles orages : ils avaient perdu leur puissance; la mort d'Alexandre leur enleva leur tranquillité.

Les tyrans qui lui succédèrent, sans le remplacer, ne respectèrent plus le fantôme de liberté

que le héros macédonien leur laissa; ils violèrent tous les droits, et renversèrent toutes les institutions : leurs discordes sanglantes répandirent sur ces belles contrées tous les maux de la guerre civile et de la tyrannie. Quelques étincelles de liberté éclatèrent encore au milieu de ces excès; mais cette lueur passagère s'éteignit bientôt sous les foudres romaines.

Les nouveaux maîtres du monde rendirent enfin la tranquillité à la Grèce; ces fiers conquérans respectèrent l'antique gloire du peuple conquis, et les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus; ils adoucirent leur joug, et leur conservèrent les formes de la liberté.

Avant de passer à l'histoire du quatrième âge qui vit périr l'indépendance des Grecs, jetons encore un dernier regard sur l'époque glorieuse que nous venons de parcourir. Les événemens nous ont fait connaître les guerriers et les orateurs qui l'illustrèrent; donnons à présent quelque idée des poëtes, des philosophes, des historiens et des artistes qui contribuèrent autant qu'eux à immortaliser leur patrie.

PINDARE, de Thèbes, fut le premier des poëtes lyriques; il est encore le plus fameux; personne ne l'égalait en force, en élévation, en harmonie. Couronné souvent dans les fêtes de la Grèce, son génie recevait les hommages qu'on n'accorde ordinairement qu'à la puissance. Aux jeux publics de Delphes, on lui avait assigné une place distinguée; il s'y asseyait sur une sorte de trône, et charmait l'assemblée par les accords de sa lyre. Pindare.

Ce grand poëte eut cependant un rival redoutable; ce fut une femme thébaine, nommée Corinne, qui lui disputa cinq fois le prix. Malgré leur admiration pour Pindare, les Thébains le condamnèrent à l'amende pour avoir célébré dans ses vers la gloire d'Athènes, leur ennemie. Il vivait du temps de Xerxès.

Eschyle. ESCHYLE, d'Athènes, perfectionna la tragédie que Thespis avait inventée. Nous en avons déjà parlé, parce qu'il brillait dans le second âge.

Sophocle. SOPHOCLE, d'Athènes, naquit vingt-sept ans après Eschyle et quatorze ans avant Euripide. Il se distingua d'abord dans les emplois civils et militaires, et son génie tragique l'immortalisa. A quatre-vingts ans, accusé par un fils ingrat qui voulait le faire interdire et le disait privé de sa raison, il lut devant le peuple sa tragédie d'*Œdipe à Colonne*, nouvellement achevée. Les juges, indignés, reconnurent ses droits, et le reconduisirent en triomphe chez lui.

Son rival Euripide, qui lui avait disputé constamment la palme tragique, mourut avant lui. Sophocle, au-dessus de la jalousie, parut dans l'assemblée publique en habits de deuil.

A l'âge de vingt-huit ans, il avait concouru avec Eschyle pour le prix de la tragédie. Les juges et les spectateurs, divisés, ne pouvaient se réunir pour prononcer l'arrêt. Cette lutte dégénérait en tumulte : le célèbre Cimon et dix généraux, qui venaient de remporter une grande victoire, furent choisis pour arbitres, et donnèrent le prix à Sophocle. Eschyle, ne pouvant se consoler de sa dé-

faite, s'exila en Sicile. Sophocle termina ses jours à quatre-vingt-onze ans.

Euripide. **Euripide** fut aussi l'ornement d'Athènes, sa patrie. Ce serait peut-être assez pour sa gloire de dire qu'il était l'ami de Socrate, et le digne rival de Sophocle. On trouve moins de force et d'élévation dans ses écrits que dans ceux de son antagoniste ; mais son style a plus de grace et de délicatesse. Sa morale était pure comme son langage ; il disait en beaux vers de grandes vérités aux rois et aux peuples, ainsi que son ami le poëte Agathon.

Celui-ci rappelait à Archélaüs, qu'un roi doit principalement se souvenir de trois choses : « Qu'il » gouverne des hommes ; qu'il doit les gouver- » ner suivant les lois ; qu'il ne les gouvernera » pas toujours. »

Le roi de Macédoine, Archélaüs, fit des reproches à Euripide, parce qu'il n'était pas venu, le jour de sa naissance, lui offrir, selon l'usage, quelques présens. Euripide, qui ne sollicitait jamais de grace, lui dit : « Quand le pauvre donne, » il demande. » Il mourut à soixante-seize ans en Macédoine. Ses concitoyens demandèrent qu'on transportât son corps à Athènes ; mais Archélaüs voulut le garder, et lui fit élever un magnifique tombeau.

Après la mort de ces trois grands poëtes tragiques, Aristophane, leur contemporain, supposa, dans une de ses comédies, qu'aux enfers on trouvait un trône destiné aux poëtes les plus célèbres ; mais qu'ils étaient obligés de le céder lorsqu'il survenait un talent supérieur. Eschyle occupait

ce trône tragique : Euripide veut s'en emparer; Sophocle le leur dispute. Les concurrens combattent avec les traits de la satire : Bacchus, descendu dans cet instant aux enfers, avec l'intention de ramener sur la terre le meilleur auteur tragique, et de consoler Athènes des mauvaises tragédies dont son théâtre se voyait inondé, juge le différend, assigne à Eschyle le premier rang, le second à Sophocle, le troisième à Euripide, et, conformément à cet arrêt, ramène Eschyle à la lumière.

Ce jugement d'Aristophane, souvent combattu depuis, était alors conforme à l'opinion des Athéniens. Ce qui paraît certain, c'est qu'Eschyle avait plus d'élévation, de force et d'enflure; Sophocle plus de perfection; Euripide plus de naturel. « Le premier, dit Aristote, peignait les » hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; » Sophocle comme ils devraient être; Euripide » tels qu'ils sont. »

Aristophane. ARISTOPHANE, le plus célèbre, le plus mordant et le plus licencieux des poëtes comiques, vivait à Athènes dans le beau siècle de Périclès. Il fit oublier ses prédécesseurs, Magnès, Cratinus, Cratès, Eupolis. Il tempéra le fiel de Cratinus par la grace d'Eupolis : traitant dans ses allégories les intérêts les plus importans de la république, il attaquait dans ses satires les intrigues du sénat, la corruption des magistrats, la jalousie des généraux, l'orgueil des philosophes et la versatilité du peuple.

Quelquefois on voulut réprimer la licence du

théâtre, mais la passion populaire l'emporta souvent sur l'autorité. Les poëtes comiques furent enfin ramenés à la bienséance par l'exemple d'Anaxandride, condamné à mourir de faim pour avoir parodié insolemment des vers d'Euripide. Le poëte tragique avait dit : « La nature donne » ses ordres, et s'inquiète peu des lois qui la con» trarient. » Anaxandride appliqua au peuple d'Athènes, ce qu'Euripide disait de la nature.

Anaxagore.

ANAXAGORE, disciple de Thalès, enseigna le premier la philosophie aux Athéniens : il distingua l'esprit de la matière, et reconnut positivement une intelligence suprême qui organise, anime et conserve tout. Il fut exilé comme impie, pour avoir dit que la lune n'était pas une divinité, mais une terre semblable à la nôtre.

Empédocle.

EMPÉDOCLE, d'Agrigente, orna les matières les plus abstraites du charme de la poésie. Sa patrie lui offrait la couronne; il lui préféra la liberté, et il établit l'égalité parmi ses concitoyens. Il disait aux Agrigentins : « Vous courez après les » plaisirs comme si vous deviez mourir demain; » et vous bâtissez vos palais comme si vous ne » deviez jamais mourir. »

Son talent le rapprochait d'Homère. Il illustra sa patrie par ses lois, et la philosophie par ses écrits. Son poëme de la Nature fut son plus bel ouvrage : il y dit que Dieu, intelligence suprême, source de vérité, ne peut être conçu que par l'esprit.

Hérodote.

HÉRODOTE, d'Halicarnasse, regardé comme le père de l'histoire, en fit le premier une générale

Les temps barbares qu'il décrivit présentaient d'affreux tableaux : par-tout il avait à peindre le crime triomphant, la vertu persécutée, la liberté opprimée, et la terre inondée de sang par la tyrannie; il adoucit l'horreur de ces peintures par les charmes de son style; et son ouvrage, couronné aux jeux Olympiques, occupa presque le même rang que l'Iliade parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Les troubles de sa patrie et les discordes des Grecs le forcèrent à finir ses jours en Italie.

Thucydide. THUCYDIDE, plus jeune de treize ans qu'Hérodote, commanda les armées athéniennes avec gloire, et lutta contre la puissance de Périclès; mais, n'ayant pu prévenir la surprise d'Amphipolis, dont s'emparèrent les Lacédémoniens sous les ordres de Brasidas, il fut banni. Nous devons à cet exil de vingt ans l'histoire de la guerre du Péloponèse.

La sagesse, l'austère gravité de l'auteur et son amour pour la vérité se montrent dans cet ouvrage. Thucydide aimait mieux instruire que plaire : on ne trouve point dans son histoire les images et les graces de celle d'Hérodote; mais aussi jamais la vérité ne s'y montre altérée par des fables.

Son style concis est quelquefois trop dur : mais, ce qui est digne de remarque, c'est que dans son livre il ne dit qu'un mot de son exil, sans se défendre et sans se plaindre.

Ctésias. CTÉSIAS, de Gnide, autre historien célèbre, fut le médecin d'Artaxerce. Il raconta les événe-

mens dont il avait été témoin, et ce qu'il avait lu dans les archives de Suze. La clarté du style était son principal mérite. Aristote doutait de la vérité de ses récits.

XÉNOPHON, Athénien, célèbre par la retraite des dix mille comme par ses écrits, se montra constamment aussi vertueux citoyen qu'habile général. Il n'écrivit sur la politique qu'après avoir observé les gouvernemens, étudié les lois, dirigé les affaires; sur l'art militaire qu'après avoir commandé; sur la morale qu'après avoir pratiqué les vertus qu'il enseignait. Xénophon.

Son but était de rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Peu de temps avant la bataille de Mantinée, il se retira à Corinthe, et revint ensuite finir ses jours à Scillonte.

PLATON, disciple de Socrate, voyagea en Égypte. Les prêtres lui firent connaître leur histoire, leur philosophie et leurs antiques lois. On croit qu'il avait connu aussi les livres de Moïse. Platon.

Son vaste génie embrassa toutes les parties de la philosophie. Il croyait à l'existence d'un Dieu suprême, à l'éternité de l'ame, aux récompenses et aux punitions après la mort. Sa morale était remplie de vérité, sa métaphysique d'imagination, sa législation de chimères sublimes.

Son esprit brillant, son style pur et vraiment attique, la sagesse de ses principes, l'élévation de ses sentimens et l'aménité de son caractère excitèrent l'admiration universelle, et lui firent donner le surnom de *divin*.

Il ne prit point part aux affaires publiques, et

leur préféra les lettres. Plusieurs rois, et entre autres Denys, tyran de Syracuse, l'appelèrent près d'eux pour s'éclairer par ses lumières. Il donnait ses leçons à l'extrémité d'un faubourg d'Athènes, dans le jardin d'Académus, d'où son école prit le nom d'*académie*.

Ses disciples formèrent deux sectes; les académiciens qui continuèrent à enseigner dans son jardin, et les péripatéticiens qui donnèrent leurs leçons dans le Lycée.

Aristote. ARISTOTE, de Stagire en Macédoine, fut le chef des péripatéticiens. A l'âge de dix-sept ans, il étudia la philosophie à l'école de Platon. Retourné dans la Macédoine, il y jouit d'un grand crédit près du roi Philippe, qui le chargea de l'éducation d'Alexandre. Après l'avoir achevée, il revint ouvrir son école dans le Lycée d'Athènes.

Son génie était d'une vaste étendue : il perfectionna la dialectique; son immense érudition est prouvée par ses nombreux ouvrages qui embrassent toutes les sciences. Sa philosophie, traversant les siècles, et survivant aux ruines d'Athènes et de Rome, fut long-temps la seule doctrine reçue dans les écoles modernes. Ses préceptes étaient regardés comme des oracles, et on s'exposait à être traité comme hérétique en combattant ses erreurs sur la physique, que tant de découvertes nouvelles ont fait reconnaître.

Aristote avait acquis trop de gloire pour échapper à l'envie : on l'accusa d'impiété; il fut cité en justice par Eurymédon; et, craignant le sort de

Socrate, il se retira dans l'île d'Eubée, où il finit ses jours.

L'indignation que lui causa la mort de Callisthène, et son amitié pour Antipater, le firent soupçonner de complicité avec les meurtriers d'Alexandre; mais les plus graves historiens révoquent en doute l'empoisonnement de ce prince, et traitent de calomnie l'imputation faite à son instituteur.

XÉNOCRATE, l'un des successeurs de Platon, professait les mêmes principes que son maître, mais avec trop d'austérité dans sa doctrine et de sécheresse dans son style. Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux graces. Philippe et Alexandre voulurent gagner ce philosophe par leurs largesses; mais ils le trouvèrent incorruptible. On avait une si haute idée de sa probité, qu'étant appelé en témoignage dans une affaire, les juges le dispensèrent du serment, et se contentèrent de sa parole. Il aimait la retraite et se montrait peu en public. Dans un siècle corrompu, sa vertu fit une telle impression, qu'elle arracha au vice quelques jeunes Athéniens. Xénocrate.

DIOGÈNE, contemporain d'Alexandre, était de la secte des cyniques, dont Antisthène, disciple de Socrate, fut le chef. Ces philosophes menaient une vie dure, n'avaient pour habit qu'un manteau, et portaient une besace, un bâton et une écuelle : ils faisaient consister le bonheur dans l'indépendance, et celle-ci dans la pauvreté. Diogène outra leur système; il méprisait non-seulement les richesses, mais les lois, les bienséances Diogène.

et les usages de la société : ce mépris s'étendait sur tout le genre humain. Ses railleries étaient mordantes, et son effronterie sans bornes. Il marchait nu-pieds et couchait dans un tonneau.

Lorsque Alexandre arriva à Corinthe, tous les philosophes vinrent lui présenter leurs hommages. Diogène s'en dispensa. Ce monarque alla le voir, et lui demanda ce qu'il désirait de lui. « Que tu t'écartes, dit le cynique; ne me cache » pas mon soleil. » Les courtisans se montraient irrités de son insolence; le roi sourit et dit : « Si » je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Leurs vanités s'entendaient.

Ce cynique, plus fou que philosophe, persuadé qu'il était supérieur à l'humanité, parce qu'il la dédaignait, se promenait en plein jour avec une lanterne. On lui demanda ce qu'il cherchait : « Un homme, » répondit-il.

Comme il se vantait de fouler aux pieds les tapis et l'orgueil de Platon, celui-ci répliqua : » Oui, tu foules mon orgueil avec plus d'orgueil » encore. »

On donnait à ces prétendus philosophes le nom de cyniques, parce qu'ils aboyaient comme les chiens après tout le monde, et n'épargnaient personne.

Zénon. ZÉNON, stoïcien, avait été d'abord disciple de Cratès le cynique; mais, choqué de l'impudence de cette secte, dont il garda cependant toujours un peu la dureté, il s'attacha à l'école de Xénocrate.

Ses principaux disciples furent Cléanthe, Chry-

sippe et Possidonius. On les nomma stoïciens, parce qu'ils donnaient leurs leçons sous des galeries ou portiques, en grec *stoa*. Ils méprisaient la volupté, bravaient la douleur, et ne faisaient consister le bonheur que dans la vertu : ils appelaient *souverain bien* la conformité avec l'ordre ; et *mal* ce qui lui était contraire. Leur doctrine, pure et sublime, entretint la vigueur et l'esprit public chez les peuples qui l'adoptèrent : mais elle était cependant trop austère et trop au-dessus de l'humanité.

ÉPICURE donnait ses leçons à Athènes, dans un jardin. Il ne nous reste rien de ses nombreux ouvrages ; mais sa grande renommée dure encore. Lucrèce et Cicéron nous ont fait connaître son système, développé dans les temps modernes par Gassendi. Opposé aux stoïciens, il faisait consister le mal dans la douleur, et le bonheur dans la volupté. Il attribuait la formation du monde au hasard, et ne croyait pas que les dieux s'occupassent de la terre. Le souverain bien se trouvait selon lui dans le repos et dans l'absence des peines ; aussi fit-il de cette impassibilité l'attribut des dieux. Épicure.

Sa conduite était austère et sa doctrine relâchée. Pour éviter les maux qui suivent les excès, et les peines qui dérivent des vices, on le vit toujours vertueux, tempérant et frugal.

On n'imita point ses vertus ; on abusa de son système ; et il est bon de remarquer que sa philosophie amollit les mœurs, et corrompit les peuples qui abandonnèrent la doctrine de Zénon pour suivre la sienne.

Pyrrhon. PYRRHON, citoyen d'Élide. Sa doctrine était celle du doute ; son école fut appelée *sceptique*. Ce philosophe soutenait qu'il n'existait rien de certain, et qu'on devait toujours suspendre son jugement. Les conséquences de ce système sont très-dangereuses, puisqu'il fait douter de la justice et de la vérité, de l'honnêteté et de l'infamie; et que, conformément à ses principes, la justice et l'injustice dépendent, non de l'ordre éternel établi par Dieu, mais de l'intérêt et des conventions des hommes. Ce système conduisait nécessairement à l'indifférence pour le bien et pour le mal, et à la destruction de tout esprit public; car il ne peut exister de bons citoyens là où l'on ne croit pas fermement à la vertu.

Aristippe. ARISTIPPE, disciple de Socrate, fut accusé par les stoïciens et les académiciens d'être novateur, et de vouloir établir une alliance monstrueuse entre la vertu et la volupté. Faisant consister le bonheur dans une suite d'impressions douces, il rapportait tout à lui, et ne tenait à l'univers que par son intérêt : les devoirs ne lui paraissaient que des échanges; il enseignait à respecter les lois pour n'être pas inquiété, et faisait du bien pour en recevoir.

Selon sa doctrine, on devait oublier le passé, ne point craindre l'avenir, et ne penser qu'au présent.

Sa complaisante philosophie lui valut la faveur du tyran de Syracuse, qu'il flatta bassement; et, comme on lui reprochait de s'être mis aux genoux de Denys, afin d'obtenir une grace pour un de ses amis, il répondit : « Est-ce ma faute si cet homme » a les oreilles aux pieds? »

MÉNANDRE était un poëte athénien qui, selon le jugement de Quintilien, effaça ses prédécesseurs, et se montra aussi comique qu'Aristophane, avec un goût plus fin et plus délicat. Ménandre.

PHIDIAS. Cet artiste est immortel comme les monumens d'Athènes qu'il dirigea. Ses ouvrages avaient un si grand caractère que, selon la remarque de Quintilien, il réussit mieux à représenter les dieux que les hommes. Phidias.

La statue de Minerve, haute de vingt-six coudées, fut son chef-d'œuvre. Il voulait la construire en marbre, et dit au peuple qu'en la faisant ainsi elle durerait plus, et coûterait moins. La vanité du peuple, choquée de cette économie, lui ordonna de se taire; et on décida que la statue serait en or et en ivoire.

Son génie fut la victime de l'envie : on l'accusa de vol et d'impiété; la puissance et l'amitié de Périclès ne le sauvèrent pas de la mort.

MÉTON, célèbre astronome, dix mois avant la guerre du Péloponèse ayant observé le solstice d'été, produisit une période de dix-neuf années solaires, qui renfermaient deux cent trente-cinq lunaisons, et ramenaient le soleil et la lune à peu près au même point du ciel. Méton.

Les auteurs comiques l'attaquèrent vainement dans leurs satires; il obtint un succès éclatant. Les Athéniens gravèrent les points des solstices et des équinoxes sur leurs murs, et fixèrent le commencement de l'année, ainsi que le renouvellement des archontes, à la lune qui suit le solstice d'été.

POLYGNOTE employa son talent à consacrer la Polygnote.

gloire de la Grèce : il fut remercié par un décret des amphictyons, pour avoir peint dans un portique d'Athènes les événemens de la guerre de Troie; on décida qu'il devait être par-tout nourri gratuitement.

Zeuxis. ZEUXIS surpassa peut-être tous ses rivaux en force et en coloris : il disait avec fierté qu'il donnait ses ouvrages, parce qu'on ne pouvait pas les payer.

Protogène. PROTOGÈNE acquit aussi beaucoup de gloire par ses pinceaux. Il était ami d'Aristote.

Praxitèle. PRAXITÈLE fut l'un des plus habiles sculpteurs : son chef-d'œuvre était un Cupidon, dont il fit présent à la courtisane Phryné. Cette femme, célèbre par sa beauté et par ses vices, s'était engagée à payer la reconstruction de la ville de Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription : « Alexandre a détruit Thèbes; Phryné l'a re-» bâtie. »

Polyclète. POLYCLÈTE se distingua par la beauté de ses statues d'airain.

Apelle. APELLE, dont le nom retrace la gloire, perfectionna la peinture par ses écrits autant que par ses tableaux : il fit plusieurs portraits d'Alexandre; le plus admiré était celui qui le représentait un foudre à la main.

Lorsqu'il vint à la cour de Ptolémée, roi d'Égypte, l'envie se déchaîna contre lui; ses ennemis voulurent le perdre. Revenu à Éphèse, il s'en vengea en composant son fameux tableau de la Calomnie. On dit que sa Vénus sortant de la mer était la plus belle de ses productions.

Lysippe, immortel parmi les sculpteurs, fut un des ornemens de Sicyone, sa patrie. Alexandre avait défendu à tout autre qu'à lui de faire sa statue, comme à tout autre qu'à Apelle de peindre son portrait. Lysippe.

Son chef-d'œuvre fut une statue en bronze de ce héros, que dans la suite Néron eut le mauvais goût de vouloir faire dorer.

Nous ne comprenons point dans ce tableau les orateurs célèbres, tels que Périclès, Alcibiade, Démosthène, Eschine, Lycurgue. Dans ces siècles de liberté, l'éloquence était le premier moyen pour arriver à la tête des gouvernemens, et tous les hommes qu'on vient de nommer, se trouvent acteurs principaux dans les événemens politiques : ils ont paru assez souvent sur la scène de l'histoire pour n'en pas faire mention dans cette notice.

Le célèbre Pythagore appartient aussi aux mêmes époques; mais, comme législateur et philosophe, il trouvera sa place lorsque nous parlerons de la Grande Grèce.

QUATRIÈME AGE DE LA GRÈCE.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Événemens après la mort d'Alexandre.—Ses funérailles.—Règne d'Aridée, frère naturel d'Alexandre.—Régence de Perdiccas.—Sa mort.—Règne d'Antipater.—Armement des Athéniens.—Rappel de Démosthène.—Guerre contre Antipater.—Fuite de Démosthène.—Sa mort.—Soumission d'Athènes à Antipater.—Régence de Polysperchon.—Retour de la reine Olympias en Macédoine.—Accusation contre Phocion.—Sa mort.—Honneurs rendus à la mémoire de Phocion.—Gouvernement de Démétrius de Phalère.—Crime de la reine Olympias.—Sa mort.—Reconstruction de Thèbes par Cassandre.—Troubles à Athènes, causés par Démétrius Poliorcète.—Siége de Rhodes.—Invention d'une machine de guerre.—Bataille d'Ipsus.—Partage de l'empire d'Alexandre.—Prise d'Athènes par Démétrius.—Caractère et exploits de Pyrrhus.—Défaite, fuite et mort de Démétrius.—Arrivée de Pyrrhus à Athènes.—Son départ pour l'Italie.—Sa victoire sur les Romains.—Ses propositions de paix rejetées par le sénat romain.—Son expédition en Sicile.—Son retour en Italie.—Sa défaite et son retour en Épire.—Événemens en Macédoine en l'absence de Pyrrhus.—Victoire de Pyrrhus sur les Gaulois.—Guerre de Pyrrhus contre Lacédémone.—Courage des femmes de Sparte.—Armement général de Sparte.—Assaut général.—Mort de Pyrrhus, blessé par une tuile.—Magnanimité d'Antigone.

Événemens après la mort d'Alexandre.

LORSQUE Alexandre, après avoir traversé la Grèce, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, la Perse et la Médie, se précipitait sur les provinces de l'Inde avec la rapidité d'un torrent, et semblait regarder l'empire du monde comme le prix de la

course aux jeux Olympiques, plusieurs Brachmanes qui se trouvaient sur son passage, frappèrent tour-à-tour la terre de leurs pieds. Alexandre leur ayant demandé la raison de ce mouvement, ils répondirent : « Quelque ambitieux, quelque » puissant que soit un homme pendant sa vie, il » ne peut occuper sur la terre, après sa mort, » qu'une place égale à la mesure de son corps. » On dut se rappeler cette sage réponse, dès que le sort eut terminé les jours du conquérant de l'Asie : ce héros, qui remplit l'univers de sa gloire, qui laissait un si grand vide dans le monde, demeura quelques jours isolé sans pouvoir posséder le cercueil qu'il devait occuper; à peine le son de sa voix eut-il cessé de se faire entendre, déjà ses dernières volontés étaient méconnues; déjà sa famille, méprisée, passait sous la dépendance de quelques généraux ambitieux, prêts à dévorer ses dépouilles; et le maître de l'Orient, naguère si terrible, ne présentait plus que la triste image d'un tison éteint au milieu du vaste embrasement qu'il avait causé.

Les dynasties renversées par lui n'existaient plus; les républiques, ployées sous le joug militaire, avaient perdu l'habitude et le prestige de la liberté; Alexandre en mourant laissait les parties de son immense empire sans maître légitime, sans lois certaines et sans union. Les anciens droits détruits, les nouvelles prétentions élevées, l'orgueil des vainqueurs, la faiblesse des vaincus, la vaillance même des troupes et leur dévouement à différens chefs égaux en talens, en ambition et en

courage, ouvraient un champ sans limites à cette anarchie militaire, à ces discordes sanglantes qu'Alexandre avait prévues, et qu'il nommait si justement ses jeux funéraires.

On devait, suivant ses derniers ordres, porter son corps au temple de Jupiter Ammon; mais Antipater le réclamait au nom de la Macédoine; et comme un oracle promettait les plus hautes destinées à la ville qui posséderait ces restes d'un héros, chacun des généraux prétendait les placer dans la partie de l'empire soumise à son pouvoir. Sans cet oracle, qui excitait l'ambition, on se serait plus occupé du trône d'Alexandre que de son tombeau.

Ses funérailles.

Après plusieurs jours d'incertitude et de débats, on se décida à suivre les intentions du monarque: on convint que son corps serait conduit en Libye. Les préparatifs de ces pompeuses funérailles durèrent deux années: le char qui le portait et le catafalque eurent une magnificence proportionnée à l'étendue de sa puissance et à l'éclat de sa gloire.

Ptolémée, qui commandait en Égypte, vint le recevoir à la tête d'une armée; mais, au lieu de l'envoyer en Libye, il le garda dans la ville d'Alexandrie, pour profiter, ainsi que l'Égypte, des promesses de l'oracle.

Règne d'Aridée, frère naturel d'Alexandre.

Aucun des compagnons d'Alexandre n'avait assez de modération pour souffrir un maître, ni assez de prépondérance pour forcer les autres à lui obéir: dans cette position, en attendant que le sort des armes décidât de leurs prétentions, ils convinrent de reconnaître pour roi Aridée, frère naturel d'Alexandre. Ce prince était devenu imbécille par

l'effet d'un breuvage que lui avait donné dans sa jeunesse la jalouse et cruelle Olympias, femme du roi Philippe. Perdiccas eut le titre de régent pour gouverner sous le nom de ce fantôme royal, et le régent lui-même n'obtint qu'une puissance fort limitée, et qui devint illusoire par le partage que les généraux se firent des provinces de l'empire, dont ils furent plutôt les maîtres que les gouverneurs. Régence de Perdiccas.

Nous avons vu dans l'histoire de la Perse les dispositions de ce premier partage, les troubles qui en furent la suite : jamais l'histoire n'offrit de guerres plus cruelles, de traités plus fréquens, d'alliances plus souvent formées et rompues; les peuples infortunés, combattant pour le choix des tyrans, changeaient à chaque instant de lois, de limites et de maîtres. Plusieurs généraux, compris dans le premier partage, disparurent de ce théâtre ensanglanté *. Perdiccas périt en faisant la guerre contre Ptolémée. Eumène tua dans une bataille Python et Néoptolème; et en peu de temps toutes les prétentions diverses furent obligées de céder à la force de quelques chefs plus éminens en richesses, en fortune et en capacité. Ainsi les concurrens se trouvèrent réduits à un petit nombre de princes qui formèrent enfin quatre grandes monarchies. Les nouveaux maîtres de l'Orient étaient Ptolémée en Égypte, Séleucus, Eumène, Léonat, Antigone, Lysimaque et Cratère, qui se disputaient l'Asie. Sa mort.

* An du monde 3683. — Avant Jésus-Christ 321.

Règne d'Antipater

Antipater gouvernait la Macédoine, et voulait commander à la Grèce. Le titre de régent, qu'il avait obtenu après la mort de Perdiccas, lui faisait même espérer qu'il parviendrait à étendre sa domination sur tous les états d'Alexandre.

Le roi Aridée, qu'on nommait aussi Philippe, vivait sous sa tutelle à Pella. Alexandre laissait plusieurs femmes qui, loin de trouver de puissans protecteurs parmi ses sujets, ne rencontrèrent que d'implacables ennemis. Statira pouvait être enceinte, et donner naissance à un fils qui aurait réuni dans sa personne les droits d'Alexandre et de Darius; Roxane la fit mourir. Roxane elle-même venait de mettre au jour un fils qu'on appela Alexandre; il partagea avec Aridée le titre de roi.

Cette illustre et malheureuse famille n'eut dans ces temps de crimes qu'un appui fidèle; ce fut Eumène, le plus brave, le plus expérimenté, le plus vertueux des généraux macédoniens. Tant qu'il vécut, les enfans d'Alexandre ne restèrent pas tout-à-fait orphelins; mais la guerre leur enleva bientôt cette dernière ressource.

Armement des Athéniens.

Lorsqu'on apprit dans la Grèce le trépas d'Alexandre, cette nouvelle ressuscita les espérances des amis de la liberté *: les Athéniens, toujours prompts et légers, se livrèrent à la joie, se crurent indépendans, et, malgré les conseils prudens de Phocion, levèrent une armée, équipèrent une flotte, et suivirent les avis impétueux de Léosthène qu'ils nommèrent général de leurs troupes.

* An du monde 3681. — Avant Jésus-Christ 323.

Démosthène, rappelé de son exil, fut reçu en triomphe : la tribune retentit encore de sa voix éloquente, il exhorta le peuple à soulever toute la Grèce pour défendre son indépendance contre l'ambition d'Antipater. Vainement Phocion lutta contre Démosthène; vainement il voulut faire sentir l'impossibilité de vaincre, avec des forces si peu nombreuses et si divisées, les armées redoutables et aguerries des généraux d'Alexandre : la passion n'écoute pas la sagesse; la guerre fut résolue. Rappel de Démosthène.

Presque toutes les villes du Péloponèse prirent le parti d'Athènes, et Léosthène se trouva à la tête d'une armée considérable.

Antipater, instruit de ces événemens, crut que, sans attendre des renforts d'Asie, il devait par sa rapidité dissiper cette insurrection dès sa naissance : il entra en Thessalie n'ayant que treize mille Macédoniens et six cents chevaux; sa flotte, de cent dix galères, suivait la côte. Léosthène lui livra bataille * et le défit. L'année suivante, les Athéniens lui firent encore éprouver un échec, et le forcèrent de se renfermer dans la ville de Lamia, qu'ils assiégèrent. Ayant reçu un secours conduit par Léonat, il tenta de nouveau le sort des armes : les Grecs remportèrent la victoire. Léonat périt; Antipater capitula, rendit Lamia aux alliés, et, se retirant avec ses troupes, évita prudemment toute action jusqu'à l'arrivée de Cratère qui venait d'Asie à son secours. Guerre contre Antipater.

Ces avantages enivraient d'orgueil le peuple

* An du monde 3683. — Avant Jésus-Christ 321.

athénien. Phocion seul, prévoyant les suites de cette guerre, disait souvent : « Quand cesserons-» nous donc de vaincre ? » Ces craintes ne tardèrent pas à être justifiées : les forces d'Antipater s'élevèrent, par l'arrivée de Cratère, à quarante-huit mille hommes; les alliés n'en avaient que vingt-huit mille. Malgré cette supériorité, ils attaquèrent l'ennemi avec courage, mais sans discipline. La terrible phalange rompit leurs rangs et les mit en déroute. Ils proposèrent la paix : Antipater, aussi rusé que brave, répondit qu'il voulait traiter séparément avec chaque ville. L'union seule faisait la force des alliés; cet artifice la rompit. Les intérêts se divisèrent : chaque ville rappela ses troupes, et ne s'occupa plus qu'à obtenir pour elle-même des conditions favorables. Antipater s'approcha successivement de toutes ces cités, qui s'accommodèrent avec lui, et livrèrent Athènes à sa vengeance.

Les Athéniens, abandonnés, passèrent, selon leur coutume, de l'arrogance à l'abattement. Antipater était parti de Thèbes, et s'avançait sur eux; ils lui envoyèrent Phocion qu'il estimait, et le chargèrent de désarmer son courroux. Phocion sauva sans doute Athènes d'une ruine qui paraissait inévitable; mais ses efforts ne purent empêcher Antipater d'exiger de dures conditions. Ce prince lui disait : « Je ferai pour vous, Phocion, tout ce » qui ne sera pas incompatible avec ma sûreté et » même avec la vôtre; mais il faut bien garantir » mon autorité et votre vie de l'inconstance de » ce peuple remuant. » Il exigea donc qu'on lui

livrât Démosthène et Hypéride; qu'on rétablît l'aristocratie dans Athènes; qu'on reçût dans la citadelle une garnison macédonienne, et qu'on payât les frais de la guerre.

Démosthène et Hypéride, instruits de leur sort, prirent la fuite. Archyas, envoyé à leur poursuite, trouva Hypéride à Égine, l'arracha du temple où il s'était réfugié, et le remit dans les mains d'Antipater qui le fit mourir. Fuite de Démosthène.

Démosthène, arrivé dans l'île de Calaurie, cherchait un asyle près des autels de Neptune : Archyas l'engagea vainement à se confier à la clémence d'Antipater; cet homme illustre, démêlant l'artifice, voulut mourir libre, et s'empoisonna. Sa mort.

Les Athéniens décrétèrent que l'aîné de sa famille serait toujours nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Ils élevèrent une statue à cet orateur célèbre, et firent écrire au bas ces paroles : « Démosthène, si ta force eût égalé ton » génie et ton éloquence, jamais Mars le Macé» donien n'eût triomphé de la Grèce. »

Athènes se soumit au pouvoir d'Antipater, et comme Phocion fut chargé de gouverner, il adoucit ce joug par ses vertus. Sévère et juste, il rappela les bannis, mit en place les citoyens honnêtes, comprima les factieux; et, s'il ne put rendre la liberté à sa patrie, il la fit jouir des avantages de l'ordre et de la paix. Soumission d'Athènes à Antipater.

On sentit alors le vif regret de ne l'avoir pas écouté lorsqu'il combattait les projets de Léosthène. « Ces orateurs superbes et présomptueux,

» disait Phocion, ressemblent aux cyprès; ils » sont hauts et ne portent point de fruits. » Et comme on lui demandait dans quelles circonstances plus favorables il conseillerait la guerre, il répondit : « Je la conseillerai quand je verrai » les jeunes gens décidés à garder leurs rangs; » les riches à contribuer volontairement, et les » orateurs à ne pas se laisser corrompre. »

Régence de Polysperchon.

La discorde existait toujours entre les successeurs d'Alexandre, et leurs arrangemens passagers étaient sans cesse troublés par de nouveaux incidens *. Antipater, sentant sa fin s'approcher, désigna pour régent de l'empire Polysperchon, le plus ancien des capitaines d'Alexandre : il croyait par ce choix assurer la tranquillité publique, et satisfaire l'amour-propre de ses rivaux, qui devaient supporter plus facilement la prééminence d'un vieux capitaine que celle de Cassandre, son propre fils, car celui-ci se faisait à la fois craindre et mépriser par son ambition et par ses vices. Ce sacrifice d'un intérêt de famille à l'intérêt public était digne d'éloges; mais Cassandre ne put s'y résigner : dès que son père fut mort, il forma dans la Grèce un parti contre Polysperchon, engagea dans ses intérêts Ptolémée, gouverneur d'Égypte, et Antigone qui commandait dans toutes les provinces de l'Asie-Mineure.

Cette nouvelle division fut d'abord favorable aux Grecs. Polysperchon, dans l'intention de s'attirer leur appui, rappela les exilés, et rendit

* An du monde 3684. — Avant Jésus-Christ 320.

aux villes leur ancienne indépendance. Olympias, depuis long-temps retirée en Épire, revint alors en Macédoine pour fortifier, par l'éclat de son nom, le parti royal et la régence de Polysperchon.

Retour de la reine Olympias en Macédoine.

Eumène, toujours fidèle aux jeunes rois, soutint leur cause en Asie. Athènes était dans ces circonstances un point trop important pour qu'on ne s'empressât pas de s'en assurer; Alexandre, fils de Polysperchon, accourut pour s'en saisir, et pour y rétablir la démocratie : mais Nicanor, par les ordres de Cassandre, s'était déjà rendu maître du Pirée. La présence de ces deux forces ennemies remplit Athènes de troubles et de factions. Les Athéniens, animés par l'espoir que Polysperchon donnait à toutes les villes de rétablir la démocratie, accusèrent Phocion de trahison : ils lui reprochèrent de s'être entendu avec Nicanor et Cassandre pour maintenir l'oligarchie, dont il se montra toujours partisan.

Accusation contre Phocion.

Phocion voulut en vain plaider sa cause; l'assemblée était tumultueuse et composée de tous les hommes les plus factieux et les plus dépravés de la ville; ils refusèrent de l'écouter. L'accusé, suivant l'usage, pouvait prononcer sa peine; il dit : » Citoyens, je me condamne à la mort; mais vous » devez absoudre tous ceux que vous menacez » avec moi du supplice; ils sont innocens; ils » n'ont fait qu'obéir à leur chef. » Sa générosité fut inutile; on traîna à sa suite les infortunés qu'il avait voulu sauver. Ce grand homme, qu'on appelait universellement l'*homme de bien*, s'a-

Sa mort.

vança froidement vers son cachot, entouré de quelques citoyens vertueux qui versaient des larmes, et d'une tourbe insolente d'hommes sans aveu qui l'insultaient. Conservant son noble courage jusqu'au dernier moment, il but tranquillement la ciguë, et fit dire à son fils d'oublier l'injustice de sa patrie.

Tel fut le sort de l'un des plus grands hommes d'Athènes, qui avait commandé quarante-quatre fois les armées *.

Disciple de Platon, Phocion avait pratiqué ce que son maître enseignait. Ennemi du luxe, désintéressé, inflexible lorsqu'il s'agissait de l'intérêt public, austère pour lui, indulgent pour les autres, il faisait la guerre avec gloire, il aimait la paix par principe; elle devait, selon son opinion, être le but de tout gouvernement. Souvent il disait que les guerres les plus justes affaiblissent toujours les états. Sa femme était digne de lui par sa modestie et par ses vertus. Une dame ionienne, lui reprochant sa simplicité, étalait devant elle ses parures et ses bijoux : « Pour moi, dit la sage » Athénienne, mon plus bel ornement, c'est mon » époux qui commande nos guerriers depuis vingt » ans. »

L'éloquence de Phocion était forte comme sa vertu, et sage comme sa raison : il ne la chargeait point d'ornemens superflus, et il connaissait trop la légèreté de la multitude pour ne pas dédaigner ses éloges : un jour même, comme son discours

* An du monde 3685.

excitait de nombreux applaudissemens, il se tourna vers un ami en lui disant : « Aurais-je proféré » quelques paroles imprudentes ? » Chabrias l'ayant chargé de partir avec six galères pour toucher le tribut que devait une colonie, il lui dit : « Vous me donnez trop de monde si vous m'en- » voyez à des amis, et trop peu si je vais trouver » des ennemis. » Son austérité déplut souvent à la légèreté athénienne ; et comme on lui reprochait le froncement de ses sourcils, qui annonçait une humeur sévère, il répondit : « Athéniens, » le froncement de mes sourcils ne vous a jamais » fait de mal, tandis que le sourire de vos flatteurs » vous a souvent fait pleurer. »

Loin d'imiter les orateurs verbeux, il regardait la concision comme le plus grand mérite d'un discours. On lui demandait un jour à quoi il rêvait ; il dit : « J'examine les moyens de retrancher quel- » que chose de ce que j'ai à dire au peuple. » Un harangueur, puissant à la tribune et faible aux combats, l'insultait parce qu'il s'opposait à la guerre. « Tu vois bien, reprit Phocion, que je » n'agis point par intérêt ; car, s'il y a guerre, je » te commanderai ; et, s'il y a paix, tu me com- » manderas. »

Indigné des transports que faisaient éclater les Athéniens en apprenant la mort de Philippe, il leur reprocha cette bassesse : « Songez, ajouta-t-il, » que l'armée qui vous a vaincus à Chéronée n'est » diminuée que d'une tête. »

Philippe, triomphant de toute la Grèce, échoua devant ce grand homme. Phocion défendit contre

lui l'Eubée; il lui enleva Mégare et le défit en bataille rangée. Alexandre avait forcé le monde à lui obéir; il ne put contraindre Phocion à recevoir cent talens qu'il lui envoya comme à l'homme qu'il estimait le plus. Phocion répondit en refusant : « Si le roi estime ma probité, il doit me » permettre de la garder. » Le conquérant s'irrita, et dit qu'il ne pouvait considérer comme amis ceux qui refusaient toute grace de lui. Alors Phocion lui en demanda une; c'était la liberté de deux Corinthiens et d'un citoyen d'Imbros : il l'obtint, et le roi chargea Cratère de lui donner en souveraineté une ville d'Asie. Phocion, aussi peu ambitieux que cupide, le refusa de nouveau. Cette grandeur d'ame fit une telle impression sur Alexandre que, dans le temps même où, enivré d'orgueil et se croyant plus qu'un homme, il supprimait dans ses lettres adressées aux plus grands personnages le mot *charin* qui veut dire *joie et salut*, il conserva toujours cette formule d'égard en écrivant à Phocion.

La fierté de cet homme d'état n'aveuglait jamais sa prudence; et comme les Athéniens voulaient refuser d'envoyer leur contingent en Asie à l'armée d'Alexandre, il dit : « Songez qu'il faut être » ou les plus forts, ou les amis du plus fort. » Le peuple athénien, dont l'ingratitude acquit autant de célébrité que ses illustres victimes eurent de gloire, ne se contenta pas dans sa fureur d'avoir immolé Phocion; il fit porter son corps hors de l'Attique, et défendit à tout citoyen de lui rendre les honneurs funèbres. Les habitans de Mégare lui

dressèrent un bûcher : une dame de cette ville, qui assistait à la cérémonie, éleva sur le lieu même un cénotaphe (ou tombeau vide); elle recueillit les ossemens du héros, et les enterra sous son foyer en lui adressant ces paroles : « Foyer sacré, » je te confie les précieux restes d'un homme » vertueux; conserve-les fidèlement; tu les ren- » dras au tombeau de ses ancêtres quand les Athé- » niens seront devenus justes et sages. »

Son vœu fut exaucé; le repentir succéda au crime : on rapporta dans Athènes ces débris d'un grand homme, si religieusement conservés par les soins d'une étrangère. Le peuple éleva une statue en bronze à Phocion, et punit de mort ses accusateurs.

Honneurs rendus à la mémoire de Phocion.

Les Athéniens, privés par la retraite d'Alexandre, fils de Polysperchon, du secours qu'ils espéraient, reçurent la loi de Cassandre. Il laissa des troupes dans la citadelle, et leur donna pour tyran Démétrius de Phalère. Cet homme, très-estimé à Athènes par son éloquence, sa sagesse et son courage, s'était hautement déclaré pour l'indépendance de la république, et contre la domination d'Alexandre dès le temps même d'Harpalus. Il devint doublement célèbre comme philosophe et comme homme d'état : sa justice et sa fermeté maintinrent la tranquillité dans la ville; il augmenta les revenus, diminua les dépenses, fit respecter les lois, soulagea les pauvres, et se montra si juste que, pendant son administration qui dura plus de dix ans, la république ne s'aperçut pas qu'elle avait un maître.

Gouvernement de Démétrius de Phalère.

Polysperchon vint assiéger Athènes, et ne put s'en emparer. La guerre, qui continuait toujours avec acharnement entre les successeurs d'Alexandre, amena des événemens funestes pour la famille de ce monarque * : le vertueux Eumène, après une grande vicissitude de succès et de revers, fut vaincu et pris par Antigone qui le fit périr : il protégeait seul les jeunes rois. La reine Olympias, dont l'ambition sans bornes n'était effrayée par aucun crime, crut qu'elle parviendrait au pouvoir absolu en se délivrant de tous ceux qui lui portaient ombrage. Eurydice, femme du roi Aridée, balançait sa puissance; Olympias les fit assassiner tous deux. Nicanor, frère de Cassandre, et plusieurs grands personnages du royaume, périrent aussi par ses ordres. Si les rois n'entendent pas la voix de la vertu, ils devraient au moins écouter celle de l'expérience, qui prouve par mille exemples que la cruauté, loin de diminuer le nombre des ennemis, les multiplie, et que toute injustice mine la base du pouvoir.

Crimes de la reine Olympias.

Les fureurs d'Olympias soulevèrent le peuple contre elle **. Cassandre accourait sous prétexte de venger le roi, mais dans l'intention réelle de s'emparer de la Macédoine. Tout se déclara pour lui : la tyrannie ne trouve point de défenseurs dès qu'elle est malheureuse.

Sa mort.

La reine, assiégée dans Pydna; fut obligée de se rendre à discrétion : les parens de ses victi-

* An du monde 3689.
** An du monde 3690.

mes convoquèrent l'assemblée des Macédoniens, et demandèrent son châtiment. Olympias se défendit avec fierté. Un arrêt la condamna à mort: les soldats chargés de l'exécution refusèrent de porter la main sur la mère du héros qui les avait si souvent conduits à la victoire : mais les fils des infortunés morts victimes de sa barbarie, n'écoutant que leur désespoir, se précipitèrent sur elle, et tranchèrent ses jours.

Cassandre, aussi ambitieux, aussi féroce qu'Olympias, mais plus dissimulé, déguisa quelque temps ses intentions criminelles sous le masque de la vertu. Les ruines de Thèbes, autour desquelles erraient ses anciens habitans, étaient à la fois pour les Grecs un monument de douleur et d'humiliation. Cassandre entreprit de la rebâtir : toutes les villes de la Grèce, et sur-tout Athènes, contribuèrent à sa réédification; en peu d'années cette illustre cité reprit son ancienne splendeur. Reconstruction de Thèbes par Cassandre.

Cassandre, après s'être ainsi concilié l'affection des Grecs, s'empara d'Argos et de la Messénie. Il redoubla d'activité pour rendre sa puissance égale à celle d'Antigone, dont la domination s'étendait chaque jour en Asie; de Ptolémée, dont l'Égypte et la Palestine reconnaissaient les lois, et de Séleucus qui venait de s'emparer de Babylone, de la Perse et de la Médie.

Mais, tandis que tous se disputaient les débris de ce vaste empire, les Macédoniens, fatigués de leurs divisions, élevèrent la voix en faveur du jeune roi Alexandre, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane : ce prince était âgé de quatorze ans.

Par-tout les vieux soldats de son père faisaient entendre leurs murmures sur sa captivité, et le demandaient pour maître. Cassandre alors, cessant de voiler son ambition, fit empoisonner ce jeune monarque avec sa mère.

Polysperchon parut d'abord disposé à le venger : il fit venir dans son camp un autre fils d'Alexandre, nommé Hercule, que ce monarque avait eu de Barsine, veuve de Memnon; il s'avança pour combattre Cassandre : mais bientôt, rapprochés par la crainte de perdre leur pouvoir, ils se réconcilièrent, et le malheureux Hercule périt victime de leur perfidie.

Polysperchon ne jouit pas long-temps du fruit de ses crimes; il mourut ainsi que son fils, et laissa Cassandre maître de la Macédoine.

Ptolémée voulait donner un titre plus légitime à ses prétentions à l'empire, et se disposait à épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre-le-Grand, et veuve du roi d'Épire. Antigone en fut informé; et, au moment où cette princesse allait partir de Sardes pour se rendre en Égypte, il la fit assassiner. Ainsi la passion de dominer, portant à tous les crimes ces indignes successeurs d'un héros, causa la destruction de sa famille, moissonnée tout entière par les ingrats qui lui devaient leur fortune et leur gloire : mais presque toujours l'ambition n'a pour toute jouissance que des rêves courts et cruels; en peu d'années ces brigands disparurent de la terre. Séleucus et Ptolémée, princes justes et clémens, furent les seuls qui établirent des empires durables : la violence, semblable au torrent,

ravage et passe; la modération seule fertilise, produit et conserve.

Tandis que la Macédoine et l'Asie étaient agitées par ces violens orages, Athènes jouissait d'un profond repos sous le sage gouvernement de Démétrius de Phalère; mais ce bonheur ne fut pas d'assez longue durée. Dans ce temps, Démétrius, fils d'Antigone, et qu'on nomma depuis Poliorcète (preneur de villes), commençait à se faire connaître par un brillant mélange de nobles qualités et de funestes défauts; sa beauté, sa bravoure, sa magnificence, l'étendue et la vivacité de son esprit, sa générosité après la victoire, sa fermeté dans les revers qui lui faisaient trouver toujours de nouvelles ressources, son habileté dans l'art des siéges, l'heureuse invention de ses machines de guerre, et son infatigable activité excitaient une juste admiration : mais tout ce mérite était terni par un amour excessif pour les voluptés, par une ambition sans bornes, et par une inconstance que rien ne pouvait fixer.

Troubles à Athènes, causés par Démétrius Poliorcète.

Son père Antigone, peu content de posséder la moitié de l'Asie, voulait dominer dans la Grèce *. Démétrius son fils, chargé d'exécuter ses ordres, arriva tout-à-coup avec deux cent cinquante voiles dans le port d'Athènes, où l'on ne s'attendait pas à cette attaque. S'étant rendu maître du Pirée, il proposa aux Athéniens de rétablir la démocratie : on reçut cette proposition avec transport. Démétrius de Phalère connaissait trop le peuple athé-

* An du monde 3698.

nien pour livrer une nouvelle victime à son ingratitude ; il demanda au vainqueur de l'envoyer à Thèbes : Démétrius l'estimait, et lui permit de partir. L'événement justifia sa prévoyance. Ces mêmes Athéniens, qui avaient porté l'admiration pour sa justice et sa sagesse au point de lui élever autant de statues qu'il y avait de jours dans l'année, le condamnèrent à mort par contumace, renversèrent ses trois cents statues, prodiguèrent sans mesures les plus grands honneurs à Antigone et à Démétrius, leur donnèrent le nom de rois et de dieux sauveurs, et firent porter leurs images avec celles des autres divinités aux fêtes de Minerve.

Démétrius de Phalère, apprenant les outrages des Athéniens, dit à ses amis : « Les ingrats peu» vent détruire mes statues ; mais ils ne pourront » effacer les vertus qui me les ont méritées. » Il se réfugia d'abord chez Cassandre, et ensuite en Égypte, près de Ptolémée Soter : il trouva dans ce prince plutôt un ami qu'un protecteur. Démétrius avait honoré sa vie par la justice de son administration ; il illustra sa retraite par de bons ouvrages que malheureusement le temps ne nous a pas conservés.

Démétrius Poliorcète, poursuivant le cours de ses exploits, descendit dans l'île de Chypre, parvint, à l'aide des machines qu'il inventa, à s'emparer de Salamine, et défit en bataille rangée la flotte de Ptolémée. Son père Antigone, transporté de joie et d'orgueil, lui envoya le diadème, et lui donna dans ses lettres le titre de roi. Les Égyptiens

accordèrent la même dignité à Ptolémée. Seleucus, Lysimaque et Cassandre, ne voulant pas leur être inférieurs, se décorèrent aussi de la couronne. Ainsi les soldats d'Alexandre montèrent audacieusement sur les trônes que leur maître avait conquis.

Siége de Rhodes.

Démétrius avec quarante mille hommes attaqua l'île de Rhodes *. Ce siége fameux fit un égal honneur aux assiégeans et aux assiégés. Les Rhodiens s'étaient acquis une grande considération par l'étendue de leur commerce, par l'industrie de leur agriculture, par la magnificence de leur ville; ils avaient des lois justes, une liberté sage, des citoyens courageux et des marins habiles. Leur défense fut opiniâtre : les travaux étaient aussitôt détruits qu'achevés; les femmes signalaient leur courage comme les hommes. Démétrius de son côté redoublait d'audace et d'activité; il inventa dans ce siége une redoutable machine de guerre, nommée l'hélépole, la plus grande qu'on eût encore vue : elle avait neuf étages; chaque étage était garni de catapultes et de balistes, ainsi que de deux béliers armés de fer, que poussaient les bras de mille guerriers. Une mine, creusée par les Rhodiens sous le chemin que devait parcourir cette machine, la fit écrouler. Enfin, après un an d'efforts inutiles, Démétrius se vit obligé de lever le siége et de laisser Rhodes jouir de son indépendance. Au milieu du tumulte des combats, des assauts, des sorties, le célèbre peintre Protogène

Invention d'une machine de guerre.

* An du monde 3700.

achevait paisiblement l'un de ses plus beaux tableaux.

Démétrius, après la conclusion du traité, voulut le voir, et lui exprima sa surprise d'une tranquillité si profonde à l'approche d'un si grand péril. Le peintre répondit : « Je savais que vous » aviez déclaré la guerre aux Rhodiens, et non aux » arts. »

La délivrance de Rhodes était due en partie à une attaque que faisait alors Cassandre contre Athènes. Démétrius revint le combattre, et le chassa de l'Attique *. On logea le vainqueur au temple de Minerve. Démétrius profana ce lieu sacré par ses débauches. Bravant les dieux, et déifiant ses courtisanes, il leur éleva des autels. Pour comble d'humiliation, les Athéniens se virent forcés de lui donner cinq cents talens, dont il fit présent à Lamia sa maîtresse.

Enivré par ses succès, et se croyant destiné à jouer le rôle d'Alexandre, il se fit déclarer à Corinthe généralissime des Grecs. Cette démarche dévoila ses prétentions à l'empire; déjà Antigone et lui montraient ouvertement l'intention de conquérir la Macédoine. Cassandre, irrité, s'unit étroitement contre eux avec Lysimaque, Séleucus et Ptolémée. Cette ligue puissante attira tout l'effort de la guerre en Asie. Démétrius, d'abord battu, remporta ensuite une victoire. Après une longue alternative de succès et de revers, l'armée des alliés et celle d'Antigone et de Démétrius se ren-

Bataille d'Ipsus.

* An du monde 3701.

contrèrent à Ipsus en Phrygie *, et se livrèrent une bataille décisive. Antigone y périt ; son armée fut mise en déroute. Démétrius, enveloppé, se fit jour au travers des ennemis : il sauva sa vie par sa bravoure que secondait l'audacieuse intrépidité du jeune Pyrrhus, roi d'Épire, alors son ami, et qui devint depuis si célèbre.

Démétrius perdit ses troupes, ses richesses, ses états, tout enfin, hors l'espérance qui ne l'abandonnait jamais.

Partage de l'empire d'Alexandre.

Les vainqueurs firent, après cette victoire, un partage définitif de l'empire d'Alexandre. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie et la Palestine; Cassandre la Macédoine et la Grèce; Lysimaque la Thrace, le Pont et la Bithynie; Séleucus toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume prit le nom de royaume de Syrie, dont Antioche fut la capitale.

Démétrius, errant et suivi de quelques guerriers fidèles, vint chercher un asyle dans Athènes. Les Athéniens, qui l'avaient traité comme un dieu lorsqu'il était vainqueur, le regardèrent comme un vil banni après sa défaite : ils avaient offert un temple à sa fortune; ils fermèrent leurs portes à son malheur.

Depuis la bataille d'Ipsus, Cassandre possédait paisiblement la Macédoine, et dominait dans la Grèce. Pour rendre ses droits plus respectables aux yeux des Macédoniens, il s'était marié avec Thessalonice, sœur d'Alexandre-le-Grand : fa-

* An du monde 3701.

vorisé par le destin, il n'eut plus d'ennemis que ses remords. On le haïssait, on le méprisait; mais on lui obéit. Un trône acquis par tant de crimes ne devait pas être solide. Cassandre mourut. Il laissait trois fils, nommés Philippe, Antipater et Alexandre. Philippe survécut peu à son père; ses deux autres frères se disputèrent la couronne. La reine Thessalonice voulut vainement les rapprocher; ils coururent aux armes. Antipater, irrité des reproches de sa mère, l'assassina. Ce meurtre révolta la plus grande partie de ses sujets. Pyrrhus, roi d'Épire, prit le parti d'Alexandre, et entra en Macédoine. Antipater périt; la vie d'Alexandre fut de courte durée : de sorte qu'il ne resta sur la terre aucun rejeton de la famille du conquérant de l'Asie.

Prise d'Athènes par Démétrius.

La mort de Cassandre laissait à la Grèce quelque espoir de liberté; l'active ambition de Démétrius ne lui permit pas d'en jouir : ce prince, détrôné, se réconcilia avec Séleucus, obtint d'assez grandes possessions en Asie, leva des troupes, arma des vaisseaux, revint en Grèce, entra dans l'Attique, et s'empara d'Athènes. Le peuple s'attendait à une juste vengeance, la terreur régnait dans la ville; elle fut au comble lorsque tous les citoyens, rassemblés par les ordres du roi au théâtre, se virent environnés d'une foule de soldats armés. Démétrius, satisfait d'avoir puni leur bassesse et leur ingratitude par quelques heures d'effroi, leur pardonna.

Il partit ensuite pour se rendre maître du Péloponèse. Les Spartiates lui résistèrent; il les battit, et défit complètement le roi Archidamus près

de Lacédémone. Le courage des habitans et les nouvelles qu'il reçut des troubles de Macédoine l'empêchèrent de prendre cette ville. En s'éloignant, il traversa la Grèce, entra dans les états d'Alexandre pour le soutenir contre Antipater : mais il trouva que Pyrrhus l'avait déjà prévenu. Alexandre, vainqueur de son frère, céda plusieurs villes au roi d'Épire pour reconnaître ses services, et acheva la conquête de son royaume sous la protection de Démétrius. N'ayant plus besoin de secours, il voulut se délivrer d'un protecteur dont il redoutait la domination. Démétrius, informé de ses complots, le tua et se déclara roi de Macédoine. Cet accroissement de puissance excita la jalousie de Lysimaque : il rassembla une armée pour entrer en Macédoine, et Pyrrhus même, n'ayant pu amener Démétrius à aucun acommodement, s'arma contre lui.

Nous avons vu précédemment que le roi d'Épire avait sauvé la vie de Démétrius dans la bataille d'Ipsus : mais l'ambition des princes écoute rarement la voix de l'amitié et de la reconnaissance; sous le nom de gloire, l'intérêt prend trop souvent chez eux la place de toutes les vertus.

Le sort avait destiné Pyrrhus aux aventures les plus romanesques; les orages de sa vie commencèrent avec sa naissance. Il était à la mamelle, lorsqu'un usurpateur détrôna son père Éacide : échappé au poignard des rebelles, on le porta en Illyrie chez le roi Glaucias. Ce monarque, craignant la vengeance de Cassandre, roi de Macédoine, voulait lui livrer cette innocente victime; Caractère et exploits de Pyrrhus.

mais le jeune enfant, saisissant sa robe avec ses mains, le toucha par son sourire et par ses caresses. Le roi le prit sous sa protection, l'éleva; et lorsqu'il fut grand, un parti de sujets fidèles le rappela en Épire. Il y rentra et monta sur le trône.

Quelques années après, étant allé en Illyrie pour assister aux noces d'un fils de Glaucias, ses sujets se révoltèrent de nouveau, et donnèrent le sceptre à Néoptolème, son grand oncle. Pyrrhus, dépouillé de sa puissance, se rendit en Asie; ce fut le premier théâtre de sa gloire : il fit des prodiges de valeur à la bataille d'Ipsus. Après cette fatale journée, il alla en Égypte : sa renommée, son esprit, sa douceur lui concilièrent l'amitié du roi et de la reine Bérénice. Cette princesse lui fit épouser Antigone, sa fille. Ptolémée lui donna une flotte et des subsides; avec ces secours il rentra en Épire, battit les rebelles, et conclut avec Néoptolème un traité, en vertu duquel ils devaient régner conjointement. Leur bonne intelligence dura peu : le perfide Néoptolème corrompit quelques officiers de Pyrrhus, et les décida à l'empoisonner. Antigone découvrit le complot et en avertit son époux. Pyrrhus, dissimulant son ressentiment pour assurer sa vengeance, invita Néoptolème à un festin, le fit assassiner, et resta seul maître de l'Épire.

Quelque temps après, il porta ses armes en Macédoine, comme nous l'avons dit précédemment *. Alexandre et Antipater étant morts, il déclara la guerre à ce même Démétrius, époux de sa sœur

* An du monde 3711.

Déidamie, et dont il avait sauvé la vie au péril de ses jours.

Tandis qu'il entrait dans la Macédoine, Démétrius, par une autre route, pénétra dans l'Épire et la livra au pillage. Pyrrhus cependant rencontra une seconde armée macédonienne, commandée par Pantauchus, qui passait pour un des plus braves et des plus habiles généraux de la Grèce. La bataille fut sanglante et long-temps douteuse : au milieu de la mêlée, Pantauchus, défiant le roi d'Épire, le cherchait et l'appelait par-tout à grands cris. Pyrrhus, volant à sa rencontre, le combattit avec intrépidité, reçut une légère blessure, et renversa son ennemi. Sa défaite entraîna la déroute des Macédoniens. Cette victoire accrut beaucoup la renommée de Pyrrhus; on disait qu'il ressemblait à Alexandre par son génie, par sa figure et par son audace, tandis que les autres rois n'imitaient ce héros que par leur luxe, leur garde et leur orgueil.

Ce jeune guerrier se faisait adorer des soldats en leur attribuant modestement sa gloire. Ayant su qu'ils le surnommaient *l'Aigle de l'Épire*, il leur dit : « Si je suis un aigle, vous êtes mes » ailes, car ce sont vos armes qui m'ont élevé si » haut. »

Sa douceur égalait son courage. On lui amena un jour quelques jeunes officiers qui, dans un festin, s'étaient permis des propos outrageans contre lui : leur ayant demandé s'ils avaient réellement proféré ces paroles indiscrètes : « Oui, » seigneur, répondit l'un d'eux, et nous en au-

» rions bien dit davantage, si le vin ne nous » eût manqué. » Il rit de cette saillie, et leur pardonna.

Défaite, fuite et mort de Démétrius.

Satisfait de son triomphe et des avantages que lui offrait Démétrius, Pyrrhus conclut une trève avec lui. La paix en aurait été la suite; mais Démétrius lui fit une nouvelle injure. Le roi d'Épire venait d'épouser Lanassa, fille d'Agatocle, tyran de Syracuse; elle lui avait apporté en dot l'île de Corfou. Cette princesse, mécontente des procédés de Pyrrhus qui lui préférait d'autres femmes, se retira à Corfou, et entretint des intelligences secrètes avec Démétrius : celui-ci l'enleva et la prit pour femme. Pyrrhus, irrité, entra de nouveau dans la Macédoine, que Lysimaque attaquait d'un autre côté. Démétrius s'avança pour le combattre; mais toute son armée se révolta et passa dans le parti de Pyrrhus. Abandonné par ses troupes, entouré d'ennemis, Démétrius, pour la seconde fois dépouillé de ses états, se sauva sous l'habit d'un pâtre, et chercha une nouvelle fortune en Asie. Séleucus et Ptolémée lui cédèrent la Phénicie et la Cilicie : mais l'inconstant Démétrius, s'éloignant encore de ces riches provinces pour tenter d'inutiles conquêtes, succomba enfin sous les armes de Séleucus. Ses troupes furent mises en déroute. Après avoir erré quelque temps au milieu des montagnes, il se vit obligé de se rendre à discrétion; et Séleucus le retint dans un château, où la débauche termina ses jours.

Arrivée de Pyrrhus à Athènes.

Pyrrhus, vainqueur, n'avait pas voulu laisser au parti de Démétrius le temps de se relever; après

avoir partagé la Macédoine entre lui et Lysimaque, il se rendit à Athènes, qui lui ouvrit ses portes.

Les Athéniens lui décernèrent de grands honneurs; et, en reconnaissance de leur bon accueil, il leur donna le sage conseil de ne jamais laisser entrer dans la ville aucun roi, pas même lui.

De retour en Macédoine, il trouva ce pays en fermentation. Les Macédoniens se trouvaient humiliés d'obéir à un roi d'Épire, autrefois vassal de leurs souverains. Lysimaque, profitant de ces dispositions, souleva toute la nation, et força Pyrrhus de rentrer dans son royaume. Quelques villes qui lui furent cédées le décidèrent à conclure la paix.

Son départ pour l'Italie.

Le génie de ce prince était trop ardent pour se tenir long-temps renfermé dans les étroites limites d'un si petit royaume : le sort lui offrit bientôt une occasion de porter ses armes en Italie. Plus frappé de la gloire que des dangers de l'entreprise, il s'y précipita sans hésiter. Les habitans de Tarente, alors en guerre avec les Romains, ainsi que les Lucaniens et les Samnites, appelèrent le roi d'Épire à leur secours, et il résolut de remplir leur vœu.

Un de ses favoris, Cynéas, ministre habile et sage, s'opposant vainement à ce projet, en montrait toutes les difficultés, et demandait quel avantage on pourrait retirer d'une guerre si dangereuse dans un pays si éloigné. « Comment, lui » dit Pyrrhus, vous ne voyez pas que, les Ro» mains étant une fois vaincus, rien ne pourra » nous résister, et que nous serons maîtres de l'I-

» talie ? » — « Eh bien ! répondit Cynéas, après » avoir conquis l'Italie, que ferez-vous ? » — « La » Sicile est divisée, reprit le roi, il sera facile » de s'en emparer ? » — « Sera-ce le terme de » la guerre ? » — « Non, nous passerons en Afri- » que : Carthage résistait à peine à Agatocle ; » elle nous offrira une victoire facile. » — « Je » vois, seigneur, qu'avec tant de puissance vous » pourrez revenir vous emparer de la Macédoine » et de toute la Grèce ; mais que ferons-nous en- » suite ? » — « Alors, mon cher Cynéas, nous » nous reposerons ; et nous passerons nos jours en » festins et en plaisirs. » — « Eh ! que ne commen- » cez-vous donc par là, dit Cynéas : pourquoi » marcher à travers tant de périls, faire tant de » malheureux, répandre tant de sang pour cou- » rir, par de si longs et de si incertains détours, » au but que vous pouvez toucher sans peine au- » jourd'hui ? »

L'ambition ne peut comprendre le langage de la sagesse. Pyrrhus partit, et débarqua en Italie. Le bruit de ses exploits l'avait précédé et grossit ses forces. Avant de combattre, il fit proposer aux Romains sa médiation pour conclure la paix : le consul Lévinus répondit que les Romains ne le voulaient point pour arbitre, et ne le craignaient pas comme ennemi. Les armées s'a-

Sa victoire sur les Romains.

vancèrent et furent bientôt en présence. Pour la première fois les Grecs combattirent les Romains. Pyrrhus, s'étant approché de leur camp pour le reconnaître, admira leur ordonnance, et dit : « Ces dispositions ne sont pas trop barbares pour

» avoir été faites par des barbares; il faut voir à » l'épreuve ce qu'ils savent faire. »

Jamais son courage n'avait encore rencontré d'adversaires si redoutables; leur opiniâtreté égalait son audace : il revint sept fois à la charge contre eux; enfin ses éléphans, jusque là inconnus en Italie, rompirent les rangs des Romains, et les mirent en déroute.

Après cette victoire, il envoya Cynéas à Rome pour proposer la paix. Appius Claudius décida le sénat à la refuser. Cynéas, frappé de la majesté de ce sénat, dit à son maître qu'il avait cru en y entrant se trouver dans une assemblée de rois. Les Romains envoyèrent Fabricius au roi d'Épire pour l'engager à se retirer. Pyrrhus voulut le gagner par de riches présens; le fier Romain lui dit : « Conservez votre or, moi je garde ma pauvreté » et ma vertu. »

Ses propositions de paix rejetées par le sénat romain.

La campagne suivante commença par un combat de générosité. Le médecin de Pyrrhus, ayant formé le projet de l'empoisonner, en informa les Romains. Fabricius qui les commandait, écrivit au roi pour l'avertir de ce complot. Pyrrhus, touché de cette générosité, renvoya les prisonniers sans rançon, et offrit de nouveau la paix qui fut encore refusée.

Il livra bientôt une grande bataille aux Romains près d'Asculum : la nuit sépara les deux armées sans avantage décisif. Pyrrhus, occupant le lendemain le champ de bataille, parut vainqueur; mais il dit lui-même à ceux qui le félicitaient : « Encore » une victoire semblable, et nous sommes perdus. »

Son expédition en Sicile.

La difficulté de cette guerre, et les avantages plus faciles que lui faisait espérer une expédition en Sicile, le décidèrent à la tenter. Il laissa une garnison dans Tarente, et débarqua dans l'île avec trente mille hommes. Ayant vaincu en plusieurs rencontres les Carthaginois et les Mamertins, il se rendit le maître du pays, et s'y crut d'abord assez solidement établi pour donner le trône de Sicile à son fils Hélénus. Ses conquêtes et l'ivresse de la fortune avaient changé son caractère : ce prince, si doux en Épire, ne montra qu'un tyran à la Sicile. Ses injustices produisirent leur effet ordinaire, des révoltes. Bientôt les Samnites et les Tarentins, vivement pressés par Rome, le conjurèrent de revenir en Italie. Lorsqu'il sortit de la Sicile, les Carthaginois et les Mamertins lui enlevèrent beaucoup de monde dans sa retraite. Sans cesse harcelé par eux, il dut un jour sa vie à sa force seule; car, d'un coup de sabre, il fendit en deux un Carthaginois dont le fer était levé sur lui.

Son retour en Italie.

Arrivé en Italie, il marcha contre les Romains, et les rencontra près de Bénévent dans une forte position *: Manius Curius les commandait. Les deux armées s'attaquèrent avec furie. Cette journée fut fatale à Pyrrhus : ses éléphans, blessés par les traits des ennemis, se retournèrent, et portèrent le désordre dans ses rangs. Le carnage fut grand, la victoire des Romains complète; et Pyrrhus, trompé dans ses projets, déchu de toutes

Sa défaite et son retour en Épire.

* An du monde 3750.

ses espérances, retourna en Épire, où il ne ramena que huit mille hommes.

On rapporte qu'en quittant la Sicile, il dit : « Je laisse un beau champ de bataille aux Romains » et aux Carthaginois. » Son expédition dans cette île et en Italie avait duré six ans.

Événemens en Macédoine, en l'absence de Pyrrhus.

Pendant cet espace de temps, un nouveau maître s'était emparé de la Macédoine. Lysimaque, vaincu et tué dans une bataille contre Séleucus, laissait ce pays et la Thrace à la merci du vainqueur. Séleucus, arrivé dans la capitale de ses nouveaux états, s'y croyait en pleine sécurité ; Ptolémée Céraunus, banni d'Égypte, et comblé de ses bienfaits, l'assassina lâchement, et termina par cette perfidie les jours du plus grand et du dernier des capitaines d'Alexandre.

L'ambition de régner, qui l'avait porté à ce crime, rencontrait encore d'autres obstacles, dont un nouveau forfait l'affranchit. Arsinoé, sa sœur, veuve de Lysimaque, venait d'être proclamée reine : le perfide Céraunus, la trompant par une feinte tendresse, l'épousa, et dès qu'il se vit maître de sa personne, le barbare la poignarda, ainsi que ses enfans. Alors, délivré de tous concurrens, il se fit proclamer roi de Thrace et de Macédoine. Le ciel ne lui permit pas de jouir long-temps du fruit de ses cruautés. Une armée innombrable de Gaulois, sortie des bords de l'Océan, après avoir traversé la Germanie et la Pannonie, entra en Macédoine sous les ordres de Belgius. Céraunus, aveuglé comme le sont les princes la veille de leur ruine, refusa le secours des Dardaniens, rejeta

les propositions de paix des Gaulois qui ne voulaient qu'un tribut ; et, à la tête d'une faible armée, attaqua les barbares qui l'enveloppèrent, le firent périr sous leurs coups, mirent ses troupes en désordre, et pillèrent à leur gré ses états.

Dans cette crise, un général macédonien, Sosthène, s'empara des débris du trône, et parut par son audace digne d'y monter. Il surprit les barbares dans le désordre de la victoire, en fit un grand carnage, et les chassa de la Macédoine.

Peu de temps après, une autre colonne de Gaulois, sous les ordres de Brennus, se répandit encore dans cette contrée, et triompha de la valeur de Sosthène qui périt dans un combat. Brennus s'avança en Thessalie : les Thermopyles l'arrêtèrent peu ; il tourna le défilé, et marcha vers Delphes dans l'intention de piller le temple d'Apollon, disant arrogamment que les dieux des Grecs lui devaient aussi un tribut.

Comme il s'approchait de ces lieux, un affreux tremblement de terre, renversant les arbres, fendant les rochers, ouvrant des abîmes sur la route, répandit la crainte et la consternation parmi les barbares. Ce phénomène, que la crédulité prit pour un prodige, ranima le courage des Grecs, qui, se voyant secourus par les dieux, accoururent de toutes parts, se précipitèrent sur les Gaulois, et en détruisirent la plus grande partie. Le reste quitta la Grèce, et, cherchant une autre fortune en Asie, s'y établit dans une province appelée depuis Galatie. Brennus, après avoir as-

suré leur retraite, ne pouvant survivre à sa défaite, se donna la mort.

La Macédoine, délivrée de ce fléau, devint le sujet d'une nouvelle guerre entre Antiochus, successeur de Séleucus, et Antigone, fils de Démétrius Poliorcète. Celui-ci, se trouvant alors en Grèce, prévint son rival, et s'empara du royaume. Le roi de Bithynie se déclarait pour lui. Antiochus l'attaqua : Antigone vint le secourir; et cette lutte finit par un traité qui donnait à Antiochus toute l'Asie, et laissait à Antigone la Macédoine.

Victoire de Pyrrhus sur les Gaulois.

Telle était la position de cette contrée, lorsque Pyrrhus revint en Grèce. Les fatigues ni les revers ne pouvant calmer son ambition, il entreprit de détrôner Antigone, entra dans ses états, et remporta sur lui une grande victoire. Antigone, avant de fuir, lui résista long-temps. Un corps de Gaulois, qui servait dans son armée, balança la fortune, et opposa aux efforts de Pyrrhus la plus opiniâtre intrépidité. Ce prince, fier d'avoir vaincu des hommes dont le nom répandait alors l'effroi en Grèce et en Asie, éleva un trophée dans le temple de Minerve, et y plaça cette inscription : « Pyrrhus, ayant défait en bataille rangée les indomptables Gaulois, a dédié à Minerve ces boucliers qu'il leur a pris. Il n'est point étonnant qu'il les ait vaincus, car la vaillance est héréditaire dans la race des Éacides. »

Guerre de Pyrrhus contre Lacédémone.

Le roi d'Épire, habile dans l'art de vaincre, savait peu profiter de la victoire, et cherchait plus avidement une nouvelle gloire qu'un nou-

veau royaume : au lieu de poursuivre Antigone; de compléter sa défaite, et de réunir la Macédoine à ses états, il se laissa entraîner dans une guerre contre Lacédémone. Cette guerre, qui ne lui offrait d'autre avantage que l'espoir de triompher du peuple le plus célèbre par sa vaillance, exposait son royaume aux invasions des Macédoniens; mais un nouvel ennemi était un attrait auquel Pyrrhus ne pouvait résister.

Cléonime, roi de Sparte, haï de ses concitoyens qu'il révoltait par sa violence, se vit forcé par eux de descendre du trône. Son collègue Aréus, doux, sage et vaillant, se faisait généralement aimer. Cléonime éprouva dans le même temps un affront qui acheva d'aigrir son humeur impétueuse. Chélidonide, sa femme, rompit les liens qui l'unissaient à lui, pour s'abandonner sans contrainte à la passion que lui inspirait Acrotatus, fils du roi Aréus. Cette double injure étouffa dans le cœur de Cléonime tout noble sentiment; et, décidé à trahir son pays pour assurer sa vengeance, il courut au camp de Pyrrhus, et détermina ce prince à défendre sa cause, et à lui rendre son autorité.

Le roi d'Épire, toujours digne du surnom que lui donnaient ses soldats, entra dans le Péloponèse avec la rapidité d'un aigle. Rien n'était prêt pour repousser une attaque si imprévue; la terreur précédait Pyrrhus : on lui envoya des ambassadeurs pour négocier; il les amusa par des réponses vagues, continua sa marche, et arriva aux portes de Sparte sans qu'aucun obstacle pût l'arrêter. Les Spartiates, effrayés, croyant leur

ruine certaine, et n'espérant que la mort, voulaient envoyer leurs femmes et leurs enfans dans l'île de Crète; déjà le sénat rédigeait l'ordre de leur départ. Tout-à-coup une dame lacédémonienne, nommée Archidamie, paraît dans l'assemblée, l'épée à la main, et, portant la parole au nom des femmes, elle dit: « Déchirez ce dé» cret injurieux; nous n'obéirons point: vous » nous déshonorez en nous croyant assez lâches » pour vouloir survivre à notre patrie. Nous som» mes toutes décidées à vaincre ou à périr avec » vous. »

Courage des femmes de Sparte.

Leur courage obtint sa récompense; elles restèrent, et combattirent comme les hommes.

On arma les esclaves; tous les habitans, sans distinction de sexe ni d'âge, portant à la fois le glaive, la bêche et le pieu, creusaient des fossés, plantaient des palissades et combattaient. La reine Chélidonide, à la tête de ses compagnes, les conduisait, les encourageait par son exemple: elle portait un nœud coulant autour de son cou, prête à s'étrangler si Cléonime et Pyrrhus prenaient la ville.

Armement général à Sparte.

Le roi d'Épire, accoutumé à tout vaincre, irrité d'une résistance qu'il croyait impossible, pressait et renouvelait sans cesse ses attaques. Acrotatus, fils du roi, le repoussait par-tout, et se distinguait par des prodiges de valeur: enfin Pyrrhus, réunissant toutes ses forces, donna un assaut général; la mêlée fut terrible, le carnage affreux. Au milieu de ce péril, les femmes, intrépides, ne quittaient pas leurs époux; la victoire

Assaut général.

flottait indécise. Dans ce moment, le roi Aréus, arrivant de Crète, parut avec un renfort de deux mille Crétois. Ces troupes fraîches ranimèrent le courage des assiégés, refroidirent l'ardeur des assaillans, et les forcèrent à plier. Pyrrhus cherchait à rallier ses soldats; mais son cheval, blessé par un javelot, l'emporta malgré tous ses efforts, et son armée, le suivant en désordre, s'éloigna enfin des murs de Lacédémone.

Le roi de Sparte poursuivit chaudement l'ennemi, tailla en pièces son arrière-garde, et tua le jeune Ptolémée, fils du roi d'Épire. Pyrrhus, au désespoir, et terrible dans les combats comme Achille son aïeul, s'élance, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, perce de son glaive le général de la cavalerie lacédémonienne, fait un grand carnage des Spartiates, et les force à se retirer.

Mort de Pyrrhus blessé par une tuile.

La résistance de Sparte avait ranimé le courage des villes du Péloponèse. Argos, révoltée et reprenant son indépendance, venait de secouer le joug du roi d'Épire. Pyrrhus y courut: Aristias, chef d'une faction qui lui était dévouée, lui ouvrit la nuit une porte de la ville et l'y fit entrer. Les Argiens, retirés dans la forteresse, appelèrent à leur secours Aréus et Antigone qui arrivèrent rapidement. Pyrrhus, entouré d'ennemis et presque bloqué dans une ville dont tous les habitans s'armaient contre lui, voulut en sortir au moment où Aréus y pénétrait. Poursuivi par une foule de combattans dans une rue étroite, il reçoit un coup de javeline d'un jeune soldat: furieux, il se retourne et lève le bras pour se venger.

La mère du jeune Argien voyait le combat du haut de sa maison; à l'aspect du danger de son fils, elle saisit à deux mains une tuile, et la jette avec fureur sur le casque du roi. Pyrrhus, grièvement blessé, tombe de cheval; les ennemis se précipitent sur lui, et lui tranchent la tête.

Maguanimité d'Antigone.

Son armée, sans chef, mit bas les armes, et se rendit à Antigone, roi de Macédoine. Alcyonéus, fils de ce monarque, lui porta la tête de Pyrrhus: le roi, indigné, le frappa, lui reprocha son inhumanité, honora par ses larmes le héros vaincu, et le fit inhumer avec pompe.

Quelque temps après, Alcyonéus rencontra Hélénus, fils de Pyrrhus, errant, sans asyle, ne portant d'autre vêtement qu'un manteau déchiré. Il le rassura, le consola et le mena à son père. Antigone lui dit alors : « Cette bonne action, mon » fils, efface un peu la première, mais elle n'est » pas complète; tu devais vêtir Hélénus, et lui » ôter ce manteau déchiré qui fait plus de honte » au vainqueur qu'au vaincu. » Après ces mots, il embrassa Hélénus, et lui rendit le royaume d'Épire. Le cœur, fatigué de tant de traits de barbarie, a besoin pour se reposer de rencontrer ainsi quelque action généreuse.

Pyrrhus emporta au tombeau la réputation d'un guerrier intrépide, d'un chef habile, mais d'un homme d'état sans plan, d'un ambitieux sans frein. Nul ne sut mieux que lui commander une armée. et ne fut moins propre à gouverner un royaume. Son génie n'existait que pour la guerre, et personne ne le surpassa pour la science des manœu-

vres, le choix des positions, et le talent de s'attacher les soldats.

Scipion demandant un jour à Annibal, quel était selon lui le plus habile des généraux; le Carthaginois donna le premier rang à Alexandre, le second à Pyrrhus, et se plaça lui-même au troisième.

GUERRE CONTRE ATHÈNES ET SPARTE.

(An du monde 3736.)

Entreprise d'Antigone. — Dévouement d'Aratus banni de Sicyone. — Son commandement. — Mort d'Aristippe, tyran d'Argos. — Révolution à Sparte, causée par Agis et Léonidas. — Bannissement de Léonidas. — Son rappel. — Proscription et mort d'Agis. — Mort de Léonidas. — Règne de son fils Cléomène. — Ses exploits. — Proposition d'Aratus à Antigone. — Nouveaux exploits de Cléomène. — Bataille de Sélasie. — Défaite de Cléomène. — Mort d'Antigone. — Fuite de Cléomène en Égypte. — Entrée d'Antigone dans Sparte. — Mort de Cléomène à Alexandrie. — Règne de Philippe, fils d'Antigone. — Mort d'Aratus. — Expédition de Machanidas, tyran de Sparte. — Commandement de Philopœmen. — Mort de Machanidas. — Gouvernement tyrannique de Nabis. — Supplice de la statue. — Nouveaux exploits de Philippe. — Sa guerre contre les Romains. — Sa défaite. — Traité de paix. — Siége et reddition d'Argos.

Entreprise d'Antigone.

ANTIGONE, débarrassé d'un si redoutable adversaire, crut que l'instant était venu où il pouvait marcher sans obstacles sur les traces de Philippe et d'Alexandre, et rendre à la Macédoine l'empire de la Grèce : après avoir rangé sous son

pouvoir les villes du Péloponèse, que l'exemple de Sparte venait d'encourager à reprendre leur indépendance, il entra dans l'Attique. Athènes, accoutumée depuis long-temps à changer de maître, lui opposa une faible résistance; il s'en empara, et y reçut les hommages que ce peuple léger prodiguait tour-à-tour à ses défenseurs et à ses ennemis.

Le roi de Macédoine croyait pouvoir ensuite triompher facilement de Sparte affaiblie par la guerre qu'elle avait soutenue contre Pyrrhus, et par les divisions qui l'agitaient nouvellement; mais un peuple, jusque là peu connu, l'arrêta dans ses projets : ce peuple acquit bientôt une grande célébrité par son courage et par son amour pour la liberté.

Les Achéens formaient autrefois une petite république composée de douze villes : elle était faible, mais sage; obscure, mais heureuse. Une liberté réglée par les lois garantissait le repos public. Les Achéens n'aspiraient point à la célébrité; cependant la réputation de leur union et de leur probité s'étendit tellement, que plusieurs grandes cités, comme Tarente, Sybaris, Crotone, empruntèrent leurs lois pour terminer les troubles qui les tourmentaient. Dyme, Patra, Élis, Léontium, furent les principales villes de cette union. Le gouvernement était démocratique, et confié à un conseil composé des députés de chaque ville. Philippe et Alexandre détruisirent la liberté de cette confédération. Après leur mort, les Achéens restèrent sous la domination des Macédoniens : mais, lorsque Pyrrhus parut dans le Péloponèse,

les villes achéennes chassèrent les tyrans que leur avait donnés Antigone, reprirent leur liberté, et se formèrent de nouveau en corps de république.

Dévouement d'Aratus, banni de Sicyone.

A la même époque, Sicyone brisa les chaînes de Nicoclès qui s'en était rendu maître. Un jeune citoyen, nommé Aratus, échappé dans son enfance au massacre de sa famille, conçut, avec quelques bannis, le généreux projet de rendre la liberté à sa patrie : escaladant la nuit les murs de la ville, il surprit la garde, la mit en fuite, appela les citoyens à la défense de leur indépendance. Le peuple, ranimé par le cri de liberté, se souleva, mit le feu au palais du tyran, rappela les bannis, et se réunit à la ligue des Achéens.

Son commandement.

Aratus servit dans l'armée achéenne, et prouva, par son obéissance à ses chefs, qu'il respectait autant la discipline qu'il aimait la liberté : sa valeur et sur-tout sa sagesse lui méritèrent la confiance publique; la ligue le nomma général des troupes qu'elle levait pour se défendre contre le roi de Macédoine et contre le tyran d'Argos. Aratus, loin de se borner à attendre et à repousser des ennemis si puissans, les attaqua. Corinthe était la barrière du Péloponèse; avec quatre cents hommes seulement il entreprit de s'en emparer, et y réussit. La citadelle de Corinthe passait pour imprenable; Aratus vendit ses champs et les bijoux de sa femme pour payer un Corinthien qui lui indiqua un sentier taillé dans le roc, par lequel il parvint dans la forteresse, dont il se rendit maître. Il en chassa les Macédoniens, et y plaça une garnison achéenne.

La prise de cette ville donna tant de réputation à la ligue, que Mégare et plusieurs autres villes vinrent grossir sa force par leur alliance. Le roi d'Égypte, Ptolémée, voulut lui-même entrer dans la confédération ; il y fut admis : ce sage monarque n'effrayait point les républiques, car on le savait ennemi de toute tyrannie.

Ce fut dans ce temps que les Romains envoyèrent des ambassadeurs aux Athéniens et aux Étoliens * pour les inviter à s'allier avec eux contre Teuta, veuve d'un roi d'Illyrie. Les Illyriens alors exerçaient la piraterie sur toutes les côtes de la Grèce et de l'Italie. Les Corinthiens, flattés de la démarche de Rome, admirent leurs députés aux jeux Isthmiques. Les Athéniens, toujours extrêmes dans leur amitié comme dans leur haine, accordèrent chez eux le droit de cité aux Romains, et ne se doutèrent pas qu'ils ouvraient leurs portes à des maîtres.

Mort d'Aristippe, tyran d'Argos

Tous les tyrans de la Grèce, voyant dans Aratus le héros de la liberté, le craignaient et le détestaient. Aristippe, qui régnait dans Argos, tenta plusieurs fois de faire assassiner le général achéen. Aratus, sans gardes, n'avait pour défense que l'amour de ses concitoyens, tandis qu'Aristippe, rempli de terreur, se faisait entourer de soldats qui portaient toujours l'épée nue, regardant tout homme comme un ennemi, se méfiant de ses courtisans, et craignant même sa famille : on ne voyait pas d'escalier dans sa maison ; sa chambre,

* An du monde 3778.

très-élevée, se fermait avec une trappe, par laquelle on passait une échelle pour y monter ou pour en descendre. Aratus, voulant se venger de ses lâches complots, marcha contre lui et le défit complètement : Aristippe perdit la vie dans cette bataille.

Peu de temps après, Aratus obtint un triomphe plus doux sur Lysiade, tyran de Mégalopolis; il parvint, par la force et la douceur de son éloquence, à lui persuader de déposer son pouvoir. Ainsi la ligue achéenne, fortifiée par tant de conquêtes et d'alliances, devint en peu de temps la puissance prépondérante en Grèce, et parut hériter de la gloire que Sparte, Athènes et Thèbes avaient perdue.

Dans le même temps, un roi, vertueux et digne des beaux jours de Lacédémone, faisait de vains efforts pour rétablir dans sa patrie les lois de Lycurgue et les mœurs antiques. Les Lacédémoniens montraient encore du courage dans les grands dangers; mais cette république avait perdu ce qui faisait sa véritable force, son mépris des richesses et son amour pour l'égalité. Un éphore, Épitadéus, par haine pour son fils, fit passer une loi qui permettait de donner ou de léguer son bien à qui l'on voudrait : cette loi et l'introduction de l'or étranger, fruit empoisonné des conquêtes, corrompirent la république, et firent naître l'inégalité des fortunes; les vices du luxe et de la misère divisèrent les esprits, amollirent les caractères, et hâtèrent la décadence. Peu à peu les richesses se concentrèrent au point qu'on ne comptait guère

plus de mille Spartiates propriétaires; le reste de la population se composait d'artisans et d'étrangers. Les riches opprimaient les pauvres, et les incarcéraient pour se faire rendre l'argent qu'ils leur avaient prêté. Telle était la situation de Sparte lorsque Agis et Léonidas montèrent sur le trône.

Léonidas, avare, fier et voluptueux, suivait le torrent du siècle. Agis, à vingt ans, offrait aux regards étonnés l'image d'un ancien Spartiate. Animé du double amour de la gloire et de la patrie, soumis aux lois, ami de la liberté, partisan des anciennes mœurs, profondément affligé de la corruption de ses concitoyens et de l'abaissement de son pays, il conçut la noble idée de réformer la république, de ressusciter les anciens réglemens, et de rendre à Lacédémone son lustre et sa force : communiquant ses projets à ceux qu'il croyait propres à le servir, il trouva Lysandre, Agésilas et un grand nombre de jeunes citoyens disposés à embrasser sa cause. Il était sûr des pauvres, c'est-à-dire, de la plus grande partie du peuple, dont il soutenait les intérêts; mais les vieillards défendaient obstinément leurs fortunes et leurs préjugés, et les femmes repoussaient avec effroi tout changement qui aurait détruit le luxe et troublé leurs plaisirs.

Révolution à Sparte, causée par Agis et Léonidas.

L'aïeule seule d'Agis, la vertueuse Archidamie, ainsi qu'Agésistrate, sa mère, approuvaient ses nobles desseins, et l'encourageaient à les exécuter.

Agis, fortifié par leurs conseils, convoqua le peuple : il proposa sans détour le rétablissement des réglemens, l'abolition des dettes et le partage

des terres : Léonidas s'y opposa vivement. L'un invoquait les droits de propriété, le maintien de l'ordre public; l'autre les antiques lois, les intérêts du peuple, et la gloire inséparable de la liberté. La lutte fut longue et violente : les riches avaient acheté les suffrages d'un grand nombre d'artisans; la cupidité se défendit avec acharnement contre la justice : enfin la proposition d'Agis passa; mais elle ne fut adoptée qu'à la majorité d'une seule voix; et, soit qu'on crût impossible de maintenir la tranquillité publique avec un roi si opposé aux lois qu'il devait faire exécuter, soit qu'on se laissât entraîner par cette violence qui porte toujours le parti vainqueur à mal user de la victoire, on chassa du trône Léonidas, sous prétexte qu'il avait enfreint les lois en épousant une femme étrangère, et l'on mit à sa place Cléombrote son gendre, ami d'Agis, et zélé partisan de la discipline antique.

Bannissement de Léonidas.

Tous les titres des dettes furent apportés sur la place publique, et brûlés, à la grande douleur des créanciers, et à la grande joie du peuple et de la jeunesse, qui disaient n'avoir jamais vu un feu si beau et si clair.

Le succès de la révolution semblait certain; mais l'avarice de l'éphore Agésilas fit tout échouer. Cet homme artificieux persuada au roi Agis qu'il se ferait trop d'ennemis en exécutant à la fois les deux lois nouvellement adoptées : selon lui, un changement aussi brusque devait produire un trop grand bouleversement; c'était assez pour le moment d'avoir aboli les dettes, et la prudence

voulait qu'on différât le partage des terres, et qu'on l'opérât graduellement.

Agis le crut et se perdit. Ce délai mécontenta le peuple, dont l'inconstance naturelle se tourna du côté des riches qui s'appliquaient alors à le séduire. Sur ces entrefaites, Agésilas et Lysandre étant sortis de place, d'autres éphores furent nommés : ces nouveaux magistrats, choisis dans le parti contraire, accusèrent Agis et Cléombrote d'avoir porté atteinte par leurs innovations à la tranquillité publique. Agis, soutenu de ses partisans, se défendit avec vigueur; et, à la faveur d'une loi qui ôtait toute autorité aux éphores quand les deux rois étaient d'accord, non-seulement il triompha de l'accusation, mais il parvint même à faire déposer les éphores pour avoir violé cette loi en l'accusant.

Ce succès devait rétablir solidement son pouvoir; mais, par malheur, la république s'étant alors alliée avec les Achéens contre les Étoliens, Agis se vit forcé de sortir de la ville, de prendre le commandement de l'armée, et de marcher au secours d'Aratus.

Pendant son absence, Agésilas, redevenu éphore, mécontenta tellement les citoyens par ses violences, par son mépris pour les ordres de Cléombrote, et par les gardes dont il se faisait insolemment entourer, qu'on ne douta plus de son projet de parvenir à la tyrannie. Le peuple, aigri par les riches qui Son rappel. prodiguaient leurs trésors pour le soulever, rappela Léonidas, et cassa tous les décrets précédemment rendus.

Proscription et mort d'Agis.

Agis, n'ayant point trouvé l'occasion de combattre, revint à Sparte : il y vit la révolution faite et ses jours proscrits ; il se réfugia dans un temple pour mettre sa vie à l'abri de la fureur de ses ennemis. Cléombrote chercha aussi un asyle près des autels des dieux ; mais il trouva un appui plus certain dans la tendresse courageuse de sa femme Chélonide, fille de Léonidas. Cette princesse vertueuse, toujours fidèle au malheur, avait suivi son père dans l'exil malgré les ordres de son mari ; mais dès qu'elle vit Léonidas sur le trône et son époux près de l'échafaud, elle prit le deuil, et se déclara hautement pour Cléombrote : ses larmes, ses prières lui sauvèrent la vie ; il fut banni ; et Chélonide, toujours ferme dans ses devoirs de fille et d'épouse, le suivit dans l'exil malgré toutes les instances de son père.

On n'osait employer la force pour arracher Agis de son asyle. Léonidas, afin de le tromper, lui proposa de remonter sur le trône avec lui : il ne fut point dupe de cet artifice ; mais il n'échappa ainsi à la puissance et à la ruse de ses ennemis, que pour périr par la trahison des hommes dont l'amitié lui inspirait le plus de confiance. Ampharès et deux autres traîtres l'engagèrent à sortir quelquefois la nuit, sous leur escorte, pour se rendre au bain ; et, comme il en revenait, ils se saisirent de lui, et l'entraînèrent devant les éphores.

Dans ce péril imminent, sa fermeté ne se démentit pas ; il soutint avec éloquence la justice de sa cause ; mais sa perte était résolue ; on le condamna

à mort; et voyant dans cet instant un soldat qui répandait des larmes, il lui dit : « Ne pleure pas » la mort d'un citoyen vertueux; pleure plutôt » les méchans qui le condamnent. »

On le conduisit au cachot. Le peuple, informé de l'arrêt, se souleva, voulut forcer la prison et délivrer Agis. Les soldats, bravant un ordre injuste, refusèrent de porter la main sur leur roi. Ampharès, alors magistrat, craignant ce tumulte, le fit étrangler par le bourreau.

Archidamie et Agésistrate, perçant la foule, se présentèrent dans cet instant à la porte de la prison. Le cruel Ampharès leur permit d'entrer; et, après avoir joui des larmes qu'elles répandaient sur le corps de leur fils, il les fit tuer. Elles moururent en Lacédémoniennes. Agésistrate, présentant son cou au bourreau, dit : « Puisse au moins mon » malheur être utile à Sparte ! »

Léonidas ne put saisir Archidamus, frère d'Agis, qui se déroba par la fuite à ses coups.

Il arrêta sa femme, et la força d'épouser son fils Cléomène. Cette princesse infortunée conserva toujours une haine profonde pour Léonidas; mais elle se laissa toucher par les soins et par l'amour de son jeune époux, qui dans la suite fit briller sur le trône les vertus d'Agis.

Mort de Léonidas. Règne de son fils Cléomène.

Léonidas termina bientôt une vie souillée de crimes. Cléomène, son fils et son successeur, décidé à exécuter les grands desseins qu'Agis n'avait pu remplir, crut avec raison que la guerre pouvait seule lui donner les moyens d'acquérir assez de gloire et d'autorité pour faire la révolu-

tion qu'il méditait : profitant du premier prétexte, il engagea la république à rompre avec les Achéens, se mit à la tête des troupes, montra son génie dès son début, prit Mantinée, et força Aratus à se retirer. Quelque temps après, il remporta une grande victoire sur les Achéens près de Mégalopolis. Certain alors de l'attachement des troupes et de l'affection du peuple lacédémonien, dont ses succès flattaient l'orgueil, il revint inopinément à Sparte, surprit à table les éphores qui conspiraient sa perte, et les fit tuer par ses soldats. Agésilas seul se sauva dans une chapelle dédiée à la Peur, et qu'on avait placée à la porte du tribunal pour rendre plus sacrée la crainte salutaire des lois.

Ses exploits

Cléomène bannit de la ville quatre-vingts citoyens du parti le plus contraire à l'ancienne discipline; il rassembla le peuple, déplora le sort d'Agis, vanta ses vertus, réhabilita sa mémoire, remit en vigueur ses décrets, fit adopter la loi du partage des terres, donna le premier l'exemple en se dépouillant de ses biens; et, après avoir rétabli les repas publics et tous les réglemens de Lycurgue, il revola à son armée pour consolider cette révolution par de nouveaux succès.

La fortune couronna encore quelque temps ses armes; il s'empara de plusieurs places du Péloponèse, remporta une nouvelle victoire sur les Achéens, et les força de lui demander la paix. Ils furent obligés de se soumettre aux conditions qu'il proposait, dont la première était qu'on le nommât général de la ligue achéenne.

Aratus, irrité, ne put se résoudre à perdre le

commandement dont il jouissait depuis trente-trois ans : son ressentiment l'aveugla sur les vrais intérêts de sa patrie; il envoya des émissaires à Antigone, pour lui faire entendre que Cléomène méditait la conquête du Péloponèse, dans l'intention de rendre les Lacédémoniens maîtres de la Grèce : on lui assurait que, s'il voulait s'opposer à l'ambition de Sparte, Aratus entrerait dans ses vues, et lui livrerait Corinthe comme place de sûreté. Bientôt Aratus, qui avait encore un grand crédit dans la ligue, décida les Mégalopolitains à solliciter ouvertement les secours du roi de Macédoine. C'est ainsi que les passions des Grecs les conduisaient à leur ruine.

Propositions d'Aratus à Antigone.

La jalousie qui les divisait, mit un terme à leur gloire, en leur inspirant le fatal désir d'appeler d'abord dans leurs querelles les rois de Perse. L'or étranger perpétua ensuite la guerre et la discorde : toujours désunis, ils ne purent opposer que de faibles obstacles à l'ambition de Philippe et d'Alexandre. Les mêmes rivalités les soumirent au joug du conquérant de l'Asie; et au moment où la mort de Pyrrhus, l'heureuse révolution de Sparte et les succès de la ligue achéenne donnaient un juste espoir de faire revivre l'ancienne liberté, ces mêmes Grecs, loin d'être éclairés par tant de malheurs, commettent encore les mêmes fautes qui les avaient perdus. Les Achéens, les Étoliens, les Spartiates, les Thébains et les Athéniens, au lieu de s'unir indissolublement pour résister aux rois qui voulaient les asservir, se divisent de nouveau. Aratus même, qui avait mérité

par son courage le glorieux titre de restaurateur de la liberté, sacrifie l'intérêt public à sa jalousie contre Cléomène, et court en aveugle au-devant du joug macédonien. Enfin nous verrons bientôt ces peuples, incorrigibles dans leur égarement, implorer tour-à-tour la protection des Romains, et forger de leurs propres mains les liens qui les enchaînèrent.

L'habile Antigone saisit promptement cette occasion de se mêler des affaires du Péloponèse : il accéda à toutes les propositions d'Aratus. Les Achéens, aigris contre Sparte par leur défaite, entrèrent dans l'alliance du roi de Macédoine, rompirent toute négociation avec les Lacédémoniens, et continuèrent la guerre.

Nouveaux exploits de Cléomène.

Cléomène, sans s'effrayer de ces nouveaux obstacles, redoubla d'activité, et remporta de nouveaux avantages : mais Antigone, s'étant avancé avec vingt mille hommes, s'empara *, malgré ses efforts, d'Orchomène, de Mantinée, et le réduisit à défendre la Laconie. Le courage du roi de Sparte s'accrut avec ses dangers : il affranchit, il arma les Ilotes, et, avec ce surcroît de forces, trompant les ennemis par sa célérité, il parut tout-à-coup devant Mégalopolis, et la prit d'assaut. Les habitans de cette ville aimèrent mieux s'exiler et abandonner leurs biens et leurs foyers, que de reconnaître les lois de Sparte, et de se séparer des Achéens. Cependant ceux-ci ne tardèrent pas à se repentir d'avoir appelé Antigone :

* An du monde 3779.

il les traita non comme des alliés, mais comme des sujets; il les força de soudoyer ses troupes, releva les statues de leurs tyrans, et fit gémir Aratus du coup funeste qu'il avait porté à sa patrie.

Cléomène, profitant du moment où les Macédoniens étaient en quartiers d'hiver, tomba sur eux, les battit, et ravagea l'Argolide. L'été suivant, Antigone s'avança en Laconie avec trente mille hommes. Cléomène lui en opposait vingt mille *. Les deux armées se rencontrèrent à Sélasie, près du mont Olympe. Le combat fut opiniâtre et la victoire long-temps indécise. Euclidas, frère de Cléomène, posté sur une hauteur, commandait l'aile gauche de l'armée lacédémonienne. Les Achéens et les troupes d'Antigone qui lui étaient opposées devaient, suivant les ordres du roi, le contenir et non l'attaquer dans une position si forte. Le jeune Philopœmen, alors simple capitaine dans les troupes achéennes, apercevant dans l'armée ennemie un mouvement dont on pouvait tirer avantage, n'attendit aucun ordre, entraîna par son exemple ceux qui l'entouraient, et marcha sur les Spartiates. Les Achéens et les Macédoniens le soutinrent, s'emparèrent des hauteurs, enveloppèrent Euclidas, et détruisirent toute sa troupe; cet événement décida la victoire. Malgré tous les efforts du roi de Sparte, la phalange macédonienne, piques baissées, enfonça les Lacédémoniens. Il fallait les tuer pour

Bataille de Sélasie.

Défaite de Cléomène.

* An du monde 3781.

les vaincre : six mille restèrent sur la place ; leurs auxiliaires périrent presque tous. Cléomène ne ramena à Sparte que deux cents hommes. Au moment où il vit son aile gauche enveloppée, et son frère massacré, il s'écria : « Mon cher Euclidas,
» tu es perdu! mais au moins tu meurs en Spar-
» tiate ; ta mort sera donnée pour exemple à nos
» enfans, et chantée par les dames de Lacédé-
» mone. »

Mort d'Antigone.

Antigone ressentit une joie si vive d'avoir vaincu Cléomène et Sparte, que, dans son transport en s'écriant : « O l'heureuse journée ! » il vomit le sang, et fut attaqué d'une fièvre lente qui le conduisit au tombeau. Ainsi les faveurs de la fortune sont souvent aussi funestes que ses rigueurs.

Dans ce grand désastre, Sparte montra son antique fermeté, et parut au moment de sa ruine digne de son ancienne gloire. On y déplora le malheur public, non les malheurs privés ; les vieillards enviaient le sort des jeunes guerriers morts pour la patrie.

Fuite de Cléomène en Égypte.

Cléomène ne put soutenir la vue de Lacédémone près de subir le joug du vainqueur ; ayant perdu l'espoir de la secourir, il résolut de la venger, et s'embarqua avec sa famille pour l'Égypte, dont il espérait tirer de puissans secours.

Un vieillard lui reprocha sa fuite, et lui dit qu'un descendant d'Hercule devait plutôt mourir sous le glaive d'Antigone, que d'aller ramper dans la cour d'un successeur d'Alexandre. Cléomène répondit : « Quand on cherche la mort, il faut

» qu'elle soit utile et louable ; mais mourir pour » fuir l'adversité, c'est manquer de courage et » abandonner sa patrie. »

Antigone entra dans la ville de Sparte : satisfait de sa victoire et du départ de Cléomène, il ne commit aucun excès ; mais s'il ne répandit point de sang, il porta un coup mortel à la république, en abolissant les lois de Lycurgue. Il retourna ensuite en Macédoine, où il ne vécut que trois ans *. Cependant Cléomène, arrivé à Alexandrie, fut reçu par Ptolémée avec les égards que méritaient son rang, sa gloire et son malheur. Le roi d'Égypte arma des vaisseaux et leva des soldats qui devaient rendre à Sparte son héros et sa liberté ; malheureusement la mort empêcha Ptolémée d'effectuer ses promesses. Entrée d'Antigone dans Sparte

Le nouveau roi n'hérita point de ses grandes qualités : injuste, cruel, livré aux débauches, la vertu de Cléomène l'importunait ; de vils flatteurs rendirent suspect à ses yeux ce grand homme qui s'était attiré l'affection du peuple d'Alexandrie. Les tyrans croient coupables tous ceux qu'ils soupçonnent ; la crainte est inséparable de la cruauté. Cléomène est jeté en prison ; ses amis lui en ouvrent les portes. Le roi de Sparte, outré de cette injure, parcourt, les armes à la main, les rues d'Alexandrie, en appelant le peuple à la liberté. Quelques braves Lacédémoniens l'entourent ; la multitude les suit, les plaint, mais ne les défend point. Les satellites du roi s'avancent,

* An du monde 3782.

et les intrépides Spartiates, se voyant abandonnés, s'entre-tuent tous pour éviter la honte du supplice. Le roi d'Égypte ordonna sans pitié la mort de la mère, de la femme, des enfans de Cléomène, et fit attacher le corps de cet illustre prince à une croix.

Mort de Cléomène à Alexandrie.

A peu près dans ce temps, l'île de Rhodes, que n'avaient pu conquérir les rois de Perse, d'Égypte, ni même ce fameux Démétrius, vainqueur de tant de villes, fut presque détruite par un affreux tremblement de terre : il déracina les arbres, dévasta les champs, fendit les rochers, fit écrouler les édifices, et renversa ce fameux colosse placé à l'entrée du port, et qu'on admirait comme une des sept merveilles du monde.

Le courage des Rhodiens les avait défendus de leurs ennemis ; leur sagesse leur donna par-tout des amis. Les rois de Sicile, d'Égypte, de Syrie et de Macédoine prodiguèrent leurs trésors pour relever cette république, et Rhodes, en peu de temps, par leur secours, reprit son ancien éclat.

Un peuple bien différent, les Étoliens, aussi brave, mais plus remuant, plus ambitieux, surtout plus avide, et qui ne vivait que de brigandages, agitait alors la Grèce *. Profitant de la ruine de Sparte, de la retraite et de la maladie d'Antigone, ils ravagèrent le Péloponèse. Aratus, sur le bruit de leurs excès, rassembla les forces des Achéens, et marcha contre eux : le sort trompa son courage ; il fut battu à Caphies. Les

* An du monde 3783.

Achéens, trop faibles pour résister à des ennemis dont les hommes sans aveu de tous les pays grossissaient journellement l'armée, implorèrent de nouveau le secours du roi de Macédoine.

Règne de Philippe, fils d'Antigone.

Antigone venait de mourir; Philippe son fils lui succédait. La jeunesse de ce prince, les succès des Étoliens, et l'espérance qu'on avait encore à Sparte de voir revenir Cléomène avec des secours d'Égypte, ranimèrent l'amour de la liberté. La jeunesse lacédémonienne courait aux armes; les vieillards la rappelaient à la gloire; les femmes l'excitaient à la vengeance; tout était en mouvement. Déjà un éphore du parti macédonien avait péri dans une émeute; tout-à-coup on apprend la trahison du roi d'Égypte *, la mort de Cléomène, la destruction de sa famille et de ses amis. On reçoit en même temps la nouvelle de l'arrivée de Philippe à Corinthe, de son alliance avec les Achéens et de la marche de ses troupes contre les Étoliens. Sparte alors passa subitement de la joie à la douleur, de l'espoir à la consternation; le poids de ses chaînes lui parut d'autant plus insupportable qu'elle s'était crue plus près de les rompre.

Depuis ce moment, elle gémit sous le gouvernement de plusieurs tyrans que la peur du réveil de la liberté rendait sanguinaires et féroces. L'un d'eux, Chylon, fit égorger les éphores, et bannit ou tua tous les citoyens dont les vertus lui causaient quelque ombrage.

Philippe en montant sur le trône prouva promp-

* An du monde 3785.

tement qu'il voulait imiter l'illustre père d'Alexandre dont il portait le nom. Ambitieux, actif et brave, il aurait peut-être acquis la même renommée, si la fortune de Rome n'eût dominé la sienne.

Avant d'entrer dans le Péloponèse, il fit alliance avec plusieurs princes d'Illyrie, entre autres Démétrius de Phare, que les Romains venaient de chasser de ses états. Les Acarnaniens et l'Épire embrassèrent le parti des Achéens et du roi de Macédoine.

Dorimaque, général des Étoliens, entra dans l'Épire, qu'il dévasta. Philippe, sans être arrêté par cette diversion, pénétra en Étolie, s'empara des principales villes, et pilla l'Élide. Le favori de ce prince, nommé Apelles, abusant de son crédit, commit d'affreux excès dans les villes alliées, et se conduisit avec les Achéens comme le tyran le plus absolu. Tout tremblait devant sa puissance, et personne n'osait l'accuser : Aratus seul dit la vérité au roi, et lui fit entendre les justes plaintes des Achéens. Philippe, éclairé, répara ses injustices. Apelles s'en vengea en courtisan; et, après avoir cherché vainement à se défaire d'Aratus, il intrigua avec les ennemis du roi, et fit échouer plusieurs de ses opérations. Aratus, toujours les yeux ouverts sur lui, le démasqua enfin complètement, et Philippe, convaincu de ses crimes, ordonna sa mort.

Le roi de Macédoine, ayant battu ses ennemis et affermi son autorité en Laconie, conclut la paix avec les Étoliens par la médiation des républiques de Rhodes et de Byzance. Un plus vaste projet

occupait alors son esprit : les Carthaginois, commandés par Annibal, étaient entrés en Italie, et venaient de gagner la bataille de Thrasimène. Philippe crut la circonstance favorable pour attaquer les Romains, et pour fonder sa grandeur sur leur ruine.

Un premier revers, qu'il essuya près d'Apollonie, aigrit son caractère qu'altérait déjà l'orgueil de la puissance et le penchant à la débauche. Il se vengea sur ses alliés de l'échec que ses ennemis lui avaient fait éprouver, chargea les Achéens de contributions, et ravagea la Messénie. Aratus, que l'éclat du trône ne pouvait intimider, lui reprocha hautement ses injustices. Le roi, importuné par ce rigide censeur, le fit empoisonner; mais, dans l'espoir de cacher un crime qui pouvait révolter toute la Grèce, le perfide, chargé de cet ordre funeste, lui administra un de ces poisons qui minent lentement le principe de la vie.

Mort d'Aratus.

Aratus, mortellement atteint, n'ignorait point la cause du mal qui le consumait; il attendit une mort certaine avec fermeté sans proférer de plaintes inutiles; et comme un de ses amis lui montrait de vives alarmes en le voyant cracher le sang avec abondance : « Tu vois, mon cher Céphalion, » lui dit-il, le fruit de l'amitié des rois. »

Tant que Philippe écouta les conseils de ce grand homme, il combattit avec succès, et régna avec gloire : mais dès qu'il se fut privé par un crime de cet appui salutaire, la victoire déserta ses drapeaux, la sagesse s'exila de ses conseils; son despotisme sans frein fit détester son autorité;

et la plupart des Grecs, las de sa domination, volèrent au-devant du joug de la république romaine qui consolait de leur défaite les nations conquises, en les associant à sa grandeur et à sa liberté.

Aratus avait commandé dix-sept fois les Achéens: peu d'hommes célèbres l'égalèrent en vertus. Son seul défaut était un peu d'incertitude dans les affaires épineuses : son hésitation donna quelques avantages à ses ennemis, mais dès que le moment du danger arrivait, son talent se développait dans toute sa force *. Sa mort causa un deuil général. Les Achéens voulurent lui élever un monument; Sicyone, sa patrie, leur disputa cet honneur. Ses funérailles furent magnifiques; on lui dressa des autels, et il emporta au tombeau le glorieux titre de libérateur des Achéens et de fondateur de leur république.

Le roi de Macédoine, favorisé par ses alliés, venait de faire quelques progrès en Illyrie, et de prendre la ville d'Issus. Les Romains, dont la fortune s'était relevée depuis la reprise de Syracuse et de Capoue, se décidèrent à tourner toutes leurs forces contre le roi de Macédoine. Cette lutte sanglante partagea la Grèce : les Lacédémoniens et les Étoliens se déclarèrent pour Rome; les Acarnaniens et les Achéens suivirent le parti de Philippe.

Expédition de Machanidas, tyran de Sparte.

Machanidas, alors tyran de Sparte, de concert avec les Étoliens, pénétra dans le territoire des

* An du monde 3793.

Achéens *. Philippe repoussa leurs efforts; et, malgré les secours qu'ils reçurent d'Attale, roi de Pergame, Philippe les battit encore. Sa puissance donnait de l'ombrage aux Rhodiens, aux Athéniens et au roi d'Égypte; ils craignaient de le voir conquérir toute la Grèce. Par condescendance pour eux, il proposa la paix aux Étoliens : ses offres furent rejetées. L'armée macédonienne, suivie de celle des Achéens, s'avança vers la ville d'Élis, dans l'intention de s'en emparer. Mais le proconsul Sulpicius y était arrivé avec quatre mille hommes : ce renfort, animant le courage des habitans, ils se précipitèrent sur les ennemis, forcèrent les Achéens à se retirer, malgré la valeur de Philopœmen qui avait tué de sa main le général de la cavalerie des Éléens. La retraite de l'armée achéenne entraînait les Macédoniens : Philippe, furieux, se jeta au milieu de l'infanterie romaine. Le carnage fut grand des deux côtés : le roi, enveloppé, se tira avec peine de la mêlée par le secours de ses plus braves guerriers. Sauvé de ce péril, il se retira, et courut défendre la Macédoine, attaquée par quelques princes illyriens, alliés de Rome.

L'année suivante **, Sulpicius et Attale s'avancèrent avec leurs flottes vers l'Eubée, s'emparèrent d'Orée, échouèrent devant Chalcis, et se rendirent maîtres d'Opunte dans l'Achaïe, que Philippe ne put secourir à temps.

A la même époque, Machanidas menaçait tout

* An du monde 3797. — Avant Jésus-Christ 207.

** An du monde 3796.

Commandement de Philopœmen.

le Péloponèse, et faisait craindre aux Achéens la ruine de leur république. Dans ce grand danger, ils nommèrent Philopœmen général de la confédération * : plusieurs exploits le désignaient déjà comme un digne successeur d'Aratus.

Philopœmen, né à Mégalopolis, fit ses études dans l'école d'Acésilas, dont la philosophie avait pour but d'inspirer aux citoyens l'amour de la patrie, et de leur enseigner la science du gouvernement. Dès son enfance, il prit Épaminondas pour modèle, et préféra à toute autre lecture les livres militaires d'Angélus et l'histoire d'Alexandre-le-Grand. Lorsque les soins de l'administration ou de la guerre lui laissaient quelque repos, il conduisait lui-même la charrue, et endurcissait son corps à la fatigue par le travail et par l'exercice de la chasse.

Nous avons vu à quel point son courage contribua à la victoire de Sélasie : dans cette grande bataille, s'élançant avec ardeur sur les ennemis, il eut les deux cuisses traversées par un javelot. On craignait en l'arrachant que le cuir attaché au dard n'empêchât l'extraction ou ne rendît la plaie incurable : il le rompit lui-même, en retira les tronçons, continua de se battre, et décida la défaite des Spartiates.

Après la bataille, Antigone, surpris de ce mouvement de son aile droite, auquel il devait la victoire, et qu'il n'avait point commandé, demanda à son général Alexandre comment il s'était ainsi

* An du monde 3798. — Avant Jésus-Christ 206.

décidé à marcher sans en recevoir le signal. Le général répondit qu'un jeune capitaine achéen, nommé Philopœmen, chargeant sans ordre avec sa troupe, avait entraîné par son ardeur toute l'armée. Alors le roi lui dit : « Ce jeune Achéen s'est » conduit comme un grand général; et vous, » général Alexandre, vous avez agi en jeune ca- » pitaine. »

Dans la suite, ce monarque voulut attacher Philopœmen à son service; mais ce généreux citoyen aimait trop son pays et la liberté pour accepter les offres d'un prince étranger. Sa renommée s'accrut encore par la mort de Démophantus, chef des Étoliens, qu'il tua de sa propre main dans une charge.

Quand le vœu de ses concitoyens l'eut placé à la tête des armées et de l'état, il changea la tactique des troupes, donna plus de profondeur à leurs bataillons, les accoutuma à marcher et à combattre sans rompre leurs rangs, et fit porter aux soldats des piques plus longues et des boucliers plus larges. Bannissant le luxe de la république, il rétablit l'ordre dans les finances, et ne permit de magnificence que celle des armes.

Toujours simplement vêtu et paré de sa gloire, on l'aurait plutôt pris pour un soldat que pour un général. Étant invité à dîner chez un de ses concitoyens, il ne trouva dans la maison que la maîtresse du logis, qui ne le connaissait pas : elle le prit pour un domestique précédant son maître, et le pria de fendre du bois. Il quitta son manteau, et exécuta cet ordre sans rien dire. Le maître de

la maison, arrivant alors, exprima sa surprise de le voir livré à une semblable occupation. Philopœmen lui dit : « Que voulez-vous ; je paie l'intérêt » de ma mauvaise mine. »

Après avoir fait toutes les sages dispositions qui devaient assurer le succès de ses armes, il marcha contre Machanidas et lui livra bataille. Les Spartiates combattirent avec intrépidité ; ils enfoncèrent même l'aile droite des Achéens : mais tandis que Machanidas les poursuivait, Philopœmen prit son corps d'armée en flanc, le mit en désordre, et coupa la retraite au tyran. Celui-ci, se rencontrant sur son passage, voulait éviter son approche ; mais Philopœmen lui lança sa javeline avec tant de force, qu'elle traversa sa cuirasse et son corps, et le renversa mort sur la place. Sparte perdit dans ce combat quatre mille de ses plus braves guerriers. La prise de Tégée fut la suite de cette victoire, et les Achéens, pour en conserver le souvenir, élevèrent une statue de bronze à leur général.

Mort de Machanidas

Peu de temps après, on célébra les jeux Néméens* : Philopœmen, entouré de la brillante escorte de ses compagnons de gloire, y parut au moment où le musicien Pylade chantait ces paroles d'un ancien poëte : « C'est moi qui couronne vos » têtes des fleurs de la liberté. » A ces mots, tout le peuple, se tournant vers Philopœmen, lui rendit hommage par de vifs applaudissemens.

Nabis prit les rênes du gouvernement de Sparte :

* An du monde 3799. — Avant Jésus-Christ 205.

ce tyran surpassa son prédécesseur en cruauté ; il composa sa garde de troupes étrangères, envoya au supplice les hommes qu'il redoutait, bannit les citoyens les plus distingués, et s'empara de leurs richesses. Philippe mit en dépôt dans ses mains la ville d'Argos ; il y commit les plus grands excès ; ingénieux dans sa férocité, il inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à la reine Apaga, sa femme. On la voyait revêtue d'habits magnifiques, qui cachaient les pointes de fer dont son corps et ses bras étaient hérissés. Si quelque riche citoyen lui refusait l'argent qu'il exigeait, il lui disait : « Je n'obtiens » rien de vous ; mais j'espère que ma femme Apaga » aura plus que moi le talent de vous persuader. » Nabis approchait alors le malheureux de la statue ; elle ouvrait ses bras redoutables, l'embrassait fortement, et l'infortuné, percé de toutes parts, se hâtait de sacrifier sa fortune pour se soustraire au supplice.

Gouvernement tyrannique de Nabis.

Supplice de la statue.

Après la défaite de Sparte, les Étoliens et les Épirotes, faiblement secourus par les Romains, firent la paix avec Philippe. Chaque succès, loin de satisfaire l'ambition de ce prince, l'augmentait et la rendait plus insatiable : grossissant son armée et équipant une grande flotte, il déclara la guerre aux Rhodiens, et passa en Asie pour combattre Attale* ; il pénétra jusqu'à Pergame, et, repoussé près de ses murs, il ravagea le pays. Les Rhodiens battirent sa flotte.

* An du monde 3802. — Avant Jésus-Christ 202.

Nouveaux exploits de Philippe.

Philippe prit Scios en Bithynie; il massacra une partie des habitans, vendit le reste, et rasa la ville. Au siége d'Abydos, il refusa toute capitulation, et voulut qu'on se rendît à discrétion. Les habitans, désespérés, résolurent de périr sur leurs remparts : ils chargèrent cinquante citoyens, dès qu'ils verraient les Macédoniens approcher, d'égorger les femmes et les enfans renfermés dans le temple de Diane, de jeter dans la mer l'or et l'argent, et de mettre le feu à la ville. Ces horribles dispositions étant faites, ils se battirent avec fureur sur la brèche : la nuit suspendit le combat et le carnage. Les citoyens chargés du massacre des victimes et de l'incendie de la ville n'eurent pas la force d'exécuter ces ordres inhumains. Philippe franchit les remparts; mais, malgré ses efforts pour arrêter la furie des habitans, ils immolèrent leurs familles infortunées et s'entre-tuèrent tous.

Sa guerre contre les Romains.

Peu satisfait de ce lugubre triomphe, Philippe, qui ne pouvait supporter le repos, repassa en Grèce, et entra dans l'Attique. Les Romains lui déclarèrent la guerre, et envoyèrent une flotte au secours d'Athènes. Les Athéniens combattirent le roi de Macédoine : il les défit, et les contraignit de rentrer dans la ville; mais il ne put y pénétrer, et ses succès se bornèrent au ravage des champs.

Le roi, obligé de marcher contre les Romains, éprouva un échec, et ouvrit des conférences avec Quintius Flaminius pour traiter de la paix : l'orgueil de Philippe et la fierté romaine rendaient toute conciliation impossible; on ne conclut rien.

Sur ces entrefaites, une flotte romaine arriva dans le port d'Athènes : à sa vue, les Athéniens firent éclater leur joie, et renversèrent les statues de Philippe. La tyrannie des rois de Grèce et d'Asie était si détestée, qu'on croyait devenir libre en changeant de maîtres.

Pendant ce temps, Nabis, maître de la plupart des villes du Péloponèse, continuait à s'agrandir par la terreur, et à s'enrichir par le pillage. Les Achéens avaient changé de général et de fortune; leurs troupes, privées du génie de Philopœmen, résistaient faiblement aux Spartiates. Plusieurs historiens reprochent à Philopœmen de s'être éloigné pendant la guerre, et de n'avoir pas voulu servir dans une armée qu'il ne commandait plus : il est plus probable qu'un homme aussi vertueux s'absenta, non par orgueil, mais par prudence, et dans la crainte que son crédit sur l'armée et sur le peuple n'inspirât de l'ombrage au nouveau chef de la république. Il voyagea en Crète, et prit part aux guerres civiles qui divisaient alors cette contrée.

L'île de Crète, gouvernée en république depuis Idoménée, se rendit célèbre et florissante par la sagesse de ses lois, par la modération de sa politique et par le courage de ses habitans : jamais attaqués, parce qu'ils étaient toujours prêts à se défendre; personne ne les haïssait, parce qu'ils étaient sans ambition. On ne les vit jamais armés en corps de nation; mais ils fournissaient de braves soldats et d'excellens archers indistinctement à tous les princes, ce qui exerçait leurs guerriers sans compromettre leur gouvernement.

De toutes parts on venait étudier leurs lois, leur discipline et leur tactique : Aratus dut une grande partie de son habileté militaire à leurs instructions ; et sans doute Philopœmen vint aussi dans cette île pour y puiser de nouvelles lumières.

Sa défaite. Pendant son absence, l'orage qui se formait contre Philippe grossit chaque jour ; le roi de Pergame, les Étoliens, Nabis et les Thébains entrèrent dans l'alliance de Rome. Après plusieurs mouvemens sans résultat, et quelques combats sans importance, l'armée romaine et celle du roi de Macédoine se rencontrèrent en Thessalie, sur des hauteurs appelées Cynocéphales * ; les forces de chaque côté montaient à vingt - cinq mille hommes. Quintius Flaminius choisit avec art ce champ de bataille, où l'inégalité du terrain empêchait la phalange de mouvoir sa masse et de faire usage de ses forces. Les Romains l'enfoncèrent, tuèrent huit mille Macédoniens, et en firent cinq mille prisonniers. La cavalerie étolienne contribua beaucoup à la victoire.

Son traité de paix. Philippe, complètement vaincu, demanda la paix, et se soumit aux conditions qu'il plairait au sénat de lui imposer. En attendant la conclusion du traité, on fit une trève de quatre mois. Philippe paya provisoirement quatre cents talens, et donna en otage son fils Démétrius.

Le sénat nomma des commissaires pour régler toutes les affaires de la Grèce : ils conclurent un traité dont les dispositions étaient que les villes

* An du monde 3807. — Avant Jésus-Christ 197.

grecques en Asie et en Europe seraient libres; que Philippe en retirerait ses garnisons; qu'il rendrait les prisonniers et les transfuges, paierait mille talens, et laisserait Démétrius en otage à Rome.

On ignorait dans la Grèce les articles de la paix. Les jeux Isthmiques se célébraient à Corinthe : au moment où le peuple était assemblé dans le stade, un héraut paraît, demande le silence, et prononce à haute voix ces paroles * : « Le sénat, le peuple » romain, et Titus Quintius Flaminius, général, » ayant vaincu Philippe et les Macédoniens, dé- » livrent de toutes garnisons et de tous impôts les » Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les » Eubéens, les Achéens, les Magnésiens, les » Thessaliens, les Perrhèbes, les déclarent libres, » et veulent qu'ils se gouvernent par leurs lois et » par leurs usages. »

Le profond silence qui régnait dans l'assemblée fut prolongé quelques instans par la surprise. Les Grecs ne pouvaient croire ce qu'ils entendaient; ils demandèrent une seconde lecture de la proclamation : alors les transports de joie éclatèrent de toutes parts; tous les Grecs, entourant Quintius, baisaient ses mains, ses vêtemens, et le couronnaient de fleurs. On s'écriait : « Il existe donc une » nation qui combat pour la liberté des autres » peuples? Elle n'est arrêtée ni par la mer, ni » par aucun obstacle, et cette puissance géné- » reuse, par la voix d'un héraut, abat la tyrannie, » et délivre la Grèce et l'Asie. »

* An du monde 3808. — Avant Jésus-Christ 196.

La même proclamation fut publiée aux jeux Néméens : par-tout elle excita des transports d'admiration, de joie et de reconnaissance ; jamais Rome dans ses conquêtes n'acquit une gloire plus pure.

Philopœmen, de retour dans sa patrie, voyait avec satisfaction l'abaissement de Philippe, qui opprimait la Grèce, et dont les émissaires avaient voulu plusieurs fois l'assassiner : mais cet homme d'état, clairvoyant ami de la liberté, démêlait l'ambition de Rome à travers sa feinte modération ; il regardait comme peu solide une liberté qui n'était due qu'à la protection d'une puissance étrangère ; et comme dans le conseil des Achéens, Aristenète exhortait ses concitoyens à complaire en tout aux Romains, Philopœmen, ne pouvant se contenir, l'interrompit, et s'écria : « Aristenète, tu es donc bien pressé de consommer la ruine de la Grèce ! »

Siége et reddition d'Argos.

On obéit par-tout aux ordres du consul ; Nabis seul refusa de rendre Argos. Le sénat ordonna à Quintius de l'y forcer, et les Romains marchèrent contre Sparte. Nabis, repoussé dans une sortie, offrit de rendre Argos. Quintius exigeait l'affranchissement des villes maritimes, cent talens et des otages.

La négociation fut rompue : Quintius, à la tête de cinquante mille hommes, pressa vivement le siége. Les Spartiates se défendirent avec intrépidité : malgré leur courage les Romains franchissent enfin les remparts, pénètrent dans les rues. Les Lacédémoniens, furieux, mettent le feu aux

édifices qui se trouvaient le plus près des murs : les flammes arrêtent l'ennemi, et les Romains, effrayés, se retirent.

Nabis rendit Argos, et la paix fut conclue. Quintius, satisfait d'avoir délivré l'Argolide, parcourut les villes de la Grèce, rétablit par-tout l'ordre et la justice, rassembla les députés de tous les peuples grecs à Corinthe, rendit compte de ses opérations, déclara qu'il n'avait accordé la paix à Nabis que pour empêcher la ruine de Sparte; enfin il exhorta les Grecs à l'union, et s'embarqua pour Rome, où il jouit des honneurs du triomphe le plus glorieux et le mieux mérité *.

GUERRE CONTRE LES ROMAINS.

Haine des Étoliens contre les Romains. — Mort de Nabis par trahison. — Magnanimité de Philopœmen. — Défaite d'Antiochus. — Sa retraite en Asie. — Siége d'Héraclée. — Conquête de Sparte, par Philopœmen. — Mort de Philopœmen à Messène. — Vengeance des Achéens. — Haine de Persée contre son frère Démétrius. — Défaite et mort de Persée. — Résistance des Achéens. — Dernier effort de la Grèce pour la liberté. — Commandement de Critolaüs. — Sa mort. — Prise de Corinthe. — Réduction de la Grèce en province romaine, sous le nom d'Achaïe. — Siége, blocus et prise d'Athènes par Sylla.

Haine des Étoliens contre les Romains.

Les Étoliens, ennemis de toute puissance qui s'opposait à leurs brigandages, haïssaient les Romains depuis qu'ils dominaient dans la Grèce, et,

* An du monde 3809. — Avant Jésus-Christ 195.

restant en apparence alliés de Rome, ils animaient secrètement Nabis contre elle, l'exhortaient à se venger, entretenaient des intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, et l'invitaient à porter ses armes dans la Grèce.

Nabis suivit leurs conseils, souleva les villes maritimes, et assiégea Githium. Rome envoya sur les côtes de la Laconie le préteur Acilius avec une flotte; et les Achéens, ayant donné le commandement de leurs armées à Philopœmen, déclarèrent la guerre aux Lacédémoniens*.

Philopœmen arma quelques vaisseaux qui furent battus par ceux de Nabis : il répara bientôt cet échec, défit le tyran en bataille rangée près de Sparte, et le força à se renfermer dans la ville.

La paix étant ainsi rompue, les Étoliens suivirent leurs projets plus ouvertement, contractèrent une alliance avec Antiochus, et formèrent le dessein de s'emparer à la fois de Démétriade, de Chalcis et de Lacédémone. Trois généraux furent chargés de cette expédition : Dioclès surprit Démétriade; Thos fut repoussé par les habitans de Chalcis; Alexamène crut réussir par une trahison : feignant de vouloir secourir Sparte, il y introduisit mille hommes, que Nabis reçut avec joie comme un utile secours contre les Achéens. Alexamène, sous prétexte de conférer avec lui, l'éloigna de sa troupe, le saisit brusquement, le renversa de cheval, et le fit tuer par ses soldats.

Mort de Nabis par trahison.

* An du monde 3813

Ce triomphe, dû à la perfidie, fut de courte durée : tandis que les Étoliens couraient au palais pour le piller, les Spartiates se précipitèrent sur eux, les taillèrent en pièces, et vengèrent la mort de Nabis par celle d'Alexamène.

Philopœmen, profitant de cette confusion, entra avec ses troupes dans la ville, rassembla le peuple, l'engagea à reprendre ses lois, sa liberté, et à se joindre à la confédération des Achéens. Il empêcha ses troupes de commettre les excès qui suivent presque toujours la victoire, refusa un présent de cent vingt talens que lui offraient les Lacédémoniens, et se couvrit d'une gloire brillante, qu'il dut plutôt à ses vertus qu'à ses armes. Magnanimité de Philopœmen.

Le roi de Syrie, attiré par les promesses des Étoliens, entra en Grèce, et s'empara de quelques villes. Il pouvait, en poursuivant ses succès avec rapidité, acquérir assez d'alliés et de forces pour se mettre en état de fermer ces belles contrées aux Romains ; mais il ne profita de ses premiers avantages que pour étaler aux yeux des Grecs son luxe asiatique : perdant un temps précieux, il passa ses jours en festins et en débauches. Le consul Manius Acilius, rassemblant ses forces, l'attaqua près des Thermopyles, tourna sa position et le battit complètement. Antiochus, vaincu, se retira en Asie, laissant ses alliés exposés aux vengeances de Rome. Défaite d'Antiochus. Sa retraite en Asie.

Le consul conseillait aux Étoliens de se livrer à la clémence du sénat; ceux-ci refusèrent de se soumettre. On leur demandait de livrer aux vain- Siége d'Héraclée.

queurs les portes de leur capitale, Héraclée. Cette humiliation leur parut insupportable; d'ailleurs ils avaient trop offensé les Romains pour croire à leur indulgence. Toute négociation étant rompue, le consul forma le siége d'Héraclée. Les Étoliens combattirent avec le courage du désespoir : malgré leurs efforts, Acilius prit la ville d'assaut, la livra au pillage, et força la citadelle à capituler. Le reste de la nation se renferma dans Naupacte : le consul les y bloqua, et les réduisit bientôt à la dernière extrémité. Apprenant enfin qu'Antiochus, leur dernier espoir, plus malheureux encore en Asie qu'en Europe, venait d'être totalement vaincu à Magnésie par Scipion, ils se soumirent au peuple romain, qui les contraignit à payer mille talens et à livrer leurs chevaux et leurs armes.

Conquête de Sparte par Philopœmen.

Ce fut à peu près à cette époque que, le consul voulant s'emparer de Sparte, Philopœmen, ennemi de toute domination étrangère et haïssant autant l'ambition de Rome que celle de Philippe, se jeta audacieusement dans cette ville, ranima le courage des citoyens, et força le consul à s'en éloigner. Mais quelque temps après, Lacédémone mit ce même Philopœmen dans la nécessité de marcher contre elle.

Les Achéens protégeaient l'indépendance des bourgs maritimes, que Sparte voulait toujours asservir. Les Spartiates, croyant que les bannis rentrés dans la ville depuis la paix, entretenaient des intelligences avec les Achéens, et favorisaient la cause des villes maritimes; proscrivirent ces émi-

grés, en firent mourir trente, rompirent toute alliance avec les Achéens; et, aveuglés par leur ressentiment contre cette confédération, ils écrivirent au consul Fulvius, et lui offrirent de mettre la république dans la dépendance et sous la protection de Rome.

Les Achéens déclarèrent la guerre à Sparte, et les deux partis envoyèrent des députés à Rome pour rendre le sénat juge de ce différend. Sa décision fut ambiguë comme celle des oracles: les Achéens l'interprétèrent en leur faveur. Philopœmen s'approcha de Sparte à la tête de son armée, et demanda le châtiment de ceux qui, au mépris du traité, venaient récemment de s'emparer du bourg maritime de Los. Les citoyens les plus distingués sortirent de la ville pour négocier; mais, au milieu de la conférence, les bannis de Sparte, qui se trouvaient dans le camp des Achéens, se précipitèrent sur leurs concitoyens, et en massacrèrent quatre-vingt. Ce funeste événement répandit le trouble dans la ville: Philopœmen y entra presque sans résistance; et, ne regardant plus Sparte alors comme l'ornement de la Grèce, mais comme un trophée de Rome, il fit démolir ses murs, licencia ses soldats mercenaires, et porta le dernier coup à cette fameuse cité en abolissant les lois de Lycurgue, qui firent si long-temps sa force.

Le sénat romain, jaloux des progrès de la confédération achéenne, prit parti pour Lacédémone, cassa le jugement des Achéens, et ordonna que Sparte entrerait dans la ligue achéenne sans payer

de tribut, sans recevoir de garnison, et en conservant son indépendance.

Depuis ce moment, les Romains favorisèrent constamment tous les peuples ennemis des Achéens. A leur instigation, les Messéniens se séparèrent de la ligue, lui firent même la guerre, et s'emparèrent de Coron. Philopœmen, quoique malade et âgé de soixante-dix-huit ans, commandait encore l'armée; il marcha vers Messène, et battit d'abord les ennemis : mais ceux-ci, ayant reçu un grand renfort, l'enveloppèrent. Les Achéens, accablés par le nombre, prirent la fuite. Philopœmen, combattant à l'arrière-garde, faisait oublier sa vieillesse par des prodiges de valeur : mais son cheval tomba; il fut blessé et pris *. Dinocrate, général des Messéniens, l'exposa, chargé de chaînes, sur le théâtre aux yeux du peuple de Messène; ensuite il le jeta dans une prison et le fit mourir. Lorsqu'on présenta au héros le poison qui devait terminer ses jours, il demanda au bourreau ce qu'étaient devenus les Achéens, et particulièrement un officier nommé Lycortas qu'il chérissait. On lui répondit que ses troupes, se faisant courageusement jour au travers des Messéniens, s'étaient retirées, et se trouvaient en sûreté : « Eh bien! dit-il, je meurs » content, puisque l'armée achéenne est sau- » vée. »

Mort de Philopœmen à Messène.

Vengeance des Achéens.

La mort de ce grand homme rendit les Achéens furieux, tous prirent les armes : le désir de la vengeance doublait leurs forces; ils ravagèrent la Mes-

* An du monde 3821. — Avant Jésus-Christ 183.

sénie, s'emparèrent de la capitale, et la contraignirent à livrer les meurtriers de Philopœmen. Ils furent lapidés auprès de son tombeau. Dinocrate prévint son supplice en se tuant.

On porta les cendres du héros à Mégalopolis. Les peuples venaient au-devant du convoi, l'armée le suivait; et toute la Grèce en larmes semblait porter le deuil de sa gloire et de sa liberté. Cette année vit mourir trois grands hommes, Annibal, Scipion et Philopœmen.

Les Romains, profitant de la division des peuples et du despotisme insensé des rois, suivaient avec leur habileté ordinaire le projet de subjuguer entièrement les Grecs.

Haine de Persée contre son frère Démétrius.

Philippe ne régnait plus en Macédoine; avant la fin de ses jours, la discorde qu'il avait répandue dans la Grèce divisa sa maison. Persée, l'aîné de ses enfans, conçut une haine violente contre Démétrius son frère. Celui-ci, élevé par les Romains, pouvait un jour se rendre redoutable avec leur appui: Persée le crut, et résolut de le perdre. Il l'accusa d'abord faussement d'avoir voulu attenter à ses jours dans une joûte, et d'être venu la nuit avec des gens armés pour l'assassiner. L'innocence de Démétrius triompha de la calomnie. Persée ne se découragea point, et persécuta tellement son frère, que ce jeune prince, voulant mettre sa vie en sûreté, profita d'une absence du roi pour tenter de s'échapper. Persée accompagnait alors Philippe; il avait placé auprès de son frère un traître qui, sous l'apparence de l'amitié, épiait ses démarches, et méditait sa perte. Par ses

perfides conseils, Démétrius, dans l'intention de rendre sa fuite plus facile, écrivit au gouverneur d'une province des lettres qu'on livra au roi. Cette correspondance fut regardée comme un crime. Philippe, accablé de chagrins, affaibli par l'âge et par les revers, et continuellement aigri par Persée, condamna Démétrius. Il périt, et son frère monta sans rivaux sur un trône ensanglanté, qu'il déshonora par sa lâcheté, comme il l'avait souillé par ses crimes.

Le nouveau roi de Macédoine, que ses flatteurs enivraient d'orgueil, se crut capable de renverser la puissance du peuple romain : il grossit son armée, envoya des émissaires dans la Grèce pour la soulever, et chercha par-tout des alliés. Eumène, roi de Pergame, trahit sa confiance, et découvrit ses projets à Rome. Persée, pour se venger, fit attaquer ce prince par des pirates à son retour en Asie : Eumène, blessé par eux, fut laissé sur la place comme mort. Secouru par des pêcheurs, il revint à la vie, et reprit son trône, dont Attale, son frère, s'était déjà emparé sur le bruit de son trépas.

Paul-Émile, à la tête d'une armée romaine, attaqua Persée : cet habile général enfonça la phalange macédonienne; il la détruisit totalement, remporta une victoire complète, et conquit toute la Macédoine. Persée, qui ne savait ni vaincre, ni mourir, fut chargé de chaînes, orna le triomphe de Paul-Émile, et termina ses jours dans la captivité.

Défaite et mort de Persée.

Athènes soumise aux Romains, Sparte vaincue,

les Étoliens détruits, l'Asie subjuguée, la Macédoine réduite en province romaine, n'offraient plus d'obstacles à l'ambition d'un sénat maître de tant de rois et de tant de peuples. Les Achéens seuls rappelaient encore, par leurs exploits et par leur indépendance, la puissance et la liberté de la Grèce; Rome résolut leur ruine : elle sema d'abord la division parmi les villes de la confédération, et y acheta des partisans. Lorsqu'elle les vit désunies, et sans espoir de secours de la Macédoine ni de l'Asie, elle envoya des commissaires qui parlèrent en maîtres, traitèrent les Achéens comme des sujets révoltés, et firent des informations juridiques contre ceux d'entre eux qui avaient favorisé Persée par leurs conseils ou par leurs secours. Callicrate, indigne par sa bassesse du nom d'Achéen, vendit sa patrie, et dénonça tous ceux de ses concitoyens qui s'étaient le plus distingués par leur amour pour l'indépendance. On en arrêta mille, et on les envoya à Rome : le célèbre historien Polybe était de ce nombre. Le sénat, sans les entendre, sans les juger, les exila dans plusieurs villes d'Italie. Leurs compatriotes demandèrent long-temps leur liberté : enfin, au bout de dix-sept ans, le sénat permit leur retour. La plupart étaient morts de chagrin et de misère, et trois cents seulement revirent leur patrie.

Résistance des Achéens.

Quelques années après, la Grèce tenta un dernier effort pour recouvrer son indépendance : la liberté, semblable à une lampe qui s'éteint, y jeta une dernière lueur avant d'expirer.

Dernier effort de la Grèce pour la liberté.

Démocrite, premier magistrat des Achéens, attaqua Sparte que protégeaient les Romains, et pilla la Laconie. Rome envoya des commissaires à Corinthe pour se plaindre de cette infraction des traités. Les Grecs, irrités, reçurent avec mépris leurs remontrances. Critolaüs, général des Corinthiens, parcourait toutes les villes de la Grèce, et les excitait à combattre pour la liberté.

Commandement de Critolaüs.

Le consul Métellus se trouvait alors en Macédoine. Il fit partir quatre députés pour Corinthe, et les chargea d'exhorter la ligue achéenne à ne pas s'exposer aux vengeances des Romains. Ces députés furent insultés et chassés.

Critolaüs disait hautement que, pour résister à Rome, il suffisait de le vouloir; que tous les peuples, indignés contre sa tyrannie, n'attendaient qu'un signal, et qu'en montrant une noble audace, on serait soutenu par les rois d'Orient. Les passions croient facilement ce qu'elles désirent, et le vif regret de la liberté perdue faisait saisir avidement le plus léger espoir de délivrance.

Thèbes, l'Arcadie, l'Eubée et la plupart des Achéens embrassèrent le parti de Corinthe. Métellus proposa de nouveau la paix, avec le sacrifice de quelques villes; on refusa de l'écouter. A la tête de son armée, il marcha contre les Grecs, les mit en déroute, et fit plus de mille prisonniers.

Sa mort.

Critolaüs, désespéré du mauvais succès d'une guerre dont il était l'auteur, prit la fuite et se noya. Diœus le remplaça et rassembla une armée

de quatorze mille hommes. Métellus, poursuivant rapidement ses avantages, passa au fil de l'épée un corps de mille Arcadiens, entra dans la ville de Thèbes, qu'il trouva abandonnée par ses habitans, et s'avança sur Corinthe, où Diœus était renfermé.

Sur ces entrefaites, Mummius arriva avec de nouveaux renforts, et prit le commandement de l'armée romaine. Trois magistrats de la ligue achéenne, et dévoués à Rome, se trouvaient dans son camp. Il les fit entrer dans la ville pour engager les Achéens à se soumettre : mais la faction de Diœus les jeta dans un cachot. Les assiégés firent ensuite une sortie vigoureuse, et forcèrent les Romains de s'éloigner.

Enflé de ce succès, Diœus offrit la bataille au consul : celui-ci, retenant l'ardeur de ses troupes, affecta une contenance timide pour enhardir l'aveugle présomption des Achéens. Ils s'avancèrent avec une confiance téméraire ; le combat eut lieu dans la partie la plus étroite de l'isthme. Le consul avait placé en embuscade sa cavalerie ; elle prit les Grecs en flanc, les mit en pleine déroute, et leur coupa la retraite.

Diœus, perdant tout espoir de liberté, courut à Mégalopolis, sa patrie, tua sa femme, mit le feu dans sa maison, et s'empoisonna.

Les Achéens, sans chef, se dispersèrent. Une grande partie des habitans de Corinthe s'échappèrent pendant la nuit. Mummius entra dans la ville et la livra au pillage. On vendit les femmes et les enfans ; on mit à part les statues et les ta- Prise de Corinthe.

bleaux; toutes les maisons furent brûlées, et les murailles détruites jusqu'aux fondemens. Ainsi périt Corinthe, dans la même année qui vit détruire Carthage.

On démolit les fortifications de toutes les villes qui avaient pris part à l'insurrection. La violation du droit des gens, dans la personne des ambassadeurs, fut le prétexte, et la position importante de Corinthe, le motif réel de cette vengeance atroce.

Réduction de la Grèce en province romaine, sous le nom d'*Achaïe*.

Le sénat envoya des commissaires dans la Grèce. Ils la déclarèrent réduite en province romaine, abolirent dans toutes les cités le gouvernement populaire, et y placèrent des magistrats chargés de les gouverner par leurs anciennes lois. Cette nouvelle province reçut le nom d'*Achaïe*; titre de gloire pour les Achéens, puisqu'il rappelait que ce peuple courageux avait défendu le dernier la liberté de la Grèce.

Sous la domination romaine, les villes grecques jouirent long-temps d'un profond repos. Gouvernées par leurs magistrats, elles n'eurent plus de héros, mais elles brillèrent de l'éclat plus doux des sciences, des lettres et des arts.

Siége, blocus et prise d'Athènes par Sylla.

Lorsque, dans la suite, Mithridate souleva l'Asie et une partie de l'Europe contre Rome, Archélaüs, par ses ordres, s'empara d'Athènes, et la mit sous le gouvernement d'un Athénien nommé Aristion. Sylla, chargé par le sénat de combattre Mithridate, entra dans la Grèce à la tête de cinq légions. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes : Athènes seule, fidèle au parti de Mithridate,

résista aux Romains. Sylla en forma le siége; la hauteur des murailles et le courage des habitans arrêtèrent long-temps ses guerriers. Sylla, pour construire ses machines, coupa les arbres du Lycée; et, comme il manqua d'argent, il pilla les temples de Delphes et d'Épidaure. De part et d'autre on combattit avec acharnement. Les sorties étaient aussi fréquentes que les assauts; les tours et les machines de Sylla furent souvent renversées; on employait avec succès, des deux côtés, les mines. L'une d'elles ayant fait écrouler un grand pan de muraille, Sylla ordonna un assaut général. Les Romains firent vainement des prodiges de valeur; ils furent repoussés; et, pendant la nuit, les Athéniens fermèrent la brèche par un nouveau mur.

Sylla convertit le siége en blocus. Une horrible famine, plus meurtrière que les armes romaines, découragea les habitans qui forcèrent Aristion à capituler.

Les députés d'Athènes, arrivés dans le camp romain, adressèrent au général un discours éloquent, dans lequel ils rappelaient avec fierté la gloire de leur patrie et les exploits de leurs ancêtres. Le farouche Sylla, les interrompant, leur dit : » Je ne suis pas venu avec une armée pour » écouter des harangueurs et pour entendre les » Athéniens vanter leurs anciennes prouesses; » mais pour châtier des rebelles. Soumettez-vous » donc, ou périssez. »

La conférence étant rompue, la nuit suivante, il donna un nouvel assaut, prit la ville par esca-

lade, l'abandonna au pillage, égorgea la plupart des habitans, fit vendre les esclaves à l'encan, et assiégea la citadelle qui se rendit faute de vivres.

Aristion et ses partisans furent mis à mort; Sylla s'empara du Pirée, le démolit et brûla l'arsenal. Après avoir vaincu Mithridate près de Chéronée et d'Orchomène, il rangea de nouveau toute la Grèce et la Macédoine, ainsi que les villes grecques de l'Asie, sous la domination romaine.

Les Grecs, subjugués, firent encore éclater à différentes époques leur ardent amour pour la liberté. Dans le temps des guerres civiles, ils prirent le parti de Pompée contre César. Après la mort de ce dernier, bravant le courroux d'Octave, les Athéniens élevèrent des statues à Cassius.

Rome était devenue la maîtresse du monde; Athènes fut la capitale des lettres, des talens et des arts. On y venait de toutes parts étudier les sciences et prendre des leçons de goût et d'éloquence. Cicéron et son fils se formèrent dans ses écoles. Titus et Marc-Aurèle confièrent à des maîtres grecs l'éducation de leurs enfans. On méprisait à Rome celui qui ne savait pas la langue grecque. Dans la décadence de l'empire, Basile, Grégoire, Chrysostôme, puisèrent dans Athènes les lumières qu'ils répandirent sur l'église chrétienne; et le despotisme seul des Musulmans parvint à détruire cette domination de l'esprit qui avait remplacé celle des armes.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE, PENDANT LE QUATRIÈME AGE.

Hommes célèbres dans les sciences, philosophes et historiens.— Panætius, Démétrius de Phalère, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Plutarque.— Coutumes.— Mariages.— Mœurs. — Funérailles. — Jeux. — Théâtres. — Commerce.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, était né à Rhodes, et vint faire ses études à Athènes. La sévérité de sa morale, la force de ses raisonnemens et son érudition lui acquirent une grande réputation; elle s'étendit au-delà de sa patrie, et il fut appelé à Rome. Le peuple romain, que les Grecs nommaient encore barbare, dans le temps de l'expédition de Pyrrhus en Italie, n'aimait que la gloire des armes, et n'admirait que les vertus fortes qui maintenaient la liberté dans l'état et conservaient le respect des lois et des mœurs. On méprisait alors à Rome la philosophie épicurienne qui corrompt l'esprit public, et on vivait dans une telle ignorance des arts que, lorsque Mummius envoya en Italie les chefs-d'œuvre des plus grands peintres et des plus habiles sculpteurs de la Grèce, il ordonna que, dans le cas où le voyage détériorerait quelques tableaux ou quelques statues, l'homme chargé de les transporter en ferait faire d'autres à ses frais. Panætius.

Les ouvrages des stoïciens furent les premiers que Rome accueillit : leur doctrine austère y ob-

tint un plein succès, parce qu'elle était conforme aux mâles vertus de ces fiers républicains.

Le philosophe Panætius introduisit un des premiers les lettres grecques dans la capitale du monde. Il devint l'ami de Lélius et de Scipion, et accompagna ce dernier dans tous ses voyages. Il avait composé un Traité des Devoirs, dont Cicéron vantait le mérite, et dont il tira parti dans ses Offices.

Long-temps après, un autre stoïcien, Épictète, illustra sa secte en Italie. Grec de naissance, esclave à la cour de Néron, et ensuite affranchi, il partagea l'honorable exil des philosophes, lorsque ce farouche tyran les chassa de Rome. Il résida à Nicopolis; Adrien le rappela en Italie. L'esclavage lui avait appris à aimer la liberté, la tyrannie à chérir la vertu, et le malheur à souffrir avec patience. Il pratiquait avec exactitude ce que les autres se contentaient souvent d'enseigner. Ses principes sublimes paraissent au-dessus de la faiblesse humaine; mais cette faiblesse même trouve un remède salutaire dans les maximes d'Épictète. C'est dans les temps d'abattement et d'adversité qu'on les lit avec plus de plaisir et de fruit. Elles aident à supporter les coups du sort; on se sent plus ferme après les avoir lues.

La soumission à la Providence, la nécessité de se conformer, pour être heureux, à l'ordre qu'elle a établi, la résignation dans l'adversité, la modération dans le bonheur, tel est le but et l'esprit de sa philosophie.

Démétrius de Phalère.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE. Les événemens que

nous avons racontés, ont fait connaître la sagesse de son administration et l'ingratitude des Athéniens. Comme orateur, il acquit une réputation brillante ; mais son éloquence se ressentait de l'état de décadence de la Grèce. On y voyait plus d'adresse que de force, plus d'ornemens que de vérités ; et il s'occupait plus de plaire à ses auditeurs que de les convaincre.

Il fut disciple de Théophraste, dont le style passait déjà pour être trop orné, mais qui se distinguait par un rare talent pour peindre les vices et les passions.

Postérieurement, d'autres orateurs, tels que Basile, Grégoire, Chrysostôme, jouirent d'une grande célébrité par leur imagination brillante et par le mérite plus solide que donnait à leurs écrits la pureté de la morale chrétienne.

DENYS D'HALICARNASSE *. Né en Carie, il vint en Italie dans le temps de la bataille d'Actium. Il fit de savantes recherches sur l'origine du peuple romain. Son livre des *Antiquités romaines* est fort estimé. Nous lui devons une connaissance exacte des premiers temps de Rome. Il cherchait la vérité, mais il négligeait de l'orner, et il est plus cité pour son érudition que pour son éloquence. On croyait avoir perdu une partie de ses ouvrages, elle vient de se retrouver dans la Bibliothèque Ambrosienne. Denys d'Halicarnasse.

DIODORE DE SICILE. Il vivait du temps de César et d'Auguste : sa Bibliothèque historique formait Diodore de Sicile.

* An du monde 3973.

quarante volumes; il ne nous en est resté que quinze. Cet ouvrage comprenait l'histoire des temps fabuleux de la Grèce, celle des Perses et des Grecs, depuis l'expédition de Xerxès jusqu'à la mort d'Alexandre, ainsi que le récit des événemens qui s'étaient passés sous les successeurs du conquérant macédonien. Son style est clair, ses réflexions sont judicieuses; mais on lui reproche d'avoir adopté légèrement les erreurs de Ctésias et les traditions des prêtres.

Plutarque. PLUTARQUE naquit à Chéronée en Béotie; son esprit brillant et fécond a suffisamment vengé ses concitoyens du reproche qu'on leur faisait de manquer d'imagination. C'est peut-être de tous les auteurs grecs, celui qu'on relit à présent avec le plus de plaisir et d'utilité. Il vivait du temps de Néron, et fit plusieurs voyages en Italie, sous le règne de Vespasien. Pour mieux peindre les hommes illustres, il parcourait les différentes contrées qui les avaient vus naître.

Plutarque jouit d'une double célébrité comme philosophe et comme historien. Le temps nous a conservé une grande partie des Vies des hommes illustres et ses Œuvres morales. Son chef-d'œuvre fut le premier de ces deux ouvrages. Admirable par la simplicité du récit et par l'originalité des portraits, à la fois peintre et historien, il ne se borne pas à raconter les actions des hommes fameux; il dessine leur physionomie, peint leur caractère, fait entendre leurs paroles, donne une exacte connaissance de leurs habitudes et de leurs mœurs. Guide utile pour les jeunes amans de la

gloire, il les fait vivre familièrement avec les modèles qu'ils doivent imiter. Peut-être se plaît-il à faire de trop grands détours et à raconter longuement; mais il raconte si bien qu'il attache toujours. On trouve de la bonté dans sa force, et de la grace dans sa négligence; ce qui lui donne un caractère dont la piquante originalité est inimitable.

Ses OEuvres morales offrent un mélange confus de beautés et de défauts, d'erreurs et de vérités, de pensées profondes et de préjugés populaires. C'est une mine féconde où l'on rencontre les métaux les plus précieux mêlés avec les pierres les plus communes.

Il est difficile de lire cet ouvrage de suite; mais il est impossible de n'y pas revenir souvent. Digne des beaux jours de la Grèce, il en est, pour ainsi dire, le tableau. On y voit de la liberté, de l'anarchie, du génie, de la superstition, beaucoup d'érudition, d'inconséquences, et le mélange d'une morale sévère avec une tolérance pour quelques vices, qui serait inexplicable dans tout autre pays et dans tout autre temps que ceux où les vices déifiés trouvaient tant d'appui sur la terre et tant d'exemples dans les cieux.

Plutarque se distingua de beaucoup de philosophes de son temps, en se faisant estimer par sa conduite comme par ses ouvrages; et si les étrangers admiraient le savant célèbre, l'écrivain éloquent, les habitans de Chéronée chérissaient et respectaient en lui un bon fils, un bon père, un sage magistrat et un excellent citoyen.

Arrien, Appien, Élien, Hérodien, sous le

règne des empereurs, méritèrent quelque réputation comme historiens, mais dans un rang bien inférieur à celui des écrivains dont nous venons de parler.

Les Grecs vivaient dans un pays enchanté, véritable image de la jeunesse de la terre. Ne respirant que pour la gloire et les plaisirs, bercés par des fables, entourés de prestiges, se nourrissant d'illusions, leur imagination active les rapprochait des dieux, en donnant à ceux-ci toutes les passions humaines; d'un autre côté, elle animait toute la matière en divinisant la nature.

Coutumes. S'ils avaient une décision importante à prendre, Jupiter les éclairait par un oracle; le vol des oiseaux leur annonçait les revers ou les succès. Marchaient-ils aux combats, Mars conduisait leurs guerriers. Couraient-ils après les voluptés, Vénus et l'Amour les attendaient sous des bosquets de myrtes; Apollon et les Muses, variant leurs plaisirs, faisaient retentir les théâtres d'accens harmonieux. Cherchaient-ils le repos et l'ombrage, les Dryades épaississaient pour eux l'obscurité des forêts; les Naïades rafraîchissaient dans une onde limpide leurs membres fatigués; Pan veillait avec les bergers à la garde de leurs troupeaux; Diane guidait à la chasse leurs meutes ardentes et rapides; l'Hyménée recevait les sermens des époux; Lucine consolait les femmes dans les douleurs de l'enfantement; d'autres divinités présidaient aux funérailles.

Les affections tendres, les passions haineuses s'entretenaient aux autels de l'Amour, de l'Hymen, de la Discorde et de la Vengeance. Rien ne se faisait dans la vie sans l'intervention de quelque divinité : aussi tout dans la Grèce était poétique, allégorique ; et tout dans les coutumes, dans les fêtes, dans les cérémonies rappelait à l'esprit comme au cœur, par des images riantes, par des emblèmes ingénieux, l'alliance éternelle du ciel et de la terre.

Les époux, en se rendant au temple, marchaient Mariages.
couronnés de fleurs; un prêtre leur présentait une branche de lierre, symbole de leur union; ils offraient des sacrifices à Diane et à Minerve, pour apaiser ces divinités chastes qui ne s'étaient point soumises aux lois de l'hymen; à Jupiter et à Junon, comme modèles des éternelles amours; au Ciel et à la Terre, pour demander la fécondité; aux Parques, qui décident de la durée de la vie; aux Grâces, qui embellissent les époux; à Vénus et à l'Amour, parce qu'ils leur devaient le bonheur.

Ils déposaient des tresses de leurs cheveux sur le tombeau des cultivateurs, afin d'honorer l'agriculture et d'encourager les travaux domestiques. Les parens des jeunes époux les unissaient; ils se juraient fidélité, et retournaient dans leurs foyers accompagnés de chœurs de musiciens et de danseurs. La maison était illuminée et ornée de guirlandes. En allant au temple, ils avaient placé des fleurs sur leurs têtes; au retour, on y posait une corbeille de fruits, douce image d'abondance et de prospérité.

On chantait des vers à l'honneur d'Hyménéus, jeune citoyen d'Argos, qui rendit autrefois la liberté à de jeunes Athéniennes enlevées par des corsaires, et qui reçut la main d'une de ces vierges pour prix de son courage.

On passait ensuite dans la salle du festin; les poëtes chantaient des épithalames sur la lyre. Un jeune enfant, couronné d'aubépine et de feuilles de chêne, portait une corbeille de pain, et entonnait un hymne qui finissait par ce refrain : « J'ai changé mon ancien état contre un état plus » heureux. »

Un chœur de jeunes danseuses, parées de myrtes, et formant des pas voluptueux, représentait les jeux, les caprices et l'ivresse de l'amour. Le père allumait un flambeau nuptial, et conduisait sa fille chez son époux. En s'y rendant, elle portait un vase de terre destiné à cuire l'orge; une de ses femmes tenait un crible, et sur la porte on suspendait un instrument propre à piler des grains.

Tandis que ces emblêmes rappelaient les devoirs d'une vie laborieuse, toutes les personnes invitées à la fête chantaient et dansaient autour de la maison. Les amis de l'époux en défendaient l'entrée. Le jour suivant on venait les féliciter par de nouveaux chants consacrés à l'Hymen.

Mœurs. Les mœurs de la Grèce offraient aux regards de l'étranger deux tableaux bien opposés. En arrivant à Corinthe ou dans Athènes, il ne voyait par-tout que le plaisir et la volupté; ses yeux étaient éblouis par l'éclat trompeur d'une foule d'élégantes courtisanes qui répandaient sur leurs cheveux de la

poudre jaune, se noircissaient les sourcils, et se fardaient les joues avec du blanc et du rouge. L'or et les pierreries éclataient sur leurs vêtemens; les guerriers célèbres, les poëtes, les orateurs couronnés, déposaient à leurs pieds les palmes qu'ils avaient conquises. Les magistrats les consultaient; elles semblaient présider aux assemblées publiques; tout présentait l'image de la licence et de la corruption.

Mais si, fuyant les plaisirs, cet étranger cherchait le véritable bonheur, il devait pénétrer dans l'intérieur des maisons et des familles. Là il trouvait d'autres mœurs, un autre culte; l'image de la Vénus pudique excitait son respect; une tortue, placée par Phidias aux pieds de cette déesse, rappelait sans cesse à la beauté le devoir de se défendre, de rester dans ses foyers, et de ne pas prodiguer ses charmes aux regards indiscrets.

Ce n'était plus les conversations brillantes, les indécentes agaceries, les caresses perfides de Bacchis, de Lamia, de Phryné, de Laïs; mais la pudeur mystérieuse, le vertueux amour, la douce confiance, l'activité adroite et laborieuse : là, enfin, la volupté était sage, le désir modeste, le plaisir constant, et tout était ensemble devoir et bonheur.

Les Grecs, aussi sévères pour la vertu de leurs épouses qu'indulgens pour les vices de leurs courtisanes, exigeaient qu'elles vécussent renfermées; elles ne paraissaient qu'aux fêtes religieuses et dans les cérémonies publiques, et toujours accompagnées de femmes et d'esclaves. Le magistrat

veillait à la décence de leur maintien, à la simplicité de leur parure. Si une femme commettait quelque infidélité, elle se voyait exclue, par un arrêt sévère, des fêtes publiques; on lui fermait la porte des temples.

Si ce respect pour les vertus domestiques entretint long-temps dans la Grèce la force salutaire des mœurs républicaines, la passion des Grecs pour le théâtre et pour les courtisanes devint la principale cause de leur décadence.

Les femmes grecques semblaient étrangères à ces jeux, à ces plaisirs qu'idolâtrait le peuple, mais elles prenaient une part active aux travaux de leurs époux, à la gloire de leur patrie. Sparte sur-tout vit leur courage exciter celui des hommes, leur estime récompenser la vaillance, leur mépris punir la lâcheté.

Argos dut son salut à l'héroïsme d'une femme : cette ville allait tomber sous le joug des Lacédémoniens; elle venait de perdre dans une bataille six mille hommes, l'élite de sa jeunesse; le reste des habitans, consterné, renonçait à tout espoir de défense, et tendait les mains aux fers du vainqueur : dans ce moment une dame argienne, Télésilla, qui avait déjà illustré sa patrie par ses écrits, rassemble les femmes qu'elle croit capables de seconder ses projets; elle leur retrace vivement les malheurs et les outrages qui les menacent, la ruine de leur cité, la honte de l'esclavage; elle leur distribue les armes dont elle a dépouillé les temples et les maisons des particuliers; elle court avec ses généreuses compagnes, les range sur les remparts,

et repousse l'ennemi consterné de cette résistance imprévue.

Le général lacédémonien, craignant qu'on ne lui reprochât la mort de tant de femmes s'il était vainqueur, ou la honte de sa défaite s'il était vaincu, se retire, conclut un traité, et laisse aux Argiens leur territoire et leur indépendance.

On rendit les plus grands honneurs à ces vaillantes femmes; celles qui périrent furent inhumées le long du chemin d'Argos; on permit aux autres d'ériger une statue au dieu Mars. On plaça sur une colonne, en face du temple de Vénus, le portrait de Télésilla : on la voyait dédaignant de porter ses regards sur des livres placés à ses pieds, et fixant avec ardeur ses yeux sur un casque qu'elle semblait prête à poser sur sa tête. Enfin, pour perpétuer le souvenir de cet événement mémorable, on institua une fête annuelle, dans laquelle les femmes paraissaient habillées en hommes et les hommes en femmes.

Les législateurs de la Grèce, attentifs à fortifier tous les liens de l'état social, en prolongeaient les devoirs au-delà du tombeau; des lois sévères commandaient impérieusement d'honorer la mémoire des morts. Dans les premiers temps on les inhumait; l'usage de les brûler prévalut ensuite : on recueillait leurs cendres dans une urne qui était déposée dans un tombeau; sur ce tombeau, la douleur venait répandre des larmes, semer des fleurs, et offrir des libations. Funérailles

Dès qu'un citoyen mourait, on parfumait son

corps; sa tête était couronnée de fleurs et couverte d'un voile; on plaçait dans ses mains un gâteau de miel pour apaiser Cerbère, et dans sa bouche une pièce d'argent pour fléchir Caron. Il restait exposé vingt-quatre heures aux regards de ceux qui venaient lui rendre les derniers devoirs : ses amis trouvaient à la porte un vase d'eau lustrale pour se purifier. Les hommes, vêtus de noir, précédaient le convoi en exprimant leur affliction par des chants lugubres; les femmes, éplorées, le suivaient, faisaient retentir l'air de leurs gémissemens, et coupaient des boucles de leurs cheveux pour les déposer en offrande sur la tombe. A la fin de la cérémonie, on disait un adieu éternel à l'être chéri qu'on quittait pour toujours; et souvent ces hommages funèbres se renouvelaient au jour de la naissance de celui qu'on avait perdu.

Dans ces tristes journées, les femmes oubliaient tellement le soin de leur beauté pour se livrer à leur douleur, qu'on fut obligé de faire une loi qui leur défendait de se frapper et de déchirer leurs traits. Une autre loi déclarait incapable d'occuper les emplois publics le fils qui négligeait de rendre les derniers devoirs à son père. Plusieurs généraux furent envoyés au supplice pour avoir omis, après leur victoire, d'enterrer les morts. Les guerriers qui périssaient en défendant leur patrie recevaient de magnifiques honneurs; une honorable inscription gravée sur leur tombe perpétuait le souvenir de leurs noms et de leur courage; les orateurs les plus célèbres prononçaient leur oraison funèbre.

Les Grecs s'enflammaient pour tous les genres de gloire : les troubles civils, les factions populaires, les guerres sanglantes, les invasions ennemies ne pouvaient refroidir leur passion pour les jeux publics; ils y couraient en foule, et suspendaient leurs divisions pour s'applaudir réciproquement. Ils déposaient à la porte du stade leur vengeance et leur haine, afin de se réunir, de se confondre et de se disputer paisiblement la palme tragique, celle de la lyre ou de l'histoire, et le prix de la course, de la lutte, du ceste ou du pugilat. Jeux.

Les lieux où se célébraient ces jeux, semblables à un temple de la Paix qui s'éleverait au milieu d'un champ de bataille, étaient pleins de monumens dédiés à la mémoire des vainqueurs, ou consacrés par la reconnaissance : chaque ville y envoyait ses chefs-d'œuvre, et y possédait un trésor; ils s'enrichissaient encore par les magnifiques présens des rois étrangers.

Les oracles qu'on y consultait grossissaient la foule de ceux qu'attirait l'éclat de ces fêtes. Malgré l'obscurité des oracles, malgré la vénalité bien connue des prêtres, la superstition du peuple et la politique des gouvernemens entretenaient la crédulité. Les convulsions de la Pythie, ses regards égarés, ses cris plaintifs, la bouche écumante du prêtre et ses cheveux hérissés persuadaient au vulgaire qu'un dieu les agitait et dictait leurs réponses : ainsi l'on vit souvent des villes détruites et des états renversés pour un mot prononcé par un pontife corrompu ou par une vierge en délire.

Théâtres. En sortant de ces réunions générales de tous les peuples, les Grecs, retournant dans leurs cités, couraient aux théâtres, objet de leur passion favorite. Celui d'Athènes était immense; il contenait trente mille personnes. On divisait l'avant-scène en deux parties; les acteurs occupaient la plus élevée, et les chœurs la plus basse. L'orchestre restait vide; on le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse.

Les femmes, assises dans l'amphithéâtre, se tenaient éloignées des hommes et des courtisanes; on réservait aux magistrats, aux généraux, aux corps, des places distinguées; le reste se plaçait en tumulte, se promenait, disputait, faisait venir du vin, des fruits, des gâteaux; et y passait les jours et les nuits.

On représentait dans la même journée des pantomimes, des farces, des tragédies, des comédies: les acteurs portaient des masques; d'ingénieuses machines, tournant sur des roulettes, présentaient tour-à-tour l'extérieur ou l'intérieur d'un édifice; d'autres servaient à opérer la descente des dieux, l'apparition des ombres, à imiter la flamme et le bruit du tonnerre.

Les places coûtaient d'abord une drachme par tête. Périclès, qui voulait occuper les Athéniens de leurs plaisirs pour les distraire de leurs affaires, réduisit ce prix à une obole; il finit même par distribuer de l'argent aux pauvres pour leur en faciliter l'entrée. On se livrait avec fureur à ces amusemens: les Grecs y assistaient aux aventures de leurs dieux, aux exploits de leurs héros, ils

ne pouvaient quitter ces lieux où le génie des auteurs les plus célèbres leur retraçait sans cesse la gloire de leur patrie; et cette passion pour le théâtre devint telle qu'on prodigua, pour la satisfaire, les trésors qu'une sage prévoyance avait destinés à l'armement des flottes et à la solde des troupes.

Un peuple si léger ne pouvait chercher que des succès brillans; aussi les Grecs ne firent que peu de progrès dans la science du commerce, et leur marine fut toujours plus militaire que marchande: ils recevaient les denrées de tous les pays du nord, de l'est et du sud, et n'exportaient que de l'huile de leur territoire et de l'argent de leurs mines. Corinthe seule par sa position devint l'entrepôt nécessaire du commerce de l'Archipel, de la Syrie, de la Phénicie, de l'Égypte et de l'Italie. Les droits de transit qu'elle percevait fondèrent sa richesse. Rhodes, plus sage et plus industrieuse, s'appliqua au commerce, et porta dans toutes les contrées ses vins, ses bois, son miel et ses marbres précieux; aussi les poëtes grecs disaient qu'une pluie d'or y descendait du ciel; et sa pacifique industrie la rendit plus long-temps heureuse que n'aurait pu faire l'esprit de conquête. Commerce.

Les Grecs éprouvèrent un destin tout opposé Ce peuple, jouet d'une imagination vive, fut constamment éloigné de la raison par ses passions: paraissant doué d'une jeunesse éternelle, il ne la perdit que pour tomber dans la vieillesse sans avoir parcouru l'âge viril; aussi Diogène, en parlant de la Grèce, disait, te-

nant sa lanterne à la main : « Je n'ai rencontré » des hommes nulle part ; mais j'ai vu des en- » fans à Lacédémone. »

FIN DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE ET DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SECOND.

HISTOIRE DE LA GRÈCE. . . . . pag. 1

Premier âge de la Grèce. 11

Sicyone. 13
Crète. 14
Argos. 15
Expédition des Argonautes. 19
Royaume d'Athènes. — Cécrops. 22
Thésée. 26
Royaume de Thèbes. 33
— de Corinthe. 36
— de Lacédémone. 38
Histoire et guerre de Troie. 40

Second âge de la Grèce. 50

Législation de Lycurgue. 60
Premières guerres de Sparte. 72
Révolutions d'Athènes. 76
Dracon. 77
Solon. 80
Pisistrate. 88
Hipparque et Hippias. 93

Béotie. 99
Arcadie. 101
Élide. 103
Tableau des mœurs, du culte et des lumières de la Grèce. 106

Troisième âge de la Grèce. 126

Première guerre contre les Perses. 127
Seconde guerre contre les Perses. 145
Suite de la guerre contre les Perses. 167
Guerre du Péloponèse. 205
Suite de la guerre du Péloponèse. 221
Nouveaux événemens dans les républiques d'Athènes et de Sparte. 266
Autres événemens dans la Grèce. 280
Nouveaux troubles dans la Grèce. 301
Guerre contre Philippe, roi de Macédoine. 330
Conquêtes d'Alexandre-le-Grand. 368
Tableau littéraire de la Grèce pendant le troisième âge. . 408

Quatrième âge de la Grèce. 426

Successeurs d'Alexandre. 426
Guerre contre Athènes et Sparte. 464
Guerre contre les Romains. 495
Tableau littéraire de la Grèce pendant le quatrième âge. 509

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE DE LA GRECE
Premier âge de la Grèce
Sicyone
Crète
Argos
Expédition des Argonautes
Royaume d'Athènes. - Cécrops
Thésée
Royaume de Thèbes
Royaume de Corinthe
Royaume de Lacédémone
Histoire et guerre de Troie
Second âge de la Grèce
Législation de Lycurgue
Premières guerres de Sparte
Révolutions d'Athènes
Dracon
Solon
Pisistrate
Hipparque et Hippias
Béotie
Arcadie
Elide
Tableau des moeurs, du culte et des lumières de la Grèce
Troisième âge de la Grèce
Première guerre contre les Perses
Seconde guerre contre les Perses
Suite de la guerre contre les Perses
Guerre du Péloponèse
Suite de la guerre du Péloponèse
Nouveaux événemens dans les républiques d'Athènes et de Sparte
Autres événemens dans la Grèce
Nouveaux troubles dans la Grèce
Guerre contre Philippe, roi de Macédoine
Conquêtes d'Alexandre-le-Grand
Tableau litteraire de la Grèce pendant le troisième âge
Quatrième âge de la Grèce
Successeurs d'Alexandre
Guerre contre Athènes et Sparte
Guerre contre les Romains
Tableau littéraire de la Grèce pendant le quatrième âge